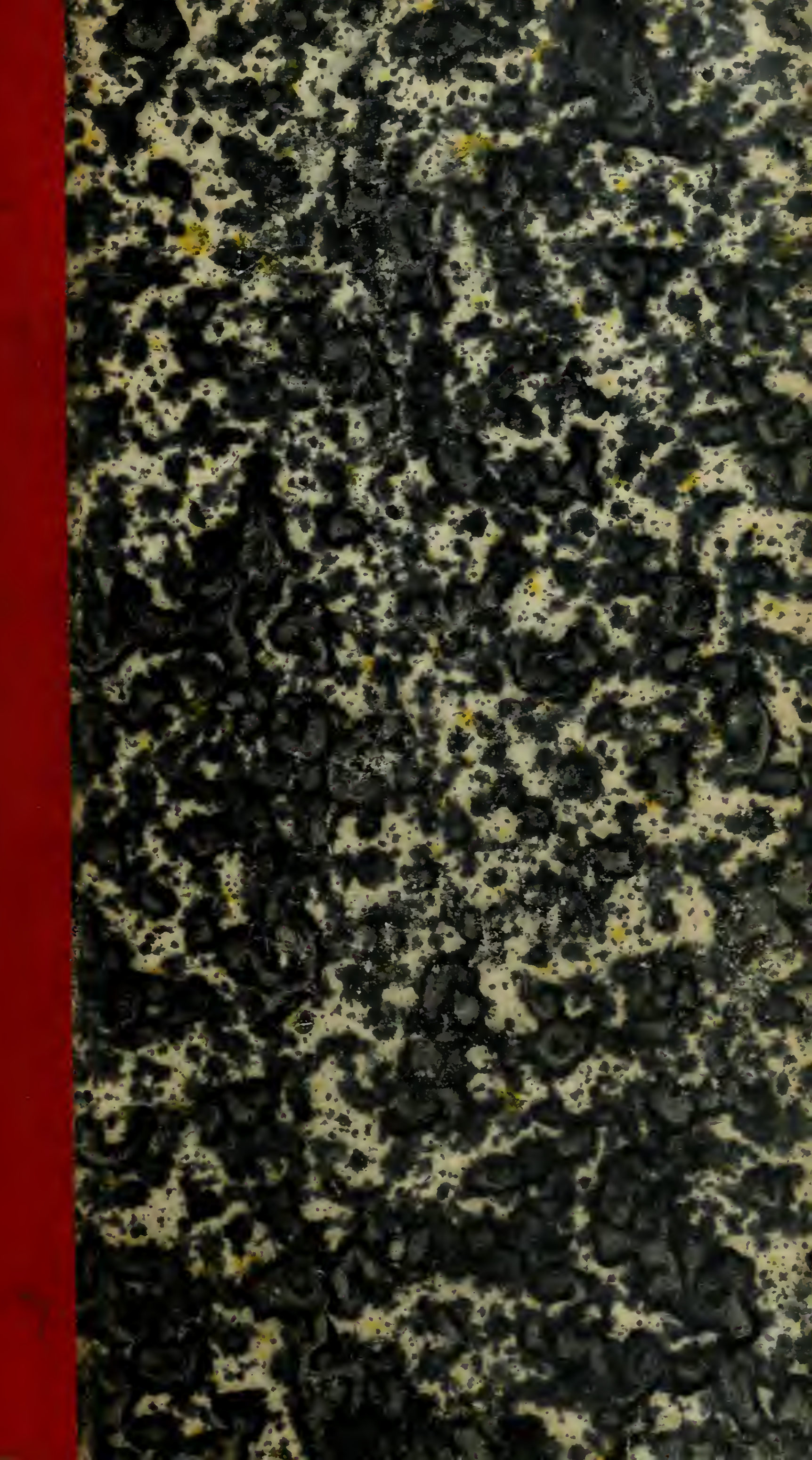
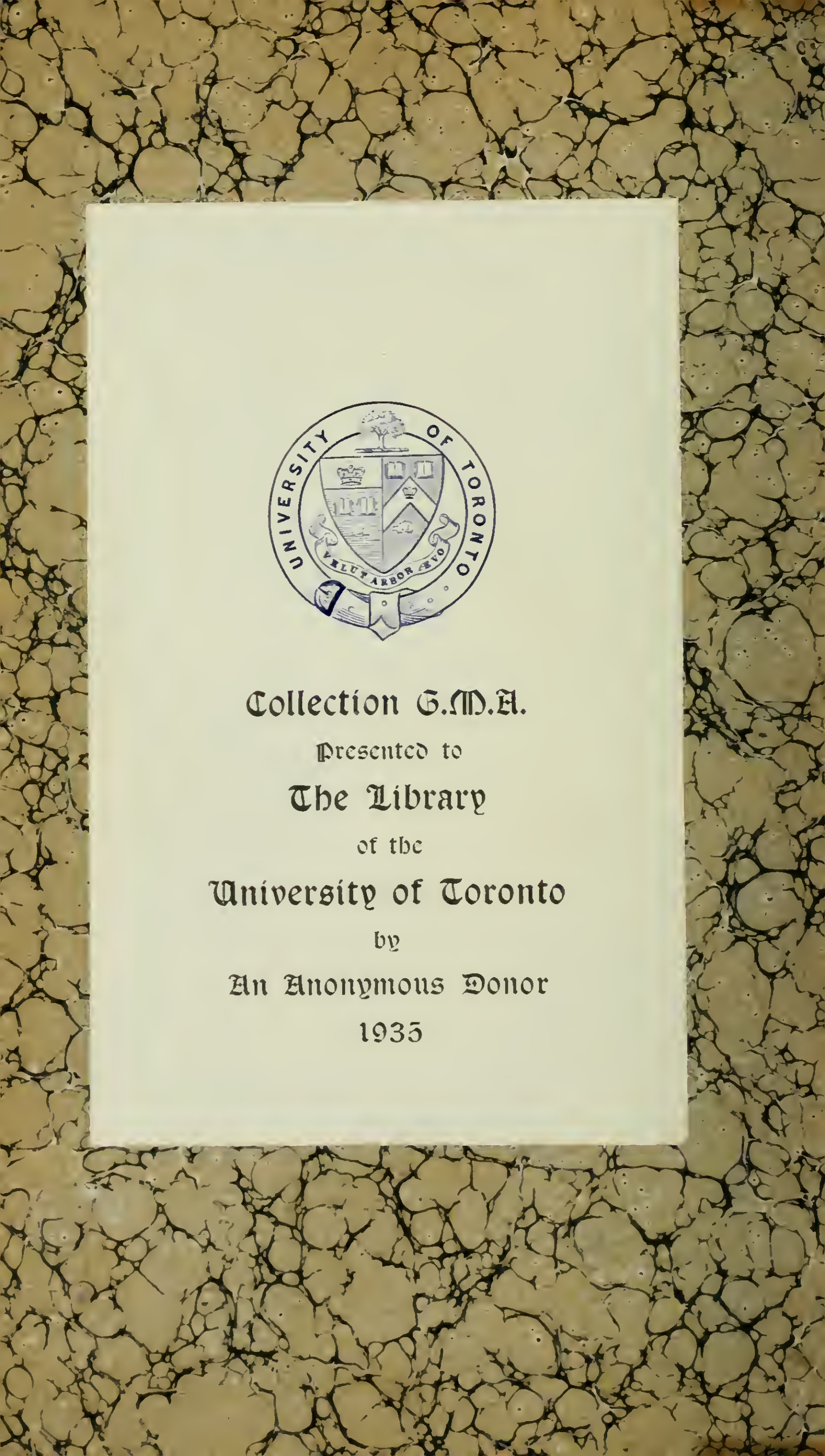



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE,
Faub. Montmartre n° 11.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Ne quidquam sapit qui sibi non sapit.

Édition originale, la seule complète.

TOME IV.

PARIS.

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE.

1833.



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Croce chassé de Venise. — Sgombro. — Son infamie et sa mort. — Malheur arrivé à ma chère C. C. — Je reçois une lettre anonyme d'une religieuse, et j'y réponds. — Intrigue amoureuse.

Mon compère, comme je l'ai dit, correcteur adroit et déterminé de la fortune, faisait richement ses affaires à Venise, et comme il était aimable et ce qu'on appelle dans le monde de bonne société, il aurait pu continuer long-temps sur le même pied, s'il s'en était tenu au jeu; car les

inquisiteurs d'état auraient trop à faire, s'ils voulaient s'occuper d'obliger les fous à menager leur fortune, les dupes à être prudens et les fripons à ne pas duper les sots; mais soit folie de jeunesse, soit perversité de mœurs, la cause de son exil fut d'une nature extraordinaire et infâme.

Un noble vénitien, noble de naissance et fort ignoble d'habitudes, un nommé Sgombro, de la famille Gritti, en devint amoureux, et Croce, soit plaisanterie, soit goût, ne lui fut pas cruel. Malheureusement la réserve qu'exige la décence ne fut pas appelée en tiers et le scandale devint si public que le gouvernement se vit forcé d'intimer à mon dit Croce l'ordre de quitter la ville et d'aller tenter fortune ailleurs.

Peu de temps après, l'infâme Sgombro séduisit ses deux fils encore jeunes, et malheureusement pour lui, il mit le plus jeune dans la nécessité d'avoir recours au chirurgien. L'infamie devint publique et le pauvre enfant confessa qu'il n'avait pas eu le courage de désobéir à l'auteur de ses jours. Cette soumission parut à juste titre de nature à ne pouvoir pas être mise au nombre des devoirs que la qualité de fils impose envers un père, et les inquisiteurs d'état envoyèrent le détestable père à la citadelle de Cataro, où il mourut au bout d'un an d'emprisonnement.

Il est si reconnu que l'air qu'on respire à Cataro est mortel, que le tribunal ne condamne à le respirer que les criminels qu'on n'ose point juger

publiquement de peur d'inspirer trop d'horreur par la publication du procès.

Ce fut à Cataro que le conseil des dix envoya, il y a quinze ans, le célèbre avocat Cantarini, noble vénitien qui, par son éloquence, s'était rendu maître du grand conseil et qui allait changer la constitution de l'état. Il y mourut au bout de l'année, et quant à ses complices, le tribunal jugea suffisant de ne punir que les quatre ou cinq principaux, et de faire semblant d'ignorer les autres, que la peur fit rentrer silencieusement dans le devoir.

Ce Sgombro, dont j'ai parlé plus haut, avait une femme charmante qui, je crois, vit encore. Cette femme, nommée Cornélie Gitti, aussi célèbre par les charmes de sa figure que par ceux de son esprit, a conservé sa beauté malgré les ans. Devenue maîtresse d'elle-même par la mort de son indigne époux, elle se donna bien de garde de convoler à d'autres noces ; elle chérissait trop son indépendance : mais comme elle n'était pas insensible au plaisir, elle agréa l'hommage des amans qu'elle trouva de son goût.

Un lundi, vers la fin de juillet, mon valet de chambre vint me réveiller à la pointe du jour en me disant que Laure voulait me parler. Je prévis quelque malheur et je la fis entrer de suite. Voici la lettre qu'elle me remit :

« Mon cher ami, un malheur qui m'est arrivé

hier au soir me désole d'autant plus que je suis obligée de le cacher à tout le couvent. J'ai une affreuse hémorragie et je ne sais comment faire pour étancher le sang, car je n'ai pas beaucoup de linge, et Laure me dit qu'il m'en faudra une grande quantité, si l'hémorragie dure ; je ne puis me confier à personne qu'à toi, et je te supplie de m'en envoyer autant que tu pourras. Tu vois que j'ai dû me confier à Laure qui seule peut entrer chez moi à toute heure. Si je meurs, mon cher mari, tout le couvent saura de quoi je suis morte ; mais je pense à toi, et je tremble. Que feras-tu dans ta douleur? Ah! mon cœur, quel dommage? »

Je m'habille à la hâte tout en interrogeant Laure. Elle me dit clairement que c'était une fausse couche et qu'il fallait agir dans le plus grand secret pour épargner la réputation de mon amie ; que du reste il ne lui fallait que beaucoup de linge et que ce ne serait rien. Langage ordinaire qui n'apaisa point l'angoise que j'éprouvais. Je sors avec Laure et je vais chez un juif où j'achète une quantité de draps de lit et deux cents serviettes, et après avoir tout mis dans un grand sac, je pars pour Muran avec elle. Pendant le chemin, j'écrivis au crayon à mon amie d'avoir en Laure toute confiance, l'assurant que je ne quitterais pas Muran avant qu'elle ne fût hors de danger. Avant de débarquer, Laure me dit que pour n'être pas remarqué, je ferais bien de me

cacher chez elle. Dans tout autre temps ç'aurait été enfermer le loup dans la bergerie. Elle me laissa dans une pauvre petite chambre au rez-de-chaussée. Quant à elle, après s'être chargée de linge partout où elle pouvait en cacher, elle se hâta de se rendre auprès de la malade qu'elle n'avait point vue depuis la veille au soir. J'espérais qu'elle la trouverait hors de danger, et il me tardait de la voir revenir avec cette nouvelle.

Elle fut absente pendant une heure, et elle revint, l'air triste, me dire que ma pauvre amie ayant perdu beaucoup de sang pendant la nuit, se trouvait au lit, très-faible, et qu'il fallait la recommander à Dieu, car si l'hémorragie ne cessait pas bientôt, il était impossible qu'elle y résistât vingt-quatre heures.

Quand je vis le linge qu'elle retira de dessous sa robe, je fis un mouvement d'horreur et je crus mourir. C'était une boucherie ! Laure croyant me consoler, me dit que je pouvais être bien sûr que le secret ne serait point trahi. Hé ! que m'importe! qu'elle vive, lui dis-je, et que le monde entier sache qu'elle est ma femme. Dans un autre moment, la sottise de cette pauvre Laure m'aurait fait rire : je n'en avais ni la force ni la disposition dans ce triste moment. La chère malade, me dit-elle, a souri en lisant le billet, et elle a assuré que puisque vous étiez si près d'elle, elle ne mourrait pas. Cela me fit du bien, mais il faut si peu de chose à un homme pour le consoler ou pour alléger

ses peines ! Quand les religieuses seront à table, me dit Laure, j'y retournerai avec autant de linge que je pourrai en cacher sur moi ; en attendant, je vais laver celui-là.

— A-t-elle eu des visites ?

— Oh ! certes, tout le couvent ; mais personne ne se doute de rien.

— Mais avec la chaleur qu'il fait, elle ne peut avoir qu'une légère couverture, et il est impossible qu'on n'observe pas le gros volume que doivent faire les serviettes.

— Cela n'est pas à craindre, car elle se tient sur son séant.

— Que mange-t-elle ?

— Rien, car il ne faut pas qu'elle mange.

Bientôt Laure sortit, et moi avec elle. J'allai chez un médecin où je perdis mon temps et mon argent à lui faire faire une longue recette dont je ne pus faire usage, car elle aurait mis tout le couvent dans le secret, ou plutôt le secret aurait été dévoilé à tout le monde; car secret de nonne perce bien vite les murs du couvent. D'ailleurs le médecin de la maison aurait peut-être été le premier à le divulguer par esprit de vengeance.

De retour chez Laure, je me remis tristement dans mon pauvre gîte, et une demi-heure après cette messagère vint les larmes aux yeux me remettre le billet suivant qui était presque illisible :

« Je n'ai pas la force de t'écrire, mon bon ami,

car je m'affaiblis de plus en plus : je perds tout mon sang et je commence à croire que le mal est sans remède. Je m'en remets à la volonté de Dieu, et je le remercie de ce que mon honneur est à couvert. Ne t'afflige pas trop. Ma seule consolation est de te savoir si près de moi. Hélas! si je pouvais te voir un instant, je mourrais contente.»

L'aspect d'une douzaine de serviettes que Laure me montra me fit frémir, et cette bonne femme crut me consoler en me disant qu'avec une bouteille de sang on en imbiberait autant. Mon âme n'était pas disposée à recevoir des consolations d'une pareille assurance. J'étais au désespoir, et je me faisais les plus vifs reproches d'être la cause de la mort de cette innocente personne. Je me jetai sur un lit et j'y demeurai comme abasourdi pendant plus de six heures, jusqu'au moment où Laure revint du couvent avec une vingtaine de serviettes toutes trempées. La nuit ne lui permettait pas d'y retourner jusqu'au jour. Je passai une nuit affreuse sans rien prendre, sans dormir; me considérant avec horreur et repoussant les soins que les filles de Laure tâchaient de me prodiguer.

Le jour venait à peine de paraître quand Laure vint d'un air lamentable me dire que ma pauvre amie ne saignait plus. Je crus qu'elle était morte, et poussant un cri : Elle ne vit plus ! dis-je.

— Elle vit, monsieur, mais il est à craindre

qu'elle ne passe point la journée, car elle est épuisée; elle a à peine la force d'ouvrir les yeux et son pouls se fait à peine sentir.

Je respirai; je sentis que mon ange était sauvée. Laure, dis-je, cette nouvelle n'est point mauvaise, et pourvu que l'hémorragie ait totalement cessé, il n'y a qu'à lui donner quelque nourriture légère.

— On a envoyé chercher un médecin; il ordonnera ce qu'il faut lui donner; mais à vous dire vrai, je n'ai pas grand espoir.

— Assure-moi seulement qu'elle vit.

— Oui, je vous l'assure, mais vous sentez qu'elle ne dira pas la vérité au docteur, et alors Dieu sait ce qu'il ordonnera. Je lui ai dit à l'oreille de ne rien prendre et elle m'a comprise.

— Tu es une femme divine. Oui, si elle ne meurt pas de langueur d'ici à demain, elle est sauvée : la nature et l'amour auront été son médecin.

— Que Dieu le veuille. Vous me reverrez à midi.

— Pourquoi pas avant?

— Parce que sa chambre sera pleine de monde.

Ayant besoin d'espérer et me sentant défaillir de besoin, je me fis préparer quelque nourriture et je me mis à écrire à mon amie pour le moment où elle pourrait me lire. Les momens du repentir sont bien tristes, et j'étais véritablement bien à plaindre. J'avais le plus grand besoin de revoir Laure pour savoir ce qu'aurait dit le médecin.

J'avais de fortes raisons de rire des oracles; cependant, je ne sais par quelle faiblesse, j'avais besoin de celui du médecin, et surtout de l'entendre propice.

Les jeunes filles de Laure me servirent à dîner, mais il me fut impossible de rien avaler; cependant je m'amusai à voir les trois sœurs dévorer mon dîner à la première invitation que je leur en fis. La sœur aînée, grande pièce de résistance, ne leva pas une fois ses grands yeux sur moi. Les deux cadettes me paraissaient pouvoir être aimables; mais je ne m'en occupais que pour nourrir mon cruel repentir.

Laure, que j'attendais avec une vive impatience, revint enfin, et me dit que ma chère malade était toujours dans le même état de langueur, que sa faiblesse avait fort surpris le médecin qui ne savait à quoi l'attribuer. Il lui a ordonné des cordiaux et des bouillons légers, et si elle peut dormir, il en répond. Le docteur lui a également ordonné une garde de nuit, et la malade a étendu la main vers moi comme pour me désigner. Maintenant je vous promets de ne plus la laisser ni nuit ni jour que pour venir vous en porter des nouvelles.

Je la remerciai et je lui promis de la récompenser généreusement. J'appris avec beaucoup de plaisir que sa mère était allée la voir, qu'elle n'avait rien aperçu et qu'elle lui avait fait les plus tendres caresses.

Me sentant plus tranquille, je donnai six sequins à Laure et un à chacune de ses filles et je pris quelque chose à souper, ensuite je me couchai dans l'un des misérables lits qui se trouvaient dans la même chambre. Dès que les deux jeunes sœurs me virent couché, elles se déshabillèrent sans façon, et se mirent toutes deux dans le second lit qui était tout près du mien. Cette innocente confiance me plut. Quant à l'aînée, qui devait s'y connaître, elle alla se coucher dans la chambre voisine; car elle avait un amoureux qui devait bientôt l'épouser. Je ne fus point cette fois possédé du démon de la chair, et je laissai dormir paisiblement l'innocence sans la mettre à la moindre épreuve.

Le lendemain de bonne heure, Laure m'apporta du baume. Elle vint d'un air gai me dire que ma chère malade avait bien dormi et qu'elle irait bientôt lui faire prendre une petite soupe. J'étais dans une espèce d'ivresse en l'entendant et je croyais l'oracle d'Esculape mille fois plus certain que celui d'Apollon. Il n'était pourtant pas encore temps de chanter victoire, car il fallait que mon amie reprît des forces et réparât tout le sang qu'elle avait perdu, ce qui ne pouvait être que l'ouvrage du temps et de soins assidus et bien administrés. Je restai encore huit jours chez Laure et n'en partis que lorsque mon amie me l'eut, pour ainsi dire, ordonné dans une lettre de quatre pages.

Laure à mon départ pleura de bonheur en se voyant récompensée par le don de tout le beau linge que j'avais acheté pour ma C. C., et ses filles pleurèrent apparemment de ce que dans les dix jours que j'avais passés auprès d'elles, elles n'avaient pas su m'engager à leur donner un seul baiser.

De retour à Venise, je revins à mes habitudes ordinaires; mais avec mon naturel, le moyen d'être content sans un amour positif? Je n'avais d'autre plaisir que celui de recevoir tous les mercredis une lettre de ma chère recluse, qui m'encourageait à l'attendre au lieu de m'engager à l'enlever. Laure m'assurait qu'elle était devenue plus belle, et je mourais d'envie de la voir. L'occasion s'en présenta bientôt, et je ne la laissai pas échapper. Il devait y avoir une prise d'habits, cérémonie qui attire toujours beaucoup de monde. Les religieuses recevant alors beaucoup de visites, il était probable que les pensionnaires seraient également au parloir. Je ne courais aucun risque d'être ce jour-là plus remarqué que tout autre, car je me trouverais confondu dans la foule. Je m'y rendis donc sans en rien dire à Laure et sans en prévenir ma chère petite femme, et je crus tomber à la renverse en la découvrant à quatre pas de moi attentive à me considérer avec une sorte d'extase. Je la trouvai grandie et formée, et il me sembla qu'elle était plus belle qu'auparavant. Je n'eus des yeux que pour elle; elle n'en eut que pour moi, et je

fus le dernier à quitter ce lieu qui, ce jour-là, me parut être le temple du bonheur.

Trois jours après j'en reçus une lettre. Elle m'y peignait avec tant d'ardeur le plaisir que lui avait procuré ma présence, que je songeai à l'en faire jouir le plus souvent possible. Je lui répondis de suite qu'elle me verrait à la messe de son église tous les jours de fête. Cela ne me coûtait rien. Je ne la voyais pas, mais je savais qu'elle me voyait et son plaisir rendait le mien parfait. Je ne pouvais rien craindre, car il était presque impossible que l'on pût me reconnaître dans cette église qui n'était fréquentée que par des bourgeois et des bourgeoises de Muran.

Après avoir entendu deux ou trois messes, je prenais une gondole de trajet, dont le barcarol ne pouvait avoir aucune curiosité de me connaître. Cependant je me tenais sur mes gardes, car je savais que l'intention du père de C. C. était qu'elle m'oubliât, et j'étais certain qu'il l'aurait conduite Dieu sait où, s'il avait eu le moindre soupçon que je susse où elle était.

Je raisonnais ainsi dans la crainte de ne pouvoir plus avoir aucune correspondance avec mon amie ; mais je ne connaissais pas encore le caractère et la finesse des saintes filles du Seigneur. Je ne croyais pas non plus que ma personne eût quelque chose de remarquable, au moins pour un couvent ; mais j'étais encore novice sur la curiosité des femmes et surtout sur celle des

cœurs oisifs; j'eus bientôt occasion de m'en convaincre.

Je n'avais fait ce manége que pendant un mois ou cinq semaines quand ma chère C. C. m'écrivit d'un style plaisant que j'étais devenu l'énigme de tout le couvent, tant des pensionnaires que des religieuses, sans en excepter les plus vieilles. Tout le chœur m'attendait à la minute : on s'avertissait quand on me voyait entrer et prendre l'eau bénite. On remarquait que je ne regardais jamais la grille derrière laquelle devaient être toutes les recluses, ni aucune femme qui entrât ou sortît de l'église. Les vieilles disaient que je devais avoir quelque grand chagrin, dont je n'espérais me délivrer que par la protection de la sainte Vierge, et les jeunes disaient que je devais être mélancolique ou misantrope. Ma chère femme, qui en savait plus que les autres et qui n'en était pas aux conjectures, s'amusait beaucoup et m'amusait à me raconter tout cela. Je lui écrivis que si elle craignait que je pusse être connu, je cesserais d'y aller. Elle me répondit que je ne saurais lui imposer de plus douloureuses privations, et qu'elle me priait de continuer. Je crus pourtant devoir m'abstenir d'aller chez Laure, car il aurait été possible que ces commères embeguinées parvinssent à le savoir et découvrissent par là beaucoup plus qu'il n'était convenable qu'elles sussent. Mais ce genre de vie, qui me desséchait, ne pouvait pas durer long-temps. Dailleurs j'étais né pour avoir

une maîtresse et pour vivre heureux avec elle. Ne sachant que faire, je jouais et je gagnais presque toujours : malgré cela, l'ennui me faisait maigrir à vue d'œil.

Après les cinq mille sequins que mon compère Croce m'avait fait gagner à Padoue, j'avais suivi le conseil de M. de Bragadin. J'avais loué un casino et j'y tenais une banque de pharaon de moitié avec un matador qui me garantissait des supercheries de certains aristocrates tyrans vis-à-vis desquels un simple particulier a toujours tort dans ma patrie.

Le jour de la Toussaint de 1753, au moment où, après avoir entendu la messe, j'allais monter dans une gondole pour retourner à Venise, je vis une femme dans le goût de Laure qui, en passant près de moi, me regarda et laissa tomber une lettre. Je la ramasse, et j'aperçois la femme qui, m'ayant vu en possession de la missive, continue tranquillement son chemin. La lettre était sans adresse et le cachet représentait un nœud coulant. Je me hâte d'entrer dans la gondole et dès que je fus au large, brisant le cachet, je lus ce qui suit :

« Une religieuse qui depuis deux mois et demi vous voit tous les jours de fête à son église, désire faire votre connaissance. Une brochure que vous avez perdue et que le hasard a fait tomber entre ses mains, lui fait croire que vous parlez le

français ; mais, si vous le préférez, vous pouvez lui répondre en italien, car elle désire surtout de la clarté et de la précision. Elle ne vous invite pas à la faire appeler au parloir, parce qu'avant que vous vous mettiez dans la nécessité de lui parler, elle veut que vous la voyiez, et pour cela elle vous indiquera une dame que vous pourrez accompagner au parloir. Cette dame ne vous connaîtra pas et ne sera point par conséquent dans l'obligation de vous présenter, si par hasard vous ne voulez pas être connu.

« Si vous croyez que cette manière de faire connaissance ne soit pas convenable, la religieuse vous indiquera un casino à Muran où vous la trouverez seule à la première heure de la nuit tel jour que vous lui marquerez. Vous pourrez rester à souper avec elle, ou vous en aller un quart-d'heure après, si vous avez affaire ailleurs.

« Aimeriez-vous mieux lui donner à souper à Venise ? Fixez-lui le jour, l'heure nocturne et le lieu où elle doit se rendre, et vous la verrez masquée, sortir d'une gondole : soyez seulement seul sur le rivage, masqué et une lanterne à la main.

« Je suis certaine que vous me répondrez et que vous devinez l'impatience avec laquelle j'attends votre réponse ; ainsi, je vous prie de la remettre demain à la même femme qui vous aura fait tenir cette lettre : vous la trouverez une heure avant midi dans l'église de St.-Cancian, au premier autel à main droite.

« Songez que si je ne vous supposais pas le cœur noble et l'esprit élevé, je ne me serais jamais déterminée à une démarche qui pourrait vous faire porter sur ma personne un jugement défavorable. »

Le ton de cette lettre, que je copie mot pour mot, me surprit plus que la chose même. J'avais des affaires, mais je quittai tout pour aller m'enfermer et répondre. La démarche annonçait une folle, mais j'y trouvais une sorte de dignité et une singularité qui m'y attachaient. Il me vint dans l'idée que la religieuse pouvait être la même que celle qui donnait des leçons à mon amie. Elle me l'avait peinte belle, riche, galante et généreuse : ma chère femme pouvait avoir commis quelque indiscrétion : mille idées me passaient par la tête; mais je rejetais toutes celles qui n'étaient pas favorables à un projet qui me souriait. D'ailleurs mon amie m'avait écrit que la religieuse qui lui donnait des leçons de français n'était pas la seule qui parlât cette langue. Je n'avais aucun motif pour supposer que si C. C. avait fait quelque confidence à son amie, elle ne m'en eût pas fait part. Malgré cela la religieuse qui m'écrivait pouvait être la belle amie de ma petite femme, comme elle pouvait être toute autre; et cette possibilité me mettait passablement dans l'embarras. Voici ce que je crus pouvoir écrire sans me compromettre :

« Je vous réponds en français, madame, espérant que ma lettre aura la clarté et la précision dont vous me donnez l'exemple.

« La matière est on ne peut plus intéressante, et elle me semble de la plus grande importance par rapport aux circonstances, et devant répondre sans savoir à qui, vous sentez, madame, qu'à moins d'être un fat, je dois appréhender une mystification, et l'honneur m'oblige à me tenir sur mes gardes.

« S'il est donc vrai que la plume qui m'écrit soit celle d'une dame respectable qui me rend justice en me supposant des sentimens nobles semblables aux siens, elle trouvera, je l'espère, que je ne puis lui répondre que comme je vais avoir l'honneur de le faire.

« Si vous m'avez cru digne, madame, de parvenir à l'honneur de vous connaître personnellement, quoique vous n'ayez pu me juger que sur l'apparence, je me crois dans l'obligation de vous obéir, quand ce ne serait que pour vous désabuser, si par hasard je vous avais involontairement induite en erreur.

« Des trois moyens que vous avez eu la bonté de m'offrir, je n'ose choisir que le premier avec la restriction que votre esprit pénétrant m'a suggérée. J'accompagnerai au parloir une dame qui ne me connaîtra pas et qui par conséquent ne pourra point me présenter.

« Ne jugez pas trop sévèrement, madame, les

raisons spécieuses qui m'obligent à ne me pas nommer, et recevez la promesse que je vous fais sur mon honneur de n'apprendre votre nom que pour vous rendre hommage. Si vous trouvez à propos de m'adresser la parole, je ne vous répondrai qu'avec des témoignages du plus profond respect. Permettez-moi d'espérer que vous viendrez seule à la grille, et souffrez que par manière d'acquit je vous dise que je suis Vénitien et libre dans toute la force du terme. La seule raison qui m'empêche de choisir l'un des deux autres moyens offerts, et qui m'auraient mieux convenu que le premier, car ils m'honorent infiniment, est, permettez que je le répète, la crainte d'être pris pour dupe; mais ces deux moyens ne seront pas perdus dès que vous me connaîtrez et que je vous aurai vue. Je vous prie de croire à ma véracité, et de mesurer mon impatience sur la vôtre. J'irai demain à la même heure et au même endroit chercher votre réponse. »

Je me rendis au lieu indiqué, où ayant trouvé le Mercure femelle, je lui remis ma lettre et un sequin, et je lui dis que le lendemain je me rendrais au même endroit pour y prendre la réponse. Je n'y manquai pas et je l'y trouvai. Dès qu'elle m'aperçut elle vint à moi, me remit le sequin que je lui avais donné la veille, et une lettre en me priant d'aller la lire et de revenir lui dire si elle

devait attendre une réponse. J'allai lire la lettre et en voici la copie.

« Je crois, monsieur, ne m'être trompée en rien. J'abhorre comme vous le mensonge lorsqu'il peut tirer à conséquence ; mais je ne le regarde que comme un badinage lorsqu'il ne nuit à personne. Vous avez choisi entre mes trois propositions celle qui fait le plus honneur à votre esprit, et respectant les raisons qui vous empêchent de vous faire connaître, j'écris à la comtesse de S. ce que je vous prie de lire dans le billet ci-joint. Veuillez le cacheter avant de le lui faire passer : elle en sera prévenue par un autre. Vous irez chez elle à votre commodité : elle vous donnera son heure et vous l'accompagnerez ici dans sa gondole. La comtesse ne vous fera pas la moindre question, et vous n'aurez besoin de lui rendre aucun compte. Il ne sera pas question de présentation ; mais comme vous apprendrez mon nom, vous serez libre de venir en masque me demander quand il vous plaira, en me faisant appeler de la part de la comtesse. De cette manière notre connaissance sera faite, sans qu'il soit nécessaire que vous vous gêniez et que vous perdiez pendant la nuit un temps qui vous est peut-être précieux. J'ai ordonné à la servante d'attendre votre réponse, dans le cas où vous ne voudriez pas de la comtesse, si par hasard vous en étiez connu. Si le choix vous plaît, dites

à la fille que vous n'avez point de réponse à me faire. »

Certain de n'être pas connu de la comtesse S., je dis à la fille que je n'avais point de réponse à faire à sa maîtresse et elle me quitta.

Voici le billet que ma religieuse écrivait à la comtesse et que je devais lui remettre :

« Je te prie, ma chère amie, de venir me parler quand tu en auras le temps, et de donner au masque, porteur de ce billet, ton heure pour qu'il t'accompagne. Il sera exact. Adieu ; tu obligeras beaucoup ton amie. »

Ce billet me parut sublime par rapport à l'esprit d'intrigue qui l'avait dicté, et il me semblait qu'il y avait quelque chose d'élevé qui me captivait, quoique je sentisse bien qu'on me faisait représenter un personnage auquel on avait l'air de faire une grâce.

Dans sa dernière lettre, ma religieuse, faisant semblant de ne pas se soucier de savoir qui j'étais, applaudissait à mon choix et feignait d'être indifférente aux rendez-vous nocturnes ; mais elle paraissait certaine que je la ferais appeler au parloir après que je l'aurais vue. Je savais déjà à quoi m'en tenir, car à quoi devait aboutir l'intrigue, sinon à des rendez-vous amoureux ! Cependant sa sécurité ou plutôt son assurance augmentait ma curiosité, et je sentais qu'elle avait

raison d'espérer si elle était jeune et jolie. Il n'aurait tenu qu'à moi de différer quelques jours et de savoir de C. C. qui pouvait être cette religieuse; mais outre que ç'aurait été une noirceur, j'avais peur de gâter l'aventure et d'avoir à m'en repentir. Elle me disait d'aller chez la comtesse à ma commodité; mais c'était parce que sa dignité voulait qu'elle ne se montrât pas trop pressée, et elle devait se douter que j'éprouverais de l'impatience. Elle me paraissait trop savante en galanterie, pour la croire novice et inexperte, et je redoutais de perdre mon temps; mais prenant mon parti, je me promis de rire à mes propres dépens s'il m'arrivait de me trouver avec quelque surannée. Il est certain que sans la curiosité, je n'aurais pas fait la moindre démarche, mais je voulais voir la contenance que ferait une nonne qui m'avait offert de venir souper avec moi à Venise. J'étais au reste très-surpris de la liberté dont jouissaient ces saintes vierges et de la facilité qu'elles avaient à violer leur clôture.

A trois heures je me rendis chez la comtesse, et lui ayant fait tenir mon billet, elle vint et me dit que je lui ferais plaisir de passer le lendemain à la même heure. Nous nous fîmes réciproquement une belle révérence et nous nous quittâmes. Cette comtesse était une maîtresse femme, un peu sur le retour, mais encore belle.

Le lendemain matin, c'était un dimanche, et je ne manquai pas d'aller à la messe, vêtu et

coiffé avec élégance, et déjà infidèle en imagination à ma chère C. C.; car je pensais plus à me faire voir de la religieuse, jeune ou vieille, qu'à m'exposer aux regards de ma charmante femme.

L'après-midi je me remets en masque, et à l'heure fixée je vais chez la comtesse qui m'attendait. Nous descendons et, dans une gondole à deux rames, nous arrivons au couvent sans avoir parlé d'autre chose que du beau temps dont nous jouissions. Arrivés à la grille, elle fait appeler M. M. Ce nom m'étonne, car celle qui le portait était célèbre. On nous fait entrer dans un petit parloir, et quelques minutes après je vois paraître une religieuse qui va droit à la grille, pousse un bouton et fait sauter quatre carreaux qui laissent une large ouverture au travers de laquelle les deux amies purent s'embrasser tout à leur aise : aussitôt après l'ingénieuse fenêtre fut soigneusement refermée. Cette ouverture était au moins de dix-huit pouces, et un homme de ma taille aurait pu y passer avec facilité. La comtesse s'assit en face de la religieuse, et moi un peu de côté, mais de manière à pouvoir observer tout à mon aise une des plus belles femmes qu'il soit possible de voir. Je ne doutai pas que ce ne fût la même dont ma chère C. C. m'avait parlé et qui lui donnait des leçons de français. L'admiration me tenait dans une sorte d'enchantement, et je n'entendis pas un mot de tout ce qu'elles se dirent : mais ma belle nonne,

loin de m'adresser la parole, ne daigna pas même m'honorer d'un seul regard. Elle pouvait avoir de vingt-deux à vingt-trois ans, et la coupe de son visage était de la plus belle forme. Elle était d'une taille bien au-dessus de la moyenne, son teint très-blanc tirant un peu sur le pâle, l'air noble et décidé, mais en même temps réservé et modeste; ses yeux bien fendus étaient d'un beau bleu céleste, sa physionomie douce et riante, les lèvres belles et humides de la plus suave volupté; ses dents étaient deux rangées de perles du plus brillant émail. Sa coiffure ne me laissait pas voir ses cheveux; mais si elle en avait, ils devaient être d'un beau chatain clair; ses sourcils m'en répondaient. Ce qui me ravissait le plus était sa main et l'avant-bras que je voyais jusqu'au coude. Le ciseau de Praxitèle n'a jamais rien taillé de mieux arrondi, de plus potelé ni de plus gracieux. Malgré tout ce que je voyais et tout ce que je devinais, je ne me repentais pas d'avoir refusé les deux rendez-vous que cette beauté m'avait offerts, car je me sentais sûr de la posséder en peu de jours, et je jouissais de pouvoir lui faire hommage de mes désirs. Il me tardait de me voir seul à la grille avec elle, et j'aurais cru lui faire injure, si dès le lendemain je n'étais allé l'assurer que je lui rendais toute la justice qu'elle méritait. Elle fut constante à ne pas me regarder un seul instant; mais à la fin cette sorte de réserve me plut. Tout-à-coup les deux amies baissèrent la voix, et la dé-

licatesse m'imposa le devoir de m'éloigner. Leur entretien secret dura un quart d'heure que je passai à faire semblant de considérer un tableau : au bout de ce temps elles s'embrassèrent comme au commencement, et la religieuse ayant refermé la grille mouvante, tourna le dos et s'en alla sans me jeter le moindre regard.

La comtesse en retournant à Venise, lasse peut-être de mon silence, me dit en souriant : M. M. est belle et elle a beaucoup d'esprit.

— J'ai vu l'un et je crois l'autre.

— Elle ne vous a pas dit un mot.

— N'ayant pas voulu lui être présenté, elle m'en a puni en faisant semblant de ne pas s'apercevoir que j'étais là.

La comtesse n'ayant pas répliqué, nous arrivâmes devant sa maison sans plus échanger une parole. Je la laissai à la porte, où une belle révérence accompagnée de ces mots : Adieu, monsieur ! m'annonça que je ne devais pas aller plus loin. Je n'en avais pas envie, et j'allai autre part rêver à cette singulière aventure, dont il me tardait de voir le dénoûment.

CHAPITRE II.

La comtesse Coronini. — Dépit amoureux. — Réconciliation. — Premier rendez-vous. — Divagation philosophique.

Ma belle religieuse ne m'avait pas parlé, et j'en étais très-content; car j'étais si stupéfait, si saisi d'admiration, qu'il aurait été très-possible que je lui eusse donné une fort mince idée de mon esprit par les réponses décousues que j'aurais probablement faites à ses questions. Je voyais qu'elle devait être persuadée qu'elle n'avait pas à craindre l'humiliation d'un refus; mais j'admirais son courage dans sa situation pour oser en courir le risque. J'avais de la peine à me rendre compte de sa har-

diesse, et je ne concevais pas comment elle pouvait se procurer la liberté dont elle devait jouir. Un casino à Muran ! la liberté d'aller souper à Venise tête-à-tête avec un jeune homme! tout cela offusquait mes idées, et je décidai dans ma pensée qu'elle devait avoir un amant en titre qui se plaisait à la rendre heureuse en satisfaisant ses caprices. Cette idée à la vérité choquait un peu mon orgueil; mais l'aventure était trop piquante, l'objet trop attrayant pour ne pas me faire passer par dessus. Je me voyais en beau chemin pour devenir infidèle à ma chère C. C., ou plutôt je l'étais déjà en idée; mais malgré mon amour pour cette charmante fille, j'avoue que je ne me sentais aucun scrupule. Il me semblait qu'une infidélité de cette espèce, si elle parvenait à se découvrir, n'avait rien qui pût lui déplaire; car cette petite déviation n'était propre qu'à me tenir en haleine et à me conserver pour elle, puisque cela pouvait m'arracher à l'ennui qui me desséchait.

J'avais été présenté à la comtesse Coronini par une religieuse, parente de M. Dandolo. Cette comtesse qui avait été fort belle et qui avait beaucoup d'esprit, ne voulant plus s'occuper des intérêts des cours dont toute sa vie elle avait fait son étude, s'était retirée au couvent de Sainte-Justine, pour y chercher le repos que le dégoût lui avait rendu nécessaire. Comme elle avait joui d'une grande réputation, elle voyait encore à sa grille tous les ambassadeurs étrangers et les premiers personna-

ges de la république. La curiosité de part et d'autre y faisait constamment les frais de la conversation, et la comtesse dans les murs du couvent savait tout ce qui se passait dans la ville, et souvent elle voulait même en savoir davantage. Cette dame m'accueillait toujours fort bien, et me traitant en jeune homme, elle se plaisait à me donner des leçons de morale très-agréables, chaque fois fois que j'allais la voir. Certain d'apprendre adroitement quelque chose relativement à M. M., je résolus d'aller lui présenter mes hommages le lendemain matin du jour où j'avais été voir cette belle religieuse.

La comtesse me reçut à son ordinaire, et après ces riens d'usage qu'on est convenu de débiter dans la bonne société avant de rien dire qui en vaille la peine, je fis tomber la conversation sur les couvens de Venise. Nous parlâmes de l'esprit et du crédit d'une religieuse Celsi qui, quoique laide, avait sur tout ce qu'elle voulait une influence marquée. Nous nous entretînmes ensuite de la jeune et charmante sœur Micheli qui avait pris le voile pour prouver à sa mère qu'elle avait plus d'esprit qu'elle. De celle-là passant à plusieurs autres qu'on disait galantes, je nommai M. M., en disant qu'elle devait l'être aussi; mais que c'était une énigme. La comtesse me répondit en souriant que ce n'en était pas une pour tout le monde; mais qu'en général cela devait l'être. Ce qu'il y a d'incompréhensible, me dit-elle, c'est le caprice qu'elle a

eu de prendre le voile étant belle, riche, libre, remplie d'esprit, très-cultivée, et à ce que je sais, esprit fort. Elle prit le voile sans aucune raison, ni physique ni morale : ce fut un véritable caprice.

— La croyez-vous heureuse, madame ?

— Oui, si elle ne s'est pas repentie, ou si elle ne vient pas à se repentir. Si cela lui arrive jamais, je la crois assez sage pour ne le faire connaître à personne.

Persuadé par l'air mystérieux de la comtesse que M. M. devait avoir un amant, je pris le parti de ne pas m'en mettre en peine, et m'étant masqué, je me rendis à Muran dans l'après-dîner. Arrivé à la tour du couvent, je sonne, et le cœur palpitant, je demande M. M. de la part de la comtesse de S. Le petit parloir était fermé, la tourière me montra celui dans lequel je devais entrer. J'entre, j'ôte mon masque et je m'assieds en attendant ma déesse.

Mon cœur battait la charge. J'attendais avec impatience et cependant l'attente me plaisait; car je redoutais l'instant de l'entrevue. Une heure se passa assez rapidement, mais alors je commençai à trouver le temps de l'attente un peu long, et pensant que la tourière ne m'avait pas bien compris, je sonne au tour et je demande si on l'a prévenu la sœur M. M. Une voix me répond que oui. Je vais reprendre ma place, et quelques minutes après je vois entrer une vieille édentée qui s'ap-

proche et me dit : La mère M. M. est occupée pour toute la journée ; et sans me donner le temps de dire un seul mot, elle sort.

Voilà de ces momens terribles auxquels l'homme à bonnes fortunes est quelquefois sujet ! Ils sont ce qu'il y a de plus cruel. Ils humilient, ils affligent, ils tuent.

Me sentant avili, ma première sensation fut le plus grand mépris de moi-même, un désespoir concentré qui approchait de la rage ; la seconde fut une indignation dédaigneuse pour la religieuse sur laquelle je portai le jugement sévère qu'elle me paraissait mériter, et qui seul me consolait de la peine que j'éprouvais. Elle ne pouvait en agir ainsi avec moi qu'en étant la plus impudente de toutes les femmes et la plus dépourvue de bon sens ; car les deux lettres que j'avais d'elle suffisaient pour la déshonorer, si j'avais voulu me venger, et elle devait s'attendre à ma vengeance. Pour la braver, il fallait qu'elle fût folle, et je l'aurais jugée ainsi, si je ne l'avais entendue causer avec la comtesse.

Le temps amène conseil, dit-on ; il amène aussi le calme, et la réflexion donne de la lucidité aux idées. J'en vins à me dire qu'au fond l'événement n'avait rien que de très-ordinaire, et que je l'aurais immanquablement trouvé tel au premier abord, si je n'avais été ébloui par les charmes de la nonne et aveuglé par mon amour-propre. Enfin je finis par sentir qu'il ne tenait qu'à moi de

rire de la mésaventure sans qu'il fût possible à personne de deviner si c'était tout de bon, ou si je n'en faisais que le semblant. Le sophisme est si officieux !

Malgré tous ces beaux retours, je n'en pensais pas moins à la vengeance; mais rien de bas ne devait s'y mêler; et ne voulant pas accorder le moindre triomphe à cette mauvaise plaisanterie, je pris sur moi de ne pas me montrer piqué. Elle m'avait fait dire qu'elle était occupée; c'était tout simple : mon rôle était de jouer l'indifférence. Sans doute, me disais-je, elle ne sera pas occupée une autre fois; mais je la défie de me faire retomber dans le panneau. Je lui prouverai que je n'ai fait que rire de son mauvais procédé. Il allait sans dire que je devais lui renvoyer ses lettres, mais non sans être accompagnées d'un poulet dont la galanterie ne la ferait pas sourire de plaisir. Ce qui me déplaisait le plus, c'était l'obligation où je me trouvais d'aller à son église; car supposant qu'elle ne savait pas que j'y allais pour C. C., elle aurait pu s'imaginer que je n'y allais que dans l'espoir de la mettre à même de me faire des excuses et de me donner de nouveaux rendez-vous. Je voulais qu'elle ne pût point douter de mon mépris et je pensais que les rendez-vous qu'elle m'avait offerts n'étaient que des rendez-vous imaginaires pour m'en imposer.

Je me couchai avec le besoin de la vengeance, je m'endormis en y pensant et je m'éveillai résolu

à me satisfaire. Je me mis à écrire, mais voulant être certain que ma lettre ne se sentait point du dépit amoureux qui me rongeait, je la laissai sur mon bureau pour la relire le lendemain de sang-froid. Cette précaution me fut utile, car en la relisant vingt-quatre heures après, je la trouvai indigne et je la déchirai en mille morceaux. Il y avait des phrases qui décélaient ma faiblesse, mon amour, mon dépit, et qui, par conséquent, loin de l'humilier, lui auraient fourni matière à se moquer de moi.

Le mercredi, après avoir écrit à C. C. que de fortes raisons m'obligeaient à ne plus me rendre à la messe dans l'église de son couvent, j'écrivis une autre lettre à ma religieuse, et le jeudi elle eut le même sort que la précédente, parce qu'en la relisant j'y découvris les mêmes défauts. Il me semblait que j'avais perdu la faculté d'écrire : dix jours après je m'aperçus que j'étais trop amoureux pour avoir pu m'exprimer autrement que par le cœur.

Sincerum est nisi vas, quodcunque in fundis accscit (1).

La figure de M. M. m'avait laissé une impression trop vive pour pouvoir être effacée par une autre puissance que celle du temps, le plus puissant des êtres abstraits.

(1) Ce que l'on met dans un vase s'aigrit, quand ce vase n'est pas propre.

Dans ma sotte position, je fus cent fois tenté d'aller me plaindre à la comtesse S.; mais, Dieu merci, j'eus la prudence de ne jamais dépasser le seuil de sa porte. Pensant à la fin que cette étourdie devait vivre dans de continuelles alarmes, sachant entre mes mains ses deux lettres, au moyen desquelles je pouvais la perdre de réputation et faire le plus grand tort au couvent, je me déterminai à les lui renvoyer avec ce billet, après les avoir gardées dix jours.

« Je vous prie de croire, madame, que c'est par pur oubli que je ne vous ai pas encore renvoyé vos deux lettres que vous trouverez ci-incluses. Je n'ai jamais pensé à devenir différent de moi-même en exerçant contre vous une lâche vengeance, et je vous pardonne bien facilement les deux étourderies insignes que vous avez faites, soit que vous les ayez faites naturellement et sans y penser, soit que vous ayez pu vouloir vous moquer de moi. Cependant trouvez bon que je vous conseille de ne pas en agir de même à l'égard de quelque autre, car vous pourriez vous adresser à un moins délicat que moi. Je sais quel est votre nom; je sais qui vous êtes; mais soyez tranquille: c'est comme si je n'en savais rien. Il est, au reste, possible que vous mettiez peu de prix à ma discrétion; mais si cela est, je vous trouve fort à plaindre.

« Vous devez bien penser, madame, que vous

ne me verrez plus à votre église ; mais persuadez-vous que ce sacrifice ne me coûte rien , et que j'en serai quitte pour aller à la messe ailleurs. Je dois pourtant vous dire pour quelle raison je m'abstiendrai de reparaître à votre couvent. Je trouve tout naturel qu'aux deux étourderies dont vous vous êtes rendue coupable, vous en ayez ajouté une non moins grande, celle de vous vanter de vos exploits à quelque autre recluse, et je ne veux pas vous fournir matière à rire dans votre cellule où dans votre boudoir. Ne trouvez pas trop ridicule si, malgré les cinq ou six ans que j'ai de plus que vous , je n'ai pas encore dépouillé toute pudeur, ni foulé aux pieds le sentiment de toutes les convenances , ou, si vous voulez, si j'ai encore gardé quelques préjugés. Je pense qu'il en est qu'il ne faut jamais secouer entièrement. Ne dédaignez pas cette petite leçon , madame , puisque je reçois assez bénignement celle qu'apparemment vous ne m'avez donné que pour rire ; mais dont je vous promets de faire mon profit pour le reste de mes jours. »

Je crus que dans la circonstance cette lettre ne respirait que la douceur, et ayant fait mon paquet, je me masquai et j'allai chercher un Fourlan qui ne pouvait point me connaître et auquel, après lui avoir donné un demi-sequin, j'en promis un autre dès qu'il viendrait m'assurer qu'il aurait exactement remis la lettre au couvent de Muran.

Je lui donnai toutes les instructions nécessaires, et je lui fis promettre de s'en aller aussitôt qu'il aurait remis la lettre à la tourière, quand bien même on lui dirait d'attendre. Je dois dire ici que les Fourlans à Venise étaient des commissionnaires de confiance et qu'il était inouï qu'aucun d'eux eût jamais encouru le moindre reproche d'infidélité. Tels étaient jadis les Savoyards à Paris; mais tout s'altère dans le monde.

Je commençais à oublier l'affaire, sans doute parce que je pensais, sans m'en rendre compte, avoir mis entre elle et moi une barrière impénétrable, quand dix jours après, en sortant de l'Opéra, j'aperçois le même Forlan, sa lanterne à la main. Je l'appelle machinalement, et sans me démasquer, je lui demande s'il me connaissait. Il me regarde, me toise, et me dit que non.

— As-tu bien fait ta commission à Muran ?

— Ah ! monsieur, que Dieu soit loué! Puisque j'ai le bonheur de vous trouver, j'ai à vous dire des choses importantes. J'ai porté votre lettre que j'ai remise comme vous me l'avez ordonné et je partis aussitôt que je la vis entre les mains de la tourière quoique cette sœur me dît d'attendre.

A mon retour, je ne vous trouvai pas, mais n'importe. Le lendemain matin un de mes camarades, qui se trouvait à la tour au moment où je remis votre lettre, vint me réveiller pour me dire d'aller à Muran, la tourière voulant absolument

me parler. Je m'y rendis, et après avoir attendu quelques instans, la tourière me fit passer dans le parloir où une religieuse, belle comme le jour, me tint plus d'une heure pour me faire cent questions qui toutes tendaient, sinon à savoir qui vous êtes, au moins à découvrir l'endroit où je pourrais vous trouver. Vous savez que je ne pouvais rien lui dire de satisfaisant. Elle me quitta en m'ordonnant d'attendre, et deux heures après elle reparut avec une lettre qu'elle me consigna en me disant que si je pouvais parvenir à vous la remettre et à lui en apporter la réponse, elle me donnerait deux sequins. En attendant, jusqu'à ce que je vous eusse trouvé, je devais aller tous les jours au couvent lui montrer sa lettre, et que je recevrais quarante sous chaque fois. Jusqu'à présent j'ai gagné vingt livres; mais j'ai peur qu'elle ne se lasse, et il ne tient qu'à vous, mon bon monsieur, de me faire gagner deux sequins en répondant deux mots à la lettre.

— Où est cette lettre?

— Chez moi sous clé, car j'ai toujours peur de la perdre.

— Comment veux-tu donc que je réponde?

— Ayez la bonté de m'attendre ici, vous me verrez avec la lettre en moins d'un quart d'heure.

— Je ne t'attendrai pas, car cette réponse ne m'intéresse point. Mais dis-moi comment tu as pu flatter la religieuse de l'espoir de me retrouver? Tu es un fripon; car il n'est pas vraisem-

blable qu'elle t'eût confié la lettre, si tu ne lui avais fait espérer de me retrouver.

— Je ne suis pas un fripon, car j'ai fait exactement ce que vous m'aviez dit; mais il est vrai que je lui ai dépeint votre habit, vos boucles, votre taille ; et je vous assure que depuis dix jours je regarde attentivement tous les masques de votre taille; mais en vain. Voilà bien vos boucles que je reconnais; mais je ne crois pas que vous ayez le même habit. Hélas! monsieur, il ne vous en coûte rien d'écrire une seul ligne. Ayez la bonté de m'attendre un instant dans ce café.

Je ne pouvais plus résister à ma curiosité, et je me détermine, non à l'attendre, mais à l'accompagner chez lui. Je n'étais obligé que d'écrire : *J'ai reçu la lettre,* et je me satisfaisais en même temps que je faisais gagner les deux sequins au Fourlan. Le lendemain je changeais de boucles et de masque et je rendais vaines toutes les recherches.

Je suis donc mon Fourlan jusqu'à sa porte, il entre et me remet la lettre. Je le mène dans une auberge où je me fais donner une chambre avec un bon feu, et je fais attendre mon homme. Je décachète le volumineux paquet, et la première chose qui frappe mes regards, ce sont les deux lettres que je lui avais renvoyées pour la tranquilliser sur les suites de son étourderie.

Cette vue me donna une palpitation de cœur si violente que je fus obligé de m'asseoir : c'était un

signe certain de ma défaite. Outre ces deux lettres, j'en vois une petite signée S.; elle était adressée à M. M. Je la lis; elle contenait ces mots :

« Le masque qui m'a accompagnée et reconduite n'aurait, je crois, pas ouvert la bouche, si je ne m'étais avisée de lui dire que les charmes de ton esprit sont encore plus séduisans que ceux de ta figure. Il m'a répondu : J'ai vu l'un et je crois l'autre. J'ai ajouté que je ne comprenais pas pourquoi tu ne lui avais pas parlé, et il m'a répondu en souriant : Je n'ai pas voulu lui être présenté, elle m'en a puni en ne voulant pas savoir que j'étais là. C'est tout notre dialogue. Je voulais t'envoyer ce billet ce matin, mais il m'a été impossible. Adieu. »

Après avoir lu ce billet qui rapportait l'exacte vérité, et qui pouvait servir de pièce justificative, mon cœur palpita moins. Enchanté de me voir au moment d'être convaincu d'injustice, je prends courage et je lis la lettre suivante.

« Par une faiblesse que je crois très-pardonnable, curieuse de savoir ce que vous auriez dit de moi à la comtesse en venant de me voir, je saisis un moment pour lui dire de m'en informer dès le lendemain au plus tard; car je prévoyais que dans l'après-midi vous viendriez me faire une visite d'office. Son billet, que je vous envoie et que

je vous prie de lire, ne m'est parvenu qu'une demi-heure après que vous fûtes reparti.

« Première fatalité.

« N'ayant pas encore reçu ce billet lorsque vous me fîtes appeler, je n'eus pas la force de vous recevoir. Faiblesse affreuse et seconde fatalité, mais que vous jugerez aussi pardonnable, je l'espère. J'ordonnai à la sœur converse de vous dire que *j'étais malade pour toute la journée ;* excuse très-légitime, soit qu'elle fût vraie ou fausse, car c'était un mensonge officieux dont les mots *pour toute la journée* devaient être le correctif. Vous étiez déjà parti, et il ne m'était pas possible de vous faire courir après, quand la vieille imbécille vint me dire qu'elle vous avait dit que j'étais *occupée*.

« Ce fut la troisième fatalité.

« Vous ne sauriez vous imaginer ce qu'il me vint envie de dire et de faire à cette sotte de sœur ; mais ici on ne doit rien dire ni faire : il faut avoir patience et dissimuler en remerciant Dieu que les fautes naissent de l'ignorance et non de la malice, ce qui n'est pas rare dans les couvens. Je prévis d'abord, au moins en partie, ce qui est arrivé, car la raison humaine, je crois, n'aurait jamais pu le prévoir entièrement. Je devinai que vous croyant joué, vous vous révolteriez, et j'en éprouvai une peine inexprimable, car je n'imaginais pas la possibilité de vous faire connaître la vérité avant le premier jour de fête.

Mon cœur appelait ce jour-là de tous mes vœux : aurais-je pu deviner que vous prendriez la résolution de n'y plus venir ! Je pris mon mal en patience jusqu'au premier dimanche ; mais quand je vis mon espérance déçue, ma douleur devint insupportable ; et elle sera mortelle, si vous refusez d'admettre ma justification. Votre lettre m'a rendue complètement malheureuse, et je ne résisterai pas à mon désespoir si vous persistez dans la barbare résolution que votre cruelle lettre m'exprime. Vous vous êtes cru joué ; voilà tout ce que vous pouvez dire ; mais cette lettre vous convaincra-t-elle de votre erreur ? Et même en vous croyant indignement trompé, convenez que pour m'écrire votre terrible lettre, vous avez dû me supposer un monstre abominable, et tel qu'il est impossible de le supposer dans une femme qui a de la naissance et de l'éducation. Je vous renvoie les deux lettres que vous m'avez renvoyées dans l'idée d'apaiser mes alarmes que vous avez cruellement supposées d'une nature bien différente à celles qui me consument. Je suis meilleure physionomiste que vous, et soyez certain que ce que j'ai fait, je ne l'ai point fait par étourderie ? car je ne vous ai jamais supposé capable, je ne dis pas d'une noirceur, mais simplement d'une action déloyale. Vous devez n'avoir vu sur ma figure que l'âme d'une impudente étourdie, et je ne le suis pas. Vous serez peut-être cause de ma mort, ou pour le moins vous me rendrez malheuseuse

pour le reste de mes jours, si vous ne vous souciez pas de vous justifier; car pour ce qui me regarde, je crois l'être pleinement.

« J'espère que quand bien même ma vie ne vous intéresserait pas, vous jugerez que votre honneur exige que vous veniez me parler. Venez en personne vous dédire de tout ce que vous m'avez écrit: vous le devez et je le mérite. Si vous ne connaissez pas le funeste effet que votre lettre a causé sur moi, effet qu'elle opérerait sur le cœur de toute femme innocente et qui n'est pas insensée, malgré mon malheur, je dois vous plaindre; car alors vous n'auriez pas la moindre connaissance du cœur humain. Mais je suis sûre que vous reviendrez, pourvu que l'homme auquel je remets cette lettre puisse parvenir à vous trouver. Adieu; j'attends de vous ou la vie ou la mort. »

Je n'eus pas besoin de lire deux fois cette lettre, j'étais confus, désespéré. M. M. avait raison. Je fis de suite monter le Fourlan et je lui demandai s'il lui avait parlé le matin et si elle avait l'air malade. Il me répondit qu'il la trouvait chaque jour plus abattue et qu'elle avait les yeux rouges.

— Va m'attendre.

Je me mis à écrire et je ne terminai mon verbiage qu'à la pointe du jour, et voici mot pour mot la lettre que j'écrivis à la plus noble des

femmes, que dans un accès de dépit j'avais si mal jugée.

« Je suis coupable, madame, et dans l'impossibilité de me justifier, en même temps que je suis parfaitement convaincu de votre innocence. Je serais inconsolable, si je n'avais le doux espoir d'obtenir mon pardon, et vous ne me le refuserez pas, si vous daignez réfléchir à ce qui m'a rendu criminel. Je vous ai vue; vous m'avez ébloui, et je ne pouvais contenir un bonheur qui me semblait chimérique: je me croyais en proie à une de ces illusions délicieuses que le réveil fait évanouir. Je ne pouvais sortir de l'espèce de doute où j'étais que vingt-quatre heures après; et qui pourrait exprimer l'impatience que j'éprouvais dans l'attente de cet heureux moment! Il arriva cependant, et mon cœur palpitant de désir et d'espérance volait au devant de vous pendant que j'étais dans le parloir à compter les minutes. Une heure se passa pourtant avec assez de rapidité, effet naturel de l'impatience que j'éprouvais et de l'espèce de saisissement que je sentais à l'idée de vous voir paraître. Mais alors, et précisément à l'instant où je me croyais le plus certain d'aller contempler des traits chéris qu'une première vue a gravés dans mon cœur en traits indélébiles, je vois paraître la figure la plus désagréable qui vient m'annoncer d'un air sec et froid que vous étiez *occupée* pour toute la journée, et sans me donner

le temps de me reconnaître, elle disparut. Figurez-vous ma stupéfaction et tout le reste. La foudre n'aurait pas produit sur moi un effet plus prompt ni plus terrible! Si vous m'aviez envoyé deux lignes par la même converse, deux lignes de votre main, vous m'auriez renvoyé, sinon content, au moins soumis et résigné.

« Mais ce fut là une quatrième fatalité que vous avez oubliée dans votre piquante et délicieuse justification. Me croyant joué, mon amour-propre se révolta, et l'indignation fit un instant taire l'amour. La honte m'accablait. Je croyais que tout le monde lisait sur mes traits toute l'horreur que je sentais en moi, et sous la figure d'un ange, je ne vis plus en vous qu'un monstre effroyable. Mon esprit était bouleversé, et au bout de onze jours je perdis le peu de bon sens qui m'était encore resté. Je dois le croire au moins, puisque ce fut alors que je vous écrivis la lettre dont vous avez tant de raison de vous plaindre, et que pourtant je jugeai alors un chef-d'œuvre de modération.

« Tout, je l'espère, est maintenant fini, et aujourd'hui même, à onze heures, vous me verrez à vos pieds, tendre, soumis et repentant. Vous me pardonnerez, femme céleste, ou moi-même je me charge de vous venger de l'injure que je vous ai faite. La seule chose que j'ose vous demander en grâce, c'est de brûler ma lettre et qu'il n'en soit plus question. Je ne vous l'ai envoyée qu'après

vous en avoir écrit quatre que j'ai successivement déchirées : jugez de l'état de mon cœur.

« J'ordonne au commissionnaire de se rendre de suite à votre couvent pour que ma lettre vous soit remise à votre réveil. Il ne m'aurait jamais découvert, si mon bon génie ne me l'avait fait aborder au sortir de l'Opéra. Je n'aurai plus besoin de lui : ne me répondez pas, et recevez toutes les expressions d'un cœur qui vous adore. »

Ma lettre achevée, j'appelle mon Fourlan, je lui donne un sequin et je lui fais promettre d'aller de suite à Muran et de ne remettre ma lettre qu'à la religieuse en personne. Dès qu'il fut parti, j'allai me jeter sur mon lit où l'impatience et le désir m'empêchèrent de fermer l'œil.

Dans mon impatience, le lecteur devinera que je fus exact au rendez-vous. On me fit entrer dans le petit parloir où je l'avais vue la première fois et elle ne tarda pas à venir. Dès que je la vis auprès de la grille, je me mis à genoux, mais elle me pria de me relever de suite parce qu'on pouvait me voir. Sa figure était toute en feu et son regard me parut céleste. Elle s'assit et je pris un siége en face d'elle. Nous fûmes ainsi plusieurs minutes à nous contempler sans mot dire ; mais je rompis le silence en lui demandant d'une voix tendre et altérée si je pouvais espérer mon pardon. Elle me tendit sa belle main à travers la grille et je la couvris de larmes et de baisers.

Notre connaissance, me dit-elle, a commencé par un violent orage; espérons qu'elle se prolongera dans un calme parfait et durable. C'est la première fois que nous nous parlons, mais ce qui s'est passé entre nous doit être suffisant pour que nous nous connaissions parfaitement. J'espère que notre union sera aussi tendre que sincère et que nous saurons avoir une indulgence réciproque pour nos défauts.

— Un ange comme vous pourraît-il en avoir!

— Eh! mon ami, qui n'en a pas?

— Quand pourrai-je avoir le bonheur de vous convaincre de mes sentimens en liberté, et dans toute la joie de mon cœur?

— Nous souperons à mon casino quand vous voudrez, pourvu que je le sache deux jours d'avance; ou j'irai souper avec vous à Venise, si cela ne vous gêne pas.

— Cela ne ferait qu'augmenter mon bonheur. Je crois devoir vous dire que je suis très à mon aise, et que loin de craindre la dépense, je l'aime; or, tout ce que j'ai appartient à l'objet que j'adore.

— Cette confidence, mon cher ami, m'est très-agréable; et d'autant plus qu'à mon tour je puis vous dire que je suis riche, et que je ne saurais rien refuser à mon amant.

— Mais vous devez en avoir un?

— Oui; et c'est lui qui me rend riche et qui est absolument mon maître. Je ne lui laisse jamais

rien ignorer. Après-demain, tête-à-tête et entièrement à vous, je vous en apprendrai davantage.

— Mais j'espère que votre amant.... .

— N'y sera pas, soyez-en sûr. Avez-vous aussi une maîtresse ?

— J'en avais une, mais, hélas! on me l'a violemment arrachée, et je vis, depuis six mois, dans un parfait célibat.

— Vous l'aimez encore ?

— Je ne puis me la rappeler sans l'aimer. Elle a presque vos charmes et vos attraits ; mais je prévois que vous me la ferez oublier.

— Si vous étiez heureux, je vous plains bien sincèrement. On vous l'a arrachée, et vous fuyiez le monde pour nourrir votre douleur. Je vous ai deviné; mais s'il arrive que je m'empare de la place qu'elle occupe dans votre cœur, personne, mon doux ami, ne m'en arrachera.

— Mais que dira votre amant ?

— Il sera charmé de me voir tendre et heureuse avec un amant tel que vous. C'est dans son caractère.

— Caractère admirable! héroïsme supérieur à mon caractère et à ma force!

— Quelle vie menez-vous à Venise ?

— Théâtres, sociétés, casinos où je lutte avec la fortune, quelquefois bonne et quelquefois mauvaise.

— Allez-vous chez les ministres étrangers ?

— Non, parce que je suis trop lié avec des patriciens : mais je les connais tous.

— Comment les connaissez-vous si vous ne les voyez pas ?

— Je les ai connus à l'étranger. J'ai connu à Parme le duc de Montallegre, ambassadeur d'Espagne ; à Vienne, le comte de Rosemberg ; à Paris, l'ambassadeur de France, il y a deux ans à peu près.

— Il va sonner midi, mon cher ami, il est temps que nous nous séparions. Venez après-demain à la même heure, et je vous donnerai les instructions nécessaires pour que vous puissiez venir souper avec moi.

— Tête-à-tête ?

— Cela s'entend.

— Oserai-je vous en demander un gage ? car le bonheur que vous me promettez est si grand !

— Quel gage voulez-vous ?

— Vous voir debout à la petite fenêtre en me permettant d'être à la place de la comtesse S.

Elle se leva, et avec le plus gracieux sourire, elle poussa le ressort, et après le baiser le plus expressif, je la quittai. Elle m'accompagna des yeux jusqu'à la porte, et son regard amoureux m'aurait fixé, si elle n'était point partie.

Je passai les deux jours d'attente dans une joie et une impatience qui m'empêchèrent de manger et de dormir, car il me semblait que jamais je n'avais été aussi heureux en amour, ou plutôt il me

semblait que c'était pour la première fois que j'allais l'être.

Outre la naissance, la beauté et l'esprit de ma nouvelle conquête, qualité qui faisait son mérite réel, le préjugé s'en mêlait pour me rendre le bonheur incompréhensible, car il s'agissait d'une vestale ; c'était du fruit défendu ; et qui ne sait que celui-là depuis Ève jusqu'à nous est toujours celui qui paraît le plus savoureux ! J'allais empiéter sur les droits d'un époux tout puissant ; M. M. à mes yeux était au-dessus de toutes les reines.

Si, dans ces momens, ma raison n'avait pas été subjuguée par la passion, j'aurais bien vu que cette religieuse ne pouvait être faite que comme toutes les jolies femmes que j'avais aimées depuis treize ans que j'exploitais le champ de l'amour ; mais quel est l'homme amoureux qui s'arrête à cette pensée ? Si elle se présente importunément à son esprit, il la rejette avec dédain ! M. M. devait absolument être supérieure à la plus belle femme de l'univers.

La nature animale, que les chimistes appellent le règne animal, se procure par instinct les trois moyens qui lui sont nécessaires pour se perpétuer.

Ce sont trois besoins réels que la nature a donnés à toutes les créatures. Elles doivent se nourrir : et pour que ce ne soit pas une besogne insipide et fatigante, elles ont la sensation de l'appétit et elles

trouvent du plaisir à le satisfaire. Elles doivent propager leur espèce respective ; nécessité absolue et dans laquelle se montre toute la sagesse du créateur, puisque sans la réproduction tout s'anéantirait par la loi constante de la dégradation, du dépérissement et de la mort. Or, quoi qu'en disent saint Augustin et d'autres qui ne raisonnent pas mieux, elles ne s'acquitteraient pas du travail de la génération si elles n'y trouvaient pas de plaisir et qu'elles ne fussent attirées à ce grand œuvre par son attrait irrésistible. Enfin toutes les créatures ont un penchant déterminé et invincible pour détruire leurs ennemis ; et certes rien de mieux raisonné ; car le sentiment de leur conservation leur fait un devoir de souhaiter, de rechercher de tout leur pouvoir la destruction de tout ce qui peut leur nuire.

Dans ces lois générales cependant, chaque espèce agit à part. Ces trois sensations, faim, appétence, haine, sont dans les brutes des satisfactions habituelles, et nous pouvons nous dispenser de les nommer plaisirs, car elles ne peuvent l'être que par rapport à l'individu. L'homme seul est doué des organes parfaits qui lui rendent le véritable plaisir particulier ; car doué de la faculté sublime de raisonner, il le prévoit, le cherche, le compose, le perfectionne, et l'étend par la réflexion et le souvenir. Je te prie, mon cher lecteur, de ne point te fatiguer, de me suivre ; car aujourd'hui que je ne suis plus que l'ombre ou la

réminiscence du fringant Casanova, j'aime à jaser; et si tu me faisais faux-bond, tu ne serais pas poli ou au moins obligeant.

L'homme se trouve exactement à la condition des brutes lorsqu'il se livre à ces trois penchans sans appeler la raison et le jugement à son aide; mais lorsque l'esprit vient mettre ces penchans en équilibre, ces sensations deviennent plaisir et plaisir parfait : sentiment inexplicable qui fait savourer ce qu'on appelle bonheür et que nous sentons sans pouvoir le peindre.

L'homme voluptueux qui raisonne dédaigne la gourmandise, rejette avec mépris la lasciveté et la luxure et repousse cette brutale vengeance qui procède d'un premier mouvement de colère; mais il est friand, et ne satisfait son appétit que d'une manière analogue à sa nature et à ses goûts : il est amoureux, mais il ne jouit de l'objet aimé que quand il est certain de lui faire partager sa jouissance; ce qui ne peut avoir lieu qu'autant qu'il y a réciprocité dans leur amour : s'il reçoit une offense, il n'en tire vengeance qu'après en avoir de sang-froid combiné les moyens les plus propres à lui en faire goûter le plaisir. S'il est quelquefois plus cruel, il se console parce qu'il a agi avec raisonnement; et enfin sa vengeance est parfois si noble qu'il se venge en pardonnant. Ces trois opérations sont l'ouvrage de l'âme qui, pour se procurer du plaisir, devient le ministre des passions. Nous souffrons quelquefois la faim pour

mieux savourer les substances destinées à la satisfaire ; nous retardons la jouissance amoureuse pour la rendre plus vive, et nous reculons l'instant d'une vengeance pour la rendre plus sûre. Il est cependant vrai aussi que l'on meurt d'une indigestion, que nous nous laissons souvent tromper en amour par des sophismes, et que l'objet que nous voulons exterminer échappe souvent à notre vengeance ; mais rien de parfait, et nous courons volontiers ces risques.

CHAPITRE III.

Suite du chapitre précédent. — Premier rendez-vous avec M. M. — Lettre de C. C. — Mon second rendez-vous avec la religieuse dans mon superbe casino à Venise. — Je suis heureux.

Il n'est et rien ne peut être plus cher à l'être pensant que la vie : malgré cela les hommes voluptueux, ceux qui cherchent à en jouir le mieux, sont ceux qui exercent avec le plus de perfection l'art difficile de la faire passer vite et de l'abréger. Ce n'est pas que l'intention soit de la rendre plus courte, car on voudrait la perpétuer dans le plaisir ; mais on veut que la jouissance rende son cours insensible, et on a raison,

pourvu qu'on ne manque pas à ses devoirs. Cependant il ne faut pas que l'homme s'imagine n'avoir de devoirs que ceux qui flattent ses sens; il serait dans une grande erreur, dont il pourrait finir par être la victime. Je pense que mon favori Horace se trompait quand il disait à Florus :

Nec metuam quid de me judicet heres,
Quod non plura datis inveniet (1).

Le plus heureux des hommes est celui qui sait se procurer la plus grande somme de bonheur sans jamais heurter ses devoirs, est le plus malheureux est celui qui a embrassé un état dans lequel il se trouve sans cesse dans la triste obligation de prévoir.

Certain que M. M. ne manquerait pas à sa parole, je me rendis au parloir vers les dix heures du matin, et dès que je fus annoncé je la vis paraître.

— Mon Dieu, mon ami, êtes-vous malade?

— Non, ma divine amie, mais je puis le paraître, car l'inquiète attente du bonheur m'excède. J'ai perdu l'appétit et le sommeil, et s'il était différé, je ne répondrais pas de ma vie.

— Il ne le sera pas, mon cher ami; mais quelle impatience! Asseyons-nous. Voici la clé du ca-

(1) Je ne redoute pas le jugement que porteront de moi mes héritiers, en s'étonnant que je ne leur aie pas laissé davantage que je ne leur transmettrai.

sino où vous irez. Il y a du monde, car il faut bien que nous soyons servis; mais personne ne vous parlera et vous n'aurez besoin de parler à personne. Vous serez masqué, et vous n'irez qu'à une heure et demie de la nuit (1), et pas plus tôt. Vous monterez l'escalier qui est en face de la porte de la rue, et au haut de l'escalier vous verrez à la lumière d'une lanterne une porte verte que vous ouvrirez pour entrer dans l'appartement, que vous trouverez éclairé. Vous me trouverez dans la seconde pièce, et si je n'y étais pas encore, vous m'attendriez quelques minutes : vous pouvez compter sur mon exactitude. Vous pourrez vous démasquer, vous mettre à votre aise : vous trouverez des livres et bon feu.

La description étant parfaitement claire, je baise la main qui m'offre la clé de ce temple mystérieux, et je demande à cette femme charmante si c'est en religieuse que je la verrai. Je sors en religieuse, me dit-elle, mais j'ai là une garde-robe complète pour me transformer en femme du monde et même pour me masquer.

— J'espère que vous me ferez le plaisir de rester en religieuse.

— Pourquoi, s'il vous plaît ?

— J'aime tant à vous voir dans ce costume !

— Ah! ah! je comprends. Vous vous figurez ma tête tondue, et je vous fais peur. Mais rassurez-

(1) C'est deux heures après le coucher du soleil.

vous, mon ami, j'ai une perruque si bien faite qu'elle le dispute à la nature.

— Dieu! que dites-vous? le seul nom de perruque est assommant. Mais non, n'en doutez pas, je vous trouverai charmante de toutes les façons. Ayez seulement soin de ne pas mettre cette cruelle perruque en ma présence. Je vous offense : pardon; car je suis au désespoir de vous avoir parlé de cela. Êtes-vous sûre que personne ne vous voit sortir du couvent?

— Vous en serez sûr vous-même quand vous ferez le tour de l'île et que vous observerez la petite porte qui donne sur la petite rive. J'ai la clé d'une chambre qui donne sur cette petite rive, et je suis sûre de la sœur converse qui me sert.

— Et la gondole?

— C'est mon amant qui me répond de la fidélité des gondoliers.

— Quel homme que votre amant! Je m'imagine qu'il est vieux.

— Vous vous trompez, et si cela était, j'en serais honteuse. Il n'a pas quarante ans et il a tout pour être aimé; beauté, esprit, douceur de caractère, nobles procédés.

— Et il vous pardonne des caprices?

— Qu'appelez-vous caprices! Il y a un an qu'il s'est emparé de moi, et avant lui je n'avais jamais connu aucun homme, comme vous êtes le premier qui m'ait donné une fantaisie. Lorsque je lui en fis la confidence, il fut un peu étonné, puis il

se mit à rire et me fit une courte remontrance sur le danger que je courais de me livrer à un indiscret. Il aurait désiré que je susse au moins qui vous êtes avant de pousser la chose plus loin ; mais c'était trop tard. Je lui répondis de vous, et naturellement je le fis rire de répondre si positivement de quelqu'un que je ne connaissais pas.

— Quand lui avez-vous tout confié?

— Avant-hier, et sans lui rien cacher. Je lui ai montré mes lettres et les vôtres, et il vous croit Français quoique vous vous y donniez pour Vénitien. Il est fort curieux de savoir qui vous êtes ; mais ne craignez rien : je vous promets de ne jamais faire la moindre démarche pour le savoir moi-même.

— Ni moi pour savoir quel est cet homme aussi rare que vous. Je suis désespéré quand je pense à la peine que je vous ai faite.

— N'en parlons plus ; car quand j'y pense, je vois qu'un fat seul aurait pu en agir autrement.

Avant de la quitter, j'obtins à la petite fenêtre un nouveau gage de sa tendresse, et elle m'accompagna du regard jusqu'à la porte.

Le soir, à l'heure convenue, je me rendis au rendez-vous, et suivant exactement ses instructions, je parvins dans un salon où je trouvai ma nouvelle conquête habillée en séculière avec la plus grande élégance. Le salon était éclairé par des girandoles dont la lumière était réfléchie par

des glaces, et par quatre superbes flambeaux placés sur une table avec des livres. Elle me parut une beauté tout-à-fait différente que lorsque je l'avais vue en religieuse. Elle était coiffée en cheveux avec un superbe chignon; mais je glissai là-dessus, tant l'idée d'une perruque m'offusquait, et je me serais bien gardé de lui en faire compliment. Je me jetai à ses genoux pour lui témoigner ma vive reconnaissance, et je baisais avec transport ses belles mains, en attendant la lutte amoureuse qui devait en être l'issue; mais M. M. crut devoir opposer de la résistance. Qu'ils sont charmans ces refus d'une amante amoureuse qui ne retarde l'instant du bonheur que pour mieux en savourer les délices! En amant tendre, respectueux, mais hardi et entreprenant, certain de la victoire, je mêlais avec délicatesse la douceur des égards au feu qui me consumait; et ravissant sur la plus belle bouche les baisers les plus ardens, je sentais mon âme prête à s'échapper. Nous passâmes deux heures dans ce combat préparatoire, à la fin duquel nous nous félicitâmes également, elle d'avoir su résister et moi d'avoir su modérer mon impatience.

Ayant besoin d'un instant de repos et nous entendant par instinct, elle me dit : Mon ami, j'ai un appétit qui me promet de faire honneur au souper; me promets-tu de me tenir tête? Me sentant homme à cela : Oui, lui dis-je, je te le pro-

mets; et tu jugeras ensuite si je me comporte envers l'Amour aussi bien qu'envers Comus. Elle sonna, et une femme entre deux âges, fort bien mise et d'un extérieur fort décent, vint couvrir une table pour deux personnes; et après avoir mis sur une autre à portée tout ce qui était nécessaire pour nous passer de serviteurs, elle posa successivement sur la table huit mets dans des plats de porcelaine de Sèvre placés sur des réchauds d'argent qui tenaient les viandes chaudes. C'était un souper délicat et abondant.

Dès les premiers plats que nous goûtâmes, je reconnus la cuisine française, et elle ne me désavoua point. Nous ne bûmes que du Bourgogne et du Champagne. Elle fit la salade avec délicatesse et dextérité, et en tout ce qu'elle fit je ne pus qu'admirer sa grâce et son aisance. Il était évident qu'elle devait avoir un amant connaisseur qui l'avait instruite. J'étais curieux de le connaître, et pendant que nous prenions du punch, je lui dis que si elle voulait satisfaire ma curiosité, j'étais prêt à lui dire mon nom. Laissons au temps, mon ami, me dit-elle, le soin de satisfaire notre mutuelle curiosité.

M. M. avait parmi les breloques de sa montre un petit flacon en cristal de roche absolument pareil à celui que je portais à ma chaîne. Je le lui fis remarquer, et comme dans le mien j'avais du coton imbibé d'essence de roses, je le lui fis sentir.

— J'en ai, me dit-elle, de la pareille. Et elle me le fit sentir.

— C'est une liqueur très-rare, lui dis-je, et qui coûte beaucoup.

— Aussi ne la vend-on point.

— C'est vrai. L'auteur de cette essence est une tête couronnée; c'est le roi de France qui en a fait une livre qui lui a coûté trente mille francs.

— C'est un présent qu'on a fait à mon amant, qui me l'a donnée.

— Madame de Pompadour en a envoyé une petite fiole à M. de Mocenigo, ambassadeur de Venise à Paris, par l'entremise de M. de B., actuellement ambassadeur de France ici.

— Le connaissez-vous?

— J'ai eu l'honneur de dîner avec lui précisément le jour où il venait prendre congé de l'ambassadeur chez lequel j'étais invité. M. de B. est un homme que la fortune a favorisé, mais qu'il a su captiver par son mérite : il n'est pas moins distingué par son esprit que par sa naissance : il est, je crois, comte de Lyon. Je me rappelle que sa jolie figure lui a fait donner le sobriquet de *Belle-Babet*. Nous avons de lui un petit recueil de poésies qui lui font honneur.

Il était près de minuit; nous avions fait un excellent souper et nous étions près d'un bon feu. Avec cela amoureux d'une femme superbe et songeant que le temps était précieux, je devins pressant. Elle résiste encore.

— Cruelle amie, ne m'avez-vous promis la félicité que pour me faire éprouver tous les tourmens de Tantale? Si vous ne voulez point céder à l'amour, cédez au moins à la nature : après un repas délicieux, allez vous coucher.

— Avez-vous donc sommeil?

— Non, certes ; mais à l'heure qu'il est on se met au lit. Souffrez que je vous y mette : je me tiendrai à votre chevet, ou je me retirerai si vous le voulez.

— Si vous me quittiez, vous me causeriez une peine sensible.

— La mienne ne serait pas moindre, croyez-moi ; mais si je reste, que ferons-nous?

— Nous pouvons nous reposer tout habillés sur ce sopha.

— Tout habillés ! soit. Je pourrai vous laisser dormir, si vous le désirez; mais si je ne dors pas, vous me pardonnerez ; car dormir près de vous et vêtu! ce serait exiger l'impossible.

— Attendez.

Elle se lève, tire facilement le canapé en travers, en tire les coussins, les draps, la couverture, et en un clin-d'œil, voilà un lit magnifique, large et commode. Elle prend un grand mouchoir dont elle affuble ma tête ; puis elle m'en donne un second en m'envitant à lui rendre le même office. Je me mets en besogne, dissimulant mon dégoût pour la perruque, lorsqu'une découverte précieuse me causa la plus agréable surprise ; car au lieu

de perruque, je trouve sous ma main la plus belle chevelure possible. Je poussai un cri de bonheur et d'admiration qui la fit beaucoup rire ; puis elle me dit qu'une religieuse n'avait d'autre obligation que de cacher ses cheveux aux yeux du profane vulgaire, et en achevant, elle me pousse adroitement et me fait tomber de tout mon long sur le canapé. Je me relève, et dans une minute, débarrassé de mes vêtemens, je me jette plus sur elle qu'auprès d'elle. Elle était forte, et m'enlaçant de ses deux bras, elle croit que je dois lui pardonner toutes les peines qu'elle me cause. Je n'avais rien obtenu d'essentiel, je brûlais, mais je concentrais mon impatience ; je ne me croyais pas encore le droit d'être exigeant. Je me mets à détacher cinq ou six nœuds de rubans, et satisfait qu'elle me laissât faire, je palpitais d'aise et je devins possesseur de la gorge la plus belle que je couvris de mes baisers. Mais là se bornaient encore toutes ses faveurs, et mon feu s'augmentant à mesure que je la voyais plus parfaite, je redoublais d'efforts ; mais en vain : force me fut de céder de fatigue et je m'endormis dans ses bras en la tenant serrée contre mon sein. Un bruyant carillon nous reveilla. Qu'est-ce? m'écriai-je en sursaut.

— Mon ami, levons-nous; il est temps que je rentre au couvent.

— Habillez-vous, et laissez-moi le plaisir de vous voir en habit de sainte puisque vous partez vierge.

— Sois content pour cette fois, mon doux ami, et apprends de moi à souffrir l'abstinence : une autre fois nous serons plus heureux. Quand je serai partie, si rien ne te presse, tu pourras te reposer ici.

Elle sonne, et la même femme qui était venue le soir, et qui était sans doute le ministre secret et la confidente de ses mystères amoureux, parut. Après s'être fait coiffer, elle ôta sa robe, enferma ses bijoux dans un secrétaire, mit un corset de religieuse dans lequel elle dissimula ses deux globes superbes qui avaient été pendant cette fatigante nuit les principaux agens de mon bonheur : ensuite elle se revêtit de son habit de religieuse. La confidente étant sortie pour prévenir les gondoliers, elle vint m'embrasser avec tendresse et ardeur et me dit : Je t'attends après-demain pour que tu m'indiques la nuit que j'irai passer avec toi à Venise; et alors, tendre amant, tu seras tout-à-fait heureux et moi aussi. Adieu.

Content, sans être satisfait, je me couchai et je dormis paisiblement jusqu'à midi.

Je sortis sans voir personne, et bien masqué, je me rendis chez Laure qui me donna une lettre de ma chère C. C.; la voici.

« Voici, mon cher ami, un échantillon de ma façon de penser, et j'espère que, loin de me desservir auprès de toi, tu vas me juger, malgré mon âge, capable de garder un secret et digne d'être

ta femme. Sûre de ton cœur, je ne blâme point la réserve que tu as observée à mon égard, et n'étant jalouse que de ce qui peut divertir ton esprit et t'aider à supporter avec patience notre cruelle séparation, je ne puis que me réjouir de tout ce qui te procure du plaisir. Écoute donc. Hier, en traversant un corridor je laissai tomber un curedent que je tenais à la main, et pour le ramasser, je fus obligée de remuer un tabouret qui se trouvait devant une fente de la cloison. Devenue déjà curieuse comme une religieuse, vice assez naturel à l'oisiveté, j'approchai mon œil de cette fente, et je vis, qui? toi-même, mon doux ami, t'entretenant d'une manière très-vive avec ma charmante amie, la mère M. M. Tu te figurerais difficilement ma surprise et ma joie. Cependant ces deux sentimens firent bientôt place à la crainte que j'avais d'être vue et d'exciter la curiosité de quelque indiscrète. Je replaçai vite le tabouret et je partis. Dis-moi tout, mon doux ami, tu me rendras heureuse. Comment pourrais-je te chérir de toutes les forces de mon âme, et n'être pas curieuse de savoir l'histoire de cette espèce de phénomène! Dis-moi si elle te connaît et comment tu as fait sa connaissance. C'est ma tendre amie, celle dont je t'ai parlé et que je n'ai pas cru nécessaire de te nommer. C'est elle qui m'enseigne le français et qui m'a donné des livres qui me rendent savante dans une matière connue à bien peu de femmes. Sans elle, mon ami, on aurait décou-

vert la cause de l'accident qui a failli me coûter la vie. Elle s'empressa de me donner du linge et des draps. Je lui dois mon honneur, mais par là elle a nécessairement appris que j'ai un amant, comme je sais qu'elle en a eu un également : mais nous ne nous sommes point réciproquement montrées curieuses de connaître nos secrets. La mère M. M. est une femme unique. Je suis certaine, mon cher mari, que vous vous aimez ; cela ne peut être autrement, puisque vous vous connaissez ; mais comme je n'en suis point jalouse, je mérite que tu me dises tout. Cependant je vous plains tous les deux ; car tout ce que vous pourrez faire ne pourra servir, je le crains, qu'à irriter votre passion. Tout le couvent te croit malade, et moi je meurs d'envie de te voir. Viens donc au moins une fois. Adieu. »

Malgré l'estime que cette lettre m'inspira, j'en conçus de l'inquiétude ; car quoique je fusse bien sûr de ma chère C. C., cette crevasse pouvait nous exposer à d'autres regards. Je me voyais en outre forcé d'en imposer à cette aimable et confiante amie en lui faisant un conte ; car l'honneur et la délicatesse ne me permettaient pas de lui dire la vérité. Je lui répondis de suite que son amitié pour M. M. voulait qu'elle la prévînt de suite qu'elle l'avait vue au parloir avec un masque, et que sur le bruit de son mérite, ayant le désir de la connaître, je l'avais fait appeler au parloir,

m'annonçant sous un nom supposé ; et qu'elle devait bien se garder de lui dire qui j'étais, mais qu'elle pouvait lui dire qu'elle m'avait reconnu pour être le même qui allait entendre la messe à leur église. Je l'assurai effrontément qu'il n'y avait point d'amour entre nous, sans lui dissimuler que je la trouvais une femme accomplie.

Le jour de sainte Catherine, fête de ma chère C. C., je crus devoir procurer à cette charmante recluse, qui ne souffrait que par moi, le plaisir de me voir. En sortant j'aperçus, en prenant une gondole, un individu qui me suivait. Je conçus des soupçons et je résolus de les vérifier. Le même individu ayant pris une gondole, me suivit. Cela pouvait n'être que l'effet du hasard ; mais me tenant en garde contre les surprises, je descends à Venise au palais Morosini du jardin ; mon homme descend après moi : plus de doute. Je sors du palais et prenant vers la poste de Flandres, je m'arrête dans une rue étroite, et mon couteau à la main, j'attends l'espion au détour, et là, le saisissant au collet, je le serre contre une encoignure et la pointe du couteau sur la gorge, je le somme de me dire ce qu'il me voulait. Il tremblait, il allait tout me dire, quand par malencontre quelqu'un entra dans la rue. L'espion m'échappa, et je ne sus rien ; mais je me tins pour assuré que le même individu se tiendrait dorénavant à une respectueuse distance. Cela me fit sentir qu'il serait facile à un curieux opiniâtre de parvenir à

savoir qui j'étais, et je résolus de ne plus aller à Muran qu'en masque, ou de n'y aller que la nuit.

Le lendemain, devant voir ma belle religieuse pour savoir quand elle viendrait souper avec moi à Venise, je me rendis au parloir de bonne heure. Elle vint sans se faire attendre et la joie se peignait dans tous ses traits. Elle me fit compliment sur ma nouvelle apparition dans leur église. Toutes les religieuses avaient été ravies de me revoir après une absence de trois semaines. L'abbesse, me dit-elle, en témoignant sa joie de te revoir, a dit qu'elle était certaine de découvrir qui tu es. Alors je lui contai l'histoire de l'espion, et nous conjecturâmes avec assez de vraisemblance que c'était là le moyen qu'avait la sainte femme de parvenir à savoir qui j'étais.

— Je suis, ma divine amie, décidé à ne plus venir à la messe.

— Ce sera, me dit-elle, une privation pour moi; mais dans notre intérêt commun, je ne puis qu'approuver ta résolution. Alors elle me conta l'histoire de la fente décélatrice, mais, ajouta-t-elle, elle est déjà bouchée, et de ce côté-là plus de crainte. J'en ai été informée par une jeune pensionnaire que j'aime beaucoup et qui m'est fort attachée. Je ne me montre pas curieuse de savoir son nom, et elle ne me le dit pas.

— Maintenant, mon ange, dis-moi si mon bonheur est différé.

— Il l'est, mais de ving-quatre heures seulement : la nouvelle sœur professe m'a invitée à souper dans sa chambre et tu sens bien qu'il n'y a pas de prétexte plausible pour refuser.

— Tu ne lui confierais donc pas l'empêchement bien légitime qui me ferait désirer qu'elle ne soupât jamais ?

— Non, certes : la confiance dans un couvent ne va jamais jusqu'à ce point. Et puis, mon ami, on ne peut refuser une pareille invitation qu'avec le désir de se faire une ennemie irréconciliable.

— Ne peut-on pas dire qu'on est malade ?

— Oui, mais alors les visites !

— J'entends; car si tu les refusais on pourrait soupçonner l'évasion.

— L'évasion ! impossible ; car ici on ne croit pas à la possibilité de s'évader.

— Tu est donc la seule ici capable d'opérer ce miracle ?

— Sois-en bien sûr ; mais c'est l'or qui, ici comme ailleurs, opère ce miracle.

— Et d'autres peut-être ?

— Le temps en est passé. Mais dis-moi, cher amour, où veux-tu m'attendre demain deux heures après le coucher du soleil ?

— Ne pourrais-je pas t'attendre ici à ton casino ?

— Non, car ce sera mon amant lui-même qui me mènera à Venise.

— Lui-même !

— Oui, lui-même.

— C'est incroyable.

— Et pourtant c'est vrai.

— Je t'attendrai dans la place de St.-Jean et St.-Paul derrière le piédestal de la statue de Barthélemi de Bergame.

— Je n'ai jamais vu ni la place ni la statue que sur des estampes ; mais cela suffit ; je n'y manquerai pas. Il n'y aurait qu'un temps affreux qui pourrait m'empêcher de me trouver à un rendez-vous où mon cœur m'appelle.

— Et si cela arrivait ?

— Alors, mon ami, rien de perdu, et pour commencer sur nouveaux frais, vous reviendriez comme aujourd'hui pour convenir d'un autre jour.

Je n'avais pas de temps à perdre, car je n'avais pas de casino. Je pris un second rameur pour arriver en moins d'un quart d'heure à la place St.-Marc, et je me mis de suite en course pour trouver ce qu'il me fallait. Quand un mortel a le bonheur d'être dans les bonnes grâces du dieu Plutus, et qu'il a l'avantage de n'avoir pas précisément le timbre fêlé, il est sûr, à peu près, de réussir en tout ; aussi je n'eus pas besoin de chercher longtemps pour trouver un casino à souhait. C'était le plus beau qu'il y eut aux environs de Venise ; mais comme de raison il fut aussi le plus cher. Il avait appartenu à l'ambassadeur d'Angleterre, qui l'avait laissé à bon marché à son cuisinier lorsqu'il

quitta Venise. Le nouveau propriétaire me le loua jusqu'à Pâques pour cent sequins que je lui comptai d'avance, à condition qu'il me ferait en personne les dîners et les soupers que je serais à même de lui commander.

J'avais cinq pièces meublées dans le meilleur genre, et tout semblait avoir été calculé par l'amour, le plaisir et la bonne chère. On servait à manger par une fenêtre aveugle enclavée dans la paroi, munie d'un porte-manger tournant qui remplissait parfaitement la baie ; de sorte que les maîtres et les domestiques ne pouvaient point se voir. Le salon était orné de superbes glaces, de lustres de cristal de roche, de girandoles en bronze doré, d'un magnifique trumeau placé sur une cheminée de marbre blanc, tapissé en petits carreaux de porcelaine de la Chine représentant à nu des couples amoureux, dans toutes les attitudes et très-propres à enflammer l'imagination ; des sophas élégans et commodes étaient placés à droite et à gauche. A côté, se trouvait une pièce octogone, dont les parois, le parquet et le plafond étaient entièrement recouverts de superbes glaces de Venise, et disposés de manière à multiplier dans toutes les postures le couple amoureux qui s'y introduisait. Tout auprès, se trouvait une belle alcove avec deux issues secrètes ; à droite, un élégant cabinet de toilette, à gauche un boudoir qui semblait préparé par la mère des amours, et une baignoire en marbre de Carrare. Partout les lam-

bris étaient ciselés en or moulu ou peints en fleurs et en groupes d'arabesques.

Après avoir ordonné de garnir tous les lustres de bougies et de placer du plus beau linge partout où c'était nécessaire, je commandai pour deux le souper le plus somptueux et le plus délicat, sans égard à la dépense, et surtout les vins les plus exquis. Prenant ensuite la clé de la porte d'entrée, je prévins le maître qu'en entrant ni en sortant, je ne voulais être vu de personne.

J'observai avec plaisir que la pendule qui était dans l'alcove avait un réveilleur; car je commençais, en dépit de l'amour, à devenir sujet à l'empire du sommeil.

Tout étant préparé au gré de mes désirs, en amant soigneux et délicat, j'allai acheter les plus belles pantoufles qu'il me fut possible de trouver et un bonnet de nuit en point d'Alençon.

Le lecteur, je l'espère, ne trouvera pas que je fusse trop minutieux en cette rencontre : qu'il songe que j'allais donner à souper à la plus accomplie des sultanes du maître de l'univers, et que j'avais dit à cette quatrième Grâce que j'avais un casino. Devais-je débuter par lui donner une mauvaise idée de ma véracité ?

A l'heure fixée, deux heures après le coucher du soleil, je me rendis à mon palais; et il serait difficile d'imaginer la surprise de M. le cuisinier français lorsqu'il me vit arriver seul. N'ayant pas trouvé tout éclairé comme je l'avais ordonné, je

lui en fis de durs reproches, et je lui signifiai que je n'aimais pas à dire deux fois les mêmes choses.

— Je ne manquerai pas une autre fois d'exécuter les ordres de monsieur.

— Servez à souper.

— Monsieur a commandé pour deux.

— Servez pour deux, et pour cette fois soyez présent à mon souper pour que je puisse vous dire ce que je trouverai bon ou mauvais.

Le souper vint par la roue, en bon ordre, deux plats à la fois. Je fis des commentaires sur tout, mais au fait je trouvai tout excellent, gibier, esturgeon, huîtres, truffes, vins, dessert; et le tout servi en belle porcelaine de Saxe et en vermeil.

Je lui dis qu'il avait négligé des œufs durs, des anchois et des vinaigres composés pour préparer une salade. Il leva les yeux au ciel, comme pour s'accuser d'une grande faute.

Après un souper qui dura deux heures et qui dut me captiver l'admiration de mon hôte, je lui demandai la carte. Il me la porta un quart d'heure après et je le trouvai raisonnable. L'ayant congédié, j'allai me coucher dans le magnifique lit qui était dans l'alcove, où l'excellent souper me concilia bientôt le plus doux sommeil qui, sans l'effet du Bourgogne et du Champagne, m'aurait probablement fui en pensant que la nuit suivante je me trouverais au même endroit en possession d'une déesse. Je ne m'éveillai qu'au grand jour,

et après avoir ordonné pour le soir les plus beaux fruits et des glaces, je partis. Pour m'abréger une journée que le désir devait me faire paraître très-longue, je jouai, et je vis avec plaisir que la fortune ne me traitait pas moins bien que l'amour. Tout allant au gré de mes voeux, je me plaisais à faire hommage de mon bonheur au génie de ma religieuse.

J'étais au rendez-vous une heure avant le moment fixé, et quoique la nuit fût froide, je ne m'en ressentis pas. A l'heure précise, je vois venir une barque à deux rames, et un masque en sortir dès qu'elle eut touché le rivage. Il parla au barcarol de proue, ensuite il s'achemina vers la statue. A mesure qu'il s'approchait, mon cœur palpitait d'aise, mais ayant remarqué que c'était un homme, je l'évite et je m'en veux de n'avoir pas pris mes pistolets. Cependant le masque fait le tour de la statue, et m'aborde en me tendant une main amie; je reconnais mon ange. Elle rit de ma surprise, s'attache à mon bras, et sans nous parler, nous nous acheminons vers la place Saint-Marc et nous nous rendons à mon casino qui n'était qu'à une centaine de pas du théâtre Saint-Moïse.

Je trouve tout disposé selon mes désirs; nous montons et vite je me débarrasse de mon habit de masque; mais M. M. se plaît à se promener en long et en large et à visiter tous les recoins du délicieux endroit où elle se voit accueillie. Enchantée aussi que je contemplasse de toutes les

manières les grâces de sa personne, elle voulait que j'admirasse dans ses atours l'amant qu'elle avait. Elle était surprise de l'espèce de prestige qui, malgré son immobilité, lui montrait sa charmante personne de mille manières différentes. Ses portraits multipliés que les glaces lui reproduisaient au moyen des nombreuses bougies disposées à cet effet, lui offraient un spectale nouveau dont elle ne pouvait détacher ses regards. Assis sur un tabouret, je contemplais dans le ravissement toute l'élégance de sa personne. Un habit de velours rose, brodé en paillettes d'or; une veste à l'avenant brodée au métier et d'une extrême richesse; des culottes de satin noir, des boucles en brillans, un solitaire de grand prix au petit doigt, et à l'autre main une bague dont le dessus ne présentait qu'un satin blanc recouvert d'un cristal. Sa *baüte*(1) de blonde noire était d'une beauté remarquable pour la finesse et le dessin. Pour me mettre mieux à portée de la voir, elle vint se placer debout devant moi. Je visite ses poches, j'y trouve tabatière d'or, bonbonnière enrichie de perles fines, étui d'or, lorgnette superbe, mouchoirs de batiste de la plus grande finesse, imbibés plutôt que parfumés des plus précieuses essences. Je considère avec attention la richesse et le travail de ses deux montres, de ses chaînes, de ses breloques étincelantes de petits

(1) Masque.

diamans; enfin je trouve un pistolet : c'était un briquet anglais d'un acier pur et du plus beau fini.

— Tout ce que je vois, ma divine amie, est au-dessous de toi, mais je ne puis m'empêcher de faire éclater mon admiration pour l'être étonnant, je dirais presque adorable, qui veut te convaincre que tu es bien réellement sa maîtresse.

— C'est ce qu'il m'a dit quand je l'ai prié de me conduire à Venise et de m'y laisser. Amuse-toi, m'a-t-il dit, et je désire que celui que tu vas rendre heureux te convainque qu'il en est digne.

— C'est un homme étonnant, je le répète, et taillé sur un modèle qui n'a servi que pour lui. Un amant de cette trempe est unique; et je sens que je ne saurais lui ressembler, comme je crains de ne point mériter un bonheur dont je suis ébloui.

— Permets-moi de m'aller démasquer toute seule.

— Sois maîtresse de tes volontés.

Un quart d'heure après mon amante revint. Elle était coiffée en homme : ses faces à longues boucles lui descendaient jusqu'au bas des joues; ses cheveux, attachés avec un nœud de ruban noir, dépassaient le pli de ses jambes, et ses formes représentaient Antinoüs : ses habits à la française empêchaient seuls que l'illusion ne fût complète. J'étais dans une sorte d'enchantement et mon bonheur me paraissait incompréhensible. Non, femme adorable, non, tu n'es pas faite pour un mortel, lui dis-je, et je crois sentir que tu ne

seras jamais à moi. Quelque miracle au moment de te posséder viendra t'arracher à mon ardeur. Ton divin époux, peut-être, jaloux d'un simple mortel, détruira toutes mes espérances. Il est possible que dans un quart d'heure je ne sois plus.

— Es-tu fou, mon ami? je suis à toi dans l'instant, si tu veux.

— Ah! si je veux! quoiqu'à jeun, viens; l'amour et le bonheur seront mes alimens.

Elle avait froid, nous nous assîmes auprès du feu, et n'en pouvant plus d'impatience, je détache une agrafe de brillans qui retenait son jabot. Lecteur, il est des sensations si vives et si douces, dont les ans peuvent à peine affaiblir le souvenir, et que le temps ne détruit jamais! Ma bouche avait déjà couvert de baisers cette gorge enchanteresse, mais le corset importun ne m'avait pas permis d'admirer toute sa perfection. Je la sentais alors libre de toute gêne et de tout soutien inutile : je n'ai jamais rien vu, rien touché de plus beau; et les deux globes admirables de la Vénus de Médicis, eussent-ils été animés par l'étincelle de Prométhée, auraient pâli devant ceux de ma divine nonne.

Je brûlais de désirs et je me disposais à les satisfaire, quand cette femme enchanteresse me calma d'un seul mot : Attendons après souper.

Je sonne, elle frémit. Calme-toi, mon amie. Je lui montre alors le secret : Tu pourras dire à ton amant que personne ne t'aura vue.

— Il admirera ton attention et il devinera que tu n'es pas novice dans l'art de plaire. Mais il est évident que je ne suis pas la seule qui jouît avec toi des délices de ce charmant séjour.

— Tu as tort; crois-m'en sur ma parole, tu es la première femme que j'y aie vue. Tu n'es pas, femme adorable, ma première passion, mais tu seras ma dernière.

— Je serai heureuse si tu es constant. Mon amant l'est : il est doux, bon et aimable; cependant, avec lui, mon cœur a toujours été vide.

— Le sien doit l'être aussi; car si son amour était de la nature du mien, jamais tu n'aurais fait mon bonheur.

— Il m'aime comme je t'aime; et crois-tu que je t'aime?

— J'aime à le croire; mais tu ne me laisserais pas.....

— Tais-toi; car je sens que pourvu que tu ne me laissasses rien ignorer, je pourrais tout te pardonner. La joie que j'éprouve en ce moment tient plus de l'espérance que j'ai de ne te laisser rien à désirer, que de l'idée que je vais passer avec toi une nuit délicieuse. Elle sera la première de ma vie.

— Comment! tu n'en as jamais passé avec ton amant?

— Plusieurs; mais l'amitié, la complaisance et la reconnaissance peut-être en firent tous les frais : l'essentiel, l'amour, manquait au rendez-vous.

Malgré cela mon amant te ressemble ; il a l'esprit enjoué, monté à l'instar du tien, et sous les rapports de la figure, il est fort bien; cependant ce n'est pas toi. Je le crois aussi plus riche que toi, quoique ce casino m'induise à juger le contraire ; mais que fait la richesse à l'amour! Et ne va pas t'imaginer que je te reconnaisse moins de mérite qu'à lui parce que tu te crois incapable de l'héroïsme de me permettre une absence ; au contraire, je sais que tu ne m'aimerais pas comme je suis ravie que tu m'aimes, si tu me disais que tu pourrais avoir pour une de mes fantaisies la même indulgence que lui.

— Sera-t-il curieux des particularités de cette nuit ?

— Il croira me faire plaisir en m'en demandant des nouvelles, et je lui dirai tout, excepté les circonstances qui pourraient l'humilier.

Après le souper qu'elle trouva délicieux, elle fit du punch, et elle s'y entendait; mais sentant mon impatience s'accroître : Réfléchis, lui dis-je, que nous n'avons que sept heures devant nous et que nous serions dupes de les passer ici. Tu raisonnes mieux que Socrate, me dit-elle, et ton éloquence me persuade : viens. Elle me mène dans le galant cabinet de toilette où je lui fis présent du beau bonnet, en la priant de se coiffer en femme. Elle le prit avec joie et me pria d'aller me déshabiller dans le salon, me promettant de m'appeler dès qu'elle serait couchée.

Je n'attendis pas long-temps, car quand le plaisir est de la partie, la besogne se fait vite. Je tombai dans ses bras ivre d'amour et de bonheur, et pendant sept heures je lui donnai les preuves les plus positives de mon ardeur et du sentiment qu'elle m'inspirait. Elle ne m'apprit rien à la vérité sous le rapport du matériel; mais beaucoup en soupirs, en transports, en extases, en sentimens de nature à ne se développer que dans une âme sensible dans les instans les plus doux. Je variai la jouissance de mille manières et je l'étonnai en la faisant se reconnaître susceptible de plus de plaisir qu'elle n'en soupçonnait. Enfin le fatal carillon se fit entendre; il fallut faire trève à nos transports; mais avant de sortir de mes bras, elle éleva les yeux vers l'empyrée comme pour remercier son divin maître de l'effort qu'elle avait osé faire de me déclarer sa passion.

Nous nous habillâmes, et me voyant mettre dans sa poche le beau bonnet de dentelle, elle m'assura qu'elle le conserverait toute sa vie comme le témoin du bonheur dont elle était inondée. Ayant pris une tasse de café, nous sortîmes et je la laissai à la place de Saint-Jean et Saint-Paul, lui promettant d'aller la voir le surlendemain; et après l'avoir vue entrer en sûreté dans sa gondole, j'allai me coucher et dix heures d'un sommeil non interrompu me remit dans mon assiette naturelle.

CHAPITRE IV.

Suite du précédent chapitre. — Visite au parloir et conversation avec M. M. — Lettre qu'elle m'écrit et ma réponse. — Nouvelle entrevue au casino de Muran en présence de son amant.

Ainsi que je le lui avais promis, j'allai la voir le surlendemain ; mais aussitôt qu'elle fut au parloir, elle me dit que son amant s'était fait annoncer, qu'elle l'attendait à chaque instant et qu'elle espérait me revoir le lendemain. Je pars. Auprès du pont, je vois un masque mal masqué sortir d'une gondole. Je regarde le barcarol et je le reconnais pour être au service de l'ambassadeur de France. C'est lui, me dis-je, et sans faire sem-

blant de l'observer, je le vois entrer au couvent : plus de doutes, et je pars pour Venise charmé d'avoir fait cette découverte, mais je me détermine à n'en rien dire à mon amante.

Je la vis le lendemain et voici la conversation que nous eûmes ensemble. Mon ami, me dit-elle, vint hier pour prendre congé jusqu'aux fêtes de la Noël. Il va à Padoue, mais tout est disposé pour que nous puissions souper à son casino quand l'envie nous en prendra.

— Et pourquoi pas à Venise ?

— Il m'a priée de ne pas y aller pendant son absence. C'est un homme sage et prudent; je n'ai pas dû lui refuser.

— A la bonne heure. Quand souperons-nous ensemble.

— Dimanche, si tu veux.

— Si je le veux n'est pas le mot, car je veux toujours. Dimanche donc je m'y rendrai sur la brune et je t'attendrai en lisant. As-tu dit à ton ami que tu n'as pas été mal à mon petit palais ?

— Tout, il sait tout; mais, mon cœur, une chose l'inquiète; il craint le fatal embonpoint.

— Je veux mourir si j'y ai pensé. Mais, ma chère, ne cours-tu pas le même risque avec lui ?

— Non, c'est impossible.

— Je t'entends. Il faudra donc que nous soyons bien sages à l'avenir. Je pense que neuf jours avant Noël il n'y a plus de masques et qu'alors je serai obligé d'aller à ton casino par eau, car au-

trement je pourrais facilement être reconnu par le même espion qui m'a déjà suivi.

— Oui ; c'est une idée fort sage, et je te ferai facilement reconnaître la rive. J'espère que tu pourras aussi y venir pendant le carême, quoiqu'on dise que Dieu veut qu'alors nous mortifiions nos sens. N'est-il pas plaisant qu'il y ait un temps où Dieu veuille que nous nous amusions comme des fous, et un autre où pour lui plaire il faille que nous vivions dans l'abstinence? Qu'est-ce qu'un anniversaire peut avoir de commun avec la divinité, et comment l'action de la créature peut-elle agir sur le créateur que ma raison ne peut concevoir qu'indépendant? Il me semble que si Dieu avait créé l'homme capable de l'offenser, l'homme aurait raison de faire tout ce qu'il lui aurait défendu, parce que le défaut de son organisation serait son ouvrage. Peut-on s'imaginer Dieu affligé pendant le carême?

— Ma charmante amie, tu raisonnes à merveille ; mais voudrais-tu me dire où tu as appris à raisonner ainsi, et comment, dans un couvent, tu as fait pour sauter le fossé?

— Oui. Mon ami m'a donné de bons livres, j'ai lu avec application, et la lumière de la vérité a dissipé les ténèbres dont ma vue était obscurcie. Je t'assure que quand je réfléchis sur moi-même, je me trouve bien plus heureuse d'avoir trouvé quelqu'un qui m'ait éclairé l'esprit que je ne suis malheureuse d'avoir pris le voile ; car le plus grand

des bonheurs est sans doute celui de vivre et de pouvoir mourir tranquille ; ce qu'on ne peut guère espérer en écoutant les balivernes dont les prêtres nous cassent la tête.

— Je le crois comme toi ; mais je t'admire ; car le soin d'éclairer un esprit préoccupé comme le tien devait l'être, ne saurait être l'ouvrage de quelques mois.

— J'aurais sans doute vu la lumière beaucoup plus tard, si j'avais été moins imbue de préjugés. Un véritable rideau séparait dans mon esprit la vérité de l'erreur, et la seule raison pouvait le faire disparaître ; mais cette pauvre raison, on m'avait fait une loi de la craindre, de l'éloigner, comme si son flambeau avait dû me consumer au lieu de m'éclairer. Dès qu'il m'a été démontré qu'un être raisonnable ne devait se conduire que par ses inductions, je l'ai admise sans restriction, et le bandeau qui me dérobait la vérité s'est déchiré. L'évidence du vrai s'est montrée avec éclat, les sottises ont disparu, et je n'ai pas lieu de craindre qu'elles reprennent le dessus, car chaque jour je me fortifie davantage, et je puis dire que je n'ai commencé à aimer Dieu que depuis que je me suis désabusée de l'idée que les prêtres m'en avaient donnée.

— Je te félicite ; car tu as été plus heureuse que moi, puisque tu as fait plus de chemin en un an que moi en dix.

— Tu n'as donc pas commencé par lire ce que

mylord Bolingbroke a écrit? Il y a cinq à six mois que je lisais la *Sagesse de Charon*, et je ne sais comment notre confesseur en fut instruit, mais il osa me dire à confesse que je devais abandonner cette lecture. Je lui répondis que ma conscience n'en étant pas alarmée, je ne pouvais pointlui obéir. Alors, me répliqua-t-il, je ne vous absoudrai pas. Je n'en viendrai pas moins à la communion, lui dis-je. Cela le fâcha, et voulant savoir ce qu'il devait faire, il alla parler à l'évêque Diédo. Son éminence vint me voir pour m'insinuer que je devais dépendre de mon confesseur. Je lui répondis que nous avions des devoirs réciproques et que la mission d'un prêtre au confessional était de m'écouter, de m'imposer une pénitence raisonnable et de m'absoudre; car il ne doit pas même se permettre de me donner des conseils, si je ne lui en demande pas. J'ajoutai que le confesseur étant dans la nécessité d'éviter le scandale, s'il s'avisait de me refuser l'absolution, ce qu'il pouvait, je n'en irais pas moins recevoir la communion avec les autres religieuses. L'évêque voyant qu'il y perdait son latin, ordonna au confesseur de m'abandonner à ma conscience. Cela ne me satisfit pas, et mon amant me fit obtenir du pape un bref qui m'autorise à me confesser à qui je veux. Toutes mes sœurs sont jalouses de ce privilége; mais je ne m'en suis servi qu'une seule fois, comme pour établir un précédent et fortifier le droit par l'exercice du fait; car la chose n'en

vaut pas la peine. Je me confesse toujours au même, et il n'a nulle difficulté à m'absoudre, car je ne lui dis que ce que je veux.

— Pour le reste, tu l'absous toi-même?

— Je me confesse à Dieu qui seul peut connaître le fond de ma pensée et juger le degré de mérite ou de démérite de mes actions.

Cette conversation me fit connaître que ma belle était ce qu'on appelle un esprit fort; mais je n'en fus nullement surpris; car elle avait encore plus de besoin d'apaiser sa conscience que de satisfaire ses sens.

Le dimanche après dîner je pris une gondole à deux rames et j'allai faire le tour de l'île de Muran pour m'assurer de la rive du casino et pour découvrir la petite porte par où mon amie sortait du couvent : j'y perdis mon temps et ma peine; car je ne connus la rive que dans la neuvaine, et la petite porte que six mois plus tard, encore au risque de ma vie. Nous en parlerons quand nous en serons là.

Dès qu'il en fut temps je me rendis au temple, et en attendant l'idole je m'amusai à examiner les livres d'une petite bibliothèque qui était dans le boudoir. Ils n'étaient pas nombreux, mais ils étaient choisis et bien dignes du lieu. On y trouvait tout ce que l'on a écrit contre la religion et tout ce que les plumes les plus voluptueuses ont écrit sur le plaisir; livres séduisans, dont le style incendiaire force le lecteur à chercher la réalité

dont ils ne peignent que l'image. Plusieurs in-folio, richement reliés, ne contenaient que des gravures lascives. Leur grand mérite consistait beaucoup plus dans la pureté du dessin, dans le fini de l'exécution, que dans la lubricité des attitudes. C'étaient les estampes du Portier des Chartreux, gravées en Angleterre; celles de Meunius, d'Aloysia Sigea Toletana et autres, et toutes d'une beauté remarquable. Une foule de petits tableaux tapissaient en outre les parois du cabinet, et tous étaient des chefs-d'œuvre dans le genre des gravures.

Il y avait une heure que j'étais occupé à considérer tous ces objets, dont la vue m'avait mis dans une irritation irrésistible, lorsque je vis entrer ma belle maîtresse en habit de religieuse. Sa vue n'était pas un calmant, aussi sans me perdre en complimens : Tu viens, lui dis-je, dans l'instant le plus opportun. Toutes ces images amoureuses ont lancé dans mes veines un feu qui me dévore, et c'est dans ton habit de sainte que tu dois y apporter le remède que mon amour te demande.

— Laisse-moi m'habiller en habit ordinaire, mon ami; dans cinq minutes je serai toute à toi.

— Dans cinq minutes j'aurai été heureux, ensuite tu iras te transformer.

— Mais laisse-moi me débarrasser de ces laines que je n'aime pas.

— Non, tu dois recevoir l'hommage de mon

amour dans le même habit que tu portais quand tu le fis naître.

Elle prononça de l'air le plus humble un *fiat voluntas tua* qu'elle accompagna du plus voluptueux sourire, et se laissant tomber sur un sopha, nous oubliâmes un instant l'univers. Après cette douce extase, je l'aidai à se déshabiller, et bientôt une simple robe de mousseline des Indes transforma mon aimable nonne en une nymphe toute ravissante.

Après un souper délicieux, nous convînmes que nous ne nous reverrions que le premier jour de la neuvaine. Elle me donna les clés de la porte de la rive et me dit qu'un ruban bleu attaché à la fenêtre au-dessus me la ferait reconnaître pendant le jour afin que je ne me trompasse pas le soir. Je la comblai de joie en lui disant que j'irais habiter son casino jusqu'au retour de son ami, et pendant les dix jours que j'y demeurai je la vis quatre fois, et je la convainquis que je ne vivais que pour elle.

Je m'amusais à lire et j'écrivais à C. C.; mais ma tendresse pour elle était devenue tranquille. La chose qui m'intéressait le plus dans les lettres qu'elle m'écrivait était ce qu'elle me disait de son amie. Elle me blâmait de n'avoir pas cultivé la connaissance de M. M., et je lui répondais que je ne l'avais pas fait de peur d'être connu, et je l'engageais à garder inviolablement le secret.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'aimer au

même degré deux objets à la fois, ni de maintenir l'amour en vigueur en lui donnant trop de nourriture ou en ne lui en donnant pas du tout. Ce qui maintenait ma passion pour M. M. dans le même état de force, c'est que je ne pouvais jamais la posséder qu'avec le plus grand danger de la perdre. Il est impossible, lui disais-je, qu'une fois ou autre quelque religieuse n'ait pas besoin de te parler dans un instant où tu seras absente. Non, me disait-elle, cela ne saurait arriver, car rien n'est plus respecté dans le couvent que la liberté que toute religieuse doit avoir de se rendre inaccessible, même à l'abbesse. Il n'y a qu'un incendie qui puisse être à craindre; car dans ce cas tout serait dans une horrible confusion, et il ne paraîtrait pas naturel qu'une religieuse restât paisiblement enfermée dans sa cellule pendant qu'elle courrait un si grand danger : alors sans doute on connaîtrait l'évasion. J'ai su gagner la sœur converse et le jardinier ainsi qu'une autre religieuse, et c'est l'adresse jointe à l'or de mon amant qui ont opéré ce miracle. C'est lui qui me répond de la fidélité du cuisinier et de sa femme qui sont commis à la garde du casino. Il est également sûr des deux gondoliers, quoique l'un soit immanquablement espion des inquisiteurs d'état.

La veille de la Noël elle me dit que son amant allait arriver, et que le jour de saint Étienne elle irait à l'Opéra avec lui et qu'ensuite ils passeraient la nuit ensemble. Je t'attends, mon doux ami, le

dernier jour de l'an, et voici une lettre que je te prie de ne lire que chez toi.

Devant déménager pour faire place à un autre, je fis mon paquet de grand matin, et quittant un asile où pendant dix jours j'avais eu tant de jouissances, je me rendis au palais Bragadin, où je lus la lettre que voici.

« Tu m'as un peu piquée, mon cher ami, en me disant, à propos du mystère que je suis obligée de te faire sur mon amant, que, content de posséder mon cœur, tu me laissais maîtresse de mon esprit. Cette division de cœur et d'esprit me paraît purement sophistique, et si elle ne te semble pas telle, tu dois convenir que tu ne m'aimes pas tout entière ; car il est impossible que j'existe sans esprit, et que tu puisses chérir mon cœur s'il n'est pas d'accord avec lui. Si ton amour peut se contenter du contraire, il n'excelle pas en délicatesse. Cependant comme il pourrait arriver tel cas où tu pourrais me convaincre de n'en avoir pas agi à ton égard avec toute la sincérité qu'un véritable amour inspire et peut exiger, je me suis déterminée à te découvrir un secret qui concerne mon ami, quoique je sache qu'il compte entièrement sur ma discrétion. Je vais commettre une trahison, mais tu ne m'en aimeras pas moins ; car réduite à devoir opter entre vous deux et forcée de tromper l'un ou l'autre, l'amour l'a emporté ; mais ne m'en punis pas, car ce n'est pas aveuglé-

ment, et tu pèseras les motifs qui ont pu faire pencher la balance en ta faveur.

« Dès que je me suis sentie incapable de résister à l'envie de te connaître de près, je n'ai pu me satisfaire qu'en me confiant à mon ami, et je n'ai pas douté de sa complaisance. Il conçut de ton caractère une idée très-avantageuse en lisant ta première lettre, d'abord parce que tu choisissais le parloir pour notre première entrevue, et puis parce que tu m'indiquas son casino de Muran de préférence au tien. Mais il me demanda aussi d'avoir la complaisance de lui permettre d'être présent à notre premier rendez-vous dans un petit cabinet, véritable cachette, d'où l'on peut tout voir sans être vu et entendre tout ce qu'on dit dans le salon. Tu n'a pas encore vu ce cabinet indevinable, mais tu le verras le dernier jour de l'an. Dis-moi, mon cœur, pouvais-je refuser cette singulière satisfaction à l'homme qui me montrait tant de complaisance? Je consentis à sa demande, et rien alors n'était plus naturel que de t'en faire un mystère. Maintenant tu sais que mon ami fut témoin de tout ce que nous fîmes et dîmes pendant la première nuit que nous avons passée ensemble; mais que cela ne te déplaise pas, car tu lui as plu en tout, dans tes procédés comme dans les jolis propos que tu m'as dits pour rire. J'avais bien peur, quand le discours tomba sur son compte, que tu ne disses quelque chose de peu flatteur pour son amour-propre; mais heu-

reusement il ne put entendre que des choses flatteuses. Voilà, mon cœur, la confession sincère de toute ma trahison ; mais en amoureux sage tu me la pardonneras d'autant plus qu'elle ne t'a fait aucun tort. Mon ami a la plus grande curiosité de savoir qui tu es. Mais écoute ; cette nuit-là tu fus naturel et tout-à-fait aimable ; aurais-tu été de même si tu avais su être sous les yeux d'un témoin ? ce n'est pas probable ; et si je t'avais confié la chose, il est même possible que tu n'y eusses pas consenti , et peut-être aurais-tu eu raison.

« Maintenant que nous nous connaissons et que tu ne doutes pas, je l'espère, de mon tendre amour, je veux me mettre en repos et risquer le tout pour le tout. Sache donc, mon cher ami, que le dernier jour de l'an mon amant sera au casino et qu'il n'en partira que le lendemain matin. Tu ne le verra pas, et il nous verra. Comme tu es censé n'en rien savoir, tu sens combien tu dois être naturel en tout ; car si tu ne l'étais pas, il pourrait concevoir le soupçon que j'ai trahi le secret. La chose sur laquelle tu dois t'observer sont les propos. Mon ami a toute les vertus excepté la vertu théologale qu'on appelle *foi*, et sur cette matière tu auras le champ libre. Tu pourras parler littérature, voyages , politique , tant que tu voudras, ne point te gêner sur les anecdotes , sûr d'avoir son approbation.

« Maintenant , mon ami, il ne me reste plus

qu'une chosse à te dire : es-tu d'humeur de te laisser voir par un homme dans les momens où tu te livres à la plus douce volupté des sens? Cette incertitude fait maintenant mon tourment; et je te demande en grâce un *oui* ou un *non*. Comprends-tu ce que ma crainte a de pénible? Sens-tu la difficulté que je dois avoir eue à me déterminer à cette démarche? Je m'attends à ne pas fermer l'œil la nuit prochaine, car je n'aurai de repos qu'après que j'aurai vu ta réponse. Dans le cas où tu ne croiras pas pouvoir te montrer tendre en présence d'un tiers, et surtout d'un inconnu, je prendrai le parti que l'amour me suggèrera. J'espère cependant que tu viendras; car quand bien même tu ne jouerais pas le rôle d'amoureux en maître, cela ne tirerait point à conséquence. Je lui laisserai croire que ton amour n'est plus à son apogée. »

Cette lettre me surprit; mais toute réflexion faite, trouvant mon rôle plus beau que celui que l'amant se proposait, j'en ris de bon cœur. J'avoue pourtant que la chose ne m'aurait pas fait rire si je n'avais connu la trempe de l'individu que je devais avoir pour témoin. Sachant mon amie très-inquiète et voulant la tranquilliser, je lui écrivis de suite en ces termes :

« Tu veux, femme divine, que je te réponde *oui* ou *non*, et moi, plein d'amour pour toi, je

veux que ma réponse te parvienne avant midi afin que tu dînes sans la moindre inquiétude.

« Je passerai la nuit du dernier jour de l'an avec toi, et je t'assure que l'ami, auquel nous donnerons un spectacle digne de Paphos et d'Amathonte, ne verra et n'entendra rien qui puisse lui faire conjecturer que je suis dépositaire de son secret; et sois certaine que je jouerai mon rôle non en simple amateur, mais en maître. Si le devoir de l'homme est d'être toujours esclave de sa raison; si, tant qu'il dépend de lui, il ne doit rien se permettre sans la prendre pour guide, je ne pourrai jamais comprendre qu'un homme puisse avoir honte de se montrer à un ami dans un moment où la nature et l'amour le favorisent également.

« Je t'avouerai cependant que tu aurais mal fait de me confier le secret la première fois, et que sans doute je me serais refusé à te donner cette marque de complaisance; non que je t'aimasse moins alors que je le fais aujourd'hui; mais il y a des goûts si bizarres dans la nature, que j'aurais pu m'imaginer que le goût dominant de ton amant était de jouir de la vue des jouissances d'un couple ardent et effréné dans le plus doux des rapprochemens; et alors, concevant de toi une idée désavantageuse, le dépit aurait pu glacer l'amour que tu m'as inspiré et qui ne faisait que de naître. Aujourd'hui, ma charmante amie, le cas est bien différent, car je sais tout ce que je

possède, et tout ce que tu m'as dit de ton ami, m'ayant bien fait connaître son caractère, je l'aime et je le crois mon ami. Si un sentiment de pudeur ne t'empêche pas de te laisser voir de lui, tendre, amoureuse et ardente avec moi, comment pourrais-je être honteux moi-même, quand tout au contraire doit m'enorgueillir? Je ne puis, ma déesse, ni rougir d'avoir fait ta conquête, ni avoir honte de me montrer dans ces instans où je fais preuve de la libéralité avec laquelle la nature m'a départi la forme et les forces qui m'assurent de si vives jouissances et la certitude de les faire partager à la femme que j'adore. Je sais que par un sentiment qu'on appelle naturel et qui n'est peut-être qu'un produit de la civilisation et l'effet des préjugés de la jeunesse, la plupart des hommes répugnent à se laisser voir dans ces momens-là; mais ceux qui ne sauraient alléguer des bonnes raisons de cette répugnance doivent participer un peu de la nature du chat : au reste, ils peuvent en avoir de bonnes, sans pour cela se croire obligés de les faire connaître, si ce n'est à la femme qui s'y trompe. J'excuse de tout mon cœur ceux qui savent qu'ils n'exciteraient que la pitié des spectateurs; mais nous savons que nous ne saurions exciter ce triste sentiment. Tout ce que tu m'as dit de ton ami, m'assure qu'il partagera nos plaisirs. Mais sais-tu ce qui arrivera? l'ardeur de nos feux allumera la sienne, et j'en suis fâché pour cet excellent hom-

me, et il n'y pourra plus tenir, et il viendra se jeter à mes genoux pour me demander de lui céder ce qui seul peut calmer son irritation. Que faire si cela arrive? te céder? je ne pourrais guère m'y refuser de bonne grâce; mais je m'en irais, car il me serait impossible d'être tranquille spectateur.

« Adieu donc, mon ange; tout ira bien. Prépare-toi à la lutte athlétique que nous devons nous livrer et compte sur un être fortuné qui t'adore. »

Je passai les six jours de vacance avec mes amis et la *redoute* qu'on ouvrait dans ce temps-là le jour de saint Etienne, et ne pouvant y tailler, car il n'était permis qu'aux patriciens en robe de tenir la banque, j'y jouai matin et soir et j'y perdis continuellement; car qui ponte doit perdre. La perte de quatre à cinq mille sequins qui faisaient toute ma richesse, loin de refroidir mon amour, sembla lui donner une nouvelle ardeur.

A la fin de 1774, le grand conseil fit une loi qui défendit tous les jeux de hasard et dont le premier effet fut de faire fermer le *ridotto*. Cette loi fut un véritable phénomène, et lorsqu'on retira les votes de l'urne, les sénateurs s'entreregardaient d'une manière qui montrait la stupéfaction. Ils avaient fait une loi qu'ils n'avaient point pu faire, car les trois quarts des votans n'en voulaient pas,

et pourtant les trois quarts des votes furent en faveur de la loi. On disait que c'était un miracle de saint Marc invoqué par monsignor Flangini, alors grand correcteur, aujourd'hui cardinal, et par les trois inquisiteurs d'état.

Au jour marqué, je me trouvai au rendez-vous à l'heure ordinaire et mon amie ne me fit pas attendre. Elle était dans le cabinet où elle avait eu le temps de s'habiller, et dès qu'elle m'entendit, elle vint à moi, mise avec une élégance rare, et me dit : L'ami n'est pas encore à son poste; mais dès qu'il y sera, je te ferai signe de l'œil.

— Où est donc ce mystérieux cabinet ?

— Le voilà. Observe le dossier de ce canapé qui tient à la paroi. Toutes ces fleurs en relief ont un trou dans le centre qui communique au cabinet qui est derrière. Il y a un lit, une table et tout ce qu'il faut à quelqu'un qui veut y passer la nuit en s'amusant à regarder ce qu'on fait ici. Je te le ferai voir quand tu voudras.

— Est-ce ton amant qui l'a fait faire ?

— Non, certainement; car il ne pouvait pas prévoir qu'il en ferait usage.

— Je comprends que ce spectacle puisse lui faire un grand plaisir; mais ne pouvant pas te posséder dans un moment où la nature lui en fera un besoin impérieux, que fera-t-il ?

— Ce sont ses affaires. Il est d'ailleurs le maître de partir, s'il s'ennuie, ou de dormir s'il a som-

meil : mais si tu joues au naturel, il ne s'ennuiera pas.

— Je le serai, excepté que je serai plus poli.

— Point de politesse, je t'en supplie ; car si tu es poli, adieu le naturel. Où as-tu vu, je t'en prie, que deux amans, livrés à toute la fureur de l'amour, s'avisent d'observer la politesse ?

— Tu as raison, mon cœur ; mais j'aurai de la délicatesse.

— A la bonne heure, cela ne gâte rien ; mais comme les autres fois seulement. Ta lettre m'a fait plaisir ; tu as traité la matière en homme expert.

J'ai dit que mon amante était mise avec une élégance remarquable, mais j'aurais dû ajouter que cette élégance était celle des grâces et qu'elle ne dérobait rien à la simplicité et à l'aisance. Je trouvai seulement extraordinaire qu'elle eût mis du fard, mais cela me plut parce qu'elle l'avait mis à la façon des dames de Versailles. L'agrément de cette peinture consiste dans la négligence avec laquelle on l'applique sur les joues. On ne veut pas que ce rouge paraisse naturel ; on le met pour faire plaisir aux yeux qui voient les marques d'une ivresse qui leur promet des égaremens et des fureurs enchanteresses. Elle me dit qu'elle en avait mis pour faire plaisir au curieux qui l'aimait beaucoup. A ce goût, lui dis-je, je devine qu'il

est Français. A ces mots elle me fit un signe : l'ami était au poste. C'était le moment où la comédie commençait.

— Plus je te regarde, mon ange, et plus je te trouve digne de mes adorations.

— Mais tu es persuadé que tu n'adores pas une divinité cruelle ?

— Aussi ne fais-je point des sacrifices pour t'apaiser, mais bien pour t'enflammer. Tu vas sentir toute la nuit l'ardeur de ma dévotion.

— Tu ne me trouveras pas insensible à tes sacrifices.

— Je les commencerais de suite, mais je pense que pour mieux en assurer l'efficacité, il faut que nous soupions; car je n'ai pris aujourd'hui qu'une tasse de chocolat et une salade de blancs d'œufs assaisonnée à l'huile de Lucques et au vinaigre des quatre voleurs.

— Mais, mon ami, quelle folie ! tu dois être malade.

— Oui, dans ce moment ; mais je me porterai à merveille quand je les aurai distillés un à un dans ton âme amoureuse.

— Je ne croyais pas que tu eusses besoin de stimulant.

— Qui pourrait en avoir besoin avec toi ! mais j'ai une crainte raisonnée ; car s'il m'arrivait de brûler l'amorce sans que le coup partît, je me brûlerais la cervelle.

— Mon cher brunet, ce serait sans doute un

malheur, mais il n'y aurait pas là de quoi se désespérer.

— Tu penses que j'en serais quitte pour revenir à la charge ?

— Sans doute.

Pendant que nous nous amusions à ce dialogue édifiant, le couvert avait été mis et nous nous mîmes à table. Elle mangea pour deux et moi pour quatre, car notre excellent appétit était relevé par la délicatesse des mets. Le dessert somptueux fut servi en vermeil, semblable aux deux flambeaux qui portaient chacun quatre bougies. Voyant que j'en admirais la beauté : C'est, me dit-elle, un présent que m'a fait mon ami.

— C'est un présent magnifique : t'a-t-il aussi donné les mouchettes ?

— Non.

— Cela me porte à croire que ton ami est un grand seigneur.

— Comment donc?

— C'est que les grands ne savent pas qu'on mouche.

— Nos bougies ont des mèches qu'on n'a jamais besoin de moucher.

— Dis-moi qui t'a appris le français ?

— C'est le vieux La Forest. J'ai été son élève pendant six ans. Il m'a aussi appris à faire des vers; mais tu sais une foule de mots que je ne lui ai jamais entendu prononcer; comme *à gogo*, *frustratoire*, *rater*, *dorloter* : qui te les a appris?

— La bonne compagnie de Paris et surtout les femmes.

Après avoir fait du punch, nous nous amusâmes à manger des huîtres de la manière la plus voluptueuse pour deux amans qui s'adorent : nous les humions tour à tour après les avoir placées sur la langue. Lecteur voluptueux, goûtez-en et dites si ce n'est pas là sans doute le nectar des dieux.

Enfin le temps de la plaisanterie étant fini, il fallait songer à des plaisirs plus substantiels et je le lui rappelai. Attends, me dit-elle, je vais changer de robe ; dans un instant je suis à toi. Resté seul et ne sachant que faire, je me mis à fouiller dans les tiroirs de son bureau. Je ne touchai point à plusieurs lettres que j'y vis, mais ayant trouvé une boîte avec certaines gaines préservatrices pour prévenir le fatal embonpoint, je la vidai et je mis ces vers à la place du vol :

Enfans de l'amitié, ministres de la peur,
Je suis l'Amour, tremblez, respectez le voleur.
Et toi, femme de Dieu, ne crains pas d'être mère,
Car si tu le deviens, Dieu seul sera le père.
S'il est dit cependant que tu veux te barrer,
Parle ; je suis tout prêt ; je me ferai châtrer.

Mon amante ne tarda pas à reparaître mise comme une nymphe. Une robe de mousseline des Indes brodée en fleurs de lis d'or, dessinait à ravir ses formes voluptueuses, et son bonnet de fine den-

telle était digne d'une reine. Je me jetai à ses pieds en la suppliant de ne plus retarder mon bonheur. Modère ton feu quelques instans encore, me dit-elle; voilà l'autel et dans deux minutes ta victime sera dans tes bras.

S'approchant alors du secrétaire; tu vas voir, me dit-elle, jusqu'où va le soin et la délicatesse de mon ami. Elle retire la boîte, l'ouvre; mais au lieu des chemisettes qu'elle y cherchait, elle en retire mes vers. Après les avoir lus et relus tout haut, elle m'appelle voleur, et me donnant une foule de baisers, elle me supplie de lui rendre le larcin; mais je fais l'ignorant. Alors elle relit mes vers, réfléchit un moment, et sous prétexte d'aller chercher une meilleure plume, elle sort en me disant : Je vais te payer de la même monnaie. Elle rentre un instant après et écrit ce sixain.

Sans rien ôter au plaisir amoureux,
L'objet de ton larcin sert à combler nos vœux.
A l'abri du danger, mon âme satisfaite
Savoure en sûreté la volupté parfaite;
Et si tu veux jouir avec sécurité,
Rends-moi, mon doux ami, ces dons de l'amitié.

Après cet exploit, il m'était impossible de résister encore, et je lui rendis ces objets si précieux pour une nonne qui veut sacrifier à Vénus.

Minuit étant sonné, je lui montrai l'acteur soupirant et elle se mit à arranger le sopha, di-

sant que l'alcove était trop froide et que nous coucherions là. La véritable raison de cet arrangement était de nous mettre en évidence pour satisfaire l'amant curieux.

Lecteur, il faut des ombres aux tableaux, et rien de si beau sous un aspect qui ne demande par fois à être voilé sous un autre. Pour vous peindre la scène variée que nous jouâmes jusqu'à l'aube du jour, il faudrait épuiser toutes les couleurs fertiles de la palette d'Arétin. J'étais ardent et vigoureux, mais j'avais affaire à forte partie, et le matin, après le dernier exploit, nous étions positivement épuisés, et à tel point que ma charmante nonne en fut alarmée pour moi. Elle avait effectivement vu mon sang jaillir sur son sein pendant la dernière libation, et comme elle ne soupçonnait pas ce phénomène, elle en fut pâle de frayeur. Je dissipai ses craintes par des folies qui la firent rire de bon cœur. Je lavai sa superbe gorge avec de l'eau de rose pour la purifier du sang dont elle avait été teinte pour la première fois de sa vie. Elle m'exprima la peur qu'elle avait d'en avoir avalé quelque goutte, mais je lui persuadai facilement que cela ne tirerait point à conséquence quand bien même cela serait. Elle s'habilla en religieuse, et après m'avoir conjuré de me coucher et de lui écrire avant de retourner à Venise pour lui faire savoir comment je me portais, elle partit.

Il me fut facile de lui obéir, car j'avais le plus

grand besoin de repos : je dormis jusqu'au soir. Dès que je fus éveillé, je me hâtai de lui mander que je me portais à merveille et que je me sentais disposé à recommencer notre délicieuse lutte. Je la priai de m'écrire comment elle se trouvait, ensuite je retournai à Venise.

CHAPITRE V.

Je donne mon portrait à M. M. — Présent qu'elle me fait. — Je vais à l'Opéra avec elle. — Elle joue, et me remet en fonds. — Conversation philosophique avec M. M. — Lettre de C. C. — Elle sait tout. — Bal au monastère ; mes exploits en Pierrot. — C. C. vient au casino au lieu de M. M. — Sotte nuit que je passe avec elle.

Ma chère M. M. m'avait témoigné le désir d'avoir mon portrait dans le genre de celui de C. C., mais plus grand, pour le porter en médaillon. Il devait être recouvert du portrait de quelque saint ou sainte et muni d'un ressort imperceptible pour faire sauter le couvercle et mettre le portrait en

évidence. Voulant lui tenir parole, je me rendis chez le peintre qui m'avait fait ma première miniature, et en trois séances, j'eus ce que je désirais. Le même peintre me fit une Annonciation, où l'ange Gabriel était transformé en un brunet et la sainte Vierge en une belle femme blonde qui lui tendait les bras. Le fameux peintre Mengs imita cette idée dans l'Annonciation qu'il peignit à Madrid douze ans après; mais j'ignore s'il avait les mêmes raisons que mon peintre. Cette allégorie était exactement de la même grandeur que mon portrait, et l'orfèvre qui fit le médaillon la plaça de manière que personne ne pouvait soupçonner que l'image sacrée ne fût là que pour servir d'écran à une figure profane.

Le lendemain du jour de l'an 1754, avant d'aller au casino, je passai chez Laure pour lui remettre une lettre pour C. C. et en recevoir une qui me fit rire. Ma religieuse avait initié cette jeune personne, non-seulement dans les mystères de Sapho, mais aussi dans la haute métaphysique; car C. C. était devenue un esprit fort. Elle me disait que ne voulant point rendre compte de ses affaires à son confesseur, et ne voulant point lui dire des faussetés, elle ne lui disait plus rien. Il m'a dit, ajoutait-elle, que je ne lui confessais rien, parce que je n'examinais peut-être pas bien ma conscience, et je lui ai répondu que je n'avais rien à lui dire, mais que s'il le trouvait bon, je ferais quelque péché tout exprès afin de lui dire

quelque chose. Je trouvai la réplique digne d'un sophiste consommé et j'en ris tout à mon aise.

Je reçus le même jour de mon adorable nonne la lettre que voici :

« Je t'écris de mon lit, mon cher brunet, car il m'est impossible de rester debout, me sentant presque moulue. Pourtant je ne m'en inquiète point, car cela se passera avec du repos, puisque je mange bien et que je dors à merveille. Tu m'as mis du baume dans le sang en m'apprenant que l'effusion du tien n'a eu aucune suite fâcheuse, et je te préviens que je m'en apercevrai à Venise le jour des Rois, si pourtant tu le veux ; c'est bien entendu et tu me le feras savoir. En cas que tu te rendes à mes voeux, mon cher cœur, je désire que nous allions à l'Opéra. Au reste, souviens-toi bien que je te défends les blancs d'œufs à tout jamais ; car je veux un peu moins de jouissance et plus de sécurité pour ta chère santé. A l'avenir, quand tu iras au casino de Muran, tu demanderas s'il y a quelqu'un, et si l'on te répond affirmativement, tu t'en iras ; mon ami en agira de même. De cette manière vous ne courrez pas le hasard de vous rencontrer ; mais cela doit durer peu, si tu veux, car mon ami t'aime à la folie, et il désire ardemment de faire ta connaissance. Il m'a dit qu'il n'aurait jamais cru, s'il ne l'avait vu, qu'un homme pût fournir la carrière que tu as parcourue sous ses yeux ; mais il prétend qu'en

faisant l'amour de cette manière, tu défies la mort; car il assure que le sang que tu as répandu doit partir de ton cerveau. Mais que dira-t-il quand il saura que tu t'en moques! Je vais te faire rire : il veut manger de la salade aux blancs d'œufs, et je dois te prier de me donner de ton vinaigre; car il dit qu'on n'en trouve pas à Venise. Il m'a dit qu'il a passé une nuit délicieuse, malgré la crainte qu'il avait des suites de nos ébats; car il a trouvé mes efforts supérieurs à la délicatesse de mon sexe. Cela se peut, mon charmant brunet, mais en attendant je suis charmée de m'être surpassée et d'avoir fait une si douce expérience de ma force. Sans toi, mon cœur, j'aurais vécu sans me connaître, et je me demande s'il serait possible que la nature eût produit une femme qui pût demeurer insensible entre tes bras, ou plutôt ne pas recevoir contre ton sein une nouvelle vie? Je fais plus que t'aimer, que te chérir; je t'idolâtre; et ma bouche espérant rencontrer la tienne, lance mille baisers qui se perdent dans l'air. Je brûle d'avoir ton divin portrait pour étancher par une douce erreur le feu qui dévore mes lèvres amoureuses. J'espère que le mien te sera également cher, car il me semble que la nature nous a créés l'un pour l'autre; et je maudis l'instant fatal où j'y ai mis un obstacle volontaire. Je t'envoie ci-incluse la clé de mon secrétaire. Visite-le et prends ce que tu trouveras avec ces mots : *A mon ange*. C'est un petit présent que mon ami veut que je te

fasse en échange de la magnifique coiffe de nuit que tu m'as donnée. Adieu. »

La petite clé incluse dans la lettre appartenait à un écrin qui était dans le boudoir. Impatient de voir de quelle nature était le présent que son ami l'engageait à me faire, j'ouvre et je trouve un paquet contenant une lettre et un étui en maroquin. Voici la lettre.

« Ce qui, je l'espère, te rendra cher ce présent, c'est le portrait d'une femme qui t'adore. Notre ami en avait deux, mais l'amitié qu'il a pour toi lui a inspiré l'heureuse idée de se dessaisir de l'un en ta faveur. Cette boîte renferme mon portrait en double sous deux différens secrets : en détachant le fond de la tabatière en long, tu me verras en religieuse ; ensuite en poussant l'angle, tu verras s'ouvrir un couvercle à charnière, et là je m'offrirai à tes yeux dans l'état de simple nature. Il est impossible, mon doux ami, que jamais femme t'ait aimé comme je t'aime. Notre ami attise ma passion par la manière flatteuse avec laquelle il s'explique sur ton compte. Je ne puis décider si je suis plus heureuse en ami qu'en amant, car je ne saurais rien imaginer au-dessus de l'un et de l'autre. »

L'étui contenait une tabatière d'or, et quelques brins de tabac d'Espagne prouvaient qu'on s'en

était servi. Je suivis les indices de la lettre et je vis d'abord mon amante en religieuse, debout et en demi-profil. Le second fond me la montra toute nue étendue sur un matelas de satin noir, dans la posture de la Madeleine du Coreggio. Elle regardait un amour, ayant le carquois à ses pieds et se tenant gracieusement assis sur les habits de religieuse. C'était un présent si beau que je ne m'en croyais pas digne. Je lui écrivis une lettre où la plus vive reconnaissance se mêlait aux expressions du plus ardent amour. Le coffret renfermait dans des tiroirs tous ses diamans et quatre bourses remplies de sequins. J'admirai sa confiance et son noble procédé, je refermai l'écrin, laissant tout religieusement à sa place, et je retournai à Venise. Si j'avais su et pu me soustraire à l'empire de la fortune en cessant de jouer, j'aurais été heureux de tout point.

Mon portrait étant monté avec une rare perfection et étant fait pour être porté en sautoir, je le suspendis à six aunes de chaîne de Venise à maille d'Espagne et j'en fis par là un présent fort noble. Le secret était dans l'anneau par lequel on le suspendait, ce qui le rendait très-difficile à deviner ; mais il fallait le tirer avec force et d'une certaine façon pour que le ressort partît et mît à découvert mon image. En le refermant on ne voyait que l'Annonciation, et c'était alors une belle parure pour une religieuse.

Le soir du jour des Rois, ayant mon médaillon

dans ma poche, j'allai de bonne heure me mettre en sentinelle auprès de la belle statue élevée au héros Colleoni après qu'on l'eut fait empoisonner, si l'histoire secrète ne ment pas. *Sit divus, modò non vivus* (1), est une sentence du monarque éclairé, qui durera tant qu'il y aura des rois.

A deux heures précises (2) je vis mon amante sortir de la gondole, habillée et très-bien masquée en femme. Nous allâmes à l'opéra à St.-Samuel, et à la fin du second ballet nous allâmes au *ridotto,* où elle s'amusa beaucoup à regarder toutes les dames patriciennes, qui seules avaient le privilége de s'asseoir à visage découvert. Après nous être promenés une demi-heure, nous passâmes dans la salle des grands banquiers. Elle s'arrêta devant la table du seigneur Mocenigo, qui, dans ce temps-là, était le plus beau de tous les joueurs patriciens. N'ayant point de jeu, il se tenait nonchalamment penché vers l'oreille d'une dame masquée que je reconnus : c'était madame Marine Pitani, dont il était l'adorateur.

M. M. m'ayant demandé si je voulais jouer, et lui ayant répondu que non ; je te prends à moitié, me dit-elle ; et sans attendre de réponse, elle tire une bourse et met sur une carte un rouleau d'or. Le banquier, sans se déranger, mêle, taille, et mon amie gagne sa carte et le reva au paroli. Le

(1) Qu'il soit divinisé, pourvu qu'il ne soit plus.

(2) Deux heures après le coucher du soleil.

banquier paie, puis prend un autre jeu de cartes et continue de parler à sa dame, se montrant indifférent à quatre cents sequins que ma belle avait déjà placés sur la même carte. Le banquier continuant à causer, M. M. me dit en bon français : Notre jeu n'est pas assez fort pour intéresser monsieur; allons-nous-en. Elle ôte sa carte et je ramasse l'or que je mets dans mes poches sans répondre à monsieur, qui me dit : Votre masque est vraiment trop intolérant. Je rejoins ma belle joueuse qui était entourée.

Bientôt nous nous arrêtâmes devant la banque du seigneur Pierre Marcello, charmant jeune homme qui avait à son côté madame Venier, sœur du seigneur Momolo. Mon amante joue; elle perd cinq rouleaux de suite. N'ayant plus d'argent, elle prend dans ma poche l'or à pleines mains, et en quatre ou cinq tailles elle met la banque à l'agonie. Elle quitte et le noble banquier la salue en lui faisant compliment sur son bonheur. Après avoir serré tout l'or gagné, je lui donne le bras et nous partons; mais m'apercevant que des curieux nous suivaient, je pris une gondole de trajet que je fis aborder où je voulus. C'est ainsi qu'à Venise on échappe toujours aux regards investigateurs.

Après avoir soupé, je comptai notre gain, et je me trouvai, pour ma part, en possession de mille sequins. Ayant mis le reste en rouleaux, mon amie me pria de les lui mettre dans son petit cof-

fret avec les autres. Quand cette besogne fut faite, je tirai mon médaillon de ma poche et je le lui passai en sautoir, ce qui lui causa la joie la plus vive. Après s'être long-temps évertuée à chercher le ressort sans pouvoir le découvrir, je lui en montrai le secret, et elle me trouva très-ressemblant.

Refléchissant que nous n'avions que trois heures à pouvoir consacrer aux mystères de l'amour, je la priai de me permettre d'en profiter. Oui, me dit-elle, mais sois sage, car notre ami prétend que tu peux rester mort sur-le-champ.

— Et pourquoi te croit-il exempte du même danger, quand tes extases sont bien plus fréquentes que les miennes?

— Il dit que la liqueur que nous distillons ne part point du cerveau comme chez vous, et que les parties génératrices de la femme n'ont aucun contact avec l'intelligence. D'où il suit, dit-il, que l'enfant n'est point fils de la mère à l'égard du cerveau qui est le siége de la raison; mais bien du père, et cela me semble vrai. Dans cet acte important, la femme n'a tout au plus que la raison qui lui est nécessaire, et il ne lui en reste pas pour en donner une dose à l'être qu'elle produit.

— Ton ami est savant. Mais sais-tu que ce raisonnement m'ouvre singulièrement les yeux. Il est évident que, si ce système est vrai, il faut pardonner aux femmes toutes les folies qu'elles font à cause de l'amour, tandis que l'homme est inex-

cusable, et je serais au désespoir s'il m'arrivait de te rendre mère.

— Je le saurai avant long-temps, et si cela est, tant mieux. J'ai pris mon parti.

— Et quel est-il ?

— De m'abandonner entièrement à vous deux, et je suis sûre que ni l'un ni l'autre ne me laisserait accoucher au couvent.

— Ce serait un événement fatal qui déciderait de notre destinée. Je t'enlèverais et j'irais t'épouser en Angleterre.

— Mon ami pense qu'on pourrait gagner un médecin, qui, m'attribuant une maladie de son invention, m'ordonnerait d'aller prendre les eaux minérales sur les lieux, ce que l'évêque pourrait permettre. Aux eaux, je guérirais, puis je reviendrais ici; mais j'aimerais bien mieux que nous unissions nos destinées jusqu'à la mort. Dis-moi, mon ami, pourrais-tu vivre à ton aise partout comme ici ?

— Hélas ! mon cœur, non; mais, avec toi, pourrais-je me trouver malheureux? Nous reviendrons sur ce sujet quand il en sera temps. Allons nous coucher.

— Allons. Si j'ai un fils, mon ami veut s'en charger en qualité de père.

— Pourra-t-il se figurer qu'il l'est ?

— Vous pourrez vous en flatter tous deux; mais quelque ressemblance me décèlera le véritable auteur.

— Oui, si, par exemple, avec le temps, il sait faire des vers, tu jugeras que c'est à lui qu'il appartient.

— Qui t'a dit qu'il sait faire des vers ?

— Conviens qu'il a fait les six que tu as écrits en réponse aux miens.

— Je me garderai bien de convenir d'un pareil mensonge ; car, bons ou mauvais, ils sont un fruit de mon crû ; et, pour que tu n'en doutes plus, je veux t'en convaincre sur-le-champ.

— Oh ! point du tout ; je t'en crois sur parole, et allons nous coucher, ou l'Amour va appeler en duel le dieu du Parnasse.

— C'est bon ; mais prends ce crayon, et écris : je suis Apollon ; sois l'Amour.

Je ne me battrai pas : je te cède la place.
Si Vénus est ma sœur, l'Amour est de ma race.
Je sais faire des vers. Un instant de perdu
N'offense point l'Amour, si je l'ai convaincu.

— Je te demande pardon à genoux, ma divine amie ; mais pouvais-je supposer tant de talent dans une jeune Vénitienne de vingt-deux ans et surtout élevée dans un couvent ?

— Je suis insatiable de me montrer de plus en plus digne de toi. M'as-tu trouvée prudente au jeu ?

— Prudente à faire trembler le banquier le plus intrépide.

— Je ne joue pas toujours de cette force ; mais je t'avais mis de moitié et je défiais la fortune. Pourquoi n'as-tu pas joué ?

— Parce que j'ai perdu quatre mille sequins la semaine dernière, et que je me trouvais sans argent ; mais demain je jouerai, et la fortune me sera favorable. En attendant, voici un petit livre que j'ai pris dans ton boudoir. Ce sont les postures de Pierre Aretin : je veux en exécuter quelques-unes.

— La pensée est digne de toi ; mais il y en a d'inexécutables et même d'insipides.

— C'est vrai ; mais j'en ai choisi quatre de très-intéressantes.

Ce fut à ces délicieux travaux que nous passâmes le reste de la nuit jusqu'au moment où le carillon de la pendule nous prévint que nous devions nous séparer. Je conduisis mon adorable nonne jusqu'à sa gondole, ensuite j'allai me coucher, mais sans pouvoir dormir. Je me levai pour aller payer quelques dettes criardes ; car l'un des plus grands plaisirs que puisse, selon moi, goûter un dissipateur, est de payer certaines dettes. L'or que ma maîtresse m'avait gagné me porta bonheur, car je ne passai pas un seul jour du carnaval sans gagner.

Trois jours après la fête des Rois, étant allé au casino de Muran pour mettre dans l'écrin de M. M. une douzaine de rouleaux, la concierge me remit une lettre, et j'en avais reçu une de

C. C. quelques instans auparavant par l'entremise de Laure.

Ma nouvelle amante, après m'avoir donné des nouvelles de sa santé, me priait de m'informer auprès de mon orfèvre si par hasard il n'avait pas monté une bague qui portait au chaton sainte Catherine, laquelle, sans doute, devait aussi recouvrir un portrait : elle désirait en apprendre le secret. C'est, me disait-elle, une jeune et belle pensionnaire, mon amie, qui a cette bague. Il doit y avoir un secret, mais elle l'ignore.

Je lui répondis que je ferais exactement ce qu'elle me demandait. Mais voici la lettre de C. C. Elle est assez plaisante par rapport à l'embarras où elle me mettait. Cette dernière était de fraîche date; celle de M. M. avait été écrite deux jours plus tôt.

« Ah! que je suis contente, mon cher petit mari : tu aimes la mère M. M., ma chère amie. Elle a un médaillon gros comme une bague, et elle ne peut l'avoir reçu que de toi : je suis sûre que sous l'Annonciation se trouve ton image chérie. J'ai reconnu le pinceau du peintre; car c'est évidemment le même qui a fait ma patronne, et l'orfèvre qui a monté ma bague doit avoir fait le médaillon. Je suis très-sûre que c'est de toi que la mère M. M. tient ce présent. Satisfaite de savoir tout, je n'ai pas voulu risquer de lui faire de la peine en lui disant que je connaissais son secret;

mais ma chère amie, ou plus franche ou plus curieuse, n'en a pas agi ainsi. Elle m'a dit qu'elle est sûre que la sainte Catherine n'est là que pour servir de couvercle au portrait de mon amant. Je lui ai dit, ne pouvant faire mieux, qu'effectivement la bague était un don de mon amant; mais que je ne savais pas qu'elle pût renfermer son portrait. Si la chose est ainsi, m'a-t-elle dit, et si cela ne te fait pas de peine, je tâcherai de découvrir le secret; ensuite je te ferai aussi connaître le mien. Certaine qu'elle ne le trouverait pas, je lui ai donné ma bague en lui disant que cette découverte me ferait grand plaisir.

« Ma tante m'ayant fait appeler dans cet instant, je lui ai laissé la bague, qu'elle me rendit après-dîner en me disant qu'elle n'avait pu deviner le secret; mais qu'elle persistait à croire qu'il y en avait un. Je t'assure que jamais elle ne me trouvera complaisante sur ce point; car si elle te voyait, elle devinerait tout et je me verrais obligée de lui dire qui tu es. Je suis fâchée d'être forcée à cette réserve envers elle; mais je ne le suis point du tout que vous vous aimiez réciproquement. Je vous plains seulement de tout mon cœur de vous savoir forcés de faire l'amour au travers d'une affreuse grille : que je voudrais de bon cœur, mon ami, pouvoir te céder ma place? je ferais en un instant deux heureux à la fois. Adieu. »

Je lui répondit qu'elle avait deviné, que le médaillon de son amie était un présent que je lui avais fait et qu'il contenait mon portrait; mais qu'elle devait garder le secret et être bien certaine que mon amitié pour M. M. ne préjudiciait en rien au sentiment qui m'attachait à elle pour la vie. Je ne me dissimulais pas que je tergiversais, que mon allure n'était pas franche; mais je cherchais à me tromper moi-même, tant il est vrai qu'une femme, cet être si faible, en impose plus par le sentiment qu'elle inspire, que ne pourrait le faire l'homme le plus vigoureux. Quoi qu'il en soit, j'avais la faiblesse de chercher à nourrir une intrigue que je voyais toucher à son inévitable dénoûment par l'effet de l'intimité qui s'était établie entre ces deux amies rivales.

Laure m'avait appris que tel jour il devait y avoir un bal dans le grand parloir du couvent, et m'étant déterminé à y aller en masque, mais déguisé de façon que mes deux amies ne pussent point me reconnaître, je me masquai en Pierrot, déguisement qui cache le mieux les formes et l'allure. J'étais sûre que mes deux charmantes maîtresses seraient à la grille et que j'aurais le plaisir de les voir et de les comparer de près.

A Venise pendant le carnaval on permet cet innocent plaisir dans les couvens des religieuses. Le public danse dans le parloir et les sœurs se tiennent dans l'intérieur à leurs amples grilles, spectatrices de la fête. A la fin du jour le bal

finit, tout le monde sort et les pauvres recluses sont long-temps heureuses du plaisir des yeux. Ce bal devait avoir lieu le même jour où je devais souper avec M. M. au casino de Muran; mais cela ne m'empêchait pas d'aller au bal; j'avais besoin de voir C. C.

J'ai dit que l'habit de Pierrot est de tous les déguisemens celui qui cache le mieux les formes et l'allure : il a aussi l'avantage au moyen d'un large bonnet de cacher les cheveux, et la gaze blanche qui couvre le visage empêche qu'on ne reconnaisse la couleur des yeux et des sourcils; mais pour que les vètemens ne gênent point les mouvemens du masque, il faut n'avoir rien dessous, et par la saison d'hiver, un simple fourreau de toile a bien des désagrémens. Je n'en tins nul compte, et après avoir pris un potage, je monte en gondole et je me rends à Muran. Je n'avais point de manteau, et dans mes poches je n'avais que mon mouchoir, ma bourse et la clé du casino.

J'entre; le parloir était plein; mais je dus à mon accoutrement que chacun s'empressa de me faire place; car à Venise il est extrêmement rare de voir un Pierrot. Je m'avance, marchant en nigaud, selon le caractère exigé du costume, et je vais me placer dans le cercle où l'on dansait. Après avoir considéré les Polichinelles, les Pantalons, les Arlequins et les Scaramouches, je m'approchai des grilles et je vis toutes les religieuses et les pensionnaires, les unes assises, les

autres debout, et sans m'arrêter sur aucune en particulier, je vis mes deux amies ensemble très-attentives à la fète. Je fis ensuite le tour de la salle toisant de la tête aux pieds le premier venu et étant très-considéré de tous.

Je m'attachai à une jolie Arlequine en lui prenant nigaudement la main pour lui faire danser un menuet. Tout le monde se mit à rire et nous fit place. Ma danseuse dansa à merveille selon le masque qu'elle portait et moi selon le mien : je fis rire toute la compagnie. Après le menuet, je dansai douze furlanes avec la plus grande vigueur. Hors d'haleine, je me laissai tomber en faisant semblant de dormir, et dès que je me mis à ronfler, tout le monde eut l'air de respecter le sommeil de Pierrot. On dansa une contredanse qui dura une heure et dont je crus ne devoir pas me mêler; mais dès qu'elle fut achevée, voilà un Arlequin qui, avec l'impertinence permise à son costume, vint me fesser d'importance à grand coups de batte. C'est l'arme d'Arlequin. En ma qualité de Pierrot n'ayant point d'arme, je le saisis à la ceinture, et je le porte partout autour du parloir en courant tandis qu'il continuait à me frapper de sa batte. Je le dépose ensuite et lui ayant arraché sa batte, je place lestement son Arlequine sur mes épaules, et à coups redoublés je le chasse devant moi au milieu des risées des spectateurs et des cris de l'Arlequine qui craignait que je ne tombasse et que dans ma chute je ne fisse

voir à l'assemblée son extrait baptistaire. Elle avait raison ; car voilà un sot Polichinelle qui vint par derrière me faire un croc-en-jambe, et force me fut de tomber. Tout le monde le hua. Je me lève, et fort piqué, j'entame avec cet insolent une lutte dans toutes les règles. Il était de ma taille, mais maladroit, et ne sachant se servir que de sa force; je le renversai et le secouant vigoureusement dans tous les sens, je lui fis perdre sa bosse et son ventre postiches. Au bruit des risées et au claquement de mains de toutes les religieuses, qui n'avaient jamais vu un spectacle pareil, je saisis le moment, je fends la foule et je m'esquive.

J'étais tout en nage et le temps était froid; je me jette dans une gondole et pour ne pas me refroidir, je descends à la redoute. J'avais encore deux heures devant moi avant de devoir me rendre à Muran, et il me tardait de jouir de la surprise de ma belle religieuse quand elle verrait devant elle M. Pierrot. Je passai ces deux heures à jouer à toutes les petites banques, gagnant, perdant et faisant mille folies en toute liberté, sûr de n'être connu de personne; jouissant du présent, bravant l'avenir, et me moquant de tous ceux qui emploient toute leur raison à prévenir le malheur qu'ils redoutent, tout en détruisant le plaisir actuel dont ils pourraient jouir.

Voilà enfin deux heures qui sonnent et qui m'avertissent que l'Amour et Comus m'appellent pour me donner de nouvelles jouissances. Mes poches

pleines d'or et d'argent, je sors, je vole à Muran, j'entre dans le sanctuaire et j'aperçois ma divinité appuyée contre la cheminée. Elle était en habit de religieuse, je m'en approche en tapinois pour jouir de sa surprise; je la fixe, et je reste cômme pétrifié.

L'objet que je vois n'est pas M. M.

C'est C. C., habillée en nonne, qui, plus étonnée que moi, ne pousse pas un soupir, ne prononce pas une syllabe, ne fait pas un mouvement. Je me jette sur un fauteuil pour me donner le temps de me remettre de mon étonnement. L'aspect de C. C. m'avait anéanti, et mon âme était stupéfaite comme mon corps : je me sentais dans un labyrinthe inextricable.

C'est M. M., me disais-je, qui me joue ce tour-là; mais comment a-t-elle fait pour savoir que je suis son amant? C. C. a-t-elle trahi mon secret? Mais si elle m'a trahi, de quel front ose-t-elle se montrer à mes yeux? Si M. M. m'aime, comment a-t-elle pu se priver du plaisir de me voir et se faire remplacer ici par sa rivale? Ce ne peut pas être là une marque de complaisance, car on ne la pousse pas à ce point. Je n'y vois qu'une marque de mépris, qu'une offense gratuite.

Mon amour-propre s'évertua pour trouver les raisons capables de réfuter la possibilité de ce mépris; mais en vain. Absorbé dans ce ténébreux mécontentement, je me crus joué, trompé, méprisé; et je passai ainsi une demi-heure morne et

taciturne, les yeux fixés sur C. C., ne disant pas un mot, elle osant à peine respirer, embarrassée, interdite et ne sachant en présence de qui elle se trouvait; car elle ne pouvait tout au plus que me reconnaître pour le Pierrot qu'elle avait vu au bal.

Amoureux de M. M., et n'étant allé là que pour elle, je ne me trouvais pas disposé à prendre l'échange, quoique je fusse loin de mépriser C. C. dont le mérite était pour le moins aussi grand que celui de M. M. Je l'aimais tendrement; je l'adorais; mais dans ce moment-là ce n'était pas elle que je voulais, parce que de prime abord sa présence m'avait semblé une sorte de mystification. Il me semblait qu'en prenant le parti de fêter C. C., je me manquais à moi-même; je me disais que mon honneur s'opposait à ce que je me prêtasse à cette supercherie. En outre, sans m'en rendre raison, j'étais bien aise de pouvoir reprocher à M. M. une indifférence étrangère à l'amour et je voulais agir de manière qu'elle ne pût jamais juger qu'elle m'eût fait un plaisir. Ajoutons à cela, que je croyais M. M. dans le cabinet, et peut-être l'ami avec elle.

Il fallait que je prisse un parti, car je ne pouvais point passer là toute la nuit en costume de Pierrot, et dans un continuel silence. Je pensai d'abord à m'en aller, d'autant plus que C. C. ni son amie ne pouvaient être certaines que Pierrot et moi nous fussions une seule et même personne;

mais bientôt rejetant cette idée avec horreur, je pensai à la mortelle douleur qu'en éprouverait la belle âme de C. C., quand elle parviendrait à savoir que j'étais Pierrot. Enfin je vins à penser qu'elle s'en doutait déjà, et je partageais la peine qu'elle devait éprouver. Je l'avais séduite; je lui avais donné le droit de m'appeler son mari. Ces réflexions me déchiraient.

Si M. M. est dans le cabinet, me dis-je, elle se montrera quand il en sera temps. Dans cette idée, j'ôte le mouchoir qui retenait ma gaze et je me montre à visage découvert. Ma charmante C. C. poussa un soupir en disant : Je respire! ce ne pouvait être que toi; mon cœur me le disait. Tu m'as paru surpris en me voyant, mon ami; ne savais-tu donc pas que je t'attendais?

— Non, certes, je n'en savais rien.

— Si tu en es fâché, j'en suis au désespoir; mais je suis innocente.

— Mon adorable amie, viens entre mes bras, et ne crois jamais que je puisse être fâché contre toi. Je suis ravi de te voir; tu es toujours ma plus chère moitié; mais je te prie de tirer mon âme d'une cruelle incertitude, car tu ne saurais être ici sans avoir trahi mon secret.

— Moi! je n'en aurais jamais été capable; eussé-je dû mourir.

— Comment peux-tu donc être ici? Comment a donc fait ta bonne amie pour tout découvrir?

Personne que toi ne peut lui avoir dit que je suis ton mari. Laure, peut-être....

— Non, Laure est fidèle, mon cher ami, et je ne puis rien deviner.

— Mais comment donc t'es-tu laissé persuader de faire cette mascarade et de venir ici? Tu sors du couvent, et tu ne m'as jamais confié cet important secret.

— Peux-tu croire que je ne t'aurais pas rendu compte de tout, si j'en étais sorti une seule fois? Il y a deux heures que j'en suis sortie pour la première fois; et rien n'est si simple, si naturel que ce qui m'a fait faire cette démarche.

— Conte-moi tout ça, ma chère amie; ma curiosité est extrême.

— Elle m'est chère, et je vais tout te confier. Tu sais combien nous nous aimons M. M. et moi; notre liaison ne saurait être plus tendre : tu dois en juger par tout ce que je t'en ai écrit. Il y a donc deux jours que ma chère amie pria l'abbesse et ma tante de me laisser coucher dans sa chambre à la place de la sœur converse qui, ayant un fort rhume, est allée tousser à l'infirmerie. La permission lui fut accordée, et tu ne peux te figurer le plaisir que nous eûmes en nous voyant pour la première fois maîtresses de coucher dans le même lit. Aujourd'hui, un instant après que tu as été sorti du parloir, où tu nous as tant fait rire, sans que nous pussions M. M. et moi nous figurer que ce charmant Pierrot fût notre cher ami, ma chère

M. M. s'est retirée et je l'ai suivie. Aussitôt que nous avons été seules, elle m'a dit qu'elle désirait que je lui rendisse un service dont dépendait son bonheur. Tu te figures bien que je lui ai répondu qu'elle n'avait qu'à parler. Alors elle a ouvert son tiroir, et à mon grand étonnement, elle m'a habillée comme tu me vois. Elle riait, et je riais sans savoir où devait aboutir tout ce badinage. Quand elle m'a vue complètement travestie en religieuse, elle m'a dit qu'elle allait me confier un très-grand secret, mais qu'elle me le confiait sans aucune crainte. Sache, ma chère amie, me dit-elle, que j'allais sortir du couvent pour n'y rentrer que demain matin; mais maintenant il est décidé que ce ne sera pas moi qui en sortirai, mais bien toi. Tu n'as rien à craindre et tu n'as besoin d'aucune instruction; car je suis sûre que tu ne te trouveras point embarrassée. Dans une heure une sœur converse viendra ici; je lui dirai deux mots à part, puis elle te dira de la suivre. Tu sortiras avec elle par la petite porte et tu traverseras le jardin jusqu'à la chambre de la petite rive. Là tu monteras dans une gondole et tu diras au gondolier ces seuls mots : *Au casino*. En cinq minutes tu y arriveras, tu descendras et tu entreras dans un petit appartement où tu trouveras bon feu : tu y seras seule et tu attendras. Qui? lui ai-je dit. Personne. Tu ne dois pas en savoir davantage; sois sûre seulement qu'il ne t'arrivera rien qui doive te déplaire : fie-toi à moi. Là tu souperas et tu y coucheras, si

tu le trouves bon, sans que personne te gêne. Ne me demande plus rien, car je ne puis rien te dire de plus.

Voilà, mon cher ami, voilà l'exacte vérité. Dis-moi actuellement ce que je pouvais faire après ce discours et après lui avoir donné ma parole de faire tout ce qu'elle voudrait? Point de lâche méfiance, car la vérité seule peut sortir de ma bouche. J'ai ri, et ne m'attendant à rien que de très-agréable, aussitôt que la sœur converse est venue, je l'ai suivie et me voici. Après m'être ennuyée trois quarts d'heure, j'ai vu Pierrot. Sois sûr qu'à l'instant même où je t'ai vu paraître, mon cœur m'a dit que c'était toi; mais l'instant d'après, lorsque je t'ai vu reculer, j'ai été frappée d'un coup de foudre; car j'ai bien vu clairement que ce n'était pas moi que tu t'attendais à trouver. Ton morne silence m'effrayait et je n'aurais osé le rompre la première, d'autant plus que, malgré l'impulsion de mon cœur, je pouvais me tromper. Le masque de Pierrot pouvait cacher quelque autre que toi, mais assurément personne après toi que j'eusse pu voir sans horreur en cet endroit. Songe que depuis huit mois la force me prive du bonheur de t'embrasser; et maintenant que tu dois être sûr de mon innocence, souffre que je te félicite de ce que tu connais ce casino. Tu es heureux, et je t'en exprime ma joie. M. M. est après moi la seule femme digne de ta tendresse, la seule avec laquelle je puisse consentir à la partager. Je te plaignais;

je ne te plains plus, et ton bonheur me rend heureuse. Embrasse-moi.

J'aurais été par trop ingrat, même barbare, si je n'avais alors serré contre mon cœur, avec l'expression de la tendresse la plus véritable, cet ange de bonté et de beauté qui n'était devant moi que par un effort d'amitié rare.

Après lui avoir bien certifié que je n'avais plus aucun doute sur son innocence, je lui dis que je trouvais la démarche de son amie très-équivoque et fort peu susceptible d'une interprétation favorable. Je lui dis qu'abstraction faite du plaisir que j'avais de la voir, son amie m'avait joué un fort vilain tour qui devait souverainement me déplaire, sentant tout ce qu'il avait d'offensant.

— Je ne pense pas comme toi, me dit C. C. Ma chère M. M. sera parvenue, je ne sais comment, à savoir que tu étais mon amant avant de l'avoir connue. Elle a pu croire que tu m'aimais encore, et elle a pensé, car je connais son âme, qu'elle ne pouvait nous donner une plus grande preuve de son amour qu'en nous procurant, sans nous en prévenir, tout ce que deux amans qui s'aiment doivent le plus souhaiter. Elle a voulu nous rendre heureux, et je ne saurais lui en vouloir pour cela.

— Tu as raison de penser ainsi, ma chère amie; mais ma situation est bien différente de la tienne. Tu n'as pas un autre amant, et tu ne peux en avoir; mais moi, libre, et ne pouvant te voir, je n'ai pu résister aux charmes de M. M. J'en suis

éperdûment amoureux; elle le sait, et avec son esprit, elle n'a pu faire ce qu'elle a fait que pour me donner une marque de mépris. Je t'avoue que j'y suis sensible au suprême degré. Si elle m'aimait comme je l'aime, elle n'aurait jamais pu me faire la désolante politesse de t'envoyer ici à sa place.

— Je ne suis pas de ton avis, mon cher ami. Elle a l'âme aussi noble que le cœur généreux ; et de même que je ne suis pas fâchée que vous vous aimiez et que vous sachiez vous rendre heureux, comme ce lieu me l'assure, elle ne l'est pas que nous nous aimions ; elle est ravie au contraire de pouvoir nous montrer qu'elle en est contente. Elle a sans doute voulu te faire comprendre qu'elle t'aime pour toi-même, que tes plaisirs sont les siens et qu'elle n'est point jalouse que sa meilleure amie soit sa rivale. Pour te convaincre que tu ne dois pas être fâché qu'elle ait découvert notre secret, elle te déclare en me faisant venir ici à sa place, qu'elle est satisfaite que tu partages ton cœur entre elle et moi. Tu sais bien qu'elle m'aime et que je suis souvent sa femme ou son petit mari ; et comme tu ne trouves point mauvais que je sois ton rival et que je la rende souvent heureuse autant qu'il m'est possible, elle ne veut pas non plus que tu puisses te figurer que son amour ressemble à la haine; car tel est l'amour d'un cœur jaloux.

— Tu plaides comme un ange la cause de ton

amie ; mais ma chère petite femme, tu ne vois pas l'affaire dans son véritable jour. Tu as de l'esprit et l'âme pure ; mais tu n'as pas mon expérience. M. M. ne m'a aimé que par fantaisie, et elle sait bien que je ne suis pas assez sot pour prendre le change sur tout ceci. Je me trouve malheureux, et c'est là son ouvrage.

— J'aurais donc aussi raison de me plaindre d'elle ; car elle me fait voir qu'elle est maîtresse de mon amant, et qu'après s'en être emparée, elle n'a pas de peine de me le rendre. Elle me montre sans doute aussi qu'elle méprise la tendresse que j'ai pour elle, puisqu'elle me met dans le cas d'en donner des marques à un autre.

— Oh ! maintenant, mon cœur, tu déraisonnes, car les rapports qui existent entre vous sont d'une nature toute différente. Vos amours ne sont qu'un badinage, qu'une illusion des sens. Les plaisirs dont vous jouissez ensemble ne sont point exclusifs. Pour que vous fussiez jalouses l'une de l'autre, il faudrait que l'une des deux eût un amour pareil avec une autre femme : mais M. M. ne pourrait pas être fâchée que tu eusses un amant non plus que toi, si elle en avait un ; pourvu toutefois que cet amant ne fût pas celui de l'autre.

— C'est précisément notre cas ; et tu te trompes. Nous ne sommes point fâchées que tu nous aimes également. Ne t'ai-je pas écrit que je te cèderais si volontiers ma place ? Tu dois donc croire que je te méprise aussi ?

— Ma chère amie, le désir que tu avais de me céder ta place quand tu ne savais pas que j'étais heureux, venait plus de ton amitié que de ton amour, et pour le présent je dois être content que ton amour soit dominé par ton amitié; mais j'ai tout lieu d'être fâché que ce sentiment soit aussi celui de M. M. Je l'aime sans pouvoir l'épouser : me comprends-tu, mon ange? Quant à toi, certain que tu seras ma femme, je suis sûr de notre amour que la fréquentation fera renaître. Il n'en est pas de même de celui de M. M., qui ne reviendra plus. N'est-il pas humiliant pour moi de n'avoir su lui inspirer qu'un sentiment passager? Quant à toi, tu dois l'adorer. Elle t'a initiée dans tous ses mystères, et tu lui dois une amitié et une reconnaissance éternelles.

Il était minuit et nous continuions à perdre notre temps en propos de ce genre, quand la prudente concierge vint d'elle-même nous apporter un excellent souper. Je ne touchai à rien; j'avais le cœur trop gros; mais ma chère petite femme soupa de bon appétit. Je ne pus m'empêcher de rire en voyant une salade de blancs d'œufs, et C. C. trouva plaisant qu'on en eût ôté le jaune. Innocente, elle ne devinait pas l'intention de celle qui avait ordonné le menu. Pendant qu'elle soupait, je ne pus m'empêcher de la trouver embellie et formée : C. C. était une beauté parfaite; cependant je demeu-

rai froid. J'ai toujours cru qu'il n'y avait pas de mérite à se conserver fidèle à l'objet véritablement aimé.

Deux heures avant le jour, nous nous remîmes devant le feu, et C. C. me voyant triste, eut les égards les plus délicats pour ma situation : nulle agacerie, nulle position qui ne portât le caractère de la décence; et ses discours, tendres et mêlés d'un certain abandon, n'exprimèrent jamais l'ombre du reproche que j'aurais pu mériter par ma froideur.

Vers la fin de notre long entretien, elle me demanda ce qu'elle dirait à son amie quand elle serait de retour au couvent. Ma chère M. M. s'attend à me revoir joyeuse et pleine de reconnaissance pour le généreux présent qu'elle a cru me faire de cette nuit; mais que veux-tu que je lui dise?

— Toute la vérité. Ne lui cache pas surtout un mot de notre entretien, autant que ta mémoire te le retracera, et dis-lui particulièrement qu'elle m'a rendu malheureux pour longtemps.

— Non, je lui ferais beaucoup trop de peine, car elle t'aime tendrement, et elle chérit le médaillon qui contient ton portrait. Je ferai au contraire de mon mieux pour raccommoder cette brouillerie, et ce ne sera pas long, car mon amie n'a aucun tort, et tu n'es que piqué, mais sans raison. Je t'enverrai ma lettre par Laure, à moins

que tu ne me promettes toi-même d'aller la prendre chez elle.

— Tes lettres me seront toujours chères; mais tu verras que M. M. ne voudra pas en venir à une explication. Elle te croira sur tout, si ce n'est pourtant sur un article.

— Je le pense, et c'est sur la constance que nous avons eue de passer toute une nuit ensemble aussiinnocemment que pourraient le faire un frère et une sœur. Si elle te connaît comme moi, cela lui paraîtra impossible.

— Dans ce cas, dis-lui, si tu veux, tout le contraire.

— N'y compte pas. Je n'aime pas le mensonge, et certes, je n'en ferai pas un de cette nature : ce serait par trop mal à propos. Je ne t'en aime pas moins, mon ami, quoique dans cette nuit tu n'ais pas daigné me donner une seule preuve de ton amour.

— Crois, ma douce amie, que je suis malade de tristesse. Je t'aime de toute mon âme, mais je me trouve dans une situation....

— Tu pleures, mon ami, toi? oh! je t'en supplie, épargne mon cœur. Je suis au désespoir de t'avoir dit cela; mais sois sûr que je n'ai pas eu l'intention de te faire de la peine. Je suis certaine que dans un quart d'heure M. M. pleurera aussi.

Le carillon s'étant fait entendre, et n'espérant plus alors que M. M. parût pour se justifier, j'em-

brasse C. C., et après lui avoir remis la clé du casino, pour qu'elle la rendît de ma part à M. M., je me remasquai et je sortis, mon amie devant retourner à son couvent.

CHAPITRE VI.

Je cours grand risque de périr dans les lagunes. — Maladie. — Lettres de C. C. et de M. M. — Raccommodement. — Rendez-vous au casino de Muran. — J'apprends le nom de l'ami de M. M., et je consens à lui donner à souper à mon casino avec notre commune amante.

Il faisait un temps affreux. Le vent soufflait avec force et le froid était piquant. J'arrive sur la grève, je cherche de l'œil une gondole, j'appelle les barcarols; mais contrairement aux lois de police, il n'y avait ni barque ni batelier. Que faire? vêtu d'une simple toile, je n'étais guère dans un équipage à me promener sur le quai pendant une heure par le temps qu'il faisait. Je serais proba-

blement rentré au casino si j'en avais eu la clé; mais je portais la peine du dépit qui m'avait fait m'en dessaisir. Le vent m'enlevait, et je ne pouvais entrer dans aucune maison pour m'en garantir.

J'avais dans mes poches trois cents philippes que j'avais gagnés le soir au jeu et une bourse pleine d'or. Dans cet état, je devais craindre les voleurs de Muran, coupe-jarrets très-dangereux, assassins déterminés qui jouissent et abusent d'une sorte d'impunité, car ils ont plusieurs priviléges qui leur sont accordés par le gouvernement à cause des services qu'ils rendent dans les fabriques de glaces et dans les verreries dont l'île abonde. Pour empêcher leur émigration, le gouvernement leur accorde droit de bourgeoisie à Venise. Je devais craindre d'en rencontrer une couple qui, pour le moins, m'auraient laissé tout nu; car, par hasard, je n'avais pas même sur moi le petit couteau que, dans ma chère patrie, tous les honnêtes gens sont obligés de porter pour défendre leur vie. J'étais dans une situation fort pénible.

J'étais dans cette perplexité quand je crus apercevoir une faible clarté à travers les fentes d'une maisonnette. Je m'en approche et je frappe modestement au contrevent. On crie : Qui frappe? Et en même temps j'entends ouvrir le volet. Que voulez-vous? me dit un homme étonné de me voir habillé ainsi. Je lui compte en peu de paroles le cas où je me trouvais, et lui mettant un sequin

dans la main, je le prie de me laisser entrer pour me mettre à l'abri du mauvais temps. Vaincu par mon sequin plus que par mes paroles, il vient m'ouvrir la porte, j'entre, et lui promettant un autre sequin, je le prie d'aller me chercher une gondole pour me mener à Venise. Il s'habille à la hâte en remerciant Dieu, et sort en m'assurant qu'il ne tardera pas à m'en amener une. Je reste seul dans une pauvre chambre où toute sa famille, couchée dans un large et misérable lit, me regardait avec de grands yeux, tant mon costume leur paraissait singulier. Le bon homme revient une demi-heure après m'annoncer que les barcarols étaient au rivage, mais qu'ils voulaient être payés d'avance. Je me soumets à leur exigence, je lui donne un sequin, je le remercie et je pars.

Je m'embarque sans crainte en voyant deux barcarols vigoureux, et nous quittons aisément le rivage sans que le vent incommode la manœuvre; mais, dès que nous avons dépassé l'île, le vent nous prend avec une telle fureur, que je me vois en danger de périr si j'avance; car quoique je fusse bon nageur, je n'étais ni assez sûr de mes forces pour me sauver à la nage, ni pour pouvoir résister à la violence du courant. J'ordonne aux barcarols de se lier à l'île; mais ils me répondent que je n'avais pas affaire à des poltrons, et que je devais être tranquille. Connaissant le caractère de nos barcarols, je prends le parti de me taire.

Cependant les coups de vent se succédaient avec

force, les ondes écumeuses entraient dans la gondole, et mes deux rameurs, malgré leur intrépidité et leur vigueur, ne pouvaient plus la régir. Nous n'étions qu'à cent pas de l'embouchure du canal des Jésuites, lorsqu'un coup de vent furieux fit tomber le barcarol de poupe dans la mer, mais s'étant accroché à la gondole, il y remonta sans beaucoup de peine. Il avait perdu la rame, il en prit une autre; mais la gondole, virée de bord, avait déjà parcouru un grand espace par le travers. Le cas était pressant, et je n'avais pas envie de souper chez Neptune. Je jette une poignée de philippes (1) dans la gondole, et j'ordonne aux gondoliers de jeter dans la mer le *felce* qui recouvrait la barque. Le son de l'argent autant que l'aspect du danger fit que je fus obéi dans l'instant; et alors le vent ayant peu de prise, mes braves barcarols prouvèrent à Éole que leurs efforts étaient supérieurs aux siens; car, en moins de cinq minutes, nous entrâmes dans le canal des Mendians, d'où je me fis conduire à la rive du palais Bragadin. J'allai me coucher, bien couvert pour rappeler ma chaleur naturelle, mais rien ne put me faire goûter les douceurs d'un sommeil qui m'aurait remis dans mon assiette.

Cinq à six heures après, M. de Bragadin et ses deux inséparables amis vinrent me voir, et me trouvèrent dans le délire de la fièvre. Cela n'em-

(1) Monnaie de quinze francs.

pêcha pas mon respectable protecteur de rire en voyant sur le canapé l'habit de Pierrot. Après m'avoir fait compliment sur ce que j'avais su me tirer heureusement d'un aussi mauvais pas, ils me laissèrent tranquille. Le soir j'eus une sueur si abondante, qu'on fut obligé de me changer de lit; le lendemain, redoublement avec transport au cerveau; et le surlendemain, la fièvre ayant cessé, je me trouve comme perclus et souffrant horriblement d'une courbature. Sentant que je ne pouvais attendre du soulagement que d'un régime sévère, je pris mon mal en patience.

Le mercredi, de grand matin, Laure, la fidèle messagère, vint me trouver dans mon lit. Je lui dis que je ne pouvais ni lire ni écrire, et je la priai de revenir le lendemain. Elle mit sur un guéridon, près de mon lit, ce qu'elle avait à me remettre, et elle partit suffisamment instruite pour pouvoir informer C. C. de l'état où je me trouvais.

Vers le soir, me sentant un peu mieux, j'ordonnai à mon domestique de m'enfermer, et j'ouvris la lettre de C. C. La première chose que je vis et qui me fit grand plaisir, ce fut la clé du casino qu'elle me renvoyait : je m'étais déjà repenti de l'avoir renvoyée, car je commençais à sentir que j'avais tort. Ce fut absolument comme un baume qui me rafraîchit le sang. Le second objet, non moins cher après le retour de la précieuse clé, ce fut une lettre de M. M. dont je m'empres-

sai de rompre le cachet, et je lus avec avidité ce qui suit :

« Les détails que vous avez lus, ou que vous allez lire dans la lettre de mon amie, vous feront oublier, je l'espère, la faute que j'ai commise, bien innocemment, car j'espérais au contraire vous faire le plus grand plaisir. J'ai tout vu, tout entendu, et vous ne seriez pas sorti en laissant la clé, si je n'avais eu le malheur de m'endormir une heure avant mon départ. Reprenez cette clé et revenez au casino demain au soir puisque le ciel vous a sauvé de la tempête. Votre amour vous autorise peut-être à vous plaindre, mais non à maltraiter une femme qui certainement ne vous a donné aucune marque de mépris. »

Je lus ensuite la lettre de ma chère C. C., et je la rapporte parce que je la crois intéressante.

« Je te prie, mon cher mari, de ne point me renvoyer cette clé, à moins que tu ne sois devenu le plus cruel des hommes, et que tu ne te plaises à tourmenter deux femmes qui t'aiment ardemment et qui t'aiment pour toi-même. Connaissant ton excellent cœur, j'ose être certaine que tu iras au casino demain au soir et que tu te raccommoderas avec M. M., qui ne peut pas s'y rendre ce soir. Tu verras que tu as tort, mon cher ami, et que loin de te mépriser, ma chère amie

ne voit que toi dans l'univers. Voici en attendant tout ce que tu ne sais pas et que tu dois être curieux d'apprendre.

« Un instant après que tu fus parti par un temps affreux qui m'a causé les plus vives angoisses, et au moment où je voulais retourner au couvent, je fus fort surprise de voir devant moi ma chère M. M. qui, d'un endroit caché, avait entendu tout ce que tu avais dit. Elle avait été plusieurs fois tentée de se montrer, mais elle avait toujours été arrêtée par la crainte de venir mal à propos et d'empêcher le raccommodement qu'elle croyait inévitable entre deux amans qui s'aiment. Malheureusement le sommeil l'avait gagnée avant ta sortie et elle ne se réveilla qu'au bruit du carillon lorsqu'il n'était plus temps de te retenir, étant parti avec la précipitation d'un homme qui fuit quelque grand péril. Dès que je la vis, je lui remis la clé que je ne connaissais pas, et mon amie poussa un profond soupir. Je te conterai tout, me dit-elle, quand nous serons rentrées, et nous partîmes par un temps affreux, tremblant pour toi et ne pensant guère à nous-mêmes. Aussitôt que nous fûmes au couvent, je me remis dans mon costume ordinaire et M. M. se coucha. Je m'assis auprès de son chevet et voici ce qu'elle me dit :

« Lorsque tu me laissas la bague pendant que ta tante t'avait fait appeler, je l'examinai tant que je soupçonnai le petit point bleu de cacher le res-

sort, et ayant pris une épingle, je le fis sauter, et je ne saurais te peindre ma joie quand je reconnus que nous aimions le même homme; mais je ne saurais non plus te dire la peine que je ressentis en songeant que j'usurpais tes droits. Cependant enchantée de cette découverte, je conçus de suite le projet de la faire servir à te procurer le plaisir de souper avec lui. Je refermai la bague et je te la rendis en faisant semblant de n'avoir rien découvert. Je me trouvais dans cet instant la plus heureuse des femmes. Connaisant ton cœur, sachant que tu savais que ton amant m'aimait, puisque je t'avais innocemment montré son portrait, et jouissant du bonheur de voir que tu n'en étais pas jalouse, je me serais trouvée méprisable, si j'eusse pu nourrir des sentimens différens des tiens, d'autant plus que tes droits sur lui étaient bien autrement fondés que les miens. Quant au mystère que tu m'as toujours fait du nom de ton amant, il m'a été facile de deviner que ce n'était que par son ordre, et j'ai admiré dans ta discrétion la noblesse de tes sentimens et la bonté de ton cœur. Ton amant, selon moi, devait craindre de nous perdre l'une et l'autre, si nous venions à découvrir qu'aucune des deux ne possédait son cœur entièrement. Je ne saurais te dire la peine que j'ai éprouvée en réfléchissant qu'après m'avoir vue en possession de son portrait, tu continuais à te montrer la même, quoique tu ne pusses douter que tu n'étais plus l'unique objet de son amour.

Je n'ai plus eu qu'une idée, celle de vous prouver à tous deux que M. M. est digne de votre tendresse, de votre amitié et de votre estime. Ma satisfaction était inconcevable quand je me représentais que nous allions tous trois devenir cent fois plus heureux; car avoir un secret pour un être qu'on chérit, c'est un tourment insupportable. Je t'ai substituée à moi, et cela me paraissait un chef-d'œuvre. Tu as permis que je t'habillasse en nonne, et avec une complaisance qui ne peut être comparée qu'à ton entière confiance en moi, tu es allée à mon casino sans savoir où tu allais. Aussitôt que tu fus descendue, la gondole revint et je me rendis dans un endroit que notre ami connaît, et d'où, sans être vue, je pouvais suivre tous vos mouvemens et entendre toutes vos paroles. J'étais l'auteur de la pièce; il était naturel que je fusse spectatrice, d'autant plus que je me croyais sûre de ne rien voir, de ne rien entendre qui ne me fût très-agréable.

« Je suis arrivée au casino un quart d'heure après toi, et il me serait impossible de te rendre le charme de ma surprise en voyant ce cher Pierrot qui nous a tant amusées au parloir et que nous n'avons pas eu l'instinct de reconnaître. Mais à son apparition s'est borné tout le plaisir que j'ai eu. Ma crainte, mon étonnement, mon trouble, ont commencé à l'instant même où j'ai vu l'effet que l'attente trompée avait produite sur lui, et je me suis sentie malheureuse. Notre amant a pris

la chose de travers ; il est parti désespéré ; il m'aime encore, mais il ne pense plus à moi que pour tâcher de m'oublier : il n'y réussira que trop. Le renvoi de cette clé m'annonce déjà qu'il ne retournera plus au casino. Nuit fatale ! Quand je n'avais que l'intention de faire trois heureux, comment ai-je pu faire tout le contraire ! j'en mourrai, mon amie, si tu ne parviens pas à lui faire entendre raison ; car je sens que sans lui je ne saurais vivre. Tu as certainement le moyen de lui écrire ; tu le connais, tu sais son nom ; de grâce renvoie-lui cette clé avec une lettre qui le persuade de venir au casino demain ou après-demain pour me parler au moins une seule fois, et j'espère le convaincre de mon amour et de mon innocence. Repose-toi aujourd'hui, ma chère amie, mais demain écris-lui toute la vérité : ais pitié de ta pauvre amie, et pardonne-lui d'aimer ton amant. Je lui écrirai aussi deux mots que tu mettras dans ta lettre. Je suis cause qu'il ne t'aime plus, tu devrais me haïr, et tu daignes m'aimer encore. Je t'adore ; j'ai vu ses pleurs ; j'ai vu combien son âme sait aimer : je le connais actuellement. Je ne savais pas qu'il y eût des hommes qni aimassent ainsi. J'ai passé une nuit horrible. Ne me crois pas fâchée, ma tendre amie, que tu lui ais confié que nous nous aimons comme deux amans ; cela ne me déplaît pas, et ce n'est point une indiscrétion vis-à-vis de lui, car il a l'esprit aussi libre qu'il a le cœur bon.

« Les larmes la suffoquaient ; je tâchai de la consoler, et c'est bien volontiers que je lui ai promis de t'écrire. Elle n'a pas fermé l'œil de la journée ; mais moi j'ai dormi quatre heures d'un profond sommeil.

« Quand nous fûmes levées, nous trouvâmes le couvent rempli de mauvaises nouvelles qui nous intéressaient plus qu'on ne croyait. On disait qu'une heure avant le jour une barque de pêcheurs s'était perdue dans la lagune, que deux gondoles avaient été renversées et que ceux qui étaient dedans avaient péri. Figure-toi notre angoisse ! nous n'osions point faire des questions, mais c'était l'heure où tu m'avais quittée, et nous faisions les plus sinistres rapprochemens. Nous sommes remontées ; M. M. s'est évanouie. Plus courageuse qu'elle, je lui disais que tu étais bon nageur ; mais tout cela ne la rassurait pas et elle s'est mise au lit avec le frisson de la fièvre. Nous étions dans cet état quand ma tante, qui est fort gaie, est entrée chez nous en riant pour nous conter que dans la tempête le même Pierrot qui nous avait tant fait rire avait manqué de se noyer. Ah ! pauvre Pierrot ! lui dis-je, contez-nous cela, ma chère tante. Je suis bien aise qu'il se soit sauvé. Qui est-il ? le sait-on ? Oh ! oui, me répondit-elle, on sait tout, car ce sont nos gondoliers qui l'ont reconduit chez lui. Le barcarol de proue vient de nous dire que Pierrot ayant passé la nuit au bal de Briati, ne trouva pas de gondole au trajet

quand il voulut rentrer à Venise, et que nos gondoliers vinrent le passer pour un sequin. Le poupier est tombé dans la mer, mais alors le brave Pierrot, jetant des poignées d'argent sur la *zenia* (1), a jeté le *felce* dans l'eau, et le vent alors ayant peu de prise, ils sont heureusement rentrés à Venise par le canal des Mendians. Les barcarols fort heureux se sont partagés ce matin trente philippes qu'ils ont ramassés dans la gondole, ensuite ils ont eu le bonheur de retrouver le *felce*. Pierrot se souviendra de Muran et du bal de Briati. Le barcarol dit que c'est le fils de M. de Bragadin, frère du procurateur : ils l'ont conduit au palais presque mort de peur et de froid, car il n'était vêtu qu'en toile et n'avait point de manteau.

« Quand ma tante a été sortie, nous nous sommes regardées quelques instans sans proférer un mot; mais nous sentions que cette nouvelle venait de nous rendre à la vie. M. M. m'a demandé en souriant s'il était vrai que tu fusses le fils de M. de Bragadin. On peut, lui ai-je répondu, se figurer cela entre les choses possibles, mais le nom qu'il porte n'indique pas que notre amant soit le bâtard de ce seigneur et moins encore son fils légitime, car M. de Bragadin n'a jamais été marié. Je serais, dit-elle, bien fâchée qu'il fût son fils. J'ai cru alors ne pouvoir plus me dispenser de lui dire ton vrai nom, la démarche que M. de Bragadin

(1) Tapis des gondoles.

avait faite auprès de mon père pour m'obtenir pour ton épouse, et que la conséquence de cette démarche avait été de me faire mettre au couvent. Ainsi, mon bien-aimé, ta petite femme n'a plus de secrets à garder vis-à-vis de M. M., et j'espère que tu ne m'accuseras pas d'indiscrétion ; car il vaut mieux que notre chère amie sache toute la vérité que de ne la savoir qu'à demi mêlée de mensonges. Ce que nous avons trouvé de plaisant, comme tu peux te le penser, c'est la certitude où l'on est que tu as passé la nuit au bal de Briati. Quand le monde ne sait pas tout, il invente, et le vraisemblable occupe souvent la place du vrai et parfois très-à-propos. Ce qu'il y a de vrai, c'est que cet éclaircissement a répandu du baume dans le sang de notre amie, qui se trouve tout-à-fait bien. Elle a passé une très-bonne nuit, et l'espoir qu'elle a de te voir au casino lui a rendu toute sa beauté. Elle a lu cette lettre trois ou quatre fois et elle m'a couverte de baisers. Il me tarde de pouvoir lui remettre celle que tu vas lui écrire. La messagère attendra. Je te verrai peut-être encore au casino, et, j'en suis sûre, de meilleure humeur. Adieu. »

Il n'en fallait pas tant pour me réduire à la raison. A la fin de cette lecture je me trouvai l'admirateur de C. C. et l'adorateur ardent de M. M. Mais hélas! j'étais perclus quoique sans fièvre. Certain que Laure reviendrait le lende-

main de bonne heure, je ne pus m'empêcher d'écrire à l'une et à l'autre; peu à la vérité, mais assez pour les assurer que la raison était rentrée en possession de mon pauvre cerveau. Je dis à C. C. qu'elle avait bien fait de dire mon nom à son amie, d'autant mieux que n'allant plus à leur messe, je n'avais aucun motif légitime de céler mon nom. Quant au reste, elle devait être certaine que je reconnaissais mes torts et que j'en donnerais les plus grandes preuves à M. M. aussitôt que je me reverrais en état d'aller à son casino.

Voici la lettre que j'écrivis à mon adorable religieuse.

« J'avais laissé à C. C. la clé de ton casino pour qu'elle te la remît, ma charmante amie, et cela parce que je me croyais joué, méprisé par la volonté déterminée de l'être que j'adore. Dans cette erreur, je me figurais indigne de me remontrer à tes yeux, et malgré l'amour, je frémissais d'horreur. Telle fut sur moi la force d'une action qui m'aurait paru admirable, si mon amour-propre peut-être ne m'eût fasciné la vue, ou plutôt bouleversé ma raison. Pour cela, mon adorable amie, il aurait fallu que mon esprit fût à la hauteur du tien, et j'ai prouvé qu'il n'en est rien. Je te cède en tout, si ce n'est en passion, ce dont je te convaincrai à notre première entrevue en te demandant à genoux un généreux pardon. Crois, femme

admirable, que si je désire vivement de recouvrer la santé, ce n'est que pour te prouver par un redoublement d'amour combien je suis honteux de mes torts. Ma douloureuse courbature m'a seule empêché hier de répondre à ta petite lettre, de t'exprimer mes regrets et l'amour que ta générosité mal récompensée a redoublé en moi. Sois sûre qu'au milieu des lagunes, au moment de périr, je ne regettais que toi, je n'épouvais d'autre regret que de t'avoir outragée. Mais dans le malheur qui me menaçait, femme adorable, je ne voyais qu'une juste punition de mes torts. Si je ne t'avais pas cruellement renvoyé la clé du casino, j'y serais revenu sans doute, et alors j'aurais évité la peine de mes torts et les douleurs que je souffre en expiation de mon offense. Je te remercie mille fois de m'avoir rendu à moi-même, et sois sûre qu'à l'avenir je me tiendrai mieux sur mes gardes : rien ne pourra plus me porter à douter de ta tendresse. Mais, adorable amie, que dis-tu de C. C.? n'est-elle pas un ange incarné qui ne peut être comparé qu'à toi? Tu nous aimes tous les deux, et tu nous chéris également. Il n'y a que moi de faible et d'imparfait, et vous me faites rougir de moi-même. Je sens pourtant que je donnerais sans hésiter ma vie pour elle comme pour toi. J'ai une curiosité que je n'ose point confier au papier, mais que tu satisferas la première fois que j'aurai le bonheur de te voir. Ce sera beaucoup si dans deux jours je suis en état de me

rendre au casino, qui pour cette fois deviendra le temple d'expiation. Je t'avertirai deux jours à l'avance. En attendant, daigne t'occuper un peu de moi et être bien sûre de toute ma tendresse. Adieu. »

Le lendemain, Laure me trouva sur mon séant et promettant santé. Je la priai de dire de vive voix à C. C. que je me trouvais beaucoup mieux, et après lui avoir remis la lettre que j'avais écrite, elle partit en me remettant une lettre de ma petite femme, dans laquelle j'en trouvai une de M. M. Ces deux lettres ne contenaient que des tendresses, l'expression de leur crainte sur ma santé et des vœux ardens pour mon rétablissement.

Six jours après, me trouvant bien, j'allai au casino de Muran où la concierge me remit une lettre de M. M. Elle me disait qu'elle mourait d'impatience de me savoir rétabli et en possession de son casino avec tous les droits que je devais y conserver toujours. Marque-moi, je t'en supplie, me disait-elle, quand tu crois que nous nous reverrons, à Muran ou à Venise, à ta volonté. Compte, ajoutait-elle, que partout nous serons sans témoin. Je lui répondis de suite que nous nous reverrions le surlendemain au lieu même où j'étais; car c'était au même endroit où je l'avais offensée que je devais recevoir son amoureuse absolution.

Je brûlais de la revoir, car j'avais honte d'avoir pu être injuste à son égard, et il me tardait de réparer mes torts. Connaissant son caractère et réfléchissant dans le calme, il me paraissait évident que ce qu'elle avait fait, bien loin d'être un indice de mépris, était un effort raffiné d'un amour qui n'avait pour objet que moi-même. Depuis qu'elle avait découvert que j'étais l'amant de sa jeune amie, pouvait-elle se figurer que je l'aimais uniquement! De même que l'amour qu'elle avait pour moi ne l'empêchait pas d'être complaisante avec l'ambassadeur, elle supposait que je pouvais l'être avec C. C. Elle ne pensait pas à la constitution différente des deux sexes et aux priviléges dont jouissent les femmes.

Aujourd'hui que les ans ont blanchi mes cheveux et amorti l'ardeur de mes sens, mon imagination plus calme me fait penser différemment; et je sens bien que ma belle nonne pêchait contre la pudeur et la modestie, qui sont les plus beaux apanages de la plus belle moitié du genre humain; mais si cette femme vraiment unique ou au moins rare, avait ce travers qu'alors je taxais de vertu, au moins était-elle exempte de ce venin affreux qu'on nomme jalousie; passion malheureuse qui dévore l'être infortuné qui en est atteint et qu dessèche l'objet qui la fait naître et sur lequel elle se déverse.

Deux jours après, le 4 février 1754, j'eus le bonheur de me retrouver tête-à-tête avec mon

ange. Elle était vêtue en religieuse. Comme nous nous croyions réciproquement coupables, dès que nous nous aperçûmes, par un mouvement spontané, nous tombâmes à genoux l'un aux pieds de l'autre, ou plutôt genoux contre genoux. Nous avions tous deux maltraité l'amour; elle en le traitant en enfant, moi en l'adorant en janséniste. Mais quel langage aurait pu convenir aux excuses que nous devions nous faire, aux pardons que nous devions obtenir? le baiser, ce langage muet et expressif, cet attouchement délicat et voluptueux qui fait circuler le sentiment dans toutes les veines, qui exprime tout à la fois ce que sent le cœur et ce qu'arrange l'esprit; ce langage fut le seul que nous employâmes, et sans avoir articulé une syllabe : lecteur, ah! que nous fûmes bientôt d'accord!

Au comble de l'attendrissement, impatiens de nous donner des preuves de la sincérité de notre retour et du feu qui nous dévorait, nous nous levâmes sans nous dessaisir, et tombant en groupe sur le sopha voisin, nous y restâmes jusqu'à l'arrivée d'un long soupir que nous n'aurions pas voulu arrêter quand nous aurions su qu'il dût être le dernier.

C'est ainsi que s'opéra l'heureuse réconciliation; et la tranquillité que laisse à l'âme la satisfaisante persuasion, ayant pour ainsi dire doublé notre bonheur, nous partîmes ensemble d'un éclat de rire en nous apercevant que j'étais encore en

manteau et en baüte. Après avoir bien ri, je me démasquai, et je lui demandai s'il était bien vrai que notre réconciliation n'eût pas eu de témoin.

Elle prit un flambeau, et me prenant par la main. Viens, me dit-elle. Elle me mena dans la chambre, où était une grande armoire que j'avais déjà jugée dépositaire du grand secret. Elle l'ouvrit, et après avoir poussé une planche à coulisse, je vis une porte par laquelle nous entrâmes dans un joli cabinet muni de tout ce qui pouvait être nécessaire à quelqu'un qui voulait y passer plusieurs heures. A côté du sopha se trouvait une planche mouvante; M. M. la tira, et par vingt trous à quelque distance les uns des autres, je vis toutes les parties de la chambre où le curieux ami de ma belle avait pu voir avec facilité les six actes de la pièce que la nature et l'amour avaient arrangée, et je pense qu'il n'avait pas dû être mécontent des acteurs. Actuellement, me dit M. M., je vais satisfaire à la curiosité que tu as eu la prudence de ne pas confier au papier.

— Mais tu ne peux savoir.....

— Tais-toi, mon cœur; l'amour ne serait pas divin s'il n'était devin : il sait tout, et pour preuve, n'est-il pas vrai que tu désires savoir si l'ami n'était pas avec moi pendant la fatale nuit qui m'a coûté tant de larmes?

— Précisément.

— Eh bien! oui, il y était, et tu ne dois pas en être fâché, car tu as achevé de l'enchanter. Il a

admiré ton caractère, ton amour, tes sentimens et ta probité : il ne pouvait se taire sur l'étonnement que lui occasione la rectitude de mon instinct, ni assez approuver la passion que tu m'as inspirée. C'est lui qui me consola le matin en m'assurant qu'il était impossible que tu ne revinsses pas à moi dès que je t'aurais fait connaître mes sentimens, la loyauté de mon intention et ma bonne foi.

— Mais vous devez vous être souvent endormis ; car sans un vif intérêt, il n'est pas possible de passer ainsi huit heures dans l'obscurité et le silence.

— Nous étions mus par l'intérêt le plus vif; d'ailleurs nous n'étions dans l'obscurité que lorsque nous tenions ces trous ouverts. Pendant que nous soupâmes la planche était relevée, et nous écoutions dans le plus grand silence jusqu'à vos moindres propos. L'intérêt qui tenait mon ami éveillé surpassait, s'il est possible, celui que vous m'inspiriez. Il me dit qu'il n'avait jamais été plus à portée d'étudier le cœur humain que dans cette occasion, et que tu ne dois jamais avoir passé une nuit aussi pénible. Tu lui faisais pitié. Nous fûmes enchantés de C. C. ; car il est inconcevable qu'une jeune personne de quinze ans raisonne comme elle l'a fait pour me justifier, sans autres moyens que la nature et la vérité, à moins d'avoir l'âme d'un ange. Si tu l'épouses, tu auras une femme divine. Je serai malheureuse en la perdant, mais

ton bonheur me dédommagera de tout. Sais-tu, mon ami, que je ne comprends pas plus comment tu as pu t'amouracher de moi après l'avoir connue, que je ne puis concevoir comment elle ne me déteste pas depuis qu'elle sait que je lui ai ravi ton cœur? Ma chère C. C. a véritablement quelque chose de sublime dans le sentiment. Et sais-tu pourquoi elle t'a confié ses amours stériles avec moi? C'est, m'a-t-elle dit, pour décharger sa conscience de l'espèce d'infidélité qu'elle te fait.

— Croit-elle me devoir toute sa fidélité, en me sachant si peu fidèle?

— Elle est extrêmement délicate et consciencieuse; et se croyant parfaitement ta femme, elle ne se croit pas en droit de contrôler tes actions, tandis qu'elle est persuadée qu'elle te doit compte de toutes les siennes.

— Noble fille!

La prudente concierge ayant servi le souper, et nous étant mis à table, M. M. observa que j'avais maigri. Les souffrances physiques n'engraissent pas, lui dis-je, et les peines morales dessèchent. Mais nous avons assez souffert l'un et l'autre, et nous devons être assez sages pour ne rien rappeler de ce qui peut nous être pénible.

— Oui, mon ami; je pense comme toi: les instans que l'homme est forcé de céder au malheur ou à la souffrance, sont autant de déductions faites

à la vie, mais on double l'existence quand on a le talent de multiplier le plaisir de quelque nature qu'il soit.

Nous nous égayâmes à nous rappeler les dangers passés, la mascarade de Pierrot, le bal de Briati, où on lui avait assuré qu'il y avait un autre Pierrot. M. M. admirait le prodigieux effet du déguisement, car, me disait-elle, le Pierrot du parloir me paraissait plus grand et plus mince que toi. Si le hasard ne t'avait pas fait prendre la gondole du couvent, et que tu n'eusses pas eu la bizarre idée de te déguiser en Pierrot, je n'aurais pu savoir qui tu étais, car mes compagnes ne se seraient pas intéressées à ton sort. J'ai été ravie d'aise en apprenant que tu n'es pas patricien, comme je le craignais; car si tu l'étais, il pourrait à la longue m'arriver quelque mésaventure désespérante.

Je savais fort bien ce qu'elle devait craindre; mais faisant l'ignorant : Je ne conçois pas, lui dis-je, ce que tu pourrais craindre si j'étais patricien.

— Mon cher ami, je ne puis te parler ouvertement qu'autant que tu me donneras ta parole de faire ce que je demanderai.

— Quelle difficulté, ma chère, puis-je avoir à faire tel plaisir que tu pourras désirer, pourvu qu'il ne compromette pas mon honneur? Tout maintenant n'est-il pas commun entre nous? Parle, mon cœur, dis-moi tes raisons et compte sur ma

tendresse ; elle te répond de ma complaisance pour tout ce qui pourra te faire plaisir.

— Fort bien. Je te demande à souper dans ton casino avec mon ami qui meurt d'envie de faire ta connaissance.

— Et après souper, je prévois que tu t'en iras avec lui ?

— Tu sens bien que le masque des convenances l'exige.

— Et ton ami sans doute sait déjà qui je suis ?

— J'ai cru devoir le lui dire ; car sans cela il n'aurait pas osé se promettre le plaisir de souper avec toi et surtout chez toi.

— J'y suis, et je devine que ton ami est un ministre étranger.

— Précisément.

— Mais je puis espérer sans doute qu'il me fera l'honneur de ne point garder son incognito ?

— Cela va sans dire ; je te le présenterai dans toutes les formes en déclinant son vrai nom et ses qualités politiques.

— C'est à merveille, mon cœur, et avec ces dispositions, pouvais-tu me supposer difficile à t'accorder ce plaisir, quand tu ne saurais toi-même m'en faire un plus grand ? Fixe le jour, et compte que je l'attendrai avec impatience.

— J'aurais été certaine de ta complaisance, si tu ne m'avais accoutumée à douter.

— Je mérite cette pointe.

— Mais j'espère que tu ne feras qu'en rire.

Maintenant je suis contente. Notre ami est M. de Bernis, ambassadeur de France. Il viendra masqué, et dès qu'il aura levé son masque, je te le présenterai. Songe que tu ne dois pas ignorer qu'il est mon amant, mais tu dois croire qu'il n'est pas à part de notre tendresse.

—Ainsi le veut le masque des convenances, et tu seras, je l'espère, contente de mon urbanité. Ce souper me charme en idée, et j'espère qu'il me ravira en réalité. Tu avais bien raison, ma chère amie, de redouter que je fusse patricien, car dans ce cas messieurs les inquisiteurs d'état, qui trop souvent ne cherchent qu'à faire parade de leur zèle, n'auraient manqué de s'en mêler, et je tremble à l'idée des affreuses conséquences que cela aurait pu avoir. Moi sous les Plombs, toi déshonorée, l'abbesse, le couvent : juste ciel! Oui, si tu m'avais communiqué tes idées, je t'aurais dit qui j'étais, et puis je l'aurais pu d'autant mieux que ma réserve ne venait que de la crainte que j'avais d'être connu, et qu'alors le père de C. C. ne la mît dans un autre couvent. Mais peux-tu me dire quel jour le souper aura lieu? j'ai une véritable impatience de le savoir fixé.

— C'est aujourd'hui le 4, eh bien? dans quatre jours.

— Ce sera donc le 8?

— Précisément. Nous nous rendrons chez toi après le second ballet de l'Opéra. Donne-moi les renseignemens les plus exacts pour que nous

puissions trouver ton casino sans interroger personne.

Je me mis à son bureau et je lui donnai tous les renseignemens nécessaires pour aller par terre ou par eau. Heureux de cette charmante partie, je priai mon amante d'aller se coucher, mais je lui fis observer qu'étant convalescent et ayant soupé de bon appétit, il serait possible que j'offrisse mes premiers hommages à Morphée. S'arrangeant à la circonstance, elle mit le réveillon à dix heures et nous couchâmes dans l'alcove. Dès que nous fûmes éveillés, l'amour réclama sa part, et il n'eut pas à se plaindre; mais vers le minuit nous nous endormîmes sur le fait, bouche à bouche, et nous nous retrouvâmes dans la même position le matin, au moment de nous séparer. Cependant quoique le temps pressât, nous ne pûmes nous résoudre à nous dire adieu sans faire encore une libation à Vénus.

Je restai au casino après le départ de ma belle nonne, et je dormis jusqu'à midi. Dès que je fus habillé je retournai à Venise, et mon premier soin fut d'aller prévenir mon cuisinier pour que le souper du 8 fût digne des convives et de moi.

CHAPITRE VII.

Je soupe en tiers avec M. de Bernis, ambassadeur de France, à mon casino. — Proposition de M. M.; je l'accepte. — Suites. — C. C. me devient infidèle sans que je puisse m'en plaindre.

La partie que j'avais arrangée avec ma chère M. M. me comblait de joie, et il semble que j'aurais dû être heureux. Je ne l'étais pas cependant; mais d'où venait l'inquiétude dont j'étais tourmenté? D'où elle venait! de ma fatale habitude de jouer. Cette passion était enracinée en moi : vivre et jouer étaient deux choses identiques; or ne pouvant point tailler, j'allais ponter à la redoute et j'y perdais matin et soir : cela me ren-

dait malheureux. On me demandera sans doute, pourquoi jouiez-vous, n'en ayant pas besoin, puisque vous ne manquiez de rien et que vous aviez tout l'argent que vous pouviez désirer pour satisfaire à vos fantaisies? Cette question serait embarrassante, si je ne m'étais fait une loi de dire vrai. Eh bien! messieurs les curieux, si je jouais avec la presque certitude de perdre, quoique personne peut-être n'ait été plus que moi sensible aux pertes faites au jeu, c'est que j'avais en moi le démon de l'avarice; c'est que j'aimais la dépense, la prodigalité même, et que le cœur me saignait quand j'étais obligé de dépenser d'autre argent que celui que j'avais gagné au jeu. C'était là un vilain défaut, lecteur, et je ne m'en défends pas. Quoi qu'il en soit, pendant les quatre jours d'attente, je perdis tout l'or que M. M. m'avait fait gagner.

Au jour ardemment attendu, je me rendis à mon casino où, à l'heure convenue, je vis paraître M. M. et son ami qu'elle me présenta dans toutes les formes aussitôt qu'il eut ôté son masque. Il me tardait, monsieur, me dit l'ambassadeur, de renouer connaissance avec vous depuis que madame m'a dit que nous nous étions connus à Paris.

Tout en parlant ainsi, il me regardait avec attention comme pour se rappeler quelqu'un qu'on a perdu de vue. Afin de le mettre à son aise, je lui dis que nous ne nous étions point parlé,

qu'ainsi il ne m'avait pas assez regardé pour pouvoir se rappeler mes traits. J'ai eu, lui dis-je, l'honneur de dîner avec votre excellence chez M. de Mocenigo; mais vous fûtes constamment occupé de mylord Marschal, ministre du roi de Prusse, et je n'eus pas l'avantage d'attirer un instant votre attention. Comme vous deviez partir pour venir ici quatre jours après, vous fîtes hâte, et presque immédiatement après le dîner, vous prîtes congé. Je n'ai plus eu l'honneur de vous voir depuis.

— Je vous remets actuellement, me dit-il, car je me souviens d'avoir demandé à quelqu'un si vous n'étiez pas le secrétaire d'ambassade. A compter de ce jour, nous ne nous oublierons plus, car les mystères qui nous unissent sont de nature à établir entre nous une intimité durable.

Le rare couple ne tarda pas à se mettre à l'aise, et bientôt nous nous mîmes à table dont, comme de raison, je fis les honneurs. Le ministre, bon gourmet, trouvant mes vins excellens, fut charmé d'apprendre que je les tenais du comte d'Algarotti, qui était réputé pour avoir les meilleurs.

Mon souper fut délicat, abondant et varié, et ma conduite à l'égard du beau couple fut celle d'un particulier qui recevait à souper son souverain et sa maîtresse. Je voyais M. M. enchantée de mes procédés respectueux envers elle, et de tous les propos par lesquels je sus engager l'ambassadeur à m'écouter avec le plus grand intérêt.

Le sérieux d'une première rencontre n'empêcha point la fine plaisanterie, car M. de Bernis sous ce rapport était Français dans toute la force du terme. J'ai beaucoup voyagé, beaucoup étudié les hommes individuellement et en masse, mais je n'ai trouvé la vraie sociabilité que chez les Français; car eux seuls savent plaisanter, et la plaisanterie fine et délicate, en animant la conversation, fait le charme de la société.

Tout pendant ce joli souper fut accompagné du mot pour rire, et l'aimable M. M. fit tomber adroitement la conversation sur la combinaison romanesque qui lui avait fait faire ma connaissance. Cela menait naturellement à parler de ma passion pour C. C., et elle fit de cette charmante personne une description si intéressante que l'ambassadeur l'écouta avec toute l'attention d'un homme qui ne l'aurait jamais vue. C'était là son rôle, car il ignorait que je susse qu'il était dans la cachette le soir de ma sotte entrevue avec elle. Il lui dit qu'elle lui aurait fait le plus grand des plaisirs, si elle l'avait amenée à souper avec nous. J'aurais dû, lui répondit la fine nonne, braver trop de dangers, courir trop de risques; mais, ajouta-t-elle en s'adressant à moi d'un air aussi noble que complaisant, si cela vous faisait plaisir, je pourrais vous faire souper chez moi avec elle, car nous couchons dans la même chambre.

Cette offre m'étonna beaucoup; mais ce n'était pas l'instant de montrer ma surprise. On ne peut,

madame, lui répliquai-je, rien ajouter au plaisir qu'on a de se trouver avec vous; cependant j'avoue que je ne serais pas insensible à cette faveur.

— Eh bien ! j'y penserai.

— Mais, dit alors l'ambassadeur, je crois que si je dois être de la partie, il serait bon que vous l'en prévinssiez.

— Ce n'est pas nécessaire, lui dis-je, car je lui écrirai de faire aveuglément tout ce que lui dira madame. Je m'acquitterai de ce devoir dès demain.

Je priai l'ambassadeur de se disposer à beaucoup d'indulgence pour une fille de quinze ans qui n'avait pas l'usage du monde. Après cela je je lui contai l'histoire d'O-Morphi, et cette narration lui fit le plus grand plaisir. Il me pria de lui faire voir son portrait. Il m'apprit qu'elle était toujours au parc aux cerfs où elle faisait les délices de Louis XV et qu'elle en avait déjà eu un enfant. Mes convives partirent à huit heures (1) fort contens, et je restai seul au casino.

Le lendemain matin, pour tenir la promesse que j'avais faite à ma belle religieuse, j'écrivis à C. C. sans la prévenir qu'une quatrième personne serait de la partie, et ayant remis ma lettre à Laure, je me rendis au casino de Muran, où la concierge me remit de M. M. la lettre suivante :

(1) Après minuit.

« Je ne pourrais pas, mon tendre ami, espérer une nuit tranquille, si avant de me coucher je ne déchargeais pas mon âme d'un scrupule qui me pèse. Il se peut que tu n'ais approuvé le projet de souper en quatre avec notre amie que par simple politesse. Sois vrai, mon cœur, car si tu ne vois pas cette partie avec plaisir, je la ferai s'évaporer en fumée sans te compromettre le moins du monde : fie-t'en à moi. Dans le cas où tu y consentiras de bon cœur, tout se fera comme il a été dit. Crois que j'aime encore plus ton âme que ton cœur, je voulais dire que ta personne. Addio. »

Sa crainte était naturelle, mais une fausse honte m'empêchait de me dédire. M. M. me connaissait bien, et en habile tacticienne, elle me prenait par mon côté faible.

Voici la réponse que je lui fis.

« Je m'attendais à ta lettre, ma chère amie, et tu n'en douteras pas; car comme tu me connais bien, tu dois savoir que je te connais aussi. Oui, je connais ton esprit, et je sais quelle idée tu dois avoir du mien, puisque par mes sophismes je me suis montré à tes yeux dans toute ma faiblesse et dans toute mon irritabilité. J'en fais ma pénitence, mon amie, quand je songe que t'étant devenu suspect, ta tendresse doit s'être un peu affaiblie. Oublie mes visions, je t'en prie, et crois qu'à l'avenir mon âme sera à l'unisson de la tienne.

Le souper concerté doit avoir lieu; il me fera plaisir; mais souffre que je te dise qu'en y consentant, je me suis cru plus reconnaissant que poli. C. C. est neuve, et je ne suis point fâché qu'elle commence à apprendre à représenter. En quelle école pourrait-elle se trouver mieux que sous ta tutelle? Je te la recommande donc, et tu me feras plaisir de lui continuer tes soins et ton amitié, et de redoubler tes bontés pour elle, si pourtant cela est possible. Je redoute que tu ne la détermines à prendre le voile, et si cela arrivait, je ne m'en consolerais pas. Ton ami m'a tout-à-fait captivé; c'est un homme supérieur et véritablement charmant. »

Me voilà placé volontairement dans l'impuissance de reculer; mais il doit m'être permis alors de faire toutes les réflexions que ma connaissance du cœur humain me mettait en état de faire. Il me fut facile de voir à n'en pas douter que l'ambassadeur était amoureux de C. C., et qu'il s'en était expliqué avec M. M. Or, celle-ci n'était pas en mesure de contrecarrer son amour, et sans doute qu'en bon apôtre, elle avait dû se prêter à tout ce qui pouvait favoriser sa passion. Il est évident qu'elle ne pouvait rien faire sans mon consentement, et qu'elle avait jugé l'affaire trop délicate pour oser de but en blanc me proposer la partie. Ils s'étaient donc concertés de façon qu'en amenant le propos sur ce point, je devais moi-

même par politesse, peut-être même par mes sentimens, approuver la chose et donner dans le panneau. L'ambassadeur, dont le mérite était de bien mener une intrigue, avait parfaitement réussi, et j'avais à souhait mordu à l'hameçon. Il ne me restait qu'à faire bonne mine à mauvais jeu, tant pour ne pas faire la plus sotte figure du monde que pour ne pas me montrer ingrat envers un homme qui m'avait accordé des priviléges inouis. Cependant la conséquence de toute cette intrigue pouvait être un refroidissement envers l'une comme envers l'autre de mes deux amantes. M. M. avait parfaitement senti tout cela en rentrant chez elle, et voulant se mettre à couvert et remédier à tout de son mieux, elle s'était dépêchée de m'écrire qu'elle ferait avorter le projet, sans me compromettre, dans le cas où je ne l'aurais pas approuvé; mais elle savait que je n'accepterais point son offre. L'amour-propre est une passion plus forte encore que la jalousie. Elle ne permet pas à un homme qui veut passer pour avoir de l'esprit de se montrer jaloux, surtout vis-à-vis de quelqu'un qui brille par l'absence de cette basse passion.

Le lendemain étant allé au casino d'assez bonne heure, j'y trouvai l'ambassadeur qui me fit l'accueil le plus amical. Il me dit que s'il m'avait connu à Paris, il m'aurait facilement introduit à la cour, où, selon lui, j'aurais fait fortune. Aujourd'hui, quand il m'arrive d'y penser, je dis :

Cela se peut, mais à quoi cela m'aurait-il servi? je serais peut-être devenu comme tant d'autres une victime de la révolution. Lui-même l'aurait été sans doute si le sort ne lui eût réservé de mourir à Rome en 1794. Il y mourut malheureux, quoique riche, à moins qu'avant de cesser d'être il n'eût changé de sentimens; ce que je ne crois pas.

Je lui demandai s'il se plaisait à Venise, et il me répondit qu'il ne pouvait que s'y plaire puisqu'il y jouissait d'une excellente santé, et que moyennant beaucoup d'argent il pouvait, mieux que partout ailleurs, se procurer tous les agrémens de la vie. Mais, ajouta-t-il, je doute qu'on me laisse longtemps dans cette ambassade. Veuillez me garder le secret, car je ne voudrais pas affliger M. M.

Nous continuions à causer avec une sorte de confiance quand nous vîmes entrer M. M. et sa jeune amie. Celle-ci fit un mouvement de surprise en me voyant avec un autre homme; mais je l'encourageai en lui faisant le plus tendre accueil, et elle se remit tout-à-fait en voyant que l'inconnu était enchanté de l'entendre répondre en bon français au compliment qu'il lui avait adressé. Ce fut pour tous deux l'occasion de faire un pompeux éloge du savoir et de l'habileté de la maîtresse qui lui avait si bien enseigné cette langue.

C. C. était ravissante! son regard à la fois vif et modeste semblait me dire : Tu dois m'appartenir. A cela se joignait le désir de la voir briller; et ce double sentiment m'aida à chasser une

lâche jalousie que, malgré moi, je commençais à éprouver. Ainsi, ayant soin de la faire raisonner sur les matières que je lui connaissais familières, je la mis à même de développer son esprit naturel; et j'eus la satisfaction de la voir briller.

Applaudie, flattée, animée par l'air de satisfaction qu'elle découvrait dans mes regards, C. C. parut un prodige à M. de Bernis; et, contradiction du cœur humain! j'en jouissais, et pourtant je tremblais qu'il n'en devînt amoureux. Quelle énigme! je travaillais moi-même à un ouvrage qui m'aurait fait devenir le meurtrier de quiconque aurait osé l'entreprendre.

Pendant le souper, qui fut digne d'un roi, l'ambassadeur eut pour C. C. toutes les attentions possibles. L'esprit, la gaîté, la décence et le bon ton présidèrent à notre jolie partie, et n'en exclurent pas les propos amusans que l'esprit français sait faire entrer dans tous les discours.

Un observateur critique qui, sans nous connaître, aurait voulu deviner si l'amour était de la partie, l'aurait peut-être soupçonné; mais il n'aurait jamais pu l'affirmer. M. M. n'eut pour l'ambassadeur que le ton et les manières d'une amie; elle ne me montra qu'une estime parfaite, et témoigna à C. C. la tendresse d'une sœur. Quant à M. de Bernis, il fut aimable, poli et bienveillant envers M. M.; mais il ne discontinua point de montrer le plus grand intérêt à tous les propos de C. C., leur donnant tout le relief dont ils

étaient susceptibles, et renvoyant tout de mon côté avec l'air de la plus parfaite intelligence. Pour ce qui est de ma jeune amie, ce fut elle qui joua le mieux son rôle : il était puisé dans la nature, la nature était belle, C. C. ne pouvait manquer d'être ravissante.

Nous avions passé cinq heures délicieuses, mais celui de nous qui paraissait le plus satisfait était l'ambassadeur. M. M. avait l'air d'une personne contente de son ouvrage, et moi je figurais l'approbateur. C. C. paraissait toute joyeuse de nous avoir plu à tous, et on pouvait soupçonner un peu de vanité de ce que l'ambassadeur ne s'était spécialement occupé que d'elle. Elle me regardait en souriant, et j'entendais parfaitement le langage de son âme : elle voulait me dire qu'elle sentait parfaitement toute la différence qu'il y avait entre cette société et celle où son frère nous avait donné un si dégoûtant échantillon de sa brutalité.

Après minuit, il fut question de nous séparer, et ce fut à M. de Bernis à faire les frais des complimens. Remerciant M. M. de lui avoir donné le plus agréable souper qu'il eût fait de sa vie, il l'obligea à lui en offrir un pareil pour le surlendemain, me demandant par manière d'acquit si je n'y trouverais pas un plaisir égal au sien. Pouvait-il douter de mon acquiesçement? je ne le crois pas, et d'autant plus que je m'étais obligé à être complaisant. Parfaitement d'accord, nous nous séparâmes.

Le lendemain, en réfléchissant à ce souper exemplaire, je n'eus pas de peine à prévoir où la chose devait aboutir. L'ambassadeur ne devait sa fortune qu'au beau sexe, parce qu'il possédait au suprême degré l'art de dorloter l'amour; et comme il était naturellement très-voluptueux, il y trouvait son compte; car il faisait naître le désir, et cela lui donnait des jouissances dignes de sa délicatesse. Je le voyais éperduement amoureux de C. C., et j'étais loin de le croire homme à se contenter de la contemplation de ses beaux yeux. Il a certainement un plan de formé et M. M., malgré toute sa loyauté, doit en être la conductrice; et elle s'y prendra si adroitement et si délicatement que l'évidence devra m'échapper. Quoique je ne me sentisse pas disposé à pousser la complaisance plus loin que la juste mesure, je prévoyais que je finirais par être dupe et que ma pauvre C. C. serait la victime d'un tour de passe-passe. Je ne savais me décider ni à y consentir de bonne grâce, ni à y mettre des obstacles, et croyant ma petite femme incapable de se laisser aller à quelque écart qui eût pu me déplaire, j'aimais à m'endormir, confiant dans la difficulté qu'on aurait à la séduire. Sot calcul! l'amour-propre et une fausse honte m'empêchaient de faire usage de mon bon sens. Enfin cette intrigue me donnait une sorte de fièvre, car j'en redoutais les suites; et pourtant la curiosité me stimulait au point que j'en hâtais le terme. Je savais que ce pendant du pre-

mier souper ne voulait pas dire que la même pièce y serait jouée de nouveau; car je prévoyais que les variantes seraient très-marqués.

Enfin je croyais mon honneur engagé à ne point changer de conduite; mais comme je pouvais donner le ton, je me promettais assez de finesse pour les déjouer.

Après toutes ces réflexions, qui me donnaient une sorte d'assurance de faux brave, l'inexpérience de C. C. qui, malgré toutes les connaissances qu'elle avait acquises, était cependant novice, son inexpérience, dis-je, me faisait trembler. On pouvait abuser du besoin qu'elle avait d'être polie; cependant cette crainte était bientôt détruite par la confiance que m'inspirait la délicatesse de M. M. Je pensais qu'après avoir vu comment j'avais passé six heures avec cette jeune fille, ayant la certitude que mon intention était de l'épouser, je ne pouvais pas la supposer capable d'une aussi basse trahison. Toutes ces réflexions, qui n'étaient que d'un jaloux faible et honteux, ne concluaient rien. Je devais me laisser aller et voir.

A l'heure du rendez-vous, j'arrive au casino, et je trouve mes belles amies devant le feu. Bon soir, mes deux divinités : où est notre aimable Français?

— Il n'est pas encore venu, me dit M. M.; mais il viendra sans doute.

Je me démasque, et m'asséyant entre elles, je leur donne mille baisers, observant de ne mar-

quer aucune prévenance; et quoique je susse qu'elles savaient que j'avais un droit incontestable sur l'une comme sur l'autre, je me tins dans les bornes d'une décente réserve. Je leur fis mille complimens sur leur inclination mutuelle, et je les vis satisfaites de n'avoir pas à en rougir.

Il se passa plus d'une heure dans des propos galans et amicaux, sans que, malgré mon ardeur, je me permisse aucune satisfaction; car M. M. m'attirait plus que C. C., mais pour tout au monde je n'aurais pas voulu offenser cette charmante fille. M. M. commençait à montrer quelque inquiétude du retard de M. de Bernis, lorsque la concierge vint lui remettre un billet de sa part.

« Un courrier, lui disait-il, arrivé il y a deux heures, m'empêche d'être heureux cette nuit, car je suis obligé de la passer à répondre aux dépêches que j'ai reçues. J'espère non-seulement que vous me pardonnerez, mais encore que vous me plaindrez. Puis-je espérer que vous m'accorderez vendredi le plaisir dont la fortune me prive aujourd'hui? Faites que je le sache demain. Je désire vous trouver dans la même compagnie que je vous prie de saluer affectueusement pour moi. »

—Patience, dit M. M., ce n'est pas sa faute: nous souperons nous trois. Viendrez-vous vendredi?

— Oui, et avec plaisir. Mais qu'as-tu donc, ma chère C. C.? tu m'as l'air triste.

— Triste, non, si ce n'est pour mon amie, car je n'ai jamais vu d'homme si poli ni si obligeant.

— Fort bien, ma chère, je suis ravi qu'il t'ait rendue sensible.

— Mais sensible! peut-on être insensible à son mérite?

— Encore mieux : mais je tombe d'accord avec toi. Dis-moi seulement si tu l'aimes.

— Eh bien! quand je l'aimerais, cela ne voudrait pas dire que j'irais le lui dire. D'ailleurs je suis sûre qu'il aime mon amie.

En disant ces mots elle se lève et va s'asseoir sur M. M. qu'elle appelait sa femme, et voilà mes deux belles qui se prodiguent des caresses à faire mourir de rire. Loin de les troubler dans leur jeu, je les excite pour jouir d'un spectacle que je connaissais depuis long-temps.

M. M. prend un cahier d'estampes où se trouvaient les attitudes les plus lascives, et me donnant un coup d'œil significatif: Veux-tu, me dit-elle, que je fasse faire du feu dans la chambre de l'alcove? Saisissant sa pensée : Tu me feras plaisir, lui dis-je, car le lit étant grand nous y serons commodément tous trois. Je devinais qu'elle craignait que je ne soupçonnasse l'ami de vouloir jouir de l'aspect de notre trio, et par sa proposition elle voulait éloigner ce soupçon sans s'en expliquer.

On met la table devant l'alcove, on nous sert et nous soupons avec un appétit dévorant. Nous

étions vraiment faits pour nous tenir tête. Pendant que M. M. apprenait à son amie à faire le punch, je prenais plaisir à contempler les progrès de la beauté de C. C. Ta gorge, lui dis-je, doit en neuf mois être arrivée à sa perfection. Elle est comme la mienne, dit M. M.; veux-tu en juger? N'ayant pas dit non, elle se met en besogne, elle délace son amie qui n'oppose aucune résistance, et agissant ensuite sur elle-même, en moins de deux minutes je contemplai quatre rivaux qui se disputaient la pomme comme les trois immortelles, et qui auraient défié le beau Pâris d'adjuger le prix sans injustice. Ai-je besoin de dire le feu que cette vue ravissante fit circuler dans mes veines? Je mets à l'instant sur la table l'Académie des Dames, et je montre à M. M. une posture. Comprenant mon désir : Veux-tu, ma chère, que nous représentions ce groupe au naturel? Un regard d'acquiescement fut la réponse de C. C. : elle n'était pas encore aussi aguerrie que son institutrice. Pendant que je riais de plaisir, mes deux belles se préparaient, et bientôt nous nous vîmes tous trois dans le lit dans l'état de simple nature.

D'abord, simple spectateur du combat stérile que se livraient mes deux bacchantes, je jouissais de leurs efforts et du contraste des couleurs, car l'une était blonde et l'autre brune; mais bientôt irrité moi-même par tous les feux de la volupté, je me jetai sur elles, et tour à tour je les fis expirer d'amour et de bonheur.

Fatigués, n'en pouvant plus, je les invite à se livrer au repos et nous dormîmes jusqu'au bruit du carillon que j'avais eu soin de placer à quatre heures. Nous étions certains de bien employer les deux heures qu'il nous resterait jusqu'au moment de la retraite.

Nous nous quittâmes à l'aube du jour, épuisés et humiliés de devoir en convenir; mais satisfaits les uns des autres et désirant le retour des mêmes plaisirs.

Le lendemain, réfléchissant à cette nuit trop vive, pendant laquelle l'amour avait, selon sa coutume, mis en désordre la raison, je me sentis des remords. M. M. voulait me convaincre qu'elle m'aimait, et pour cela elle combinait avec son amour toutes les vertus que j'attachais au mien, l'honneur, la délicatesse et la loyauté; mais son tempérament, dont son esprit était l'esclave, l'entraînait aux excès, et elle faisait tous les préparatifs pour s'y livrer en attendant le moment de me rendre son complice. Elle amadouait l'amour pour se le rendre flexible et parvenir à le maîtriser, parce que son cœur, dompté par ses sens, ne lui faisait aucun reproche. Elle cherchait aussi à se tromper en cherchant à ignorer que je pouvais me plaindre d'avoir été surpris. Elle savait que pour en venir là, il fallait que je me confessasse plus faible ou moins brave qu'elle, et elle comptait sur ma honte. Je ne doutais pas le moins du monde que l'absence de l'ambassadeur n'eût été volon-

taire et concertée. Je voyais plus loin encore; car il me paraissait évident que les deux conspirateurs avaient prévu que je devinerais la finesse, et que me sentant piqué au vif, quelque regret que j'en eusse, je ne voudrais pas me montrer moins généreux qu'eux. L'ambassadeur m'ayant procuré le premier une nuit délicieuse, comment me déterminer à l'empêcher d'en avoir une pareille. Mes amis avaient bien raisonné, car malgré les combats de mon esprit, je voyais que de mon côté je ne devais pas m'opposer à leur victoire. C. C. ne les embarrassait pas; ils étaient sûrs de la vaincre dès qu'ils ne se trouveraient point gênés par ma présence. C'était l'affaire de M. M., car elle avait su dominer son esprit. Pauvre jeune personne! je la voyais dans la voie de la débauche, et c'était mon ouvrage! je soupirais de douleur en songeant que je ne les avais pas épargnées dans notre dernière orgie, et que serais-je devenu si toutes les deux s'étaient trouvées à la fois dans le cas de fuir le couvent? Je me les voyais ensemble sur les bras, et la perspective de cette fécondité n'était pas brillante. C'était un embarras de richesse fort peu agréable. Dans le malheureux combat entre la raison et le préjugé, la nature et le sentiment, je ne pouvais me déterminer ni à me trouver au souper ni à ne m'y trouver pas. Si j'y vais, la nuit se passera dans une parfaite décence; mais je me rendrai ridicule, jaloux, ingrat et même impoli; si j'y

manque, C. C. est perdue, au moins dans mon esprit; car je sens que je ne l'aimerai plus, et certes adieu alors toute idée de l'épouser. Dans la perplexité d'esprit où je me trouvais, je sentis que j'avais besoin de me baser sur quelque chose de plus que sur des probabilités. Je me masque et je vais droit à l'hôtel de l'ambassadeur de France. Je m'adresse au suisse en lui disant que j'avais une lettre pour Versailles, et qu'il me ferait plaisir de la remettre au courrier qui devait y retourner dès qu'il aurait reçu les dépêches de son excellence. Mais, monsieur, me dit le suisse, il y a deux mois que nous n'avons reçu de courrier extraordinaire.

— Comment! un courrier extraordinaire doit être arrivé hier soir.

— Il faut donc qu'il soit entré par la lucarne du grenier ou par le trou de la cheminée; car par cette porte, foi d'honnête homme, il n'en est entré aucun.

— Mais M. l'ambassadeur doit avoir travaillé toute la nuit.

— C'est possible, monsieur, mais non pas ici; car S. E. a soupé chez l'ambassadeur d'Espagne d'où elle n'est revenue que fort tard.

J'avais deviné juste : plus de doute. Le pas est fait, je ne puis reculer qu'avec honte; c'est à C. C. à résister, si la partie n'est pas de son goût : on ne lui fera pas violence. Le dé en est jeté.

Vers le soir, je me rends exprès au casino de Muran et j'écris à M. M. un billet dans lequel je la prie d'excuser si une affaire importante survenue à M. de Bragadin m'empêchait de passer la nuit avec elle et nos deux amis, que je la priais de saluer de ma part en leur faisant mes excuses. Après ce bel exploit, je retourne à Venise de très-mauvaise humeur, et pour me distraire, j'allai jouer et je perdis toute la nuit.

Le surlendemain, certain de trouver à Muran un lettre de M. M., je m'y rendis et effectivement la concierge me remit un paquet dans lequel je trouvai une lettre de ma nonne et une de C. C., car tout était devenu commun entre elles.

Voici cette lettre.

« Nous fûmes bien mortifiées, mon cher ami, en apprenant que nous n'aurions pas le bonheur de te voir. L'ami de ma chère M. M. vint un quart d'heure après, et en lisant ton billet, il se montra aussi fort mécontent. Nous nous attendions à souper fort tristement; mais les jolis propos de ce monsieur nous égayèrent, et tu ne saurais t'imaginer combien nous sommes devenues folles après avoir pris du punch au vin de Champagne. Notre ami était devenu aussi fou que nous, et nous avons passé la nuit non pas en trios fatigans, mais très-gais. C'est, je t'assure, un homme charmant, fait pour être aimé; mais il faut qu'il se reconnaisse ton inférieur en tout. Sois certain que je t'aime-

rai toujours et que tu seras toujours le maître de mon cœur. »

Cette lettre, malgré mon dépit, me fit rire; mais celle de M. M. était bien plus singulière. La voici :

« Je suis sûre, mon cœur, que tu as fait un mensonge de pure politesse; mais tu avais deviné que je m'y attendais. C'est un cadeau magnifique que tu as voulu faire à notre ami en échange de celui qu'il t'a fait en ne s'opposant pas que sa M. M. te donnât son cœur. Tu le possèdes tout entier, mon ami, et tu le posséderais également; mais il est bien doux de pouvoir assaisonner les plaisirs de l'amour de tous les charmes de l'amitié. J'ai été fâchée de ne pas te voir; mais j'ai bien senti que si tu étais venu, nous n'aurions pas beaucoup ri; car notre ami, malgré son esprit, a quelques préjugés de nature. Quant à C. C., elle a maintenant l'esprit tout aussi libre que le nôtre; et je me félicite que ce soit à moi qu'elle en ait l'obligation : tu dois me savoir gré d'avoir achevé de te la former et de la rendre entièrement digne de toi. J'aurais voulu te savoir caché dans le cabinet, où je suis persuadée que tu aurais passé des heures délicieuses. Mercredi je serai seule et toute à toi à ton casino de Venise : fais-moi savoir si tu te trouveras à l'heure ordinaire à la statue du héros Colleoni; et si tu ne peux pas y venir, indique-moi tel autre jour que tu voudras. »

Il fallait répondre à l'unisson à ces deux lettres, et malgré l'amertume que je sentais couler dans toutes mes veines, mes réponses ne devaient distiller que du miel. Il me fallait un effort de courage ; mais je me dis fort à propos : *Georges Dandin, tu l'as voulu*. Je ne pouvais me refuser à porter la peine de mes œuvres, et je n'ai jamais bien su discerner si la honte que j'éprouvais était ou non ce qu'on appelle mauvaise honte. C'est un problème que je laisse insoluble.

Dans ma lettre à C. C., j'eus le courage ou l'effronterie de lui faire des complimens et de l'encourager même à imiter M. M., ne pouvant lui conseiller de meilleur modèle.

J'écrivis à ma nonne qu'elle me trouverait ponctuel au pied de la statue ; mais au milieu d'une foule de faux complimens, qui auraient dû déceler l'état de mon cœur, je lui disais que j'admirais la parfaite éducation qu'elle avait donnée à C. C. ; mais que je me félicitais de n'avoir pas été condamné à la torture de l'observatoire, car je sentais que je n'aurais pu y tenir.

Le mercredi, exact au rendez-vous, je n'attendis pas long-temps M. M., qui vint déguisée en homme. Point de théâtre ce soir, me dit-elle ; allons à la redoute y perdre notre argent ou le doubler. Elle avait six cents sequins ; j'en avais une centaine : la fortune nous tourna le dos, et nous perdîmes tout. Je comptais alors que nous allions sortir du coupe-gorge ; mais s'étant un instant éloi-

gnée de moi, elle revint avec une bourse de trois cents sequins que son ami, qu'elle savait où trouver, lui avait donnée. Cet argent de l'amour ou de l'amitié lui porta un instant de bonheur, car elle regagna tout ce que nous avions perdu; mais, avides ou imprudens, nous continuâmes à jouer, et bientôt nous restâmes sans le sou.

Dès que nous nous vîmes dans l'impossibilité de continuer à jouer. Allons, me dit-elle, maintenant que nous ne craignons point les voleurs, allons souper.

Cette femme, religieuse, esprit fort, libertine et joueuse, était admirable en tout ce qu'elle faisait. Elle venait de perdre douze mille francs, et son esprit était aussi libre que si elle eût fait un gain considérable. Il est vrai que l'argent qu'elle venait de perdre lui avait coûté peu de peine à gagner.

Dès que nous fûmes seuls, elle me trouva triste, préoccupé, quoique je m'efforçasse de ne pas le paraître; mais pour elle, toujours égale, elle était belle, brillante, enjouée et amoureuse.

Elle crut me mettre en gaîté en me faisant circonstanciellement l'historique de la nuit qu'elle avait passée avec C. C. et leur ami; mais elle aurait dû deviner qu'elle frappait à gauche. C'est une erreur commune à tout le monde; elle vient de l'esprit; car on croit trouver dans les autres la disposition dans laquelle on se trouve soi-même.

J'étais sur les épines et je me tournais de cent

manières pour biaiser sur le chapitre et faire tomber la conversation sur un autre sujet ; car les détails voluptueux qu'elle se plaisait à me faire me dépitaient, et le dépit amenant la froideur, je craignais de faire une triste figure dans les combats que nous devions nous livrer ; et quand un amoureux doute de sa force, il peut presque toujours compter qu'il fera faux bond.

Le souper fini, nous allâmes nous coucher dans l'alcove où la beauté, les charmes du corps et de l'esprit, les grâces et le feu de ma belle nonne chassèrent ma mauvaise humeur et me mirent dans la meilleure disposition. Les nuits étant plus courtes, nous passâmes nos deux heures dans les plus doux ébats, et nous nous séparâmes contens et amoureux. Avant de nous quitter, M. M. me pria d'aller prendre de l'argent à son casino et de jouer en la mettant de moitié. Je le fis ; je pris tout l'or que je trouvai, et jouant à la martingale, toujours en doublant la mise, je gagnai tous les jours pendant tout le reste du carnaval. J'eus le bonheur de ne jamais perdre la sixième carte, et si je l'avais perdue, je n'aurais plus eu de fonds pour jouer, car j'avais sur le coup deux mille sequins. Je me félicitai d'avoir augmenté le trésor de ma chère maîtresse, qui m'écrivit que l'honnêteté voulait que nous soupassions en partie carrée le lundi-gras : j'y consentis.

Ce souper fut le dernier que j'aie fait de ma vie avec C. C. Elle y fut fort gaie ; mais ayant pris

mon parti, et ne m'occupant que de M. M., elle m'imita sans la moindre gène et ne s'occupa que de son nouvel amant.

Prévoyant que nous nous gênerions inévitablement un peu plus tard, je priai M. M. de disposer les choses de manière à être séparés, et elle arrangea tout à merveille.

Après souper, l'ambassadeur proposa une partie de pharaon que nos belles ne connaissaient pas, car aux redoutes on ne jouait qu'à la bassette, et ayant fait venir des cartes et mis cent doubles louis sur la table, il tailla et eut soin de faire gagner toute cette somme à C. C. C'était pour payer les épingles qu'il croyait lui devoir. Cette jeune personne éblouie, et ne sachant que faire de tant d'or, pria sa chère amie de s'en charger jusqu'à ce qu'elle sortît du couvent pour se marier.

Quand la partie fut achevée, M. M. dit qu'elle avait mal à la tête, et qu'elle irait se coucher dans l'alcove : elle me pria d'aller l'endormir. Ainsi, nous laissâmes les nouveaux amoureux libres de s'égayer ensemble. Six heures après, quand le carillon nous eut prévenus qu'il était temps de nous séparer, nous les trouvâmes endormis dans les bras l'un de l'autre. Quant à moi, je passai une nuit amoureuse et tranquille, satisfait de M. M., sans penser un seul instant à C. C.

CHAPITRE VIII.

M. de Bernis part en me cédant ses droits sur son casino. — Sages conseils qu'il me donne; combien peu je les suis. — Danger de périr avec M. M. — M. Murray, ministre d'Angleterre. — Nous n'avons plus de casino, et nos rendez-vous cessent. — Grave maladie de M. M. — Zorzi et Condulmer. — Tonine.

Quoique les infidélités de C. C. me la fissent regarder d'un autre œil que je ne la voyais auparavant, et qu'il ne pût plus être question d'en faire la compagne de mes jours, je ne pouvais m'empêcher de considérer qu'il n'aurait tenu qu'à moi de l'arrêter sur le bord du fossé, et par consé-

quent je trouvais qu'il était de mon devoir de lui rester toujours attaché comme ami.

Si j'avais bien raisonné, mes résolutions à l'égard de cette jeune personne auraient été sans doute de toute autre nature. Je me serais dit : Je lui ai donné l'exemple de l'infidélité après l'avoir séduite ; je lui ai ordonné de suivre aveuglément les conseils de son amie, quand je savais que les conseils et l'exemple de M. M. devaient aboutir à sa perte ; je lui ai fait en sa présence les outrages les plus forts que l'on puisse faire à une amante délicate ; et, après tout cela, comment partager l'injustice du commun des hommes en exigeant d'une femme faible plus que l'homme, qui se targue de force, n'est en état d'accorder ! Je me serais condamné moi-même et je n'aurais point changé à son égard; mais je croyais fouler aux pieds tous les préjugés, et j'étais l'esclave du plus avilissant, celui qui n'emploie la force que pour opprimer la faiblesse.

Le lendemain du mardi-gras, étant allé au casino de Muran, j'y trouvai une lettre de M. M. qui me donnait deux mauvaises nouvelles; l'une que C. C. avait perdu sa bonne mère, ce qui mettait cette pauvre fille au désespoir ; la seconde que la sœur converse, étant guérie de son rhume, était revenue prendre sa place, ce qui forçait son amie à la quitter dans un moment où elle aurait pu lui prodiguer les consolations dont cette jeune personne avait le plus grand besoin. C. C. était

allée partager l'appartement de sa tante, parce que cette religieuse, qui l'aimait beaucoup, en avait obtenu l'agrément de la supérieure. Cet événement privait l'ambassadeur du plaisir de souper encore avec elle, et j'aurais été ravi que le hasard eût fait naître cet obstacle quelques jours plus tôt.

Tous ces malheurs me paraissaient peu de chose auprès de celui que je redoutais, car C. C. pouvait porter la peine de ses plaisirs, et je me considérais assez comme la cause première de son malheur pour que je me fusse cru obligé à ne jamais l'abandonner, ce qui aurait pu me causer de terribles embarras.

M. M. m'invitait à souper pour le lundi prochain avec son ami; j'y fus et je les trouvai fort tristes l'un et l'autre; lui d'avoir perdu sa nouvelle maîtresse, elle de n'avoir plus avec elle une amie qui lui rendait la clôture du couvent agréable.

Vers minuit, M. de Bernis nous quitta en nous disant d'un air fort triste qu'il craignait d'être obligé d'aller passer quelque mois à Vienne pour une négociation importante. En même temps, nous fixâmes nos soupers pour tous les vendredis.

Quand nous fûmes seuls, M. M. me dit que l'ambassadeur me saurait gré de n'aller au casino que deux heures plus tard. Je compris que cet homme d'esprit, libertin aimable, avait le préjugé fort naturel de ne pouvoir se livrer à l'expression

de la tendresse que quand il avait la certitude d'être seul.

M. de Bernis vint exactement à nos soupers jusqu'à son départ pour Vienne, et nous quitta toujours à minuit. Il ne s'agissait plus de la cachette, car nous ne couchions plus que dans l'alcove; d'ailleurs ayant eu le temps de faire l'amour avant mon arrivée, il n'avait pas des désirs de reste. M. M. me trouvait toujours amoureux, même avec quelque augmentation d'ardeur; car comme je ne pouvais plus la voir que tous les huit jours, et que je lui étais fidèle, la moisson était toujours abondante. Les lettres de C. C. qu'elle m'apportait m'attendrissaient jusqu'aux larmes, car elle me disait qu'après le malheur qu'elle avait eu de perdre sa mère, elle ne devait plus compter sur l'amitié d'aucun de ses parens. Elle m'appelait son unique ami, son seul protecteur; et me parlant de la peine qu'elle ressentait de ne pouvoir plus espérer de me voir tant qu'elle resterait au couvent, elle me suppliait de rester toujours fidèlement attaché à sa chère amie.

Le vendredi-saint, en arrivant au casino, je trouvai le couple plongé dans la tristesse. On servit le souper; mais l'œil fixe, abattu, l'ambassadeur ne mangeait pas, ne disait presque pas le mot, et M. M. avait l'air d'une statue qui se serait mue de temps en temps par la force de quelque ressort. La discrétion et les convenances m'empêchaient de leur faire la moindre question;

mais M. M. nous ayant laissés seuls, M. de Bernis me dit qu'elle était affligée et qu'elle pouvait avoir raison de l'être, parce qu'il était obligé de partir pour Vienne quinze jours après Pâques. Je puis vous confier, ajouta-t-il, que je crois qu'il ne me sera point facile de revenir ; mais il ne faut point le lui dire, car elle en serait au désespoir. M. M. revint quelque temps après, mais il était facile de voir qu'elle avait pleuré.

M. de Bernis après quelques propos insignifians, voyant M. M. toujours triste, dit : Ne vous affligez pas, ma chère amie ; mon départ est indispensable, mais mon retour est certain aussitôt que j'aurai fini l'importante affaire qui m'appelle à Vienne. Le casino vous restera, mais, ma chère, l'amitié et la prudence m'engagent à vous conseiller de ne pas y venir pendant mon absence, car dès que je ne serai plus ici, je ne pourrai plus compter sur la fidélité des gondoliers qui me servent, et je doute que notre ami puisse se flatter d'en trouver d'incorruptibles. Je vous dirai même que j'ai de fortes raisons de soupçonner que notre commerce est connu des inquisiteurs d'état, qui dissimulent par politique ; mais je ne répondrai pas que ce secret ne soit bientôt dévoilé quand je ne serai plus ici et que la religieuse qui protége votre sortie du couvent saura que ce n'est plus pour moi que vous sortez. Les seules personnes dont je puisse vous répondre sont le concierge et sa femme. Je leur ordonnerai avant de partir de

regarder notre ami comme un autre moi-même, et vous vous entendrez ensemble. J'espère que tout ira bien jusqu'à mon retour, si vous vous conduisez avec prudence. Je vous écrirai par le canal de mon concierge ; sa femme vous fera tenir mes lettres comme elle l'a fait jusqu'à présent, et vous vous servirez de la même voie pour me répondre. Je dois partir, ma tendre amie, mais mon cœur vous reste, et je vous laisse jusqu'à mon retour entre les mains d'un ami que je me félicite d'avoir connu. Il vous aime, il a du cœur et de l'expérience; il ne vous laissera pas faire de faux pas.

Ce discours avait tellement frappé M. M., qu'elle nous pria de la laisser partir parce qu'elle se sentait le besoin d'être seule et de se coucher. Au moment de son départ, nous convînmes de souper ensemble le jeudi suivant.

Dès que nous fûmes seuls, l'ambassadeur me démontra l'indispensable nécessité de lui cacher qu'il partait pour ne plus revenir. Je vais, me dit-il, travailler avec le cabinet autrichien à un traité qui fera parler toute l'Europe. Je vous prie de m'écrire en ami et sans aucune réserve, et si vous aimez notre commune amie, ayez soin de son honneur, et surtout, s'il le faut, ayez la force de vous opposer à tout ce qui pourrait vous exposer à des malheurs qu'on peut prévoir et qui vous seraient également funestes. Vous savez ce qui est arrivé à madame de Riva, religieuse au couvent de S***. On la fit disparaître dès qu'on sut qu'elle

était grosse, & M. de Frulai, mon prédécesseur, devint fou peu de temps après et mourut. J.-J. Rousseau m'a dit que ce fut par l'effet d'un poison; mais c'est un visionnaire qui voit tout en noir. Moi je crois qu'il mourut de chagrin de ne pouvoir rien faire pour cette malheureuse que le pape a depuis dispensée de ses vœux, et qui, après s'être mariée, vit actuellement à Parme sans estime ni considération.

Faites que les sentimens d'une amitié loyale et prudente fassent taire les sentimens de l'amour. Voyez M. M. quelquefois au parloir, mais abstenez-vous de la voir ici, car les barcarols vous trahiront. La certitude où nous sommes qu'elles sont dans un état satisfaisant, diminue beaucoup la peine que j'éprouve; mais convenez que vous avez été bien imprudent! Vous avez bravé un malheur terrible : réfléchissez au parti extrême que vous vous seriez vu forcé de prendre; car je suis certain que vous ne l'auriez pas abandonnée. Elle croyait qu'avec des emménagogues on pouvait détruire le danger, mais je l'ai désabusée. Au nom de Dieu, soyez sage à l'avenir, et écrivez-moi tout, car je m'intéresserai toujours à son sort par devoir et par sentiment.

Nous revînmes ensemble à Venise où nous nous séparâmes, et je passai le reste de la nuit dans une grande agitation. Le lendemain j'écrivis une lettre à notre belle affligée, et tout en lui prodiguant les expressions que je croyais les plus

propres à la soulager, je tâchais de lui insinuer la nécessité où nous nous trouvions de nous soumettre à un système de prudence et d'éviter tous les écarts qui pourraient nous rendre complètement malheureux.

Le jour après je reçus sa réponse et chaque ligne exprimait le plus profond désespoir. La nature l'avait douée d'un tempérament que la jouissance avait développé d'une manière à lui rendre le cloître insupportable, et je prévoyais les combats que j'aurais à soutenir.

Nous nous vîmes le jeudi après Pâques, et je l'avais prévenue que je ne me rendrais aù casino qu'à minuit. Elle avait eu le temps de passer avec son ami quatre heures dans les plaintes et les regrets, pendant lesquelles elle avait souvent maudit sa cruelle destinée et le coup de tête qui lui avait fait prendre le voile. Nous soupâmes en trio, et quoique le souper fût somptueux et délicat, nous n'y fîmes pas honneur. Dès qu'il fut achevé, l'ambassadeur partit en me priant de rester, ce que je fis sans penser le moins du monde aux plaisirs d'un tête-à-tête; car l'amour ne saurait allumer son flambeau entre deux amans dont le cœur est fortement préoccupé et en proie à une grande douleur. M. M. avait maigri, et l'état où je la voyais excitait ma compassion en excluant tout autre sentiment. Je la tins long-temps serrée entre mes bras, la couvrant de baisers tendres et affectueux, mais je ne fis paraître aucune in-

tention de la distraire par quelques instans d'égarement auxquels son âme n'aurait pu prendre part. Elle me dit avant de nous séparer que je venais de lui prouver que je l'aimais véritablement, et elle me pria avec une expression divine de réfléchir qu'elle n'avait plus de protecteur et d'ami que moi.

La semaine ensuite, nous étant réunis comme de coutume, M. de Bernis appela le concierge un instant avant souper, et me fit en sa présence un acte qu'il lui fit signer. Par cet écrit, il me transmettait tous ses droits sur tout ce qui se trouvait dans le casino, et lui ordonna de me considérer en tout comme lui-même.

Nous nous promîmes de souper ensemble deux jours après pour nous faire nos adieux, mais en arrivant je trouvai M. M. seule, debout, et pâle comme la mort, ou plutôt blanche comme une statue de marbre de Carrare. Il est parti, me dit-elle, et il me recommande à toi. Homme fatal! que je suis peut-être condamnée à ne plus revoir, et que je croyais n'aimer que comme un ami! maintenant que je te perds, je m'aperçois de mon erreur. Avant de le connaître, je n'étais pas heureuse, mais je ne me croyais pas malheureuse, et je sens que je le suis maintenant.

Je passai toute la nuit auprès d'elle, m'évertuant par les attentions les plus délicates à calmer sa douleur, sans pouvoir y réussir. Le caractère de son âme, aussi transportée pour le plaisir quand

elle se croyait heureuse, qu'abandonnée à la douleur quand le bonheur lui échappait, se dévoila tout entier à mes regards pendant cette longue et pénible nuit. Elle me donna l'heure à laquelle je devais aller au parloir le lendemain, et je fus enchanté en y arrivant de la trouver moins triste. Elle me montra une petite lettre que son ami lui avait écrite de Trevise, puis elle me dit que je devais l'aller voir deux fois par semaine en me prévenant qu'elle descendrait tantôt avec une religieuse et tantôt avec une autre; car elle prévoyait que mes visites ne tarderaient pas à devenir la grande nouvelle du couvent dès qu'on saurait que j'étais le même individu qui allait à la messe à leur église. Par conséquent elle me dit de m'annoncer sous un autre nom pour ne faire naître aucun soupçon dans la tête de la tante de C. C. Cependant, ajouta-t-elle, cela ne m'empêchera pas de venir seule quand j'aurai quelque chose de particulier à te dire. Promets-moi, mon ami, de souper et de coucher au casino au moins une fois par semaine, et écris-moi chaque fois une petite lettre que la concierge aura soin de me remettre. Je n'eus pas de peine à lui faire cette promesse.

Nous passâmes ainsi quinze jours assez tranquillement, jusqu'à ce qu'elle eût repris son enjouement, et que ses inclinations amoureuses se fussent remises en vigueur. Pendant ce temps elle me donna une nouvelle qui me fit le plus grand bien; c'est que C. C. était hors de tout danger.

Toujours amoureux et n'ayant que l'irritante satisfaction de nous voir au travers d'une grille importune, nous mettions notre esprit à la torture pour trouver le moyen de nous voir seuls, en liberté et sans danger. Je suis toujours sûre, me disait-elle, de la fidélité de la jardinière; je puis sortir et rentrer sans nulle crainte d'être vue, car la petite porte attenante au couvent ne peut être découverte d'aucune fenêtre; d'ailleurs elle passe pour condamnée. Personne ne peut me voir quand je traverse le jardin pour arriver à la petite rive que l'on croit impraticable. Il ne nous faudrait qu'une gondole à une rame, et il me semble impossible qu'à force d'or tu ne puisses trouver un barcarol dont nous puissions être sûrs.

Je pénétrais dans tous ces propos qu'elle me soupçonnait du refroidissement, et ce soupçon me perçait le cœur. Écoute, lui dis-je, je serai moi-même le batelier, je descendrai à la grève, j'entrerai par la petite porte et tu me conduiras dans ta chambre, où je passerai la nuit avec toi et même tout le jour suivant, si tu crois pouvoir me cacher.

Ce projet, me dit-elle, me fait frissonner; je frémis du danger auquel tu pourrais être exposé. Non, je serais trop malheureuse si j'allais être la cause de ton malheur; mais, puisque tu sais voguer, viens dans le bateau, fais-moi savoir l'heure le plus exactement possible; la femme fidèle se tiendra aux aguets, et je ne te ferai pas attendre

quatre minutes. J'entrerai dans le bateau, nous irons à notre cher casino, et là nous serons heureux sans appréhension.

— Je te promets d'y réfléchir.

Voici comment je m'y pris pour la satisfaire. J'achetai un petit bateau, et, sans l'en prévenir, j'allai la nuit tout seul faire le tour de l'île pour reconnaître les murs du couvent du côté de la lagune. Je découvris avec peine une petite porte et je jugeai que c'était la seule par où elle pouvait sortir; mais, pour aller de là au casino, le tour qu'il fallait faire de la moitié de l'île n'était pas peu de chose, car on était obligé de prendre au large, et allant à une seule rame, je ne pouvais faire le trajet en moins d'un quart d'heure et qu'avec beaucoup de fatigue. Cependant certain d'en venir à bout, je communiquai mon projet à ma belle religieuse, et jamais nouvelle n'a peut-être été accueillie avec plus de joie. Nous mîmes nos montres d'accord et nous fixâmes notre rendez-vous au vendredi prochain.

Au jour fixé, une heure avant le coucher du soleil, je me rendis à Saint-François de la Vigne, lieu où je tenais mon bateau dans une *cavane* que je louais, et après l'avoir appareillé et m'être vêtu en costume de barcarol, je montai en poupe et je portai droit à la petite porte qui s'ouvrit à l'instant de mon arrivée. M. M. en sortit, et quelqu'un l'ayant refermée sur elle, enveloppée dans son mantelet, elle monta dans mon frêle esquif, et

dans un quart d'heure nous arrivâmes au casino. M. M. se hâta d'entrer, mais moi je restai pour amarrer mon bateau avec une chaîne et un cadenas, pour le garantir des voleurs qui, la nuit, s'amusent à en voler le plus qu'ils peuvent.

Quoique j'eusse ramé avec facilité, j'étais tout en nage; mais cela n'empêcha pas mon adorable maîtresse de me sauter au cou : la reconnaissance semblait défier l'amour, et moi, glorieux de mon exploit, je jouissais de ses transports.

N'ayant pas songé que j'aurais besoin de changer de linge, je n'en avais pas pris; mais elle y trouva bien vite remède, car après m'être déshabillé, elle m'essuya avec tendresse, ensuite elle me passa une de ses chemises, et je me trouvai à merveille.

Nous avions été sevrés trop long-temps de la jouissance de nous-mêmes, pour penser à souper avant d'avoir abondamment sacrifié à l'amour. Nous passâmes deux heures dans la plus douce ivresse, nos plaisirs nous semblant plus vifs que la première fois. Malgré mes feux, malgré l'ardeur de ma maîtresse, je fus assez maître de moi-même pour la tromper au moment du danger; car j'avais trop présent à l'esprit le tableau que notre ami m'avait fait. M. M., gaie et folâtre, me trouvant nouveau en barcarol, anima nos plaisirs par les saillies les plus amoureuses; mais il était inutile qu'elle cherchât à ajouter à mon ardeur, car je l'aimais plus que moi-même.

Les nuits étaient courtes, car elle devait retourner au couvent à six heures (1), et il sonnait quatre heures quand nous nous mîmes à table. Pour comble de malheur, un orage survint pendant que nous soupions. Nos cheveux se dressèrent sur nos têtes! Nous n'eûmes d'espérance que dans la nature de ces orages qui durent rarement plus d'une heure. Nous espérions aussi qu'il ne laisserait pas après lui un vent trop fort, ce qui arrive quelquefois; car quoique je fusse déterminé et vigoureux, j'étais loin pourtant d'avoir l'adresse et l'habitude d'un barcarol de métier.

En moins d'une demi-heure l'orage éclate, les éclairs se succèdent avec rapidité, le tonnerre gronde et le vent est d'une violence extrême. Cependant, après une grosse pluie et en moins d'une heure, le ciel s'éclaircit, mais point de lune : nous étions au lendemain de l'Ascension. Cinq heures sonnent, je mets la tête à la fenêtre, mais je sens un vent très-fort et qui m'était contraire.

Ma tiranno del mar Libecchio resta.

Ce *Libecchio*, que l'Arioste appelle avec raison tyran de la mer, est le vent de sud-ouest qu'à Venise on a coutume d'appeler *Garbin*. Je ne le disais pas, mais il m'effrayait. Je dis à mon amie qu'il était indispensable que nous fissions le sacri-

(1) Environ trois heures du matin.

fice d'une heure de plaisir, que la prudence l'exigeait. Partons à l'instant, car si le vent venait à augmenter, il me serait impossible de doubler la pointe de l'île. Elle sentit la nécessité de se rendre à mon conseil, et prenant la clé de son coffre-fort où elle avait besoin de prendre de l'argent, elle fut enchantée de trouver son trésor quadruplé. Elle me remercia de ne lui en avoir rien dit, m'assura qu'elle ne voulait que mon cœur, et m'ayant suivi, elle entra dans mon bateau et s'y coucha de tout son long pour ne point gêner le mouvement. Je mis en poupe, plein de courage et de peur, et en cinq minutes, j'eus le bonheur de doubler la pointe. Mais c'était là que le tyran m'attendait! je ne fus pas long-temps à sentir que la force continuée du vent ne tarderait pas à épuiser la mienne. Je ramais avec toute la vigueur possible, mais tout ce que j'obtenais était d'empêcher ma petite embarcation de reculer. Il y avait une demi-heure que j'étais dans cet état de détresse, et je me sentais défaillir sans oser dire mot. J'étais hors d'haleine, mais comment penser à se reposer; le moindre moment de relâche m'aurait poussé bien loin en arrière, et c'eût été un malheur irréparable. M. M. se tenait immobile dans un profond silence, car elle sentait que je devais être incapable de lui répondre. Je commençais à nous voir perdus.

J'aperçois de loin une barque qui venait rapidement vers nous. Quel bonheur! J'attends

qu'elle me dépasse, car sans cela je n'aurais pu faire entendre ma voix ; mais dès que je la vois à ma gauche à deux toises de distance, je crie d'une voix forte : *Au secours pour deux sequins !*

On baisse la voile, on vient à moi à quatre rames, on m'accroche et je ne demande qu'un homme qui me mène à la pointe opposée de l'île. On me demande un sequin d'avance, je le donne et je promets de payer l'autre à l'homme qui monterait en poupe pour m'aider à gagner la pointe. En moins de dix minutes je me vis devant la petite rive du couvent ; mais le secret m'était trop cher pour le risquer. Dès que nous fûmes à la pointe, je paie mon sauveur et je le renvoie. De là, le vent m'étant favorable, je rebrousse chemin et j'arrive facilement à la petite porte où M. M. descend en me disant : Va dormir au casino. Je trouvai son conseil très-sage et je le suivis. J'avais le vent en poupe, j'arrivai sans fatigue, et je dormis jusqu'au haut du jour. Dès que je fus levé, j'écrivis à ma chère amante que je me portais bien et que nous nous reverrions à la grille. Ayant ensuite ramené mon bateau à Saint-François, je me masquai et j'allai au Liston.

Le lendemain M. M. vint seule à la grille et nous fîmes toutes les réflexions que l'événement de la veille pouvait faire naître ; mais au lieu de prendre la détermination que la prudence devait nous suggérer, c'est-à-dire celle de ne plus nous exposer au danger, nous crûmes faire un grand

effort de raison en nous promettant, en cas que nous fussions de nouveau menacés par l'orage, de tout quitter à l'instant même que nous le verrions naître. Nous dûmes cependant convenir que si l'amour ou le hasard ne nous eût amené la barque protectrice, nous aurions dû retourner au casino, car M. M. ne pouvait point retourner au couvent, et comment y serait-elle rentrée après! j'aurais dû quitter Venise avec elle, et cela pour n'y plus revenir. Alors ma vie se serait trouvée irrévocablement liée à la sienne, et sans doute les combinaisons qui à l'âge de soixante-et-douze ans me font écrire ces mémoires à Dux n'auraient jamais eu lieu.

Nous poursuivîmes pendant trois mois à nous voir de la même manière une fois par semaine, toujours amoureux et jamais troublés par le moindre accident.

M. M. ne pouvait s'empêcher de rendre compte à l'ambassadeur de tout ce qui nous arrivait : j'avais également promis de lui écrire et d'être rigoureusement vrai dans mes rapports. Il nous répondit en nous félicitant sur notre bonheur, mais il nous présageait des malheurs inévitables si nous n'avions pas la prudence de cesser.

M. Murray, ministre résident d'Angleterre, bel homme, plein d'esprit, savant et grand amateur du beau sexe, de Bacchus et de la bonne chère, entretenait la célèbre Ancilla, laquelle m'ayant trouvé à Padoue me fit faire sa connais-

sance. Ce brave homme devint bientôt mon ami à peu près dans le même goût que M. de Bernis, avec la seule différence que le Français aimait à être le spectateur et que l'Anglais, au contraire, aimait à donner le spectacle. Je n'étais jamais de trop dans ses ébats amoureux, où il était brave, et la voluptueuse Ancilla était enchantée de m'avoir pour témoin. Je ne leur ai jamais donné le plaisir de me mêler à leur lutte. J'aimais M. M.; mais je dois avouer que ma fidélité pour cette belle personne ne tenait pas entièrement à l'amour que je nourrissais pour elle. Ancilla, quoique belle, m'inspirait de la répugnance, car elle était toujours enrouée et elle se plaignait continuellement d'une douleur aiguë au gosier; et quoique son amant se portât bien, je craignais et non sans raison, car la maladie qui termina les jours de François Ier, roi de France, la conduisit au tombeau pendant l'automne suivant. Un quart d'heure avant qu'elle rendit l'âme, son intrépide Breton, cédant aux lubriques instances de cette nouvelle Messaline, lui fit le dernier sacrifice, en ma présence, malgré une large plaie au visage qui la rendait hideuse.

Cet acte de cynisme vraiment héroïque fut connu de toute la ville, et ce fut Murray qui le publia lui-même, me citant comme témoin du fait.

Cette fameuse courtisane, dont la beauté avait été justement célèbre, se sentant rongée par un mal intérieur, promit cent louis à un médecin

nommé Lucchesi qui, à force de mercure, s'engagea à la guérir ; mais Ancilla spécifia sur le billet qu'elle lui fit qu'elle ne lui paierait cette somme qu'après que le dit Lucchesi aurait fait avec elle un sacrifice amoureux. Le docteur ayant fait son ministère aussi bien que possible, voulut être payé sans se soumettre à la conclusion du traité ; mais Ancilla tint bon et l'affaire fut portée devant le magistrat. En Angleterre où toute convention est exécutoire, Ancilla aurait gagné son procès ; mais à Venise elle le perdit. Le juge dans sa sentence déclara qu'une condition criminelle non tenue ne préjudiciait point à la validité du contrat. Sentence remplie de sagesse, particulièrement dans le cas.

Deux mois avant que cette femme fût devenue révoltante, M. Memmo, mon ami, devenu plus tard procurateur de Saint-Marc, me pria de le conduire chez elle. Dans le plus beau de la conversation, voilà une gondole qui arrive et nous en voyons descendre le comte de Rosemberg, ambassadeur de Vienne. M. Memmo épouvanté (car un noble vénitien ne doit se trouver nulle part avec un ministre étranger, sans que par cela seul il ne devienne coupable de trahison envers l'état), sort en toute hâte de la chambre d'Ancilla et je le suis ; mais à l'escalier il rencontre l'ambassadeur qui, voyant son embarras, part d'un éclat de rire et continue son chemin. Je monte à l'instant dans la gondole de M. Memmo et nous allons tout de suite chez M. Cavalli, se-

crétaire des inquisiteurs d'état. M. Memmo n'avait pas de meilleur parti à prendre pour éviter les suites fâcheuses que cette fatale rencontre aurait pu avoir ; et il était bien aise que je fusse avec lui pour rendre témoignage de la simplicité de l'événement et mettre ainsi son innocence à couvert.

M. Cavalli reçut M. Memmo en souriant, et lui dit qu'il avait très-bien fait d'aller se confesser sans perdre de temps. M. Memmo, fort étonné de cet accueil, lui narra la courte histoire de sa rencontre, et le secrétaire lui répondit de l'air le plus sérieux qu'il ne doutait pas de la vérité de son récit, puisque les circonstances se rapportaient parfaitement à ce qui lui en était connu.

Nous sortîmes fort intrigués de la réponse de M. le secrétaire et nous raisonnâmes beaucoup à ce sujet ; mais le résultat de nos réflexions fut que M. Cavalli n'avait positivement rien pu savoir avant notre entrée chez lui, et qu'il ne nous avait parlé ainsi que par cette habitude qu'ont les inquisiteurs de vouloir faire accroire que rien ne leur demeure un instant caché.

Après la mort d'Ancilla, M. Murray resta sans maîtresse en titre ; mais voltigeant comme un papillon, il avait alternativement les plus jolies filles de Venise. Cet aimable épicurien partit deux ans après pour Constantinople, et il a été pendant vingt ans ministre du cabinet de Saint-James à la

sublime Porte. Il retourna à Venise en 1778 dans l'intention d'y finir ses jours loin des affaires; mais il mourut au lazaret huit jours avant d'avoir achevé la quarantaine de rigueur.

La fortune continuait à me favoriser au jeu; mes entrevues avec M. M. ne pouvaient être découvertes, puisque j'étais devenu notre propre nocher et que les religieuses qui étaient dans le secret étaient trop intéressées à le garder; je menais donc une vie joyeuse; mais je prévoyais qu'aussitôt que M. de Bernis se déciderait à faire savoir à M. M. qu'il ne retournerait plus à Venise, il rappellerait les gens qu'il y avait laissés à ses gages, et qu'alors nous n'aurions plus de casino. Je savais en outre que quand la mauvaise saison serait arrivée, il me serait impossible de continuer seul nos courses dans un frêle bateau.

Le premier lundi d'octobre, jour de l'ouverture des théâtres et de la prise du masque, j'allai à Saint-François prendre mon bateau avec lequel j'allai à Muran prendre mon amante, et ensuite je voguai vers le casino. Les nuits étant assez longues pour pouvoir donner assez de temps au plaisir, nous commençâmes par faire un excellent souper, ensuite nous allâmes nous livrer à Cupidon et à Morphée. Tout-à-coup, au milieu d'une douce extase, un bruit que j'entends du côté du canal éveille mes soupçons; je vole à la fenêtre. Quelle fut ma surprise et ma rage en apercevant un gros bateau qui traînait le mien à la remorque! Cepen-

dant, maître de mon premier mouvement, je crie aux voleurs que s'ils veulent me faire le plaisir de me rendre mon batelet je leur donnerai dix sequins.

Ils ne me répondent que par des éclats de rire, et ne me croyant pas, ils continuent à fuir. Que pouvais-je faire! crier au voleur? que le ciel m'en préservât? courir après les ravisseurs? je n'avais pas la faculté de marcher à pied sec sur les eaux. J'étais désolé et M. M. pour le coup montra de la frayeur; car elle ne prévoyait pas comment je pourrais remédier à ce malheur.

Je m'habille à la hâte, ne pensant plus à l'amour et ne me consolant que par l'idée que j'avais encore deux heures devant moi pour me procurer un bateau, eût-il dû me coûter cent sequins. Je n'aurais pas été embarrassé si j'avais pu prendre une gondole; mais les barcarols n'auraient pas manqué de publier dès le lendemain dans tout Muran qu'ils avaient reconduit une religieuse à tel couvent, et tout aurait été perdu.

Il ne me restait donc que le moyen de me procurer un bateau à prix d'argent ou en imitant les gredins qui m'avaient ravi le mien. Je mets mes pistolets et mon poignard dans mes poches; je prends de l'or, et muni d'une rame et d'une fourche, me voilà en campagne.

Les voleurs avaient limé la chaîne de mon bateau avec une lime sourde : ce moyen me manquait, et je ne pouvais compter que sur la bonne

fortune d'en trouver un amarré simplement avec des cordes.

J'arrive au grand pont, je vois des bateaux en quantité ; mais il y avait du monde sur le quai ; je ne pouvais pas m'exposer à la tentative d'en enlever un. Je courais comme un forcené, quand au bout du quai j'aperçois un cabaret ouvert. J'entre et je demande s'il y a des bateliers : le garçon me répond qu'il y en avait deux, mais qu'ils étaient ivres. Je m'approche d'eux et je leur dis : Qui veut gagner quatre livres pour me mener à Venise. Moi, moi! et les voilà à se disputer pour la préférence. Je les apaise en donnant quarante sous au plus ivre, et je sors avec l'autre.

Dès que nous fûmes en chemin : Tu es trop ivre pour me mener, lui dis-je ; prête-moi ton bateau, je te le rendrai demain.

— Je ne te connais pas.

— Je vais te laisser dix sequins ; mais ton bateau ne vaut pas cela ; qui me répondra de toi?

— Venez, monsieur.

Il me reconduit au cabaret, et le garçon se rend caution pour lui. Fort satisfait, je mène mon homme au bateau ; il le munit de deux fourches et d'une seconde rame et me laisse, fort content de m'avoir trompé et moi d'avoir voulu l'être. J'avais mis une heure à réparer le mal, et je rentrai dans le casino où ma chère M. M. était dans les angoisses. Dès qu'elle me vit le visage rayonnant, toute sa gaîté reparut sur le sien. Je la conduisis

au couvent, ensuite j'allai à Saint-François où l'homme qui me louait la cavane eut l'air de me croire fou quand je lui dis que j'avais troqué mon bateau contre celui que je ramenais. M'étant masqué, je me hâtai de me rendre chez moi et de me mettre au lit; car cette tracasserie m'avait excédé.

Vers ce même temps, la fatalité me fit faire connaissance avec le patricien Marc-Antoine Zorzi, homme d'esprit et célèbre dans l'art d'écrire des couplets en langue vénitienne. Ambitionnant l'honneur de sacrifier à Thalie, Zorzi, qui aimait passionnément le théâtre, fit une comédie que le public prit la liberté de siffler, mais s'étant mis en tête que sa pièce n'était tombée que par l'effet des cabales de l'abbé Chiari, poète du théâtre Saint-Ange, il se déclara persécuteur et contempteur de toutes les pièces de cet abbé.

Il me fut facile de devenir membre de la société de M. Zorzi, car il avait un excellent cuisinier et une femme charmante. Il savait que je n'aimais pas Chiari en qualité d'auteur, et M. Zorzi payait des gens qui, sans miséricorde comme sans rime ni raison, sifflaient toutes les pièces de l'abbé comique. Mon amusement consistait à les critiquer en vers *martelliers*, sorte de mauvais vers qui étaient alors fort en vogue; et Zorzi avait grand soin de distribuer la copie de mes critiques. Ce mauvais manége me fit un ennemi puissant dans M. Condulmer, qui m'en vou-

lait en outre parce que j'avais tout l'air de posséder les bonnes grâces de madame Zorzi à laquelle, avant mon apparition, il faisait une cour assidue. Ce M. Condulmer au reste était excusable de m'en vouloir, car étant le maître d'une bonne partie du théâtre de Saint-Ange, la chute des pièces de l'abbé poète lui faisait du tort, car on ne pouvait louer les loges qu'à très-bas prix; et l'intérêt est presque pour tout le monde une clause *sine quâ non*.

Ce cher M. Condulmer avait soixante ans, mais vert encore, il aimait les femmes, le jeu et l'argent; il était même usurier, mais il avait le secret de passer pour un petit saint, car il avait soin de se faire voir tous les matins à la messe de Saint-Marc et ne manquait jamais de pleurer devant le crucifix. On le fit conseiller l'année suivante, et en cette qualité, il fut pendant huit mois inquisiteur d'état. Dans cette place éminente et diabolique, il ne lui fut pas difficile d'insinuer à ses deux collègues qu'il fallait me mettre sous les Plombs en qualité de perturbateur du repos public.

Lecteur, attendez encore neuf mois, et vous verrez.

Au commencement de l'hiver, on apprit l'étonnante nouvelle du traité d'alliance conclu entre les maisons de France et d'Autriche, traité qui changeait totalement le système politique de l'Europe, et auquel les puissances européennes ne

pouvaient ajouter foi, tant la chose avait paru impossible. L'Italie entière dut se réjouir de cette alliance, car elle mettait ce beau pays à l'abri de devenir le théâtre de la guerre au moindre différend qui pouvait survenir entre ces deux puissances. Ce qui démontait les têtes les plus pensantes, était que ce merveilleux traité eût été conçu et conclu par un jeune ministre qui, jusqu'alors, n'avait encore figuré que comme bel esprit. Il avait été ourdi dans le secret, en 1750, entre madame de Pompadour, le comte de Kaunitz, qui fut fait prince, et M. l'abbé de Bernis qui ne fut connu que l'anné suivante, lorsque le roi le nomma ambassadeur à Venise. Il y avait deux cent quarante ans que la maison de Bourbon et celle de Habsbourg étaient ennemies quand ce fameux traité parut; mais il ne fut pas de longue durée, car il ne dura que quarante ans; et il n'est pas probable que jamais traité dure plus long-temps entre deux cours si essentiellement différentes.

L'abbé de Bernis fut ministre des affaires étrangères quelque temps après la conclusion du traité; trois ans après, il rétablit le parlement, ensuite il fut fait cardinal, puis disgracié, ensuite placé à Rome où il mourut. *Mors ultima linea rerum est* (1).

Ce que j'avais facilement prévu arriva, car neuf

(1) La mort est la dernière ligne du livre de la vie.

mois après son départ de Venise, il annonça à M. M. son rappel, mais de la manière la plus délicate. Malgré cela, M. M. y fut si sensible qu'elle aurait bien pu succomber à ce rude coup, si long-temps à l'avance je ne l'y avais préparée avec tous les ménagemens possibles. M. de Bernis m'adressa toutes les instructions. Il voulut que tout ce qui était dans le casino fût vendu et que le produit en fût remis à M. M. en toute propriété, à l'exception des livres et estampes que le concierge fut chargé de lui rapporter à Paris. C'était un fort joli bréviaire pour un cardinal; mais plût à Dieu qu'ils n'en eussent pas de plus dangereux pour la société.

Tandis que M. M. se livrait à la douleur, j'exécutais les ordres de M. de Bernis, et à la moitié de janvier de 1755 nous n'eûmes plus de casino. Elle garda près d'elle deux mille sequins et ses bijoux, se réservant de les vendre plus tard pour s'en faire un rente viagère, et elle me laissa la caisse du jeu, devant continuer à jouer de moitié. J'avais alors trois mille sequins, et nous ne pouvions plus nous voir qu'à la grille. Bientôt, consumée de chagrin, elle tomba dangereusement malade, et je la vis le 2 février portant sur ses traits les symptômes d'une mort prochaine. Elle me remit son écrin avec tous ses diamans, et tout son argent, à l'exception d'une petite somme, tous les livres scandaleux qu'elle avait et toutes ses lettres, en me disant que si elle ne mourait

pas je lui rendrais le tout, mais que tout m'appartiendrait si, comme elle le croyait, elle succombait à la maladie qu'elle allait faire. Elle me dit encore que C. C. m'informerait de son état, et me pria d'avoir pitié d'elle et de lui écrire, ne pouvant attendre quelque consolation que de mes lettres, qu'elle espérait avoir la force de lire jusqu'à son dernier soupir.

Je fondais en larmes, car je l'aimais avec idolâtrie, et je lui promis d'habiter Muran jusqu'à ce qu'elle eût recouvré sa santé.

Ayant tout fait placer dans une gondole, je me rendis au palais Bragadin pour mettre tout en sûreté, ensuite je retournai à Muran pour engager Laure à me trouver une chambre meublée où je pusse demeurer en liberté. Je connais, me dit-elle, un joli logement avec une cuisine; vous y serez parfaitement tranquille et à bon marché, et si vous voulez payer le loyer d'avance, vous n'aurez même pas besoin de dire qui vous êtes. Le vieillard à qui le logement appartient demeure au rez-de-chaussée, il vous donnera toutes les clés et vous pourrez ne voir personne, si vous le désirez. Elle me donna l'adresse, je m'y rendis sur-le-champ, et ayant trouvé le tout à ma convenance, je payai un mois d'avance et l'affaire fut faite. C'était une maisonnette au bout d'une rue morte qui aboutissait au canal. Je retournai chez Laure pour lui dire que j'avais besoin d'une servante qui allât me chercher mes repas, et qui

pût faire ma chambre : elle me la promit pour le lendemain.

Ayant tout arrangé pour mon nouveau séjour, je revins à Venise et je fis ma malle comme si j'avais été disposé à faire un long voyage. Après souper, je pris congé de M. de Bragadin et de ses deux amis, en leur disant que, pour une affaire importante, j'allais m'absenter pour quelques semaines.

Le lendemain m'étant rendu à mon nouveau domicile, je fus fort surpris d'y trouver Tonine, fille de Laure, jolie, n'ayant que quinze ans et qui me dit en rougissant, mais avec une sorte d'esprit que je ne lui soupçonnais pas, qu'elle aurait le courage de me servir avec autant de zèle que sa mère même pourrait en avoir.

Je me sentais trop affligé pour savoir gré à Laure de ce joli cadeau, et je décidai même que la chose n'irait pas comme elle avait dû le penser, sa fille ne pouvant pas rester à mon service. On verra quelle est d'ordinaire la force de ces résolutions. En attendant je traitai cette jeune fille avec douceur : Je suis sûr, lui dis-je, de ta bonne volonté, mais il faut que je parle à ta mère. J'ai besoin d'être seul, ajoutai-je, car je dois écrire toute la journée, et je ne prendrai rien que ce soir. Tu auras soin de me prendre ce qu'il faut pour mon souper. Elle me remit alors une lettre, en me demandant pardon de ne pas me l'avoir remise plus tôt. Il ne faut jamais oublier, lui dis-je,

de faire vos commissions ; car si vous aviez tardé plus long-temps à me remettre cette lettre, il aurait pu m'arriver un grand malheur. Elle rougit, me demanda pardon et sortit. La lettre était de C. C. Elle me disait que son amie était au lit et que le médecin lui avait trouvé de la fièvre. Je passai le reste de la journée à mettre tout en ordre dans ma chambre et à écrire à C. C. et à sa souffrante amie.

Vers le soir, Tonine vint m'apporter des flambeaux et me dire que mon souper était prêt. Sers-moi, lui dis-je. Voyant qu'elle n'avait mis qu'un couvert, ce dont je fus bien aise pour sa modestie, je lui dis d'en mettre un autre voulant qu'elle me tînt toujours compagnie. Je ne me rendais pas compte du mouvement qui me faisait agir ; je ne voulais que me montrer bon, et j'agissais de bonne foi. Nous verrons, lecteur, si ce n'était pas là une des ruses qu'emploie le démon pour aller à ses fins.

N'ayant point d'appétit, je mangeai peu ; mais je trouvai tout bon, excepté le vin ; mais Tonine me promit d'en procurer de meilleur pour le lendemain ; ensuite elle alla se coucher dans l'antichambre.

Après avoir cacheté mes lettres, voulant m'assurer si la porte d'entrée était fermée, je sortis et je vis Tonine couchée, dormant paisiblement ou faisant semblant de dormir. J'aurais pu soupçonner son idée, mais je ne m'étais jamais trouvé

dans une situation pareille, et je jugeai de la grandeur de mon affliction par l'indifférence avec laquelle je regardai cette fille : elle était belle, et pourtant je sentis que nous ne courions aucun risque ni elle ni moi.

Le lendemain, éveillé de très-bonne heure, je l'appelai, et elle entra tout habillée, et très-décemment. Je lui remis la lettre pour C. C. dans laquelle se trouvait celle de M. M., en lui disant de la porter à sa mère et de revenir de suite pour faire mon café. Je dînerai à midi, Tonine ; aie soin d'aller me chercher ce qu'il faut de bonne heure.

— Monsieur, c'est moi qui préparai votre souper d'hier, et si vous le voulez, je pourrai vous préparer tous vos repas.

— Je suis très-satisfait de ton talent ; continue, et voilà un sequin pour les dépenses.

— Il m'est resté seize livres de celui que vous me donnâtes hier, et cela peut suffire.

— Non, je te les donne, et j'en ferai autant chaque jour.

Sa joie fut si grande que je ne pus l'empêcher de couvrir ma main de baisers. Je me gardai bien de la retirer et de l'embrasser, car je sentais que je n'aurais pu m'empêcher de rire, et cela aurait déshonoré ma douleur.

Cette seconde journée se passa comme la précédente. Tonine était charmée que je n'eusse plus dit que je voulais parler à sa mère ; elle en tirait

la preuve que ses services m'étaient agréables. Me sentant faible et craignant de me réveiller trop tard le lendemain pour envoyer ma lettre au couvent, mais ne voulant pourtant pas éveiller Tonine si elle dormait, je l'appelai doucement. S'étant levée aussitôt, elle entra n'ayant qu'une petite jupe. Je lui donnai ma lettre, faisant en sorte de ne rien voir, et je lui ordonnai de la porter à sa mère le matin avant d'entrer dans ma chambre. Elle sortit en me disant que je serais obéi; mais dès qu'elle fut sortie, je ne pus m'empêcher de me dire qu'elle était fort jolie, et je me sentis triste et confus en reconnaissant combien il serait facile à cette jeune fille de me consoler. Ma douleur m'était chère, et je pris la résolution d'éloigner de moi un objet qui pouvait m'en guérir. Demain, me dis-je, je parlerai à Laure pour qu'elle me trouve dans la journée un objet moins séduisant; mais la nuit porte conseil, et le lendemain je m'armai du sophisme en me disant que cette jeune fille était innocente de ma faiblesse et que je ne devais pas l'en punir en lui causant le plus sensible déplaisir. Nous verrons, cher lecteur, où tout cela aboutira.

CHAPITRE IX.

Suite du précédent. — M. M. se rétablit. — Je retourne à Venise. — Tonine me console. — Affaiblissement de mon amour pour M. M. — Le docteur Righelini. — Singulier entretien que j'eus avec lui. — Suite de cet entretien relatif à M. M. — M. Murray désabusé et vengé.

Tonine avait ce qu'on appelle du tact et du jugement, et jugeant que mon état exigeait des ménagemens, elle se comporta avec beaucoup de délicatesse, ne se coucha plus qu'après avoir reçu mes lettres et s'être assurée que je n'avais plus besoin d'elle, n'entra plus chez moi que décemment vêtue et je lui en sus gré. Pendant quinze jours

de suite M. M. se trouva si mal que je m'attendais à chaque instant à recevoir la nouvelle de sa mort. Le jour du mardi-gras, C. C. m'écrivit que son amie n'avait pas eu la force de lire ma lettre et qu'elle allait recevoir l'extrême-onction. Cette nouvelle me consterna au point qu'il me fut impossible de me lever. Je passai la journée à pleurer et à écrire, et Tonine ne me quitta qu'à minuit. Il me fut impossible de fermer l'œil. Le matin des Cendres je reçus une lettre dans laquelle C. C. me disait que le médecin désespérait de son amie et qu'il ne lui donnait qu'une quinzaine de jours à vivre. Une fièvre lente la consumait, elle était d'une extrême faiblesse, pouvant à peine avaler un peu de bouillon et ayant le malheur d'être harcelée par son confesseur qui lui faisait éprouver à l'avance toutes les affres de la mort. Je ne pouvais soulager ma douleur qu'en écrivant, et Tonine prenait de temps en temps la liberté de me faire observer que je nourrissais ma douleur et que je serais cause de ma mort. Je sentais moi-même que j'aigrissais ma douleur, et que le lit, le défaut de nourriture et la plume finiraient par me rendre fou. J'avais communiqué mon affliction à cette pauvre fille qui ne savait plus que me dire, et dont l'emploi principal était d'essuyer mes larmes. Elle me faisait pitié.

Quelques jours plus tard, après avoir assuré C. C. que si notre amie mourait je ne lui survivrais pas, je la priai de lui dire que pour que je

prisse soin de ma vie, il fallait qu'elle me fît promettre de se laisser enlever, si j'avais le bonheur qu'elle se rétablît. J'ai, lui disais-je, quatre mille sequins et ses diamans qui en valent six mille; cela fera un capital suffisant pour nous assurer une existence honnête par toute l'Europe.

C. C. m'écrivit le lendemain et me dit que mon amante, après avoir entendu la lecture de ma lettre, était tombée dans une espèce de délire convulsif, qu'elle avait eu le transport au cerveau, et que pendant trois heures entières elle n'avait cessé de tenir un *vaniloque* en français qui aurait fait fuir toutes les religieuses présentes, si elles l'avaient compris. J'en fus au désespoir, et peu s'en fallut sans doute que je n'extravagasse comme ma pauvre nonne. Son délire dura trois jours, et dès qu'elle commença à recouvrer l'usage de ses sens, elle chargea sa jeune amie de m'écrire qu'elle était sûre de guérir si je lui promettais de lui tenir la promesse de l'enlever dès que sa santé lui permettrait de supporter les fatigues d'un long voyage. Je ne manquai pas de lui répondre qu'elle devait d'autant plus y compter que ma vie tenait à l'exécution de ce projet.

Ainsi trompés tous deux de bonne foi, nous guérîmes, car chaque lettre de C. C. qui m'annonçait les progrès de la convalescence de M. M. me mettait du baume dans le sang. A mesure aussi que mon esprit reprenait son calme, mon appétit reprenait son cours; et ma santé s'améliorant

chaque jour, bientôt, à mon insu, je pris plaisir aux naïvetés de Tonine, qui s'était mise sur le pied de n'aller se coucher que quand elle me voyait endormi.

Vers la fin du mois de mars, M. M. m'écrivit elle-même qu'elle se croyait hors de danger et que moyennant un bon régime, elle espérait pouvoir sortir de sa chambre après Pâques. Je lui répondis que je ne quitterais Muran qu'après que j'aurais eu le bonheur de la voir à la grille, ou, sans nous presser, nous nous concerterions pour l'exécution de notre projet.

Il y avait sept semaines que M. de Bragadin ne m'avait vu ; il devait être inquiet sur mon compte, et je résolus d'aller le voir ce même jour. Après avoir dit à Tonine que je ne rentrerais pas avant dix heures du soir, je partis pour Venise, sans manteau, car m'étant rendu à Muran en masque j'avais oublié d'en prendre un. J'avais passé quarante-huit jours sans sortir de ma chambre, je les avais passés en grande partie dans les larmes et le chagrin, et j'en avais passé plusieurs sans dormir, sans prendre aucune nourriture. Je venais de faire une expérience qui flattait beaucoup mon amour-propre ; car j'avais été servi par une fille, jeune, et qui dans tous les pays de l'Europe passerait à juste titre pour une beauté ; elle était douce comme un agneau, prévenante et délicate, et sans courir le risque d'être taxé de fatuité, je pouvais me flatter, sinon qu'elle fût amoureuse de

moi, au moins de la trouver en tout disposée à me plaire : malgré cela, j'avais su résister à la puissance de ses jeunes attraits, et j'en étais venu à peu près à ne plus craindre leur ascendant. L'habitude de la voir avait dissipé les sensations de l'amour, et l'amitié et la reconnaissance semblaient avoir pris le dessus sur tout autre sentiment ; car j'étais forcé de reconnaître que cette charmante fille m'avait prodigué les soins les plus délicats et les plus assidus. Elle avait passé les nuits entières sur un fauteuil près de mon lit, me soignant comme si elle avait été ma mère, et ne m'avait pas donné un seul motif de plainte.

Jamais je ne lui avais donné un baiser, jamais je ne m'étais permis de me déshabiller en sa présence, et elle n'était jamais entrée dans ma chambre, la première fois exceptée, sans être décemment vêtue. Malgré cela je savais que j'avais combattu, et je me sentais glorieux d'avoir remporté la victoire. Une seule chose me déplaisait dans tout cela, c'est que j'étais à peu près certain que ni M. M. ni C. C. ne voudraient jamais croire la chose possible, si elles parvenaient à le savoir, et que Laure elle-même, à qui sa fille avait dû tout confier, n'y aurait ajouté aucune foi, lors même que par bon procédé elle aurait fait semblant de le croire.

J'arrivai chez M. de Bragadin au moment où l'on servait la soupe. Il me reçut en poussant des cris de joie, et riant d'avoir prévu que je les sur-

prendrais ainsi. Outre mes deux autres vieux amis, il y avait à table de la Haye, Bavois et le médecin Righelini. Comment! sans manteau? me dit M. Dandolo.

Oui, lui dis-je ; car étant parti en masque, je n'eus pas la précaution d'en prendre un en partant. On rit, et sans me déconcerter, je m'assis. Personne ne me demanda où j'étais resté si longtemps; car il était entendu que cela devait venir de moi. Cependant de la Haye, crevant dans sa peau de curiosité, ne put s'empêcher de me lancer quelques brocards. Vous êtes, me dit-il, devenu si maigre que le monde malin portera sur vous un jugement sinistre.

— On ne dira pas, je l'espère, que j'ai passé mon temps chez les jésuites?

— Vous êtes caustique. On pourra peut-être dire que vous avez passé tout ce temps dans une serre chaude sous la puissance de Mercure.

— Rassurez-vous, monsieur, car pour éviter ce jugement téméraire, je repartirai dès ce soir.

— Oh! je suis bien certain que non.

— Croyez, monsieur, lui dis-je d'un air railleur, que je fais trop grand cas de votre jugement pour ne pas me régler en conséquence.

Voyant que je parlais sérieusement, mes amis lui en voulurent et l'Aristarque demeura un peu confus.

Righelini, qui était ami intime de Murray, me dit avec amitié qu'il lui tardait de lui annon-

cer que j'étais ressuscité, et que tout ce qu'on avait débité sur mon compte était faux. Nous irons, lui dis-je, souper chez lui et je repartirai après souper. Voyant M. de Bragadin inquiet ainsi que ses deux amis, je leur promis de revenir dîner avec eux le 25 avril, jour de la fête de St-Marc.

Aussitôt que M. Murray me vit, il me sauta au cou et m'embrassa comme un bon Allemand. Il me présenta à sa femme qui m'engagea à souper d'une manière très-polie. Murray, après m'avoir conté une foule d'histoires qu'on avait forgées sur ma disparition, me demanda si je connaissais un petit roman de l'abbé Chiari qui avait paru à la fin du carnaval. Lui ayant dit que non, il m'en fit présent, en m'assurant qu'il me ferait plaisir. Il avait raison. C'était une satire qui déchirait la coterie de M. Zorzi, dans laquelle le pauvre abbé m'avait départi un pauvre rôle. Je ne le lus que quelque temps après; en attendant je le mis dans ma poche. Après le souper qui fut fort agréable, j'allai prendre une gondole au trajet et je retournai à Muran.

Il était minuit et il faisait très-obscur, de sorte que je ne m'aperçus pas que la gondole était mal couverte et en fort mauvais état. Il bruinait quand je m'embarquai et la pluie étant devenue assez forte, je fus bientôt transpercé. Le malheur n'était pas grand, car j'étais près de ma petite demeure. Je monte à tâtons, je frappe à la porte de

l'antichambre, où Tonine, qui ne m'attendait plus, s'était déjà couchée.

Réveillée en sursaut, elle vint m'ouvrir en chemise et sans lumière. Comme j'en avais besoin, je lui dis de chercher le briquet, ce qu'elle fit de suite, me prévenant d'une voix modeste et douce qu'elle n'était pas habillée. Pourvu que tu sois couverte, lui dis-je, cela ne fait rien. Elle ne répliqua pas et eut bientôt allumé une bougie : mais en me voyant tout mouillé, elle ne put s'empêcher de rire.

Je n'ai pas besoin de toi, ma chère enfant, que pour m'essuyer mes cheveux, lui dis-je. Vite elle se hâte d'aller prendre la poudre, et la houppe à la main, elle commence son ministère ; mais sa chemise était courte et très-large par en haut. Je me repentis un peu tard de ne lui avoir pas donné le temps de s'habiller. Je sentis que j'étais perdu, et d'autant plus qu'ayant les deux mains occupées, elle ne pouvait tenir sa chemise et cacher à mes regards deux globes naissans plus séduisans que les pommes des Hespérides. Comment faire pour ne pas voir ? fermer les yeux ? fi donc ! Je cède à la nature et je repais mes regards avec tant d'avidité que la pauvre Tonine en rougit. Tiens, lui dis-je, prends la gorge de ta chemise entre tes dents : je ne verrai plus rien. Mais c'était pis qu'auparavant et je n'avais fait que jeter de l'huile sur le feu, car le voile étant fort court, je voyais la base de deux colonnes renversées et presque la

frise : je jetai un cri involontaire de surprise et de volupté. Tonine ne sachant comment faire pour dérober tout à mes regards, se laissa tomber sur le sopha, et moi, brûlant, je restais devant elle, ne pouvant me résoudre à rien. Eh bien! me dit-elle, irai-je m'habiller pour achever de vous coiffer?

— Non, viens t'asseoir sur moi et bande-moi les yeux.

Obéissant, elle vient, mais l'étincelle était partie, et n'en pouvant plus, je la serre entre mes bras, et sans plus penser à jouer à Colin-maillard, je la jette sur mon lit, je la couvre de baisers, et après lui avoir juré de l'aimer toujours, elle ouvrit les bras de manière à me prouver qu'il y avait long-temps qu'elle désirait ce moment.

Je cueillis la rose, et comme toujours, je la trouvai supérieure à toutes celles que j'avais cueillies depuis que je moissonnais dans les champs fertiles de l'amour.

Le matin à mon réveil, je me trouvai amoureux de Tonine comme il me paraissait ne l'avoir jamais été d'aucune femme. Elle s'était levée sans m'éveiller, et dès qu'elle m'entendit elle vint : je lui reprochai tendrement de n'avoir pas attendu que je lui donnasse le bonjour. Sans me répondre, elle me donna la lettre de M. M. Je la reçois en la remerciant, mais mettant de côté la lettre, je la saisis et je la place près de moi. Comment! quel miracle! s'écria Tonine; quoi! vous n'êtes pas

pressé de lire cette lettre? Homme inconstant! pourquoi n'as-tu pas voulu que je te guérisse il y a six semaines? Que je suis heureuse! pluie fortunée! Je ne te fais aucun reproche, homme chéri; mais aime-moi comme tu aimes celle qui t'écrit chaque jour, et je serai contente.

— Sais-tu qui elle est?

— C'est une pensionnaire, belle comme un ange; mais elle est là-dedans, et je suis ici : tu es mon maître, et tu le seras aussi long-temps que tu le voudras.

Charmé de pouvoir la laisser dans l'erreur, je lui jure que je l'aimerai toujours; mais pendant notre colloque, s'étant laissée glisser en bas du lit, je la priai de se recoucher; mais elle me dit qu'au contraire, je dèvais me lever pour pouvoir bien dîner, car elle voulait me servir un repas délicat à la vénitienne. Qui l'a fait? lui dis-je.

— Moi, et j'y ai mis tout mon talent depuis cinq heures que je suis levée.

— Quelle heure est-il donc?

— Il est une heure passée.

Cette intéressante fille m'étonnait. Ce n'était plus ma timide Tonine de la veille; elle avait cet air triomphant que donne le bonheur et cette satisfaction que l'amour heureux répand sur les traits d'une jeune beauté. Je ne comprenais pas comment j'avais pu ne pas rendre hommage à ses charmes la première fois que je l'avais vue chez sa mère. Mais alors j'aimais trop vivement C. C., j'étais

trop affligé et Tonine n'était pas encore formée. Je me levai, et me faisant servir une tasse de café, je la priai de suspendre le dîner d'une couple d'heures.

Je trouvai la lettre de M. M. tendre, mais moins intéressante que la veille. Je me mis à lui répondre, et je restai comme confondu en m'apercevant que, pour la première fois, cette besogne me semblait pénible. Cependant mon court voyage à Venise me fournit un verbiage de quatre pages.

Je fis un dîner délicieux avec ma charmante Tonine. La regardant à la fois comme ma femme, comme ma maîtresse et comme ma ménagère, je jouissais de me voir heureux à si bon marché. Nous passâmes toute la journée à table, parlant de notre amour et nous en donnant des marques par mille petites prévenances ; car il n'y a pas de matière plus abondante ni plus agréable quand les interlocuteurs sont juges et parties. Elle me dit avec une sincérité naïve et charmante que sachant bien qu'elle ne pourrait me rendre amoureux d'elle parce que j'en aimais un autre, elle n'avait espéré me gagner que par une surprise, et qu'elle avait prévu ce moment lorsque je lui avais dit qu'il n'était pas nécessaire qu'elle s'habillât pour allumer une bougie. Jusqu'à ce moment, ajouta-t-elle, j'ai dit à ma mère la pure vérité ; mais elle ne m'a jamais crue ; dorénavant je ne lui dirai plus rien.

Tonine avait de l'esprit naturel, mais elle ne savait ni lire ni écrire. Elle était ravie de se voir devenue riche, car elle se croyait telle, sans que personne à Muran pût dire la moindre chose au préjudice de son honneur. Je passai avec cette charmante fille vingt-deux jours, que je compte encore aujourd'hui au nombre des plus heureux de ma vie; et ce qui me rend la vieillesse horrible, c'est qu'avec un cœur ardent, je n'ai plus la force nécessaire pour me procurer un seul jour aussi heureux que ceux que je dus à cette charmante personne.

Vers la fin d'avril, ayant vu M. M. à la grille, maigre, fort changée, mais hors de danger, je retournai à Venise. Dans cette entrevue, aidé par l'attachement et le tendre intérêt que je lui portais, je réussis à me comporter de façon qu'il lui fut impossible de s'apercevoir du changement qu'un nouvel amour avait opéré en moi. On croira facilement, j'espère, que je ne commis point l'imprudence de lui laisser soupçonner que j'avais abandonné le projet d'évasion, sur lequel elle comptait plus que jamais. J'aurais trop craint qu'elle ne retombât malade, si je lui avais ôté cet espoir. Je gardai mon casino qui me coûtait peu de chose, et comme j'allais voir M. M. deux fois par semaine, j'y couchais ces jours-là et j'y faisais l'amour avec ma chère Tonine.

Après avoir tenu parole à mes amis en dînant avec eux le jour de Saint-Marc, j'allai avec le doc-

teur Righelini au parloir des Vierges à l'occasion d'une prise d'habit.

Le couvent des Vierges est de la juridiction du doge, auquel les nonnes donnent le titre de sérénissime père; elles sont toutes des premières familles vénitiennes.

Ayant fait à M. Righelini l'éloge de la mère M. E., qui était une beauté achevée, il me dit à l'oreille qu'il se ferait fort de me la faire avoir pour de l'argent, si j'en étais curieux. Cent sequins pour elle et dix pour l'entremetteur étaient le prix voulu. Il m'assura que Murray l'avait eue et qu'il pouvait l'avoir encore. Me voyant surpris, il ajouta qu'il n'y avait point de religieuse à Venise qu'on ne pût avoir pour de l'argent, quand on savait s'y prendre. Murray eut le courage de débourser cinq cents sequins pour avoir une nonne de Muran, dont la beauté est rare; elle était alors entretenue par l'ambassadeur de France.

Quoique ma passion pour M. M. fût à son déclin, je me sentis le cœur serré comme par une main de glace, et je dus me faire la plus grande violence pour paraître indifférent. Malgré cela, je n'eus pas un instant d'incertitude, et je me crus assuré que ce n'était qu'une atroce calomnie; cependant la chose m'intéressait de trop près pour que je négligeasse de tirer la chose au clair autant qu'il serait possible. Je répondis donc à Righelini de l'air le plus tranquille qu'il était possible qu'on pût avoir quelque religieuse à prix d'argent, mais

que cela devait être fort rare à cause des difficultés ordinaires dans les couvens. Quant à la religieuse de Muran, célèbre à juste titre par sa beauté, si c'est M. M., religieuse du couvent de ***, non-seulement, lui dis-je, je ne crois pas que jamais Murray l'ait eue, mais je suis certain qu'elle n'a jamais été entretenue par M. de Bernis. Si l'ambassadeur de France l'a connue, ce n'a pu être qu'à la grille, où, à la vérité, j'ignore ce qu'on peut faire.

Righelini, qui avait de l'esprit et qui était honnête homme, me répondit froidement que le résident d'Angleterre était homme d'honneur, et que c'était de lui-même qu'il le tenait. Si M. Murray, me dit-il, ne m'avait pas confié la chose sous le sceau du secret, je vous la ferais dire par lui-même. Je vous serai obligé de faire qu'il ne sache jamais que je vous en ai parlé.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion.

Le même soir, soupant au casino de Murray avec Righelini, ayant l'affaire à cœur et me voyant en face des deux hommes qui pouvaient me faire arriver aux éclaircissemens que je désirais, je me mis à parler avec enthousiasme de la beauté de M. E. que j'avais vue aux Vierges.

Le ministre prenant la balle au bond : Entre maçons, me dit-il, vous pouvez vous procurer la jouissance de ses charmes, si vous voulez faire le sacrifice d'une certaine somme, pas trop forte, au reste ; mais il faut avoir la clé.

— On vous l'aura fait croire.

— Non, on m'a convaincu, et moins difficilement que vous ne pensez.

— Si on vous en a convaincu, je vous en fais mon compliment, et je n'ai plus de doutes. J'envie votre bonheur, car je ne crois pas que l'on puisse trouver dans les couvens de Venise une beauté plus accomplie.

— Vous vous trompez. La mère M. M., aux *** de Muran, est certainement plus belle.

— J'ai entendu parler d'elle et je l'ai vue une fois, mais je ne crois pas qu'il puisse être possible de se la procurer à prix d'argent.

— Je crois que si, me dit-il en souriant, et quand je crois quelque chose, c'est à bonnes enseignes.

— Vous m'étonnez. Malgré cela, je gagerais qu'on vous a trompé.

— Vous perdriez. Comme vous ne l'avez vue qu'une fois, vous ne la reconnaîtrez peut-être pas à son portrait ?

— Pardon, car sa figure m'a fait beaucoup d'impression.

— Attendez.

Il se lève de table, sort et revient une minute après avec un boîte qui contenait huit ou dix portraits en miniature, tous dans le même costume. C'étaient des têtes à cheveux flottans et à gorge découverte. Voilà, lui dis-je, de rares beautés, dont sans doute vous avez fait la connaissance de près?

— Oui, et si vous en reconnaissez quelques-unes, soyez discret.

— N'en doutez pas. En voilà trois que je connais. Celle-ci ressemble à M. M.; mais convenez qu'on peut vous avoir trompé, à moins que vous ne l'ayez eue dans le couvent même, ou en la conduisant dehors en personne; car enfin il y a des femmes qui se ressemblent.

— Comment voulez-vous qu'on m'ait trompé? je l'ai eue ici même, vêtue en religieuse, et j'ai passé toute une nuit avec elle. Ce fut à elle-même que je remis une bourse qui contenait cinq cents sequins. J'en donnai cinquante à l'honnête pourvoyeur.

— Vous lui aurez, j'imagine, fait des visites au parloir après l'avoir vue ici?

— Non, jamais, car elle craignait que son amant en titre ne vînt à le savoir. Vous savez que c'est l'ambassadeur de France.

— Mais elle ne le recevait qu'au parloir.

— Elle allait chez lui habillée en séculière toutes les fois qu'il le désirait. Je le sais du même homme qui me l'a menée ici.

— L'avez-vous fait venir plusieurs fois?

— Une seule fois, et cela suffit; mais je puis l'avoir quand je veux pour cent sequins.

— Tout cela doit être exact; mais je gagerais cinq cents sequins qu'on vous a trompé.

— Je vous répondrai dans trois jours.

Je le répète, je ne doutais pas que toute cette

affaire ne fût une insigne tromperie ; mais j'avais besoin de m'en assurer, et je frissonnais quand je venais à penser que la chose pourrait être vraie. C'eût été un crime qui m'aurait délivré de bien des obligations; mais je portais en moi une forte persuasion de son innocence ; enfin, si je devais la trouver coupable, ce qui était dans les choses possibles, je me résignais volontiers à perdre cinq cents sequins, pour prix de l'horrible découverte qui allait ajouter à mon expérience. J'étais dans une inquiétude déchirante, le pire peut-être des tourmens de l'âme. Si cet honnête Anglais avait éte victime d'une mystification, ou plutôt d'une friponnerie, l'honneur de M. M. m'ordonnait impérieusement de trouver un moyen de le désabuser sans la compromettre ; et c'est bien ce que je me proposais. Voici comment la fortune me favorisa.

Trois ou quatre jours après, M. Murray dit au docteur qu'il désirait me voir. Nous allâmes le trouver et il m'accueillit par ces mots : J'ai votre fait ; pour cent sequins, je suis sûr d'avoir la belle nonne.

— Eh bien ! va mes cinq cents sequins, lui dis-je.

— Non, pas cinq cents, mon cher, car j'aurais honte de vous gagner à coup sûr ; mais les cent qu'elle doit me coûter. Si je gagne, ce sera vous qui paierez mon plaisir ; si je perds, je ne lui donnerai rien.

— A quand la solution du problème?

— Mon Mercure m'a dit qu'il faut attendre un jour de masque. Il s'agit à présent de savoir comment nous ferons pour acquérir l'un et l'autre la conviction nécessaire; car sans cela nous ne pouvons ni vous ni moi nous croire obligés de payer la gageure, et cette conviction me semble difficile, car mon honneur ne me permet pas, si j'ai véritablement M. M., de lui laisser soupçonner que j'ai trahi son secret.

— Non, ce serait une noirceur impardonnable. Voici mon projet, il pourra nous satisfaire également, car après l'exécution nous nous trouverons convaincus d'avoir, très-loyalement, gagné ou perdu.

Aussitôt que vous serez en possession de la religieuse vraie ou fausse, vous la quitterez sous quelque prétexte et vous viendrez me rejoindre dans un lieu dont nous conviendrons. Nous nous rendrons ensemble au couvent et je ferai descendre M. M. Lorsque vous l'aurez vue et que vous lui aurez parlé, serez-vous convaincu que celle que vous aurez laissée chez vous n'est qu'une friponne?

— Oui, très-convaincu, et de ma vie je n'aurai payé de gageure plus volontiers que celle-là.

— Je vous donne la même assurance. Si, quand je ferai appeler M. M. au parloir, la converse nous dit qu'elle est malade ou occupée, nous partirons et vous aurez gagné; vous irez souper avec la belle, et moi j'irai autre part.

— C'est à merveille. Mais cela ne pouvant arriver que dans la nuit, il se peut que quand vous la ferez appeler, la tourière vous réponde qu'à cette heure-là elle ne fait appeler personne.

— J'aurai perdu également.

— Vous êtes donc sûr que si elle est dans le couvent elle descendra?

— C'est mon affaire. Je vous le répète, si vous ne lui parlez pas, je me déclare convaincu d'avoir perdu cent sequins, et mille, si vous le voulez.

— On ne peut parler plus clair que ça, mon cher ami, et je vous remercie d'avance.

— La seule chose que je vous demande, c'est d'être exact à l'heure, et qu'elle ne soit pas trop indue pour un couvent.

— Une heure après le coucher du soleil; cela suffit-il?

— A merveille.

— Je fais aussi mon affaire de faire rester le masque là où je le tiendrai, quand bien même ce sera la véritable M. M.

— Elle n'aura pas long-temps à attendre, si vous pouvez vous la faire conduire à un casino que j'ai moi-même à Muran et où je tiens au secret une jeune personne dont je suis amoureux. J'aurai soin qu'elle n'y soit pas ce jour-là, et je vous donnerai la clé du casino. J'aurai même soin que vous trouviez sous la main un souper froid délicat.

— C'est délicieux ; mais il faut que je puisse indiquer l'endroit au Mercure.

— C'est juste. Je vous donnerai à souper demain, et le plus grand secret sera observé entre nous. Nous irons à mon casino en gondole, et après souper nous sortirons par la porte de la rue : de cette manière vous apprendrez à y aller par terre et par eau. Vous n'aurez besoin de montrer au conducteur que la rive et la porte, et le jour où il devra vous la conduire, vous en aurez la clé. Vous n'y trouverez qu'un vieillard qui loge en bas, qui ne verra ni les entrans ni les sortans. Ma petite ne verra rien et ne sera point vue, et tout, vous pouvez m'en croire, sera pour le mieux.

— Je commence, me dit l'Anglais, enchanté de tout cet arrangement, à croire ma gageure perdue ? mais n'importe, je vais au devant de la perte ou du gain avec toute la gaîté de mon âme. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain, et nous nous séparâmes.

Le lendemain matin, je me rendis à Muran pour prévenir Tonine que j'irais souper avec elle et que j'amènerais deux de mes amis ; et comme notre cher Anglais était aussi ami de Bacchus que de l'Amour, j'eus soin de remettre à ma petite ménagère plusieurs bouteilles d'excellent vin. Enchantée du plaisir qu'elle aurait de faire les honneurs de la table, Tonine ne me demanda autre chose sinon si mes deux amis partiraient après souper.

— Oui, ma chère.

Cette réponse la rendit joyeuse : elle s'attendait au dessert. En la quittant, je me rendis au couvent où je passai une heure au parloir avec M. M. Je vis avec plaisir qu'elle recouvrait chaque jour sa santé et sa beauté, et après lui en avoir fait compliment, je retournai à Venise. Le soir, mes deux amis ayant été exacts au rendez-vous, nous nous rendîmes à mon petit casino à deux heures après le coucher du soleil.

Notre petit souper fut délicieux, et ma Tonine y déploya un maintien et des grâces qui me ravirent. Quel plaisir pour moi de voir Righelini enchanté et le résident muet d'admiration. Quand j'étais amoureux, mon ton n'encourageait pas mes amis à cajoler l'objet de mon amour ; mais j'étais plein de complaisance quand le temps avait attiédi mon ardeur.

A minuit à peu près nous nous séparâmes, et après avoir conduit M. Murray jusqu'à l'endroit où je devais l'attendre le jour de l'épreuve, je rentrai pour faire à ma charmante Tonine les complimens qu'elle méritait. Elle me fit l'éloge de mes deux amis, et ne savait trop m'exprimer sa surprise d'avoir vu notre Anglais sortir frais et dispos quoiqu'il eût vidé à lui seul six bouteilles de mon meilleur vin. Murray avait l'air d'un beau Bacchus peint par Rubens.

Le jour de la Pentecôte, Righelini vint me dire que le ministre d'Angleterre avait tout arrangé

avec le prétendu Mercure de M. M. pour le surlendemain. Je lui remis les clés de ma demeure de Muran, et je lui dis de l'assurer que je serais exact au rendez-vous.

L'impatience me causait des palpitations de cœur extrêmement pénibles, et je passai les deux nuits sans pouvoir fermer l'œil; car malgré la certitude où j'étais que M. M. était innocente, mon inquiétude était extrême. Mais d'où me venait donc mon inquiétude? Elle ne pouvait naître que de l'impatience de voir le résident désabusé. M. M. devait être aux yeux de cet homme une véritable prostituée, et l'instant où il se verrait forcé de s'avouer trompé par des fourbes rétablirait cette religieuse dans tout son honneur.

L'impatience de M. Murray égalait la mienne, mais avec cette différence très-naturelle, que lui, trouvant l'aventure très-comique, en riait de grand cœur, tandis que moi, qui la trouvais horriblement tragique, j'en frissonnais d'indignation.

Le mardi matin je me rendis à Muran pour dire à Tonine de préparer dans ma chambe un souper froid dont je lui prescrivis le menu, de mettre deux couverts, de préparer des bougies, et après lui avoir remis quelques bouteilles de vin, je lui ordonnai de se retirer dans la chambre du vieux maître de la maison, et de n'en sortir qu'après que les personnes qui devaient y venir en seraient reparties. Elle me promit que je serais obéi, et ne

se permit aucune question. Après l'avoir quittée, je me rendis au parloir de M. M. et je la fis appeler. Ne s'attendant pas à ma visite, elle me demanda pourquoi je n'étais pas allé à la cérémonie du Bucentaure qui, le temps étant favorable, devait partir ce jour-là. Je ne sais ce que je lui répondis, mais je sais qu'elle trouva du désordre dans mes propos. J'en vins enfin au point important et je lui dis que je venais lui demander un service dont dépendait la paix de mon âme, mais qu'elle devait me l'accorder aveuglément et sans me faire aucune question.

— Ordonne, mon cœur, me dit-elle, et sois sûr que je ne te refuserai rien de tout ce qui pourra dépendre de moi.

— Je viendrai ce soir à une heure de nuit; je te ferai appeler à cette grille : viens-y. Je serai avec un autre homme auquel je te prie d'adresser quelques mots de politesse, ensuite tu nous quitteras. Cherchons actuellement un prétexte pour justifier l'heure indue.

— Je te satisferai; mais tu ne saurais te figurer combien cela est embarrassant dans ce couvent; car à vingt-quatre heures les parloirs sont fermés, et les clés sont chez l'abbesse. Cependant dès qu'il ne s'agit que de cinq minutes, je dirai à l'abbesse que j'attends une lettre de mon frère et qu'on ne peut me la remettre que ce soir. Tu me remettras donc une lettre pour que la religieuse qui sera avec moi puisse affirmer que je n'en ai pas imposé.

— Tu ne viendras pas seule?

— Non, je n'oserais pas même le demander.

— Fort bien; mais tâche de venir avec quelque vieille à vue basse.

— Je laisserai le flambeau en arrière.

— Non, mon ange, je t'en supplie; il faut au contraire que tu le places de manière à pouvoir être parfaitement vue.

— C'est singulier! Mais je t'ai promis une obéissance passive, et je descendrai avec deux flambeaux. Puis-je espérer que tu m'expliqueras cette énigme à notre première entrevue?

— Au plus tard demain, tu sauras tout dans le plus grand détail.

— La curiosité m'empêchera de dormir.

— Non, mon cœur, dors paisiblement, et compte sur ma reconnaissance.

Le lecteur croira qu'après ce colloque mon cœur se trouva dans un calme parfait; mais que j'en étais loin! Je retournai à Venise tourmenté de l'appréhension que Murray ne vînt me dire le soir à la porte de la cathédrale, où je devais l'attendre, que son Mercure était allé l'avertir que la religieuse avait dû différer. Si cela était arrivé, je n'aurais précisément pas soupçonné M. M.; mais le résident aurait pu croire que j'étais cause que l'affaire avait manqué. Il est certain qu'alors je n'aurais pas conduit mon homme au parloir, et que j'y serais allé fort tristement tout seul.

Je passai dans les tourmens toute cette journée.

qui me parut d'une longueur démesurée, et le soir, ayant mis une lettre dans ma poche, j'allai à l'heure concertée me placer au poste d'attente.

Murray fort heureusement fut exact. La religieuse est-elle là, lui dis-je dès que je le vis près de moi?

— Oui, mon ami. Allons, si vous voulez, au parloir, mais vous verrez qu'on vous dira qu'elle est malade ou occupée. Dédisons-nous, si vous voulez, de la gageure.

— Que Dieu m'en préserve, mon cher ami; je tiens beaucoup à ces cent ducats. Allons.

Nous nous présentons à la tour, je fais demander M. M. et la tourière me rend la vie en me disant que j'étais attendu. J'entre au parloir avec mon cher Anglais et je le vois éclairé par quatre flambeaux. Je ne puis me rappeler ces momens sans chérir la vie! Je ne reconnus pas seulement à cela l'innocence de ma noble et généreuse amante, mais j'y vis avec admiration la pénétration de son esprit. Murray, sérieux, ne riait pas. M. M., brillante de grâce et de beauté, entre avec une sœur converse, tenant toutes deux un martinet à la main. Elle me fait en très-bon français un compliment très-flatteur; je lui remets la lettre, elle en regarde l'adresse et le cachet, puis elle la met dans sa poche. Après m'avoir remercié, elle me dit qu'elle allait y répondre de suite, et se tournant vers mon compagnon : Je suis

peut-être cause, monsieur, que vous avez perdu le premier acte de l'opéra, lui dit-elle.

—L'honneur de vous voir un instant, madame, vaut tous les opéras du monde.

— Il me semble que monsieur est Anglais.

— Oui, madame.

— La nation anglaise est aujourd'hui la première du monde, car elle est libre et puissante. Messieurs, je suis votre très-humble servante.

Je n'avais jamais vu M. M. si belle que dans ce moment-là, et je sortis du parloir brûlant d'amour et dans une joie dont l'espèce m'était encore inconnue. Je m'acheminai à grand pas vers mon casino sans prendre garde au résident, qui n'était pas pressé de me suivre : je l'attendis à ma porte. Eh bien! lui dis-je, êtes-vous maintenant convaincu que vous avez été trompé?

—Taisez-vous; nous aurons assez le temps d'en parler. Montons.

— Que je monte?

— Je vous en prie. Que voulez-vous que je fasse quatre heures seul avec la créature qui m'attend là-haut? Nous nous en amuserons.

— Mettons-la plutôt à la porte.

— Non, car son meneur doit venir la prendre à deux heures après minuit. Elle irait l'avertir, et il échapperait à ma juste vengeance. Nous les jetterons tous les deux par la fenêtre.

— Modérez-vous, car l'honneur de M. M. veut que cette affaire ne soit pas connue. Allons, mon-

tons, nous rirons. Je suis curieux de voir la larronne.

Murray entre le premier. Dès que la fille me voit, elle met un mouchoir sur sa figure, et dit au résident que son procédé était indigne. Murray ne lui répond pas. Elle était debout, moins grande que M. M., et elle s'était exprimée en mauvais français. Son manteau et son masque étaient sur le lit; mais elle était également vêtue en religieuse. Comme il me tardait de voir sa figure, je la priai avec douceur de me faire ce plaisir. Je ne vous connais pas, me dit-elle; qui êtes-vous?

— Vous êtes chez moi, et vous ne savez pas qui je suis?

— Je suis chez vous parce qu'on m'a trahie. Je ne croyais pas avoir affaire à un coquin.

A ce mot, Murray lui imposa silence en l'appelant par le nom de son honorable métier, et la drôlesse se leva pour prendre son manteau en disant qu'elle voulait s'en aller. Murray la repoussa en lui disant qu'elle devait attendre son indigne conducteur, et la prévint de ne pas faire de bruit si elle avait envie de ne pas aller en prison.

— Moi en prison!

En disant ces mots, elle porte sa main à l'ouverture de sa robe; mais je m'empresse de la lui saisir et Murray s'empare de l'autre. Nous la poussons sur un siége et nous nous emparons des pistolets qu'elle avait dans ses poches.

Murray lui déchire le devant de la sainte robe

de laine, et j'en retire un stylet de huit pouces. La fausse nonne pleurait amèrement. Veux-tu, lui dit le résident, te taire et te tenir tranquille jusqu'à l'arrivée de Capsucefalo, ou aller de suite en prison?

— Et quand il sera venu?

— Je te promets de te laisser aller.

— Avec lui?

— Peut-être.

— Eh bien! je resterai tranquille.

— As-tu encore des armes?

A ces mots, la drôlesse ôta sa robe, sa jupe, et si nous l'avions laissé faire, elle se serait mise en état de nature, dans l'espoir sans doute d'obtenir de la brutalité ce qu'elle ne pouvait obtenir de notre raison.

J'étais dans un grand étonnement de ne lui trouver qu'un faux air de M. M. Je le dis au résident qui en convint; mais me raisonnant en homme d'esprit, il me fit convenir aussi que, prévenu comme il l'était, plus d'un à sa place aurait pu donner dans le même panneau. En effet, l'envie d'avoir en sa possession une religieuse qui, par état et par vœu, volontaire ou forcé, a fait abnégation des plaisirs de ce monde et surtout de la cohabitation avec le sexe différent du sien, ce fruit défendu est la pomme d'Ève et a un attrait qui s'augmente encore de toute la somme de la difficulté que la funeste grille présente. Il y a peu de lecteurs qui n'aient éprouvé par eux-mêmes

que les plaisirs les plus doux sont ceux qui coûtent le plus à obtenir, et que le même objet pour lequel on expose sa vie par cela même qu'il est difficile de l'approcher, n'attirerait souvent pas un regard s'il venait s'offrir de lui-même.

Lecteur, au chapitre suivant vous verrez la fin de cette burlesque aventure : prenons haleine tous deux.

CHAPITRE X.

L'affaire de la fausse nonne se termine d'une manière plaisante. — M. M. sait que j'ai une maîtresse. — Elle est vengée de l'indigne Capsucefalo. — Je me ruine au jeu ; excité par M. M., je vends peu à peu tous ses diamans pour tenter la fortune qui s'obstine à m'être contraire. — Je cède Tonine à Murray qui lui assure un sort. — Barberine, sa sœur, la remplace.

— Comment fites-vous cette belle connaissance ? dis-je au résident.

— Il y a six mois, me répondit-il, que me trouvant à la porte du couvent avec M. Smith, notre consul, avec lequel j'avais été voir je ne sais plus quelle fonction, je lui dis, en parlant d'une

douzaine de nonnes que nous avions passées en revue : Je donnerais bien cinq cents sequins pour passer quelques heures avec la mère M. M.

Le comte Capsucefalo m'entendit, mais ne dit rien. M. Smith me dit qu'on ne pouvait la voir qu'à la grille comme l'ambassadeur de France, qui lui faisait souvent des visites. Capsucefalo vint le lendemain me dire que si j'avais parlé tout de bon, il était sûr de me faire passer une nuit avec la religieuse dans tel endroit qu'il me plairait, pourvu qu'elle pût compter sur le secret. Je viens, me dit-il, de lui parler, et quand je lui ai nommé votre personne, elle m'a répondu qu'elle vous avait remarqué avec M. Smith, et qu'elle souperait bien volontiers avec vous plus par inclination que pour les cinq cents sequins. Je suis, ajouta le drôle, le seul à qui elle se fie, et je la conduis à Venise au casino de l'ambassadeur de France chaque fois qu'elle veut y aller. Vous ne pouvez pas craindre d'être trompé, car ce sera à elle-même que vous remettrez la somme lorsque vous l'aurez en votre possession. En disant cela, il tira le portrait de sa poche et me le montra. Le voici. Je le lui achetai à lui-même deux jours après avoir cru m'être trouvé toute une nuit avec cette femme charmante, et quinze jours après notre entretien. Cette belle que voilà vint en masque, vêtue en religieuse, et j'eus la sottise de me croire en possession d'un trésor. Je m'en veux de n'avoir pas au moins soupçonné la tromperie en

voyant sa chevelure, car je savais que les religieuses doivent avoir les cheveux coupés. Mais quand j'en fis l'observation à cette drôlesse, elle me dit qu'elles étaient maîtresses de les conserver sous le bonnet, et j'eus la faiblesse de la croire.

Je savais que sous ce rapport, Murray n'avait pas été trompé, mais je ne me croyais pas obligé d'en faire en ce moment-là l'observation à mon Anglais.

Je tenais à la main le portrait que Murray m'avait remis, je le considérais alternativement avec la figure que j'avais sous les yeux. Ce portrait était à gorge découverte, et comme je fis à haute voix la remarque que les peintres faisaient cette partie comme ils l'entendaient, l'effrontée saisit ce moment pour me faire voir que la copie était fidèle. Je lui tournai le dos avec une expression de mépris qui aurait dû la mortifier beaucoup, si ces sortes d'êtres pouvaient être susceptibles d'un sentiment de pudeur. Je ne pus, pendant mes observations de cette nuit, m'empêcher de rire de l'axiome *quæ sunt æqualia uni tertio sunt æqualia inter se* (1), car le portrait ressemblait à M. M. comme à l'indigne courtisane qui empruntait son nom, et pourtant ces deux femmes ne se ressemblaient pas entre elles. Murray, à qui j'en fis l'observation, en convint, et nous passâmes une heure à philosopher sur la matière.

(1) Deux objets égaux à un troisième sont égaux entre eux.

Comme le substitut de M. M. s'appelait Innocente, nous éprouvâmes le désir de savoir combien son nom était d'accord avec sa profession, et nous lui demandâmes comment le fourbe s'y était pris pour l'induire à consentir à jouer le rôle qu'elle avait adopté, et voici ce qu'elle nous raconta.

Il y a deux ans que je connais le comte Capsucefalo, et sa connaissance m'a été utile; car s'il ne m'a point donné de l'argent, il m'en a fait gagner beaucoup des personnes qu'il m'a fait connaître. Vers la fin de l'automne dernier, il vint un jour me dire que si j'étais capable de contrefaire la religieuse avec les habits qu'il me procurerait, et de passer comme telle la nuit avec un Anglais, je gagnerais cinq cents sequins. Tu n'as, me dit-il, rien à craindre, car je te conduirai moi-même au casino où la dupe t'attendra et j'irai te reprendre vers la fin de la nuit pour te reconduire à ton prétendu couvent. Il me fit la leçon sur la manière dont je devais me comporter, et me dicta ce que je devais répondre en cas que mon amoureux me fît des questions sur le régime du couvent.

Messieurs, cette intrigue me plut, elle me mit en gaîté, et je lui répondis que j'étais prête. D'ailleurs ayez la bonté de considérer qu'il n'y a point de femme de mon métier qui résiste à l'attrait de gagner cinq cents sequins. Trouvant la chose et plaisante et lucrative, je le sollicitai, lui promettant de jouer mon rôle dans toutes les perfections.

La chose fut faite et il me suffit de l'instruction relative au dialogue. Il me dit que l'Anglais ne pourrait me parler que de mon couvent et par manière d'acquit des amans que je pouvais avoir ; que sous ce dernier point je devais couper court, répondre en riant que je ne savais pas de quoi il me parlait, lui dire même que je n'étais religieuse que de masque, et que, badinant avec esprit, je pouvais lui faire voir mes cheveux. Cela, me dit Capsucefalo, n'empêchera pas qu'il ne te croie religieuse et même la religieuse qu'il aime, car il sera persuadé que tu ne saurais être une autre. Comprenant tout l'esprit de cette fine plaisanterie, je ne me souciai pas un moment de savoir le nom de la religieuse que je devais représenter ni le nom du couvent dont je devais faire partie. La seule chose qui m'occupât étaient les cinq cents sequins. Ceci est si vrai que quoique j'aie passé une nuit charmante avec vous et que je vous aie trouvé plus fait pour être payé que pour payer vous-même, je ne me suis pas informée comment vous vous nommez ni qui vous êtes, et je ne le sais pas au moment où je vous parle. Vous savez comment j'ai passé la nuit ; je vous ai dit que je la trouvai délicieuse ; et je vous assure que j'étais heureuse dans l'idée d'en passer une pareille. Vous m'avez donné cinq cents sequins ; mais je dus me contenter de cent, comme Capsucefalo me l'avait dit, et comme il m'a dit que vous m'en donneriez cent cette nuit. Vous avez tout décou-

vert; j'en suis fâchée, mais je ne crains rien, car je puis me masquer comme je veux, et je ne puis pas empêcher que ceux qui ont envie de moi me prennent pour une sainte, si cela les amuse. Vous m'avez trouvé des armes, mais il est permis à chacun d'en porter pour sa propre défense. Je ne me trouve coupable de rien.

— Me connais-tu ? lui dis-je.

— Non; cependant je vous vois souvent passer sous mes fenêtres. Je demeure à Saint-Roch, auprès du pont.

Le récit parfaitement filé que nous fit cette femme, nous convainquit qu'elle avait fait son métier en coureuse habile; mais Capsucefalo, malgré son titre de comte, nous parut digne du carcan. Cette fille devait avoir dix ans de plus que M. M. : elle était jolie, mais blonde, et ma belle nonne avait les cheveux d'un beau châtain cendré et était plus grande d'au moins trois pouces.

Après minuit nous nous mîmes à table et nous fîmes honneur du meilleur appétit à l'excellent ambigu que ma chère Antoinette avait préparé. Nous eûmes la barbarie de laisser là cette malheureuse sans même lui offrir un verre de vin; mais nous crûmes ne devoir pas en agir autrement. Dans nos discours de table, mon joyeux Breton me fit en homme d'esprit des commentaires sur l'empressement que j'avais mis à le convaincre qu'il n'avait pas eu les faveurs de M. M. Il n'est pas naturel, me dit-il, que vous ayez mis

tant d'intérêt à la chose sans être amoureux de cette divine nonne. Je lui répondis qu'étant condamné et borné au terrible parloir, si j'étais amoureux, j'étais fort à plaindre. Je donnerais volontiers cent guinées par mois, me dit-il, pour avoir le privilége de lui faire des visites à la grille. En disant cela, il me remit les cent sequins de la gageure, en me remerciant de les lui avoir gagnés; et je les mis bravement dans ma poche.

A deux heures après minuit, nous entendîmes frapper doucement à la porte de la rue. Voilà l'ami, dis-je; soyez sage et comptez qu'il confessera tout.

Il entre, voit Murray et la belle et ne s'aperçoit qu'il y avait un tiers qu'en entendant fermer à la clé la porte de l'antichambre. Il se retourne, me voit, et comme il me connaissait, sans se décontenancer, il me dit : Ah! c'est vous; passe. Vous sentez la nécessité du secret. Murray rit, et lui dit tranquillement de s'asseoir. Il lui demande, en tenant entre les mains les pistolets de la belle, dans quel endroit il la conduirait avant qu'il fît jour.

— Chez elle.

— Il est possible que non, car il est fort possible qu'en sortant d'ici vous alliez de compagnie coucher l'un et l'autre en prison.

— Non, je ne le crains pas; car l'affaire ferait trop de bruit, et les rieurs ne seraient pas de vo-

tre côté. Allons, dit-il à sa compagne, habillez-vous et partons.

Le résident, toujours calme et froid comme un Anglais, lui verse un verre de Chambertin et le gredin boit à sa santé. Murray voyant à son doigt une belle bague en brillans, la loue et se montrant curieux de la voir, il la lui tire du doigt, l'examine, la trouve parfaite et lui demande ce qu'elle vaut. Capsucefalo un peu déconcerté, lui dit qu'elle lui a coûté quatre cents sequins. Je la garde pour ce prix, lui dit le résident en la mettant dans sa poche. L'autre baisse la tête, et Murray riant de sa modestie, dit à la fille de s'habiller et de partir avec son digne acolyte. Cela fut fait dans l'instant, et après une profonde révérence, ils partirent. Adieu, procureur de nonnes, lui dit le résident. Le comte ne répliqua point.

Dès qu'ils furent sortis, j'embrassai Murray en lui faisant compliment sur sa modération dont je le remerciai, car une esclandre n'aurait pu que nuire à trois innocens.

— Soyez tranquille, me dit-il, les coupables seront punis et personne ne pourra en connaître la raison.

Alors je fis monter Tonine, et mon Anglais lui offrit à boire, mais elle refusa avec modestie et beaucoup de grâce. Murray la regardait avec des yeux de flamme, et partit en me faisant les plus vifs remercîmens.

Ma pauvre Tonine avait fait une longue épreuve d'obéissance et de résignation, et elle était autorisée à supposer que je lui avais été infidèle ; mais je lui prouvai de la manière la plus certaine que je m'étais respecté et conservé frais pour elle. Nous restâmes six heures au lit et nous nous levâmes heureux l'un et l'autre.

De suite après dîner, je m'empressai d'aller trouver ma noble M. M. et je lui contai de point en point toute l'histoire. Elle l'écouta avec une attention presque avide, laissant voir sur son visage les différentes impressions qu'elle éprouvait. La crainte, la colère, l'indignation, l'approbation de ma conduite pour éclaircir les doutes qui devaient naturellement s'insinuer dans mon esprit, la joie de me découvrir par là toujours amoureux d'elle, tout se peignit successivement et dans ses regards, et dans les mouvemens de ses traits, et dans les différentes teintes dont se colorèrent ses joues et son front. Elle fut charmée d'apprendre que le masque qui m'avait accompagné au parloir était le ministre résident d'Angleterre, mais elle témoigna le plus noble dédain quand je lui dis qu'il donnerait volontiers cent guinées par mois pour avoir le privilége de pouvoir l'entretenir au parloir en lui faisant des visites au travers de l'importune grille. Elle lui en voulait d'avoir pu s'imaginer qu'elle eût été en sa puissance et de lui avoir trouvé de la ressemblance avec un portrait qui, selon elle, ne lui ressemblait pas du tout : je

le lui avais remis. Elle me dit avec un sourire plein de finesse qu'elle était certaine que je n'avais pas laissé voir la fausse religieuse à ma petite, car elle aurait pu se tromper.

— Tu sais donc que j'ai une jeune servante ?

— Oui, et qui plus est jolie. C'est la fille de Laure; et si tu l'aimes, j'en suis bien aise ainsi que C. C. J'espère que tu trouveras le moyen de me la faire voir; quant à C. C., elle la connaît déjà.

Voyant qu'elle en savait trop pour que je pusse lui en faire accroire, je pris sur-le-champ mon parti et je lui contai en détail l'histoire de mes nouvelles amours. Elle m'en témoigna une satisfaction trop franche pour qu'elle ne fût pas sincère. Avant que je la quittasse, elle me dit que son honneur était engagé à faire assassiner Capsucefalo, car cet indigne personnage l'avait trop outragée pour lui pardonner. Pour la tranquilliser, je lui promis que si le résident ne nous débarrassait pas de lui dans la huitaine, je me chargerais moi-même du soin de notre commune vengeance.

Vers le même temps le procurateur Bragadin, frère de mon patron, vint à mourir. Cette mort rendait M. de Bragadin assez riche; mais la famille allant s'éteindre, il vint envie à une femme qui avait été sa maîtresse et qui lui avait donné un fils naturel, de devenir sa femme. Ce mariage aurait légitimé ce fils et la famille aurait eu un

propagateur. L'assemblée du collége aurait, pour un peu d'argent, reconnu la femme citoyenne, et tout serait allé à merveille. Elle m'écrivit un billet pour me prier de passer un instant chez elle. J'allais m'y rendre, curieux de savoir ce que pouvait me vouloir une femme que je ne connaissais ni d'Adam ni d'Ève, quand M. de Bragadin me fit appeler. Il me pria de demander à Paralis s'il devait suivre l'avis de de la Haye dans une affaire qu'il lui avait promis de ne point me confier, mais que l'oracle ne pouvait pas ignorer. L'oracle, naturellement contraire au jésuite, lui répondit qu'il ne devait suivre que son propre sentiment. Après cette opération, je me rendis chez la dame.

Cette femme commença par m'informer de tout; elle me présenta son fils et elle me dit que si le mariage pouvait se faire, on me ferait, par devant notaire, un acte par lequel, à la mort de M. de Bragadin, je serais possesseur d'une terre qui rapportait cinq mille écus par an.

Devinant sans peine que c'était la même affaire que de la Haye devait avoir proposée à M. de Bragadin, je lui répondis sans hésiter que puisque de la Haye s'en était occupé avant moi, il m'était impossible de m'en mêler, et là-dessus je lui tirai ma révérence.

Je ne pouvais m'empêcher de trouver singulier que ce jésuite intriguât sans cesse à mon insu pour marier mes vieux amis, car il y avait deux ans

que, si je ne m'y étais pas opposé, il aurait marié M. Dandolo. Je ne me souciais aucunement que la famille Bragadin s'éteignît, mais je tenais beaucoup à la vie de mon bienfaiteur, et j'étais persuadé que le mariage aurait de beaucoup abrégé ses jours; car il avait alors soixante-trois ans et il avait échappé à une forte attaque d'apoplexie.

J'allai dîner avec milady Murray (les Anglaises filles de lords conservent ce titre). Après dîner le résident me dit qu'il avait communiqué à M. Cavalli toute l'histoire de la feinte religieuse, et que ce secrétaire des inquisiteurs d'état lui avait fait savoir la veille que tout avait été fait à sa satisfaction. Le comte Capsucefalo avait été envoyé à Céfalonie, sa patrie, avec défense de jamais retourner à Venise, et la courtisane avait disparu.

Ce qu'il y a de beau ou plutôt d'affreux dans ces expéditions économiques, c'est que personne n'en sait jamais la raison, et que l'arbitraire le plus atroce peut frapper l'innocent comme le coupable. M. M. fut enchantée de cet événement, et j'en fus plus content qu'elle, car j'aurais été fâché de m'être vu forcé de salir mes mains sur cet indigne comte.

Il y a dans l'existence de l'homme des périodes contraires que l'on pourrait appeler les *fastes* et les *nefastes* de la vie : je l'ai éprouvé souvent dans ma longue carrière, et par les secousses, les froissemens et les oppositions dont elle a été se-

mée, j'ai peut-être été, autant qu'homme au monde, en mesure d'observer la vérité de cette remarque. J'avais eu une assez longue période de bonheur : la fortune m'avait long-temps favorisé au jeu; j'étais heureux dans mes rapports avec les hommes, et l'amour ne me laissait rien à désirer; mais ici commence à se montrer le revers de la médaille. L'amour m'était encore favorable, mais la fortune m'avait tout-à-fait abandonné; et bientôt, lecteur, tu verras que les hommes ne me traitèrent pas mieux que cette aveugle déité. Cependant comme la destinée a ses phases comme la lune, le bien succède au mal de même que l'infortune au bonheur.

Je continuais à jouer à la martingale, mais ce fut avec tant de malheur que je ne tardai pas à me trouver sans un sequin. Jouant de moitié avec M. M., j'étais obligé de lui rendre compte de l'état de mes finances, et ce fut à sa sollicitation que peu à peu je vendis tous ses diamans, dont je perdis le produit : elle ne garda, par devers elle, que cinq cents sequins. Il n'était plus question d'évasion, car avec quoi aurions-nous été nous fourrer dans le monde! Je jouais encore, mais à petit jeu, taillant à des banques de petits joueurs et attendant dans la médiocrité le retour de la bonne fortune

Un jour le ministre d'Angleterre, après m'avoir fait souper à son casino avec la célèbre *Fanny Murray*, me demanda à souper à mon casino de

Muran que je ne gardais plus qu'à cause de Tonine. J'eus cette complaisance, mais sans imiter sa générosité. Il trouva ma petite maîtresse riante et polie, mais dans les bornes de la décence, dont il lui aurait volontiers fait grâce. Le lendemain il m'écrivit ce billet :

« Je suis éperdument amoureux de votre Tonine. Si vous voulez me la céder, voici le sort que je suis prêt à lui faire. Je l'établirai dans un logement convenable que je meublerai parfaitement et que je lui donnerai avec tout ce qu'il contiendra, à condition que je pourrai l'y voir quand cela me plaira, et qu'elle me donnera sur elle tous les droits d'un amant heureux. Je lui donnerai une femme de chambre, une cuisinière et trente sequins par mois pour une table de deux personnes, sans compter les vins que je lui fournirai moi-même. Je lui ferai en outre une rente viagère de deux cents écus par an, dont elle sera maîtresse après qu'elle aura vécu un an avec moi. Je vous donne huit jours, mon ami, pour me faire savoir votre réponse. »

Je lui répondis de suite que je lui ferais savoir en trois jours si sa proposition pouvait être acceptée, car Tonine avait une mère qu'elle respectait et que peut-être elle ne voudrait rien faire sans son consentement : au reste, lui disais-je, si j'en juge sur les apparences, je crois la jeune personne enceinte.

L'affaire était importante pour Tonine : je l'aimais, mais enfin je savais fort bien que nous ne passerions pas notre vie ensemble et je ne voyais pas qu'il me fût possible de lui faire un sort pareil à celui qu'on lui offrait. Je n'eus pas en conséquence la moindre incertitude, et dès le jour même j'allai à Muran et je lui dis tout.

— Tu veux donc me quitter, me dit-elle en pleurant.

— Je t'aime, ma chère amie, et ce que je te propose doit t'en convaincre.

— Non, car je ne puis pas être à deux.

— Tu ne seras qu'à ton nouvel amant, mon cœur. Je te prie de réfléchir que cela te vaudra une bonne dot qui pourra te procurer un bon mariage, et qu'avec tout l'amour que j'ai pour toi, il m'est impossible de te faire un sort pareil.

— Laisse-moi cette journée pour pleurer et réfléchir, et viens souper avec moi demain.

Je ne manquai pas au rendez-vous. Je trouve, me dit-elle, ton Anglais fort bel homme, et quand il parle vénitien, il me donne une envie de rire irrésistible. Si ma mère y consentait, je pourrais peut-être l'aimer. Dans le cas où nos humeurs ne sympathisent pas, au bout d'un an nous pourrons nous séparer, et je me verrai riche d'une rente de deux cents écus.

— Je suis, lui dis-je, ravi de la justesse de tes reflexions. Parles-en à ta mère.

— Je n'oserais, mon ami ; ces choses-là sont trop

délicates entre une mère et sa fille : parle-lui-en toi-même.

— Je le veux bien.

Laure, que je n'avais point vue depuis qu'elle m'avait donné sa fille, n'eut pas besoin de me demander du temps pour y penser ; car joyeuse et satisfaite, elle me dit que par cet arrangement sa fille deviendrait capable de la soulager dans sa vieillesse et qu'elle quitterait Muran où elle était lasse de servir. Elle me montra cent trente sequins que Tonine avait gagnés à mon service et qu'elle avait déposés entre ses mains.

Barberine, sœur cadette de Tonine, vint me baiser la main. Je la trouvai charmante et je lui donnai tout l'argent blanc que je me trouvai sur moi. Je sortis ensuite en disant à Laure que je l'attendais chez moi. Elle ne tarda pas à me suivre, et donnant sa bénédiction à sa fille en la recommandant à sainte Catherine, elle lui dit qu'elle ne lui demandait que trois livres par jour pour aller vivre à Venise avec sa famille : Tonine les lui promit en l'embrassant.

Cette importante affaire étant achevée à la satisfaction de tout le monde, j'allai voir M. M. qui me fit le plaisir de descendre au parloir avec C. C. Je la trouvai triste mais embellie. Elle était en deuil, ce qui ne l'empêcha pas d'être tendre. Elle ne put rester au parloir qu'un quart d'heure, crainte d'être observée, car il lui était toujours défendu de s'y montrer. Je contai à M. M. l'histoire

de Tonine qui allait demeurer à Venise avec Murray : elle en fut fâchée ; car, me dit-elle, maintenant que tu n'auras plus cet attrait à Muran , je te verrai moins souvent encore que je ne l'ai fait jusqu'ici. Je lui promis que je serais toujours assidu à l'aller voir ; mais vanité des promesses ! le temps approchait où nous serions séparés pour toujours.

Dès le soir même j'allai porter à mon ami Murray cette bonne nouvelle. Il m'embrassa avec transport et me pria de venir souper à son casino le surlendemain et de la lui mener pour lui en faire la remise en forme. Je n'y manquai pas, car une fois la chose décidée, il me tardait d'en terminer. Il lui remit en ma présence le contrat de rente viagère de deux cents ducats de Venise sur le corps des boulangers. Par un second écrit, il lui fit don de tout ce qui se trouvait dans la demeure où il l'établit, en spécifiant la clause qu'il fallait qu'elle vécût un an avec lui. Il lui donna des instructions très-libérales, lui permettant de me recevoir comme ami ainsi que sa mère et ses sœurs qu'elle serait libre d'aller voir quand bon lui semblerait. Tonine l'embrassa, lui exprima sa reconnaissance et l'assura qu'elle ferait tout pour lui plaire. Je verrai monsieur, dit-elle en me montrant, mais comme son amie : il n'en exigera pas davantage. Pendant cette scène vraiment attendrissante dans son genre, elle sut retenir ses larmes ; mais moi je n'eus pas la force de cacher

les miennes. Murray fit son bonheur, mais je n'en fus pas long-temps témoin. J'en dirai les raisons un peu plus tard.

Trois jours après, Laure vint me trouver, me dit qu'elle s'était déjà établie à Venise et me pria de la conduire chez sa fille. Je devais trop à cette femme pour lui refuser ce plaisir, et je l'y menai sur-le-champ. Tonine remerciait Dieu, me remerciait aussi; la mère faisait chorus, car elles ne savaient pas bien si c'était à Dieu ou à moi qu'elles avaient le plus d'obligation. Tonine me fit mille éloges de Murray, et ne se plaignit point que je ne fusse pas allé la voir, ce qui me plut beaucoup. Voulant m'en aller, Laure me pria de la reconduire dans ma gondole; comme il fallait passer devant la maison où elle était allée se loger, elle me pria de lui faire le plaisir d'entrer un instant et je ne crus pas devoir lui faire de la peine en lui refusant. Je dois dire ici à mon honneur que j'eus cette complaisance sans réfléchir aucunement que j'allais revoir Barberine.

Cette jeune fille, aussi jolie que sa sœur, quoique dans un autre genre, commença par exciter ma curiosité, faiblesse qui rend ordinairement inconstant l'homme habitué au vice. Si toutes les femmes avaient la même physionomie, le même caractère et la même tournure d'esprit, les hommes, non-seulement ne seraient jamais inconstans, mais encore ils ne seraient jamais amoureux. On en prendrait une par instinct et on s'en tiendrait là

jusqu'à la mort; mais alors l'économie de notre monde serait tout autre qu'elle n'est. La nouveauté est le tyran de notre âme. Nous savons que ce que nous ne voyons pas est à peu près la même chose que ce que nous avons vu; mais nous sommes curieux, nous voulons nous en convaincre, et, pour en venir à bout, nous faisons autant de frais que si nous avions la certitude de trouver quelque chose d'incomparable.

La jeune Barberine, qui me regardait comme une ancienne connaissance, car sa mère l'avait accoutumée à me baiser la main chaque fois que j'étais allé chez elle; qui s'était plus d'une fois déshabillée en ma présence sans croire m'émouvoir, qui savait que j'avais fait la fortune de sa sœur et par suite celle de la famille, et qui, comme de raison, se croyait plus jolie que Tonine, parce qu'elle était plus blanche et qu'elle avait de beaux yeux noirs; ayant envie de remplacer sa sœur, elle comprit que, pour réussir, elle devait me prendre d'emblée. Son jeune bon sens lui disait que n'allant jamais chez elle, je ne pourrais jamais en devenir amoureux, à moins qu'elle ne me conquît d'assaut, et pour cela elle ne trouva rien de mieux que d'avoir pour moi toutes les complaisances quand l'occasion s'en présenterait, en sorte que sa conquête ne me coûta aucune peine. Tout ce raisonnement que je lui suppose était assurément de son fait, car je suis convaincu que sa mère ne lui avait point donné la moindre

instruction. Laure était une de ces mères comme il y en a plus d'une dans le monde et surtout en Italie ; elle profitait volontiers de l'industrie naturelle de ses filles, mais elle n'aurait jamais pensé à les lancer dans le sentier de la corruption. Là s'arrêtait sa vertu.

Après avoir vu ses deux chambres, sa petite cuisine, et avoir admiré la propreté qui brillait partout, la petite Barberine me demanda si je voulais voir leur petit jardin. Volontiers, lui dis-je; car c'est une rareté à Venise. Sa mère lui dit de m'offrir des figues, s'il y en avait de mûres. Ce petit jardin avait une trentaine de pieds carrés, et il n'y avait que de la salade et un figuier fort beau. Il n'était pas riche en fruits et je lui dis que je n'en voyais aucun. J'en vois en haut, me dit Barberine, et je vais les cueillir, si vous voulez me tenir l'échelle. Oui, va; je la tiendrai bien fort. Elle monte légèrement, et pour atteindre quelques figues un peu distantes, elle allonge un bras et met son corps hors d'équilibre en se tenant de l'autre main à l'échelle.

— Ma chère Barberine, si tu savais ce que je vois !

— Ce que vous avez vu souvent à ma sœur.

— C'est vrai ; mais tu es plus jolie qu'elle.

La petite ne répond pas; mais, comme si elle n'avait pu atteindre au fruit, elle met le pied sur une branche élevée et m'offre le tableau le plus séduisant possible. J'étais ravi ! Barberine qui s'en

aperçoit ne se presse pas. Enfin, je l'aide à descendre, et fourvoyant ma main, je lui demande si le fruit que je tenais avait été cueilli. Elle me fixe avec un doux sourire et me donne tout le temps de m'assurer qu'elle était toute neuve. Je la reçois dans mes bras, et déjà dans ses fers, je la presse amoureusement contre mon cœur, en imprimant sur ses lèvres un baiser de flamme qu'elle me rendit dans toute la joie de son cœur.

— Veux-tu, ma chère, me donner le fruit que je t'ai pris?

— Ma mère ira demain à Muran et elle y restera toute la journée; si vous venez, je ne vous refuserai rien.

Lorsqu'un langage aussi naturel sort d'une bouche encore innocente, l'homme auquel il s'adresse doit être heureux; car les désirs ne sont que des tourmens, des peines positives, et on ne chérit la jouissance que parce qu'elle en délivre. Ceci démontre que ceux qui préfèrent un peu de résistance à une entière facilité manquent de jugement; mais la trop grande facilité annonce trop souvent la dépravation, et c'est ce que les hommes n'aiment point, quelque dépravés qu'ils soient du reste.

Nous rentrons, et, en présence de Laure, j'embrasse tendrement Barberine en disant à la mère qu'elle avait là un véritable bijou : ce compliment la fit rire de plaisir. Je donnai dix sequins à cette charmante fille, et je sortis en me félicitant, mais

en maudissant la fortune, qui ne me permettait pas de faire pour le moment à la charmante Barberine un sort pareil à celui de sa sœur.

Tonine m'avait dit que, par bon procédé, il fallait que j'allasse une fois souper avec elle; j'y allai le même soir et j'y trouvai Righelini avec Murray. Le souper fut charmant, et j'admirai l'accord parfait qui régnait déjà entre les nouveaux amans. Je fis compliment au résident d'avoir perdu un de ses goûts, et il me dit qu'il serait bien fâché d'une semblable perte, car cela lui ferait envisager son déclin. Mais, lui dis-je, vous aimiez à sacrifier à l'amour sans voiler ses mystères.

— Ce n'était pas moi qui l'aimais, mais bien Ancilla; et comme j'aimais son plaisir autant que le mien, je me soumettais facilement à son goût.

— Votre réponse me fait plaisir, car je vous avoue qu'il m'en coûterait d'être témoin de vos exploits avec Tonine.

Ayant dit, je ne sais comment, que je n'avais plus de logement à Muran, Righelini me dit que si je voulais, il m'en ferait avoir un charmant et à bon marché sur le *Tondamente nuovo*.

Ce quartier exposé au nord, aussi agréable en été que désagréable en hiver, étant en face de Muran où je devais aller une couple de fois la semaine, je dis au docteur que je verrais volontiers ce logement.

A minuit je pris congé du riche et heureux ré-

sident, et devant passer la journée avec ma nouvelle conquête, j'allai me coucher pour être frais et en état de fournir une honorable carrière.

Je me rendis chez Barberine d'assez bonne heure, et dès qu'elle me vit arriver : Ma mère, me dit-elle, ne reviendra que ce soir, et mon frère dîne à l'école. Nous serons donc parfaitement tranquilles. Voici une poularde, du jambon, du fromage et deux flacons de vin de Scopolo ; nous dînerons à la militaire quand vous voudrez.

— Tu m'étonnes, ma charmante amie, car comment as-tu pu te procurer un si bon dîner ?

— Nous le devons à ma mère ; ainsi à elle les éloges.

— Tu lui as donc dit ce que nous allions faire ?

— Oh non ! pas tout-à-fait, car je n'en sais rien ; mais je lui ai dit que vous viendriez me voir, et je lui ai en même temps donné les dix sequins.

— Et que t'a dit ta mère ?

— Qu'elle ne serait pas fâchée que vous m'aimassiez comme vous avez aimé ma sœur.

— Je veux t'aimer davantage quoique je l'aime beaucoup.

— Vous l'aimez ? pourquoi l'avez-vous donc quittée ?

— Je ne l'ai point quittée, car nous avons soupé ensemble hier au soir ; seulement, ma chère

amie, nous ne vivons plus en amoureux. Je l'ai cédée à un ami riche qui a fait sa fortune.

— C'est bien, quoique je ne comprenne pas trop cela. Je vous prie de dire à Tonine que c'est moi qui la remplace, et je serai bien aise que vous lui disiez que vous êtes bien certain que vous êtes le premier homme que j'ai aimé.

— Et si cette nouvelle lui fait de la peine?

— Oh! tant mieux. Me ferez-vous ce plaisir? C'est le premier que je vous demande.

— Je te le promets.

Après ce rapide dialogue, nous déjeunâmes, puis dans un accord parfait nous allâmes nous coucher, ayant plutôt l'air d'aller sacrifier à l'hymen qu'à l'amour.

Le jeu était nouveau pour Barberine; ses transports, ses idées vertes et naïves qu'elle me communiquait sans fard, son inexpérience ou plutôt sa gaucherie m'enchantaient. Il me semblait que pour la première fois je touchais à l'arbre précieux de la science et que jamais je n'avais goûté de fruit aussi savoureux. Ma petite nymphe aurait été honteuse de me laisser apercevoir la douleur que lui causait la première épine, et pour me convaincre qu'elle ne savourait que la rose, elle s'évertuait à me persuader qu'elle avait plus de plaisir qu'il n'était possible de lui en supposer pour une première épreuve toujours plus ou moins douloureuse. Elle n'était pas encore grande fille; les roses de ses seins naissans n'étaient

encore que des boutons imperceptibles, et la puberté parfaite n'était encore que dans son cœur.

Après plus d'un assaut livrés et soutenus avec ardeur, nous nous levâmes pour dîner, et après nous être restaurés, nous nous remîmes sur l'autel de l'amour où nous restâmes jusqu'au soir. Laure à son retour nous trouva habillés et contens. Je fis à Barberine un nouveau présent de vingt sequins, je lui jurai de l'aimer toujours et je partis. Je n'avais assurément pas alors l'intention d'être infidèle à mes sermens; mais ce que la destinée me préparait ne pouvait point se combiner avec des promesses qui coulent de source dans un moment d'effervescence.

Le lendemain, Righelini me mena voir le logement dont il m'avait parlé; il me plut et je le louai de suite, payant le premier quartier d'avance. La maison appartenait à une veuve qui avait deux filles, et on venait de saigner l'aînée. Righelini était son médecin et il la soignait depuis neuf mois sans pouvoir la guérir. Comme il allait lui faire une visite, j'entrai avec lui et je me crus en présence d'une belle statue de cire. La surprise m'arracha ces mots : *Elle est belle*, *mais le statuaire doit lui donner des couleurs*; la statue fit alors un sourire qui aurait été divin s'il avait traversé des lèvres de rose. Sa pâleur, me dit Righelini, ne doit pas vous étonner, car on vient de la saigner pour la cent quatrième

fois. Je fis un mouvement de surprise bien naturel.

Cette belle personne avait dix-huit ans sans que la nature eût encore pu opérer ses bénéfices mensuels, de manière qu'elle se sentait mourir trois ou quatre fois par semaine, et le seul moyen de soulagement était de lui ouvrir la veine. Je veux, dit le docteur, l'envoyer à la campagne où un air plus pur et plus beau, surtout plus d'exercice opéreront mieux que toutes les drogues. Après avoir dit qu'on me préparât mon lit pour le même soir, je sortis avec Righelini, qui me dit que le seul remède qui pût opérer efficacement la guérison de cette fille serait un amant robuste. Mais, mon cher docteur, lui dis-je, ne pourriez-vous pas être son apothicaire comme vous êtes son médecin ?

— Je jouerais trop gros jeu, car je pourrais me voir obligé à l'épouser, et je crains le mariage comme le feu.

Quoique je ne fusse pas plus disposé à me marier que mon ami le docteur, j'étais trop près du feu pour ne pas me brûler, et le lecteur verra dans le chapitre suivant comment j'opérai le miracle qui rendit les couleurs de la santé à cette belle décolorée.

CHAPITRE XI.

La belle malade. — Je la guéris. — Trame qu'on ourdit pour me perdre. — Événement chez la jeune comtesse Bonafede. — L'Erberia. — Visite domiciliaire. — Mon entretien avec M. de Bragadin. — Je suis arrêté par ordre des inquisiteurs d'état.

J'allai souper chez M. de Bragadin en quittant le docteur Righelini, et je procurai à ce digne et généreux vieillard une soirée de bonheur. C'était toujours le cas; je le rendais heureux ainsi que ses deux vertueux amis toutes les fois que je prenais mes repas avec eux.

Les ayant quittés de bonne heure, je me rends à mon logement et je fus tout surpris de trouver le balcon de ma chambre à coucher occupé. Une

demoiselle de la plus belle taille se lève en me voyant et avec beaucoup de grâce me demande pardon de la liberté qu'elle avait prise. Je suis, me dit-elle, la statue de ce matin. Nous n'allumons pas les flambeaux le soir pour éviter les cousins; mais quand vous voudrez vous aller coucher, nous fermerons et nous nous en irons. Je vous présente ma sœur cadette : ma mère est déjà couchée. Je lui répondis que le balcon serait toujours à son service, et qu'étant encore de bonne heure, je les priais de me permettre de me mettre en robe de chambre et de leur tenir compagnie. Sa conversation était charmante; elle me fit passer deux heures très-agréablement et ne me quitta qu'à minuit. Sa jeune sœur m'alluma une bougie, elles me saluèrent et partirent en me souhaitant une bonne nuit.

J'allai me coucher, l'imagination pleine de cette belle personne, et je ne pouvais me persuader qu'elle fût malade. Elle parlait avec vigueur, elle était gaie, cultivée et remplie d'esprit et d'aménité. Je ne comprenais pas par quelle fatalité, si sa maladie ne dépendait que du remède que Righelini appelait unique, elle pût n'en être pas guérie dans une ville comme Venise; car malgré sa pâleur, elle me paraissait très-digne de captiver un amant, et je lui croyais assez d'esprit pour se déterminer d'une façon ou d'autre à prendre le remède le plus agréable qu'il soit possible à la faculté d'ordonner.

Le lendemain je sonne pour me lever, et je vois entrer la jeune sœur qui me dit que, n'ayant point de domestique, elle venait pour le moment me faire ce que j'aurais besoin. Je ne voulais pas me servir par mon domestique hors de la maison de M. Bragadin, parce que je me trouvais plus libre. Après m'être fait rendre quelques petits services, je lui demandai comment se portait sa sœur.

— Fort bien, me dit-elle, car les pâles couleurs ne sont pas une maladie, et elle ne se trouve incommodée que quand la respiration lui manque. Elle a fort bon appétit et elle dort aussi bien que moi.

— Qui entends-je jouer du violon?

— C'est le maître de danse qui donne leçon à ma sœur.

Je me hâte d'achever ma toilette pour aller la voir et je la trouve charmante, car elle était animée, quoique son vieux maître lui laissât porter ses pieds en dedans. Il ne manquait à cette jeune et belle fille que l'étincelle de Prométhée, la couleur de la vie : sa blancheur ressemblait trop à la neige; elle affligeait le regard.

Le maître de danse me pria de danser un menuet avec son élève, et j'acceptai en le priant de le jouer *larghissimo*. Il fatiguera trop la signorina, dit-il; mais elle s'empressa de lui répondre qu'elle n'était point faible et qu'elle le danserait volontiers. Elle dansa fort bien, mais à la fin elle

fut obligée de se jeter sur un fauteuil. A l'avenir, mon cher maître, dit-elle à son vieux, je ne veux danser que comme ça, car je crois que ce mouvement rapide me fera du bien.

Le maître étant sorti, je lui dis que ses leçons étaient trop courtes et que son maître lui laissait prendre de mauvaises habitudes. Je lui plaçai alors les pieds, les épaules et les bras; je lui appris à donner la main avec grâce, à plier les genoux en mesure, enfin je lui donnai pendant une heure une leçon en forme, et la voyant un peu fatiguée, je la priai de s'asseoir et je sortis pour aller faire une visite à M. M.

Je la trouvai fort triste, car le père de C. C. étant mort, on était venu la retirer du couvent avec l'intention de la marier à un avocat. Avant de la quitter, C. C. lui avait laissé une lettre pour moi dans laquelle elle me disait que si je voulais lui promettre de l'épouser quand je le trouverais à propos, elle m'attendrait et qu'elle refuserait tout autre parti. Je lui répondis sans détour que j'étais sans état et sans perspective; je la laissais libre, lui conseillant même de ne pas refuser quelqu'un qu'elle jugerait propre à faire son bonheur.

Malgré cette espèce de congé, C. C. n'épousa N*** qu'après ma fuite des Plombs, lorsque personne n'espérait plus me revoir à Venise. Je ne l'ai revue que dix-neuf ans après, mais j'eus la douleur de la retrouver veuve et malheureuse.

Si maintenant j'étais à Venise, je ne l'épouserais pas, car à mon âge l'hymen n'est qu'une effronterie; mais il est certain que je partagerais avec elle le peu que j'ai et que je vivrais avec elle comme avec une tendre sœur.

Si, quand j'entends certaines femmes traiter de perfides des hommes qu'elles accusent d'inconstance, je les entendais assurer que ces hommes pensaient à les tromper lorsqu'ils leur faisaient des promesses d'une constance éternelle, je dirais qu'elles ont raison, et j'unirais volontiers mes plaintes aux leurs; mais aucune ne le peut, parce qu'en général, à l'instant où l'on aime, on ne promet que ce que le cœur dicte, et par conséquent leurs lamentations n'excitent en moi que le besoin de rire. Hélas! nous aimons sans consulter la raison, et nous cessons d'aimer sans qu'elle s'en mêle davantage.

Je reçus vers ce temps-là une lettre de l'abbé de Bernis qui en écrivait une autre à M. M. dans le même goût de la mienne. Il me disait que je devais m'attacher à mettre l'esprit de notre nonne à la raison, me détaillant tous les dangers que je courrais à l'enlever et à la conduire à Paris, où toute son influence ne pourrait pas nous assurer la sécurité sans laquelle on ne saurait se promettre de bonheur. Je vis M. M., nous nous communiquâmes nos lettres; elle versa des larmes amères, et sa tristesse m'alla au fond du cœur. Cette charmante malheureuse inspirait véritablement

le plus vif intérêt. J'avais encore pour elle un amour ardent, malgré les infidélités que je lui faisais chaque jour; et quand je pensais aux instans brillans où je l'avais vue en proie au bonheur de la volupté, je ne pouvais que la plaindre et soupirer sur son sort, en réfléchissant aux jours de désespoir qui l'attendaient. Mais bientôt un petit événement nous fit faire de salutaires réflexions. Un jour que j'étais allé la voir : On vient, me dit-elle, d'enterrer une religieuse, morte avant-hier de la consomption et en odeur de sainteté : elle n'avait que vingt-huit ans. Elle s'appelait *Maria Concetta*. Elle te connaissait et elle dit ton nom à C. C. lorsque tu venais à la messe les jours de fête. C. C. crut devoir la prier d'être discrète, mais la religieuse lui dit que tu étais un homme fort dangereux et dont une jeune fille devait redouter la présence. C. C. me dit tout cela après la mascarade de Pierrot qui te fit connaître.

— Comment s'appelait cette sainte quand elle était dans le monde?

— Marthe S.

— J'y suis.

Je contais alors à M. M. toute l'histoire de mes amours avec Nanette et Marton, en finissant par la lettre qu'elle m'avait écrite et dans laquelle elle me disait qu'elle me devait indirectement le salut éternel qu'elle espérait parvenir à mériter.

En huit ou dix jours, mes conversations avec

la fille de mon hôtesse, conversations sur le balcon et qui généralement se prolongeaient jusqu'à minuit, et la leçon que je lui donnais tous les matins produisirent deux effets immanquables et fort naturels : le premier, c'est que la respiration ne lui manquait plus, et le second, c'est que je devins amoureux d'elle. Le remède naturel n'était pas encore venu, mais elle n'avait plus besoin du secours de la saignée. Righelini venait la visiter à son ordinaire, et voyant qu'elle se portait mieux, il lui pronostiqua avant l'automne le bienfait de la nature sans lequel sa vie ne pouvait se soutenir que par artifice. Sa mère me regardait comme un ange que Dieu lui avait envoyé pour guérir sa fille, et celle-ci éprouvait une reconnaissance qui, chez les femmes, n'est qu'à un pas de l'amour. Je lui avais fait congédier son vieux maître de danse, et je l'avais rendue une très-jolie danseuse.

Au bout de ces dix ou douze jours, au moment où j'allais lui donner sa leçon, la respiration lui manque tout-à-coup ; elle tomba entre mes bras comme morte. J'en fus effrayé ; mais sa mère qui était habituée à la voir dans cet état envoya de suite chercher le chirurgien, et sa sœur vint la délacer. La fermeté de sa gorge, qui n'avait pas besoin de couleur pour être tout ce qu'il y avait de plus parfait, m'enchanta. Je la couvris en lui disant que le chirurgien manquerait son coup s'il la voyait ainsi découverte ; mais sentant que

j'y reposais ma main avec délice, elle me repoussa avec douceur en me regardant d'un œil mourant qui me fit la plus grande impression.

Le chirurgien vint, il la saigna au bras et presqu'à l'instant elle revint à la vie. On ne lui avait tout au plus tiré que quatre onces de sang, et sa mère m'ayant dit qu'on ne lui en tirait jamais davantage, je vis que le prodige n'était pas aussi grand que Righelini le disait; car en la saignant ainsi deux fois par semaine, il lui tirait trois livres de sang par mois : c'était la quantité qu'elle aurait perdue d'une manière naturelle, si les vaisseaux dans cette partie n'avaient pas été obstrués; et la nature, toujours attentive à se conserver, la menaçait de la mort, si par un moyen artificiel on ne parvenait bien vite à rétablir l'équilibre.

Le chirurgien fut à peine sorti, qu'elle me dit à mon grand étonnement que si je voulais attendre un moment dans la salle, elle allait revenir pour danser. Elle revint effectivement et dansa comme s'il n'avait été question de rien.

Sa gorge, dont deux de mes sens pouvaient rendre un sûr témoignage, avait achevé de m'enflammer. Je revins à l'entrée de la nuit, et je la trouvai dans sa chambre avec sa sœur. Elle me dit qu'elle attendait son parrain qui, ayant été l'ami intime de son père, venait tous les soirs passer une heure avec elle depuis dix-huit ans.

— Quel âge a-til ?

— Il a passé la cinquantaine.

— Est-il marié ?

— Oui ; c'est le comte S. Il m'aime comme un tendre père ; il a la même affection qu'il m'a montrée dans mon enfance. Sa femme même vient quelquefois me voir et m'invite à dîner. L'automne prochain, j'irai à la campagne avec elle, et j'espère que l'air qu'on y respire me fera du bien. Mon parrain sait que vous êtes chez nous, et il en est content. Il ne vous connaît pas ; mais si vous le voulez, vous ferez sa connaissance.

Ce discours me fit plaisir, car il me mit au fait de tout sans que j'eusse besoin de faire des questions indiscrètes. L'amitié de ce Grec tenait visiblement de l'amour. C'était le mari de la comtesse S., qui m'avait conduit au couvent de Muran deux ans avant cette époque.

Je trouvai le comte fort poli. Il me remercia d'un ton de père de l'amité que je témoignais à sa fille, et il me pria de lui faire le plaisir d'aller dîner chez lui avec elle le lendemain, me disant qu'il aurait l'honneur de me présenter à sa femme. J'acceptai avec plaisir, car aimant les coups de théâtre, ma rencontre avec la comtesse m'en promettait un fort intéressant. Cette invitation annonçait un galant homme, et je ravis d'aise ma belle écolière quand, après son départ, je lui en fis l'éloge. Mon parrain, me dit-elle, est dépositaire de tous les documens nécessaires pour retirer de la maison Persico l'héritage de ma famille qui consiste en quarante mille écus. Le quart de cette

somme m'appartient et ma mère nous a promis à ma sœur et à moi de nous partager sa dot. Je vis que cette fille porterait à celui qui l'épouserait quinze mille ducats courans de Venise.

Je devinai que cette jeune personne voulait m'intéresser par sa fortune et me rendre amoureux en se montrant avare de ses faveurs ; car lorsque je me permettais quelques licences, elle m'opposait des remontrances auxquelles je n'osais point répondre. Je me promis de lui faire adopter un autre système.

Le lendemain je la conduisis chez son parrain, sans la prévenir que je connaissais la comtesse. Je croyais que cette dame ferait semblant de ne pas me reconnaître ; mais je me trompais ; car elle me fit le plus bel accueil et tel qu'on a coutume d'en faire à une ancienne connaissance. Cela surprit sans doute monsieur le comte, mais il avait trop d'usage du monde pour montrer sa surprise. Il lui demanda cependant où elle avait fait ma connaissance, et elle, en femme experte, lui répondit sans le moindre embarras que nous nous étions vus à la Mire il y avait une couple d'années. Tout fut dit et nous passâmes la journée fort gaîment.

Vers le soir, ayant pris une gondole, je reconduisis la demoiselle chez nous ; mais voulant abréger le chemin, je me permis quelques caresses. Je fus piqué de me voir répondre par des reproches, et cela fit que dès qu'elle eut mis pied à terre

chez elle, au lieu de débarquer, je me rendis chez Tonine où, le résident étant venu très-tard, je passai presque toute la nuit. Le lendemain, m'étant levé fort tard, il n'y eut point de leçon, et quand je voulus lui en demander excuse, elle me dit que je ne devais pas me gêner. Le soir, j'eus beau être sur le balcon fort avant dans la nuit, la belle n'y vint point. Piqué de cet air d'indifférence, le lendemain je me levai de bonne heure et je sortis, ne rentrant que la nuit. Elle était sur le balcon, mais me tenant à une respectueuse distance, je ne lui dis que des choses indifférentes. Le matin je fus éveillé par un grand bruit; je me lève, et ayant passé ma robe de chambre à la hâte, j'entre pour voir ce que c'était : je la trouve mourante. Je n'eus pas besoin de feindre pour lui montrer de l'intérêt; j'en ressentais un bien tendre. Comme nous étions au commencement de juillet, la chaleur était très-forte et ma belle malade n'était couverte que d'un mince drap de lit. Elle ne pouvait me parler que des yeux, mais malgré leur abattement, il y avait quelque chose de si tendre! Je lui demande si elle a des palpitations, et mettant ma main sur son cœur, mes lèvres impriment sur son sein un baiser de feu. Ce fut l'étincelle électrique, car sa bouche poussa un soupir qui lui fit du bien. Elle n'avait pas la force de repousser ma main que je pressais amoureusement sur son cœur. Enhardi, je colle mes lèvres ardentes sur sa bouche mourante, je la réchauffe de mon ha-

leine, et ma main audacieuse descend jusqu'au sanctuaire du bonheur. Elle fait un effort pour me repousser, et son œil, à défaut de sa voix, me dit combien elle se sentait offensée. Je me retire et au même instant le chirurgien entre. La veine à peine ouverte, elle respire, et l'opération achevée, elle veut se lever. Je la supplie de rester au lit, et sa mère se joint à moi ; enfin je la persuade en lui disant que je ne la quitterais pas un instant et que je me ferais servir mon dîner auprès de son lit. Elle passe alors un corset et prie sa sœur de mettre sur elle une couverture de taffetas, car on la voyait comme à travers un voile de crêpe.

Brûlant d'amour et ayant donné mes ordres pour mon dîner, je m'assis à son chevet, et lui prenant la main que je couvre de baisers, je lui dis que j'étais certain qu'elle gérirait, si elle pouvait aimer. Hélas ! dit-elle, qui pourrais-je aimer, n'étant pas sûre d'être aimée ?

Je ne laisse point tomber la réponse et animant les propos galans, je surprends un soupir et un regard amoureux. Je mets ma main sur son genou, la priant de me laisser là et lui promettant de n'exiger plus rien; mais peu à peu je touche au centre et je cherche à lui causer une sensation agréable. Ah ! laissez-moi, me dit-elle d'un ton de sentiment et en se retirant; c'est peut-être là la cause de ma maladie. Non, mon amie, non, lui dis-je avec feu ; cela ne saurait être; et ma

bouche arrête sur ses lèvres l'objection qu'elle allait me faire.

J'étais ravi dans mon cœur, car cette confidence me mettait sur la voie et je prévoyais l'instant du bonheur, me sentant certain de la guérir, si le docteur ne se trompait pas sur la nature du remède. Je ménageai sa pudeur en lui épargnant des questions indiscrètes; mais je me déclarai son amant en lui promettant de ne rien exiger d'elle au-delà de ce qu'elle croirait propre à nourrir ma tendresse.

On me servit un très-bon dîner et elle y fit honneur; ensuite, me disant qu'elle était tout-à-fait bien, elle se leva et j'allai m'habiller pour sortir. Le soir, étant rentré de bonne heure, je la trouvai sur mon balcon. Là, assis tout près et vis-à-vis d'elle, parlant tour à tour le langage des yeux et celui des soupirs, plongeant des regards avides sur ses charmes que la lumière de Phébé rendait encore plus intéressans, je lui communiquai l'ardeur qui me consumait et la pressant amoureusement contre mon sein, elle me rendit heureux avec tant de feu et d'abandon qu'il me fut facile de juger qu'elle croyait recevoir une faveur plutôt que de m'en accorder une. J'immolai la victime sans ensanglanter l'autel.

Sa sœur étant venue lui dire qu'il était tard. Va te coucher, lui répondit-elle; la fraîcheur me fait du bien; je veux encore en jouir. Dès que nous fûmes seuls, nous nous couchâmes comme si

nous n'avions fait que cela depuis un an, et nous passâmes une nuit délicieuse, moi animé par l'amour et le désir de la guérir, elle par la volupté la plus ardente et la reconnaissance la plus tendre. Au point du jour, m'ayant embrassé avec un sentiment profond et les yeux humides de bonheur, elle se leva et alla se reposer dans son lit. J'avais besoin de repos comme elle; et ce jour-là il ne fut pas question de leçon de danse. Malgré le feu de la jouissance et les transports dont cette charmante fille était animée, je n'oubliai pas un seul instant la prudence. Nous continuâmes à passer des nuits délicieuses pendant trois semaines de suite, et j'eus le bonheur de la voir radicalement guérie. Je l'aurais sans doute épousée, si vers la fin du même mois, il ne me fût survenu l'accident qu'on va lire.

Vous vous souviendrez, mon cher lecteur, d'un roman de l'abbé Chiari, roman satirique que m'avait remis M. Murray et dans lequel l'auteur me traitait assez mal. Cet abbé Chiari ne valait pas mieux que la plupart de ses confrères, ou même valait encore moins. Je n'avais pas lieu d'être content de lui, et je m'en étais expliqué de façon que monsieur l'abbé, qui craignait la bastonnade, se tenait sur ses gardes. Vers ce même temps, je reçus une lettre anonyme dans laquelle on me disait qu'au lieu de penser à faire châtier l'abbé, je ferais beaucoup mieux de penser à moi-même, car j'étais menacé d'un malheur imminent. On doit

mépriser ceux qui écrivent des lettres anonymes, mais on doit quelquefois savoir tirer parti des avis qu'on nous donne de la sorte. Je n'en fis rien et j'eus grand tort.

Dans le même temps, un nommé Manuzzi, metteur en œuvre de son premier métier et alors espion, vil suppôt des inquisiteurs d'état et qui m'était parfaitement inconnu, trouva le moyen de faire ma connaissance en m'offrant de me faire avoir des diamans à crédit, ce qui m'engagea à le recevoir chez moi. Regardant plusieurs livres que j'avais par-ci par-là, il s'arrêta à des manuscrits qui traitaient de la magie. Jouissant sottement de sa surprise, je lui fis voir ceux qui apprenaient à faire connaissance avec tous les esprits élémentaires. Mes lecteurs me feront bien la grâce de croire que je n'ajoutais pas la moindre foi à tous ces grimoires; mais je les avais et je m'en amusais comme on s'amuse des milles sottises qui sont sorties de la cervelle des penseurs creux. Quelques jours après le traître vint me voir et me dit qu'un curieux, qu'il ne pouvait pas me nommer, était prêt à me donner mille sequins de mes cinq livres, mais qu'auparavant il voulait les voir pour savoir s'ils étaient authentiques. S'étant engagé à me les rendre vingt-quatre heures après, et dans le fond n'en faisant aucun cas, je les lui confiai. Il ne manqua pas de me les rendre le lendemain, en me disant que l'amateur les croyait falsifiés. Quelques années après j'ai su qu'il

les avait portés chez le secrétaire des inquisiteurs d'état qui, par ce moyen, surent que j'étais un insigne magicien.

Tout, dans le courant de ce mois fatal, se réunissait pour m'accabler; car madame Memmo, mère de MM. André, Bernard et Laurent Memmo, s'étant mis dans la tête que je portais ses fils à l'athéisme, se recommanda au vieux chevalier Antoine Mocenigo, oncle de M. de Bragadin, qui m'en voulait parce que, disait-il, j'avais séduit son neveu au moyen de ma cabale. La matière était sérieuse et un *auto-da-fé* était fort possible, car elle regardait le saint-office, sorte de bête féroce avec laquelle il ne fait pas bon avoir maille à partir. Cependant comme il était difficile de me faire enfermer dans les prisons ecclésiastiques de la sainte-inquisition, on se détermina à porter l'affaire devant les inquisiteurs d'état qui se chargèrent provisoirement d'éclairer ma conduite.

M. Antoine Condulmer, mon ennemi en sa qualité d'ami de l'abé Chiari, était alors inquisiteur d'état rouge : il saisit l'occasion de me faire considérer comme perturbateur du repos public. Un secrétaire d'ambassade, que j'ai connu quelques années après, m'a dit qu'un dénonciateur à gages, assisté de deux témoins, sans doute aussi à la solde du redoutable tribunal, m'avait accusé de ne croire qu'au diable, comme si cette croyance absurbe, si elle pouvait exister, n'emporterait pas

de toute nécessité la croyance en Dieu! Ces trois honnêtes gens certifièrent avec serment que quand je perdais mon argent au jeu, moment dans lequel tous les croyans blasphèment, on ne m'entendait jamais faire des exécrations contre le diable. J'étais en outre accusé de manger gras tous les jours, de n'aller qu'aux belles messes, et on avait de véhémens soupçons que j'étais attaché à la franche-maçonnerie. On ajoutait à tout cela que je fréquentais des ministres étrangers, et que, demeurant avec trois patriciens, il était certain que je révélais pour les grosses sommes qu'on me voyait perdre, tous les secrets d'état que j'avais l'art de leur arracher.

Tous ces griefs, dont aucun n'avait de fondement, servirent de prétexte au redoutable tribunal pour me traiter comme ennemi de la patrie, comme conspirateur au premier chef. Depuis quelques semaines, des personnes auxquelles je devais avoir de la confiance me conseillaient d'aller faire un voyage à l'étranger puisque le tribunal s'occupait de moi. C'était m'en dire assez; car à Venise les seules personnes qui puissent vivre en paix, sont celles dont le fatal tribunal ignore l'existence; mais je m'obstinais à mépriser toutes les inductions. Si j'avais écouté les avis indirects qu'on me donnait, j'aurais été inquiet, et j'étais ennemi de toute inquiétude. Je me disais : Je n'ai point de remords, je ne suis donc pas coupable, et si je suis innocent, je ne dois concevoir aucune

crainte. J'étais un sot; je raisonnais comme un homme libre. Je ne puis nier aussi que ce qui, en grande partie, m'empêchait de penser à un malheur possible, était le malheur réel qui m'opprimait soir et matin. Je perdais tous les jours; j'avais des dettes partout; j'avais mis en gage tous mes bijoux, mêmes les boîtes à portraits, que pourtant j'avais eu la prudence d'en ôter, et que j'avais confiés à madame Manzoni qui me gardait aussi tous mes papiers importans et toutes mes correspondances amoureuses. Je m'apercevais qu'on me fuyait. Un vieux sénateur me dit un jour qu'on savait que la jeune comtesse Bonafede était devenue folle par l'effet des drogues que je lui avais données pour la rendre amoureuse. Elle était encore à l'hôpital, et dans ses accès de folie, elle prononçait sans cesse mon nom en me chargeant de malédictions. Je dois faire connaître cette courte histoire à mes lecteurs.

Cette jeune comtesse Bonafede à laquelle j'avais donné quelques sequins peu de jours après mon retour à Venise, crut pouvoir m'engager à continuer mes visites, parce qu'elle en aurait retiré beaucoup d'utilité. Importuné par ses billets, j'avais encore été la voir quelquefois, et je lui avais toujours laissé quelques sequins; mais la première fois exceptée, je n'avais jamais eu la complaisance de lui faire des tendresses. Il y avait un an que ma froideur rendait vaines toutes ses tentatives, lorsqu'elle prit un parti criminel,

dont, à la vérité, je n'ai jamais pu la convaincre, mais dont j'eus tout lieu de la croire coupable.

Elle m'écrivit une lettre dans laquelle elle me priait instamment d'aller la voir à certaine heure pour une affaire importante. La curiosité autant que le désir de lui être utile m'y conduisit à l'heure indiquée ; mais dès qu'elle me vit paraître elle me sauta au cou, en me disant que l'affaire importante était l'amour : j'en ris de bon cœur, et je fus satisfait de la trouver plus propre, ce qui sans doute me la fit trouver plus jolie. Elle me remit sur le chapitre du fort Saint-André et sut si bien m'animer que je me trouvais sur le point de la satisfaire. J'ôte mon manteau et je lui demande si son père était à la maison : Il est sorti, me dit-elle. Ayant besoin de sortir un instant, en rentrant je me trompe de porte et j'entre dans la chambre voisine, où je suis fort surpris de me trouver en face du comte et de deux hommes de fort mauvaise mine. Mon cher comte, lui dis-je, votre fille vient de me dire que vous n'étiez pas à la maison.

— C'est moi qui lui ai donné cet ordre, parce que j'ai avec ces messieurs une affaire que je finirai un autre jour. Je voulus sortir, mais il m'arrêta, et renvoyant les deux hommes, il me dit qu'il était ravi de me voir, et se mit à me conter l'histoire de ses misères ; car elles étaient de plus d'une espèce. Les inquisiteurs d'état lui avaient retiré la modique pension dont il jouissait, et il était à la

veille de se voir chassé de son logement avec toute sa famille et de demander l'aumône pour se procurer du pain. Il me dit que depuis trois ans il n'avait rien pu donner à son propriétaire, mais que s'il pouvait seulement lui payer un trimestre, il en obtiendrait un répit, ou que dans le cas où il persisterait à le faire sortir, il délogerait pendant la nuit et qu'il irait se loger quelque autre part. Comme il ne s'agissait que de vingt ducats courans, je tirai six sequins de ma poche et je les lui donnai. Il m'embrassa en pleurant de joie, puis prenant son pauvre manteau, il appela sa fille, lui dit de me tenir compagnie et sortit.

Resté seul avec la comtesse, j'examine la porte de communication avec la chambre où je m'étais trouvé avec elle et je la vois entr'ouvere. Votre père, lui dis-je, m'aurait surpris, et il est aisé de deviner ce qu'il aurait fait avec les deux sbires qui étaient avec lui. Le complot est évident et je n'y ai échappé que par le plus heureux des hasards. Elle nie, pleure, jure ses grands dieux, se jette à genoux : je détourne la tête et prenant mon manteau, je pars sans lui rien dire. Elle continua à m'écrire, mais ses billets restèrent sans réponse et je ne la revis plus. C'était en été : la chaleur, la passion, la faim et la misère lui firent tourner la tête, et elle devint folle au point qu'un jour, à midi, elle sortit toute nue, courant dans la place Saint-Pierre et demandant à ceux qui l'arrêtaient de la conduire chez moi. Cette misé-

rable histoire courut toute la ville et m'ennuya beaucoup. On enferma cette pauvre malheureuse qui ne recouvra la raison que cinq ans après. En sortant de l'hôpital, elle se vit dans la triste nécessité de demander l'aumône dans les rues ainsi que tous ses frères, excepté l'aîné que je trouvai douze ans après à Madrid, simple cadet dans les gardes du roi d'Espagne.

A l'époque dont je parle, il y avait déjà un an que ce fait était arrivé; mais comme le trop ne pouvait nuire aux desseins atroces de mes ennemis, on l'exhuma de l'oubli, on l'embellit de tous les attraits de la fiction, et on en grossit les nuages d'où devait partir la foudre qui devait m'écraser.

Au mois de juillet 1755, l'odieux tribunal ordonna au Messer-Grande de s'assurer de moi, mort ou vif. C'était la formule furibonde de tous les décrets de prise de corps qui sortaient de ce redoutable triumvirat; car on n'annonce jamais le moindre de ses ordres que sous peine de mort pour l'infracteur.

Trois ou quatre jours avant la fête de saint Jacques, mon patron, M. M. me fit présent de plusieurs aunes de dentelle d'argent pour me garnir un habit de taffetas que je devais mettre la veille de ma fête. Je fus la voir vêtu de mon bel habit et je lui dis que je la reverrais le lendemain pour la prier de me prêter de l'argent, car je ne savais plus où donner de la tête pour en trouver.

Elle avait encore les cinq cents sequins qu'elle avait mis de côté lorsque j'avais vendu ses diamans.

Sûr de recevoir de l'argent le lendemain, je passai la nuit à jouer, et je perdis cinq cents sequins sur parole. Au point du jour, ayant besoin de me calmer, j'allai à l'*Erberia*, endroit sur le quai du grand canal qui traverse la ville. C'est le marché aux herbes, aux fruits et aux fleurs.

Les personnes de la bonne compagnie qui vont se promener à l'Erberia d'un peu bon matin sont convenues de dire que c'est pour jouir du plaisir de voir arriver des centaines de barques chargées de légumes, de fruits et de fleurs, qui viennent des nombreuses îles qui avoisinent la ville; mais tout le monde sait qu'il n'y a que les jeunes gens et les jeunes femmes qui ont passé la nuit dans les plaisirs de Cythère, dans les excès de la table, ou qui, désespérés par la mauvaise fortune et victimes de l'imprudence, ont perdu leur dernier espoir au jeu, qui aillent dans cet endroit pour y respirer un air plus libre et calmer leur agitation. Le goût de cette promenade prouve combien le caractère d'une nation peut changer. Les Vénitiens d'autrefois, aussi mystérieux en galanterie qu'en politique, sont effacés par les modernes, dont le goût prédominant est de ne faire mystère de rien. Les hommes qui y vont en compagnie des femmes veulent exciter l'envie de leurs égaux en affichant leurs bonnes fortunes. Ceux qui y vont seuls cher-

chent à faire des découvertes ou à faire naître des jalousies : les femmes n'y vont guère que pour s'y faire voir, bien aises que tout le monde sache qu'elles ne se gênent pas. Au reste il ne saurait en cet endroit être question de coquetterie, vu le délabrement de la parure. Il semblerait au contraire que les femmes se sont donné le mot pour s'y montrer sous les enseignes du désordre, afin de fournir à ceux qui les voient matière à conjectures. Quant aux hommes qui leur donnent le bras, leur peu de soin et leur air de nonchalance doivent montrer l'ennui d'une complaisance usée et faire deviner que le désordre de leurs compagnes est la preuve de leur triomphe. Enfin c'est une sorte de bon ton à cette promenade matinale d'avoir l'air abattu et de montrer le besoin d'aller se mettre au lit.

Cette description très-vraie, mon cher lecteur, ne vous donnera pas une très-haute idée des mœurs de mes chers concitoyens ; mais à mon âge pourquoi ne serai-je pas vrai ? d'ailleurs Venise n'est pas au bout du monde ; c'est un endroit assez connu des étrangers que la curiosité attire en Italie, et chacun peut dire si mes tableaux sont chargés.

Après m'être promené une demi-heure, je me retire, et croyant tout le monde couché, je tire ma clé de ma poche pour ouvrir la porte ; mais à ma grande surprise cette précaution me fut inutile, car je trouvai la porte ouverte, et qui plus

est, la serrure brisée. Je monte, j'entre, et je trouve tout le monde debout et mon hôtesse exhalant des plaintes amères. Messer-Grande, me dit-elle, accompagné d'une bande de sbires, est entré de force dans ma maison. Il a mis tout sens dessus dessous, disant qu'il cherchait une malle qui devait être remplie de sel, objet d'une contrebande très-criminelle. Il savait qu'une malle avait été débarquée la veille, ce qui était vrai; mais cette malle était au comte S. et ne contenait que du linge et des habits. Messer-Grande après l'avoir vue était parti sans rien dire. Il avait aussi visité ma chambre. Elle me dit qu'absolument elle voulait une satisfaction, et jugeant qu'elle avait raison, je lui promis d'en parler le jour même à M. de Bragadin. Ayant grand besoin de repos, je me couche; mais éprouvant une sorte de tourment que j'attribuais à l'irritation causée par la perte que j'avais faite au jeu, je me levai trois ou quatre heures après et je me rendis chez M. de Bragadin, auquel je racontai toute l'affaire en le priant d'en presser une éclatante réparation. Je lui représentai vivement toutes les raisons que mon honnête hôtesse avait de vouloir une satisfaction proportionnée à l'offense, puisque les lois garantissaient la tranquillité de toute famille dont la conduite était irréprochable.

Mon discours attrista profondément les trois amis, et le sage vieillard, d'un air calme, mais pensif, me dit qu'il me répondrait après le dîner.

De la Haye dîna avec nous, mais pendant le dîner, qui fut fort triste, il ne prononça pas un seul mot. Son silence aurait dû me paraître significatif, si je n'avais été sous l'empire d'un mauvais génie qui m'empêchait de faire usage de ma raison ordinaire : quant à la tristesse de mes trois amis, je l'attribuais à l'amitié qu'ils me portaient.

Ma liaison avec ces trois hommes respectables avait toujours été un sujet d'étonnement pour toute la ville, et étant convenu que la chose ne pouvait pas être naturelle, il fallait que ce fût par l'effet de quelque sortilége. Ces trois messieurs étaient vertueux et dévots à outrance : je n'étais rien moins que dévot, et il n'y avait pas à Venise de libertin plus déterminé que moi. La vertu, disait-on, peut être indulgente pour le vice ; mais elle ne saurait faire alliance avec lui.

Le dîner fini, M. de Bragadin me mena dans son cabinet avec ses deux amis qui n'étaient jamais de trop. Il me dit avec beaucoup de sang-froid qu'au lieu de penser à tirer vengeance de l'affront que Messer-Grande avait fait à la maison que j'habitais, je devais penser à me mettre en lieu de sûreté. La malle, mon cher ami, remplie de sel ou d'or n'est que le prétexte ; c'est toi sans doute que l'on cherchait et que l'on croyait trouver. Puisque ton bon génie a fait qu'on t'a manqué, sauve-toi : demain peut-être il ne sera plus temps. J'ai été huit mois inquisiteur d'état et je connais le style des captures que le tribunal or-

donne. On n'abat pas une porte pour la recherche d'une caisse remplie de sel. Il est possible aussi que te sachant dehors, on soit allé chez toi précisément pour te donner le temps de t'enfuir. Crois-moi, mon cher fils, pars à l'instant pour Fusine et de là rends-toi le plus promptement possible à Florence, où tu resteras jusqu'à ce que je t'écrive que tu peux revenir sans danger. Si tu es sans argent, je vais te donner cent sequins en attendant. Songe que la prudence veut que tu partes.

Aveugle, je lui réponds que ne me sentant coupable de rien, je ne pouvais pas craindre le tribunal, et que par conséquent, quoique je reconnusse son conseil très-prudent, je ne pouvais pas le suivre. Le tribunal redoutable, me dit-il, peut te reconnaître coupable de crimes vrais ou supposés dont il ne te rendra pas compte. Demande à ton oracle si tu dois ou non suivre mon conseil. Je m'en dispensai parce que j'en connaissais le ridicule, mais pour colorer mon refus, je lui dis que je ne l'interrogeais que quand j'étais dans le doute. Enfin, pour dernière raison je lui alléguai qu'en partant je donnerais une marque de crainte par laquelle je me déclarerais coupable, car un innocent, ne pouvant avoir des remords, ne pouvait pas raisonnablement avoir des craintes.

Si le silence, lui dis-je, est l'âme de ce redoutable tribunal, après mon départ il vous sera impossible de savoir si j'ai bien ou mal fait de

m'enfuir. La même prudence qui, selon votre excellence, m'ordonne de partir, m'empêchera de revenir. Faut-il donc que je dise un éternel adieu à ma patrie et à tout ce qui m'est cher? Alors pour dernière ressource il tâcha de me persuader de passer au moins le jour et la nuit suivante au palais. Je suis encore honteux d'avoir refusé ce plaisir à ce digne vieillard auquel je devais tant d'amour et de reconnaissance; car le palais d'un patricien est sacré pour les archers qui n'oseraient jamais en franchir le seuil sans un ordre spécial du tribunal, ordre qu'on ne donne jamais : j'aurais évité un grand malheur et j'aurais épargné à ce digne vieillard une peine bien sensible.

Je fus ému en voyant M. de Bragadin pleurer, et peut-être allais-je accorder à ses larmes ce que j'avais obstinément refusé à ses prières et à la raison. De grâce, lui dis-je, épargnez-moi la vue déchirante de vos larmes. Rappelant à l'instant toute sa force, il fit quelques légères réflexions, puis avec un sourire plein de bonté il m'embrassa en me disant : Peut-être, mon ami, suis-je destiné à ne plus vous voir; mais *Fata viam inveniunt* (1).

Je l'embrassai tendrement et je partis, mais sa prédiction s'avéra, car je ne l'ai plus revu : il mourut onze ans après. Je me trouvai dehors sans

(1) Le destin sait nous conduire.

éprouver la moindre crainte; mais j'avais beaucoup de chagrin à cause de mes dettes. Je n'eus pas le cœur d'aller à Muran prendre à M. M. ses derniers cinq cents sequins que j'aurais dû payer de suite à celui qui me les avait gagnés pendant la nuit; je préférai de l'aller prier d'attendre huit jours, et je fis bien. Après cette démarche pénible, je rentrai chez moi, et ayant consolé l'hôtesse par toutes les raisons qu'il me fût possible de trouver, j'embrassai sa fille et je me couchai. C'était au commencement de la nuit, le 25 de juillet 1755.

Le lendemain à la pointe du jour, voilà le terrible Messer-Grande qui entre dans ma chambre. Me réveiller, le voir et l'entendre me demander si j'étais Jacques Casanova ne fut que l'affaire d'un moment. A mon : Oui, je suis Casanova, il m'ordonne de me lever, de m'habiller, de lui remettre tout ce que j'avais en écritures de moi ou d'autres, et de le suivre.

— De la part de qui me donnez-vous cet ordre?

— De la part du tribunal.

CHAPITRE XII.

Sous les Plombs. — Tremblement de terre.

Quel est l'empire que certains mots exercent sur l'âme ! et qui pourrait en préciser la source ? Moi qui, la veille encore, me targuais tant de mon courage appuyé sur mon innocence, le mot de tribunal me pétrifia et ne me laissa que la faculté matérielle pour obéir passivement.

Mon secrétaire était ouvert ; tous mes papiers étaient sur une table qui me servait de bureau. Prenez, dis-je à l'émissaire de l'horrible tribunal, en lui montrant de la main les papiers qui cou-

vraient la table. Il en remplit un sac qu'il remit à un sbire, et me dit ensuite qu'il fallait que je lui livrasse des manuscrits reliés que je devais avoir. Je lui montrai l'endroit où ils étaient, et cela m'ouvrit les yeux. Je vis clairement que j'avais été trahi par l'indigne Manuzzi qui, comme je l'ai dit, s'était introduit chez moi sous prétexte de me faire vendre ces livres. C'était la *Clavicule de Salomon*, le *Zecor-ben*, un *Picatrix*, une ample *Instruction sur les heures planétaires*, et les conjurations nécessaires pour avoir le colloque avec les démons de toutes les classes. Ceux qui savaient que j'avais ces livres me croyaient un grand magicien, et je n'en étais pas fâché.

Messer-Grande me prit aussi les livres que j'avais sur ma table de nuit, tels que Pétrarque, Arioste, Horace, le Philosophe militaire, manuscrit que Mathilde m'avait donné, le Portier des Chartreux et l'Aretin que Manuzzi avait dénoncé, car Messer-Grande me le demanda aussi. Cet espion avait l'air d'un honnête homme, qualité nécessaire pour le métier qu'il faisait. Son fils fit fortune en Pologne en épousant une dame Opeska qu'il fit mourir, à ce qu'on prétend, car je n'en ai pas eu les preuves, et je pousse même la charité chrétienne jusqu'à ne pas le croire, quoiqu'il en fût très-capable.

Tandis que Messer-Grande moissonnait ainsi mes manuscrits, mes livres et mes lettres, je m'habillais machinalement, ni vite ni lentement :

je fis ma toilette, je me rasai, me peignai; je mis une chemise à dentelle et mon bel habit, tout cela sans y penser, sans dire le mot, et sans que Messer-Grande, qui ne me perdait pas un instant de vue, trouvât mauvais que je m'habillasse comme si j'avais dû aller à une noce.

En sortant je fus fort surpris de voir une quarantaine d'archers dans l'antichambre: on m'avait fait l'honneur de les croire nécessaires pour s'assurer de ma personne, tandis que selon l'axiome *ne Hercules quidem contra duos*, il n'en fallût que deux. Il est singulier qu'à Londres, où tout le monde est brave, on n'emploie qu'un homme pour en arrêter un autre, tandis que dans ma chère patrie, où l'on est fort poltron, on en emploie trente. C'est peut-être parce que le poltron transformé en assaillant doit avoir plus peur que le poltron assailli, ce qui peut parfois faire un brave de circonstance d'un lâche d'habitude. Il est certain qu'on voit souvent à Venise un seul homme se défendre contre vingt sbires et finir par leur échapper après les avoir rossés. Je me souviens d'avoir aidé un de mes amis à Paris à s'échapper des mains de quarante pousses-cus, et que nous mîmes toute cette vile canaille en fuite.

Messer-Grande me fit entrer dans une gondole où il se plaça auprès de moi avec une escorte de quatre homme. Arrivés chez lui, il m'offrit du café que je refusai, puis il m'enferma dans une

chambre. J'y passai quatre heures à dormir, me réveillant tous les quarts d'heure pour lâcher de l'eau ; phénomène extraordinaire, car j'étais loin d'être affecté de la strangurie, la chaleur était excessive et je n'avais pas soupé la veille. J'avais autrefois fait l'expérience que la surprise causée par l'oppression faisait sur moi l'effet d'un puissant narcotique ; mais je vis à l'époque dont je parle que la surprise à un haut degré est diurétique. J'abandonne cette découverte aux physiciens ; peut-être quelque savant parviendra-t-il à la faire servir au soulagement de l'humanité. Je me rappelle qu'à Prague j'ai bien ri, il y a six ans, en apprenant que quelques dames fort délicates, ayant lu ma fuite des Plombs que j'avais déjà publiée, s'étaient formalisées du récit que je fais de ce fait et qu'elles avaient jugé que j'aurais bien pu l'omettre. Je l'aurais omis peut-être en parlant à une dame ; mais le public n'est pas une jolie femme que je veuille ménager : mon but est de l'instruire. Au reste je ne vois rien d'inconvenant dans le fait que je rapporte ; car hommes et femmes, tout y est soumis, comme au boire et au manger ; et si quelque chose peut choquer des nerfs trop irritables, ce ne peut être que l'idée, pénible pour l'amour-propre, que nous avons cela de commun avec les vaches et les pourceaux.

Il est probable qu'en même temps que mon esprit effrayé donnait des marques de défaillance par l'assoupissement de sa faculté pensante, mon

corps, comme s'il se fût trouvé dans un pressoir, devait distiller une forte partie des fluides qui, par une circulation continuelle, donnent l'action à nos facultés pensantes. Et voilà comment une forte surprise peut causer une mort subite et nous envoyer en paradis par un chemin beaucoup trop court.

Vers les trois heures, le chef des archers entra et me dit qu'il avait ordre de me conduire *sous les Plombs*. Sans mot dire, je le suis. Nous descendîmes dans une gondole, et après mille détours par les petits canaux, nous entrâmes dans le Grand-Canal et nous descendîmes au quai des prisons. Après avoir monté plusieurs escaliers, nous traversâmes un pont fermé qui fait la communication des prisons avec le palais ducal par dessus le canal qu'on appelle *Rio di palazzo*. Au-delà de ce pont se trouve une galerie que nous passâmes, ensuite nous traversâmes une chambre pour entrer dans une autre où il me présenta à un individu revêtu de la robe de patricien, lequel, après m'avoir toisé des yeux, lui dit : *E quello, mettetelo in deposito* (1).

Cet homme était le secrétaire des inquisiteurs, le *prudent Dominique Cavalli*, qui, apparemment, eut honte de parler vénitien en ma présence, car il prononça mon arrêt en langue toscane.

(1) Mettez-le en dépôt.

Messer-Grande me remit alors au gardien des Plombs, qui était là tenant un énorme trousseau de clés et qui, suivi de deux archers, me fit monter deux petits escaliers, au haut desquels nous suivîmes une galerie, puis une seconde séparée par une porte fermée à clé, puis une autre galerie au bout de laquelle il ouvrit une autre porte qui donnait dans un sale galetas, long de six toises, large de deux, mal éclairé par une lucarne très-élevée. Je pris ce galetas pour ma prison, mais j'étais dans l'erreur; car prenant une énorme clé, le geôlier ouvrit une grosse porte doublée en fer, haute de trois pieds et demi, ayant au milieu un trou rond de huit pouces de diamètre, et il m'ordonna d'entrer au moment où j'étais très-occupé à considérer une machine de fer solidement enchâssée dans la forte cloison. Cette machine avait la forme d'un fer à cheval, épaisse d'un pouce et ayant environ cinq pouces de diamètre d'un bout à l'autre. Je réfléchissais à l'usage de cette horrible machine, lorsque le geôlier me dit en souriant : Je vois, monsieur, que vous voudriez savoir à quoi cela sert, et je puis vous satisfaire. Lorsque leurs excellences ordonnent qu'on étrangle quelqu'un, on le fait asseoir sur un tabouret, le dos tourné contre ce collier, et on lui place la tête de façon qu'il vienne à garnir la moitié de son cou. Une masse de soie qui lui garnit l'autre moitié passe par ce trou, et les deux bouts vont aboutir à l'axe d'un moulinet auquel on les assujettit, et un

homme tourne la roue jusqu'à ce que le patient ait rendu l'âme à notre Seigneur, car le confesseur, Dieu merci, ne le quitte pas qu'il ne soit expiré.

— C'est fort ingénieux, et je pense, monsieur, que c'est vous qui êtes chargé de l'honneur de tourner le moulinet.

Il ne me répondit pas, et m'ayant fait signe d'entrer, ce que je fis en me courbant de la moitié du corps, il m'enferma, ensuite il me demanda par le trou grillé de la porte ce que je voulais manger. Je n'y ai pas encore pensé, lui répondis-je; et il partit, refermant toutes les portes avec soin.

Accablé et abasourdi, je mets les coudes sur la hauteur d'appui de la grille. Elle avait deux pieds en tous sens, croisée par six barreaux de fer d'un pouce d'épaisseur, qui formaient seize trous carrés de cinq pouces. Cette ouverture aurait rendu mon cachot assez clair, si une poutre quadrangulaire, maîtresse d'œuvres du comble, ayant dix-huit pouces de large et qui entrait dans le mur au-dessous de la lucarne que j'avais obliquement vis-à-vis, n'eût intercepté la lumière qui entrait dans l'affreux galetas. Ayant fait le tour de cette triste demeure, tenant la tête inclinée, car le cachot n'avait que cinq pieds et demi de hauteur, je trouvai, presqu'à tâtons, qu'elle formait les trois quarts d'un carré de deux toises. Le quatrième quart contigu qui lui manquait était une espèce d'alcove capable de contenir un lit;

mais je ne trouvai ni lit, ni table, ni chaise, ni meuble d'aucune espèce, excepté un baquet dont le lecteur peut deviner l'usage, et une planche assujettie au mur, large d'un pied et élevée à quatre pieds du plancher. Ce fut là-dessus que je plaçai mon manteau de bout de soie, mon bel habit mal étrenné et mon chapeau bordé à point d'Espagne et garni d'une belle plume blanche. La chaleur était extrême et machinalement l'instinct me porta vers la petite grille, seul lieu où je pusse me reposer sur mes coudes. Je ne pouvais pas voir la lucarne, mais je voyais la lumière qui éclairait le galetas et des rats d'une épouvantable grosseur qui s'y promenaient tout à leur aise; car ces hideux animaux, dont j'abhorre la vue, venaient jusque sous ma grille sans montrer la moindre frayeur. A cette désagréable vue, je me hâtai de fermer avec un volet intérieur le trou rond qui était au milieu de la porte, car leur visite m'aurait glacé le sang. Tombé dans la rêverie la plus profonde, mes bras toujours croisés sur la hauteur d'appui, je passai là huit heures dans le silence et sans faire aucun mouvement.

Au son de l'horloge qui sonna vingt-une heures, je commençai à me réveiller et j'éprouvai quelque inquiétude de ne voir paraître personne pour me porter à manger et les effets et meubles dont j'avais besoin pour me coucher. Il me semblait qu'au moins on aurait dû m'apporter une chaise, du pain et de l'eau. Je n'avais point d'appétit; mais

devait-on le savoir? et de ma vie je n'avais eu la bouche aussi sèche et aussi amère. Je me tenais cependant pour sûr qu'avant la fin du jour quelqu'un paraîtrait; mais lorsque j'entendis sonner la vingt-quatrième heure, je devins furieux, heurtant, frappant des pieds, pestant et accompagnant de hauts cris tout le vain tapage que mon étrange situation m'excitait à faire. Après plus d'une heure de ce furieux exercice, ne voyant personne, n'ayant pas le moindre indice que quelqu'un pût avoir entendu mes cris, enveloppé dans les ténèbres, je ferme la grille de crainte que les rats ne sautassent dans mon cachot, et je me jette tout de mon long sur le plancher. Un abandon aussi cruel ne me semblait pas naturel, et je décidai en moi-même que les barbares inquisiteurs avaient juré ma mort. L'examen de ce que je pouvais avoir fait pour mériter un pareil traitement ne pouvait pas être long, car dans l'investigation la plus scrupuleuse de mes actions, je ne trouvais rien qui pût me fixer. J'étais libertin, joueur, hardi parleur, et je ne pensais d'habitude qu'à bien jouir de l'actualité de la vie; mais dans tout cela je ne voyais pas de crime d'état. Néanmoins me voyant traiter en criminel, la rage et le désespoir m'inspiraient contre l'horrible despotisme qui m'opprimait des expressions que la pudeur m'engage à laisser deviner à mes lecteurs, mais que je ne dois point répéter ici. Cependant l'irritation de mon esprit, la faim qui commençait

à se faire sentir, la soif qui me dévorait et la dureté du plancher sur lequel j'étais étendu, n'empêchèrent point la nature épuisée de réclamer ses droits et je m'endormis.

Ma constitution robuste avait besoin de sommeil ; et dans un individu jeune et bien portant, ce besoin impérieux fait taire tous les autres, et c'est dans ce sens surtout que l'on peut appeler le sommeil le bienfaiteur des hommes.

La cloche de minuit m'éveilla. Que le réveil est affreux quand il fait regretter les illusions du néant ! Je ne pouvais point me figurer que j'eusse passé trois heures sans éprouver aucune douleur. Couché sur le côté gauche, sans me bouger, j'allonge le bras droit pour prendre mon mouchoir que je me rappelais d'avoir mis de ce côté-là. Je tâtonne, Dieu ! quelle surprise, quand ma main en saisit une autre froide comme glace ! L'effroi m'électrisa de la tête aux pieds, et mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Jamais de ma vie je n'ai eu l'âme saisie d'une pareille frayeur et je ne m'en suis jamais cru susceptible. Je passai trois ou quatre minutes dans une sorte d'anéantissement, non-seulement immobile, mais incapable de penser. Rendu un peu à moi-même, je me fis la grâce de croire que la main que j'avais cru toucher pouvait n'être qu'un effet de mon imagination troublée, et dans cet espoir j'allonge de nouveau le bras et je retrouve la même main. Transi et frémissant d'horreur, je

jette un cri perçant, et repoussant la main que je tenais, je retire mon bras en frissonnant.

Bientôt devenu un peu plus calme et me croyant capable de réfléchir, je décide que pendant que je dormais on était venu déposer près de moi un cadavre : j'étais sûr qu'en me couchant il n'y était pas. Ce sera, me dis-je, le corps de quelque malheureux qu'on aura étranglé, et on veut me prévenir ainsi du sort qui m'est réservé. Cette pensée m'exaspère, je deviens féroce, et toute ma frayeur faisant place à la rage, je porte une troisième fois mon bras vers la main glacée, je m'en saisis pour m'assurer de toute l'atrocité du fait, et voulant me lever, je m'appuie sur mon coude gauche et je sens que c'est mon autre main que je tiens! Amortie par le poids de mon corps et par la dureté du plancher qui me servait d'édredon, elle avait perdu la chaleur, le mouvement et la sensibilité.

Cette aventure, malgré ce qu'elle avait de comique, ne m'égaya point; elle donna cours au contraire aux réflexions les plus noires. Je m'aperçus que j'étais dans un endroit où, si le faux paraissait vrai, la vérité devait paraître fausse; où l'entendement devait perdre la moitié de ses priviléges, et ou la fantaisie altérée devait rendre la raison victime ou de l'espérance chimérique ou d'un affreux désespoir. Je pris la résolution de me mettre sur mes gardes sur cet article, et pour la première fois de ma vie, à l'âge de trente ans,

j'appelai à mon secours la philosophie, dont j'avais tous les germes dans l'âme, mais dont je n'avais pas encore eu besoin de faire usage.

Je crois que la plupart des hommes meurent sans avoir jamais pensé, et ce n'est pas tant faute d'esprit et de sens, que parce que le choc nécessaire à l'érection de la faculté pensante n'a jamais été produit par un événement extraordinaire en opposition à leurs habitudes journalières.

Après l'émotion que je venais d'éprouver, il ne pouvait plus être question de sommeil; et pourquoi me serais-je levé, puisque je ne pouvais point me tenir debout? je pris donc le seul parti raisonnable dans la circonstance, celui de rester assis. Je me tins sur mon séant jusqu'à huit heures : le crépuscule du nouveau jour commençait à paraître; le soleil devait se lever à neuf heures, et il me tardait de voir ce jour, car un pressentiment que je tenais pour infaillible, m'avertissait qu'on me renverrait chez moi. Je brûlais de désirs de vengeance; je ne me le dissimulais pas. Je me voyais à la tête du peuple prêt à exterminer le gouvernement qui m'opprimait : je massacrais sans pitié tous les aristocrates. Tout devait être pulvérisé. J'avais la fièvre du délire; je connaissais les auteurs de mon mal, et mon imagination en détruisait la source. Je ramenais l'exercice du droit naturel qu'ont tous les hommes de n'obéir qu'à la loi et de n'être justiciables que de leurs pairs en force des lois qu'ils ont consenties : enfin

je faisais *des châteaux en Espagne.* Tel est l'homme abandonné au mouvement d'une grande passion : il ne se doute pas que ce qui le meut ainsi n'est pas la raison, mais bien sa plus grande ennemie : la colère.

J'attendis moins que je ne m'étais disposé à attendre : ce fut un premier motif de calme. A huit heures et demie le silence profond de ces lieux, enfer de l'humanité vivante, fut rompu par le bruit criant des verroux dans les vestibules des corridors qu'il fallait traverser pour venir jusqu'à moi.

— Avez-vous eu le temps de penser à ce que vous voulez manger? me cria mon geôlier d'une voix rauque au travers du guichet.

On est bien heureux quand l'insolence d'un être infâme ne se montre que sous le masque de la raillerie! Je lui répondis que je désirais une soupe au riz, du bouilli, du rôti, du pain, du vin et de l'eau. Je m'aperçus que le butor était étonné de ne pas entendre les plaintes auxquelles il s'attendait. Il s'en alla et revint un quart-d'heure après me dire qu'il s'étonnait que je ne voulusse pas un lit et les meubles nécessaires ; car, ajouta-t-il, si vous vous flattez qu'on ne vous ait fait mettre ici que pour une nuit, vous vous trompez.

— Portez-moi donc tout ce que vous me croirez nécessaire.

— Où faut-il que j'aille ? Voilà un crayon et du papier : écrivez tout.

Je lui indique par écrit l'endroit où il devait m'aller chercher des chemises, des bas, des hardes de toute espèce, un lit, table, chaise; enfin les livres que Messer-Grande m'avait pris, du papier, des plumes, etc. A la lecture que je lui fis de tous ces articles, car le butor ne savait pas lire : Rayez, rayez, monsieur, me dit-il, rayez livres, papier, plumes, miroirs, rasoirs; car tout cela est ici du fruit défendu : ensuite donnez-moi de l'argent pour acheter votre dîner. J'avais trois sequins; je lui en donnai un, et il sortit. Il passa une heure dans les corridors, occupé, comme je l'ai su par la suite, à servir sept autres prisonniers, détenus dans des cachots éloignés les uns des autres pour empêcher toute communication.

Vers midi, le geôlier reparut suivi de cinq archers destinés à servir les prisonniers d'état. Il ouvrit le cachot pour y introduire les meubles que j'avais demandés et mon dîner. On plaça le lit dans l'alcove, on mit mon dîner sur une petite table et mon couvert consistant en une cuillère d'ivoire qu'il avait achetée avec mon argent : fourchettes, couteaux et tout instrument tranchant étaient défendus. Ordonnez, me dit-il, ce que vous voudrez manger demain, car je ne puis venir ici qu'une fois par jour au lever du soleil. L'illustrissime segnor secrétaire m'a ordonné de vous dire qu'il vous enverra des livres convenables; mais que ceux que vous désirez sont défendus.

— Remerciez-le de la grâce qu'il m'a faite de me mettre seul.

— Je ferai ce que vous désirez ; mais vous faites mal de vous moquer ainsi.

— Je ne me moque pas, car il vaut mieux être seul, je crois, que d'être avec les scélérats qui doivent être ici.

— Comment, monsieur ! des scélérats ? j'en serais bien fâché. Il n'y a ici que d'honnêtes gens, qu'il faut cependant séparer de la société par des raisons que leurs seules excellences savent. On vous a mis tout seul pour vous punir davantage, et voulez-vous que je remercie de votre part ?

— Je ne savais pas cela.

Cet ignorant avait raison, et je ne tardai pas à m'en apercevoir. J'ai reconnu qu'un homme enfermé seul est dans l'impossibilité de s'occuper ; que seul dans un endroit obscur, où il ne voit et ne peut voir qu'une fois par jour celui qui lui porte à manger, où il ne peut pas marcher sans se courber, il est le plus malheureux des êtres. Il désire l'enfer, s'il y croit, pour être en compagnie. Ce sentiment est si impérieux, que j'allai jusqu'à désirer celle d'un assassin, d'un malade infect, d'un ours. La solitude sous les verroux est désespérante ; mais pour y croire peut-être faut-il le savoir par expérience, et cette expérience, je ne la désirerais pas même à mes ennemis. Qu'un homme de lettres dans ma situation reçoive de l'encre et du papier, son malheur diminue des

neuf dixièmes ; mais les bourreaux qui me persécutaient étaient loin de songer à m'accorder des adoucissemens.

Après le départ du geôlier, je plaçai ma table près du trou pour me procurer un peu de lumière, et je m'assis pour dîner ; mais il ne me fut possible d'avaler que quelques cuillerées de soupe. A jeun depuis près de quarante-huit heures, il n'était pas étonnant que je fusse malade. Je passai la journée assis dans mon fauteuil, sans fureur, et accommodant mon esprit à la lecture des livres qu'on m'avait fait la grâce de me promettre. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit, empêché par l'horrible fracas que faisaient les rats et par le bruit assourdissant de l'horloge de Saint-Marc que je croyais avoir dans ma chambre. Ce double tourment n'était pas le plus grand que j'eusse à supporter, et je doute que beaucoup de mes lecteurs aient une véritable idée de celui dont je veux parler : c'étaient des milliers de puces qui s'en donnaient à cœur joie sur tout mon corps. Ces petits insectes me suçaient le sang avec un acharnement et une avidité inexprimables : leurs piqûres incessantes me donnaient des convulsions, me causaient des contractions spasmodiques, empoisonnaient tout mon sang.

A la pointe du jour, Laurent (c'était le nom du geôlier) vint faire mon lit, balayer, nettoyer, et un de ses sbires me présenta de l'eau pour me laver. Je voulais sortir dans le galetas, mais Lau-

rent me dit que cela n'était pas permis. Il me donna deux gros livres que je m'abstins d'ouvrir, n'étant pas sûr de pouvoir modérer un premier mouvement d'indignation qu'ils auraient pu me causer et ce que l'espion n'aurait pas manqué de répéter à ses maîtres. Il partit après m'avoir laissé ma mangeaille et deux citrons coupés.

Resté seul, je me hâtai de manger ma soupe afin de l'avoir chaude, ensuite je m'approchai de la lucarne avec un livre, et je vis avec plaisir qu'il me serait possible d'y lire. Je regarde le titre et je vois *La cité mystique de sœur Marie de Jésus*, *appelée d'Agrada*. Je n'en avais aucune idée. Le second était d'un jésuite nommé Caravita. Ce cafard, comme le sont tous ses pareils, établissait une nouvelle *Adoration au sacré cœur de Notre-Seigneur Jesus-Christ.* De toutes les parties humaines de notre divin médiateur, c'était celle-là que, selon l'auteur, on devait particulièrement adorer : idée singulière d'un fou ignorant, dont la lecture me révolta à la première page, car le cœur ne me paraissait pas un viscère plus respectable que le poumon, l'estomac ou toute autre partie. La *Cité mystique* m'intéressa un peu.

Je lus tout ce que peut enfanter l'extravagance de l'imagination exaltée d'une vierge espagnole, extravagamment dévote, mélancolique, cloîtrée, ayant des directeurs de conscience ignorans, faux et dévots; toutes ces visions chimériques, fantastiques et monstrueuses étaient dé-

corées du nom de *révélations*. Amoureuse et amie très-intime de la sainte Vierge, elle avait reçu ordre de Dieu même d'écrire la vie de sa divine mère : les instructions nécessaires et que personne ne pouvait avoir lues nulle part, lui avaient été fournies par le Saint-Esprit.

Elle commençait la vie de Marie, non pas du jour de sa naissance, mais bien de celui de son immaculée conception dans le sein de sa mère Anne. Cette sœur Marie d'Agrada était supérieure d'un couvent de cordelières fondé par elle-même chez elle. Après avoir narré en détail tout ce que sa divine héroïne fit dans les neuf mois qu'elle passa dans le sein maternel, elle nous apprend qu'à l'âge de trois ans elle balayait la maison, aidée par neuf cents domestiques, tous anges que Dieu lui avait destinés et qui étaient commandés par leur propre prince Michel, qui allait et venait d'elle à Dieu, et de Dieu à elle pour leur correspondance réciproque.

Ce qui frappe dans ce livre, c'est l'assurance où le lecteur judicieux doit se trouver qu'il n'y a rien que l'auteur, plus que fanatique, ait pu croire avoir inventé : l'invention ne peut pas aller jusque-là ; tout est dit de bonne foi, avec pleine conviction. Ce sont les visions d'une cervelle sublimée qui, sans aucune ombre d'orgueil, ivre de Dieu, croit ne révéler que ce que l'esprit divin lui inspire.

Ce livre était imprimé avec la permission de

la très-sainte et très-horrible inquisition. Je ne pouvais revenir de mon étonnement ! Bien loin que cet ouvrage excitât ou augmentât dans mon esprit une ferveur , un simple zèle de religion , il m'excitait à traiter de fabuleux tout ce que nous avions de mystique et même de dogmatique.

L'esprit de ce livre et de tous ses pareils doit entraîner des conséquences ; car, par exemple, un lecteur d'un esprit peu susceptible et plus que le mien affecté du merveilleux, risque, en les lisant, de devenir visionnaire et graphomane comme cette pauvre vierge.

Le besoin de m'occuper à quelque chose me fit passer une semaine sur ce chef-d'œuvre de déraison, fruit d'une cervelle sublimée. Je me gardais bien de rien dire au geôlier touchant ce bel ouvrage; mais je commençais à me sentir obsédé. Dès que je succombais au sommeil , je m'apercevais de la peste que sœur d'Agrada communiquait à mon esprit affaibli par la mélancolie, par la mauvaise nourriture , le défaut d'air et de mouvement et par l'horrible incertitude sur le sort qu'on me réservait. Mes rêves extravagans me faisaient rire, lorsqu'éveillé, je les rappelais à mon souvenir. Si j'avais eu les matériaux nécessaires , je les aurais écrits, et peut-être aurais-je produit dans mon cachot un ouvrage encore plus fou que celui que le sieur Cavalli m'avait si ingénieusement choisi.

Cela m'a mis à même de juger combien se trompent ceux qui attribuent à l'esprit de l'homme une certaine force positive : elle n'est que relative, et l'homme qui s'étudierait bien ne trouverait en lui-même que de la faiblesse. Je vis que quoique l'homme devienne rarement fou, la chose est cependant possible ; car notre raison est comme la poudre qui, quoique très-facile à s'enflammer, ne s'enflamme cependant jamais sans le contact d'une étincelle. Le livre de cette Espagnole a toutes les propriétés pour fêler le timbre d'un homme, mais pour que ce poison fasse cet effet, il faut l'isoler, le mettre sous les Plombs, et le priver de toute autre occupation.

Au mois de novembre 1767, allant de Pampelune à Madrid, Andrea Capello, mon voiturier, s'arrêta pour dîner dans une ville de la Vieille-Castille. Je la trouvai si triste et si laide, qu'il me vint envie d'en savoir le nom. Oh ! que je ris de bon cœur quand on me dit que c'était Agrada ! C'est donc ici, me dis-je, que la tête de cette sainte folle est accouchée du fameux chef-d'œuvre que sans M. Cavalli je n'aurais jamais connu ! Un vieux prêtre, qui conçut de moi la plus haute estime aussitôt que je l'eus interrogé sur cette historienne véridique de la mère du Christ, me montra le lieu même où elle avait écrit, et m'assura que le père, la mère, la sœur et toute la famille de la bienheureuse biographe avaient tous été de très-grands saints. Il me dit,

et c'était vrai, que l'Espagne sollicitait à Rome sa canonisation avec celle du vénérable Palafox. Ce fut peut-être cette cité mystique qui donna au père Malagrida le talent nécessaire pour écrire la vie de sainte Anne, que le St-Esprit lui dicta aussi; mais le pauvre diable de jésuite dut en souffrir le martyre: raison de plus pour lui procurer la canonisation, si jamais l'horrible société ressuscite et parvient à la puissance universelle qui est le but secret de son institution.

Au bout de neuf ou dix jours je me trouvai sans argent. Laurent m'en demanda.

— Je n'en ai point.

— Où dois-je en aller prendre?

— Nulle part.

Ce qui en moi déplaisait à cet homme ignorant, avide, bavard et curieux, c'était mon silence et mon laconisme.

Le lendemain il me dit que le tribunal m'assignait cinquante sous par jour, qu'il devait en être le caissier, mais qu'il m'en rendrait compte tous les mois et qu'il ferait de mes épargnes l'usage que je voudrais.

— Tu m'apporteras deux fois par semaine la *Gazette de Leide*.

— Impossible; cela n'est pas permis.

Soixante-quinze livres par mois étaient plus qu'il ne me fallait puisque je ne pouvais plus manger: l'extrême chaleur et l'inanition causée par le défaut de nourriture m'avaient énervé.

Nous étions dans la canicule : la force des rayons du soleil qui dardaient d'aplomb sur ma prison, me tenait comme dans une étuve, au point que la sueur qui découlait de mon pauvre corps mouillait le plancher à droite et à gauche du fauteuil sur lequel j'étais forcé de me tenir tout nu.

Il y avait quinze jours que je languissais dans cet enfer, et je n'avais pas encore eu une seule secrétion alvine. Au bout de ce temps presque incroyable, la nature ayant besoin de reprendre son cours, je crus que ma dernière heure était venue. Les veines hémorroïdales s'étaient tellement gonflées, que leur pression me causait des douleurs aiguës insupportables. Je dus à ce funeste séjour le développement de cette cruelle infirmité, dont je n'ai jamais pu parvenir à me guérir depuis. Les mêmes douleurs en se reproduisant de temps en temps, quoique avec moins de force, m'en rappellent la cause et ne contribuent pas à m'en rendre le souvenir agréable. Si la physique ne nous enseigne pas des remèdes pour guérir de tous les maux, elle nous fournit des moyens sûrs d'en acquérir de plus d'une espèce. Cette maladie m'a valu des complimens en Russie, où l'on en fait un si grand cas que je n'osais pas m'en plaindre lorsque j'y fus dix ans plus tard. Il m'était arrivé la même chose à Constantinople, où ayant un rhume de cerveau et m'en plaignant en présence d'un Turc, je lui fis penser

qu'un chien de chrétien n'était pas digne d'un tel bonheur.

Le même jour je fus atteint d'une violente fièvre et je gardai le lit. Je n'en dis rien à Laurent; mais le surlendemain, trouvant intact tout ce qu'il m'avait apporté pour ma nourriture, il me demanda comment je me portais.

— Fort bien.

— Ce n'est pas possible, monsieur, car vous ne mangez pas. Vous êtes malade, et vous verrez la magnificence du tribunal qui vous fournira gratis médecin, chirurgien et médicamens.

Il sortit et revint trois heures après, sans satellite, tenant une bougie à la main et précédant un grave personnage : c'était le médecin. J'étais dans l'ardeur de la fièvre qui ne m'avait pas quitté depuis trois jours. Il s'approcha de moi, m'interrogea : je lui dis qu'à mon confesseur et à mon médecin je ne parlais jamais que seul à seul. Le docteur dit à Laurent de sortir, mais cet Argus s'y étant refusé, il partit en me disant que j'étais en danger de mort. C'était ce que je désirais; car la vie telle qu'elle était pour moi, n'était pas le suprême bien. Au reste j'éprouvais quelque satisfaction en pensant que par là mes impitoyables persécuteurs seraient peut-être forcés de réfléchir à l'inhumanité de l'horrible traitement qu'ils exerçaient sur moi.

Quatre heures après, j'entendis de nouveau le bruit des verroux et le médecin entra tenant lui-

même un flambeau : Laurent resta dehors. Je me trouvais dans une si grande langueur qu'elle me procurait un véritable repos. La nature bienfaisante a exempté l'homme réellement malade des tourmens de l'ennui. J'étais charmé de voir mon infâme gardien dehors, car depuis son explication du collier de fer, je l'avais en horreur.

Il ne me fallut pas un quart d'heure pour informer le docteur de tout. Si vous voulez, me dit-il, recouvrer la santé, il faut bannir la tristesse.

— Ecrivez-m'en la recette et portez-la au seul apothicaire qui puisse en faire la manipulation. M. Cavalli est le mauvais physicien qui m'a donné *le cœur de Jésus* et *la Cité mystique*.

— Ces deux drogues peuvent fort bien vous avoir donné la fièvre et les hémorroïdes : je ne vous abandonnerai pas.

Il s'en alla après m'avoir fait lui-même une fort longue limonade, dont il m'engagea à boire souvent. Je passai la nuit assoupi et rêvant mille sottises mystiques.

Le lendemain il revint avec Laurent et un chirurgien qui me saigna. Il me laissa une médecine qu'il me dit de prendre le soir et une bouteille de bouillon. J'ai obtenu, me dit-il, la permission de vous faire transporter dans le galetas où la chaleur est moins forte et l'air moins étouffé qu'ici.

— Je renonce à cette grâce, car j'abhorre les

rats que vous ne connaissez pas et qui certainement viendraient dans mon lit.

— Quelle misère ! J'ai dit à M. Cavalli qu'il a manqué de vous tuer avec ses livres : il m'a chargé de les lui rendre et de vous donner Boèce. Le voici.

— Je vous en suis bien obligé ; il vaut mieux que Sénèque : il me fera du bien.

— Je vous laisse ici de l'eau d'orge et un instrument très-nécessaire : amusez-vous à vous rafraîchir.

Il me fit quatre visites et me tira d'affaire : mon tempérament fit le reste et mon appétit revint. Au commencement de septembre, je me portais tout-à-fait bien, je n'endurais d'autre mal réel qu'une extrême chaleur, la vermine et l'ennui ; car je ne pouvais pas toujours lire Boèce.

Un jour Laurent me dit que j'avais la permission de sortir de mon cachot pour me laver pendant qu'on ferait mon lit et qu'on balaierait. Je profitai de cette grâce pour me promener pendant dix minutes que durait l'opération, et comme je me promenais avec violence, les rats épouvantés n'osaient pas se montrer. Ce jour-là même, Laurent me rendit compte de mon argent, et il se trouva mon débiteur de trente livres qu'il ne m'était pas permis de mettre dans ma poche. Je les lui laissai en disant de m'en faire dire des messes, persuadé qu'il en ferait un tout autre usage, et

il me remerçia d'un ton de satisfaction qui me prouva qu'il serait lui-même le prêtre. J'en usai de même tous les mois et je n'ai jamais vu de quittance d'aucun diseur de messes. Laurent fit bien de célébrer le sacrifice au cabaret : l'argent fut au moins utile à quelqu'un.

Je vivais au jour la journée, me flattant chaque soir que le jour suivant on me rendrait ma liberté; mais trompé chaque jour dans mon attente, je décidai dans ma pauvre tête que ce serait immanquablement au premier d'octobre, jour où commençait le règne des nouveaux inquisiteurs. D'après ce beau calcul, ma détention devait durer aussi long-temps que les inquisiteurs actuels, et c'était la raison pour laquelle je n'avais jamais vu le secrétaire qui, sans cela, serait sans doute venu me voir pour m'interroger, m'examiner et me convaincre de mes crimes; enfin pour m'annoncer ma condamnation. Tout cela me paraissait sans réplique, parce que c'était naturel; mais cet argument était faux sous les Plombs, où rien ne se fait selon l'ordre naturel. Je me figurais que les inquisiteurs devaient avoir reconnu mon innocence et leur injustice, et qu'ils ne me retenaient en prison que pour la forme et pour ne pas entacher leur réputation d'une souillure d'injustice; de là je concluais qu'ils me rendraient la liberté en déposant le sceptre de leur exorbitant pouvoir. Mon esprit était dans un état de calme si parfait que je me sentais capable de leur pardonner et

d'oublier l'injure que j'en avais reçue. Comment, me disais-je, ces messieurs pourraient-ils me laisser ici à la merci de leurs successeurs auxquels ils n'auraient rien pu transmettre de suffisant à ma condamnation ? Je trouvais impossible qu'ils eussent pu me condamner et écrire ma sentence sans me l'avoir communiqué, sans m'en avoir dit la raison. Mon bon droit me paraissait incontestable, et je raisonnais en conséquence ; mais ce n'était pas d'après la raison que je devais raisonner envers un tribunal qui se distingue de tous les tribunaux de la terre par l'arbitraire et le bon plaisir. Il suffit que les inquisiteurs procèdent contre quelqu'un pour qu'il soit coupable ; et alors quel besoin a-t-on de lui parler ? et quand il l'ont condamné, qu'est-il besoin de lui annoncer sa sentence ? son consentement n'est pas nécessaire, et ils pensent qu'il vaut mieux laisser au malheureux le sentiment de l'espérance ; car quand bien même on l'instruirait de tout, il n'en resterait pas une seule heure de moins en prison. Celui qui est sage ne rend compte de ses affaires à personne, et les affaires du tribunal vénitien ne sont que de juger et de condamner. Le coupable est une machine qui n'a pas besoin de se mêler de l'affaire pour y coopérer : c'est un clou qui, pour entrer dans le mur, ne demande qu'à être frappé.

Je connaissais en partie les usages du colosse dont j'étais sous les pieds, mais il y a sur la terre des choses qu'on ne peut se flatter de bien savoir

que lorsqu'on en a fait l'expérience. Si parmi mes lecteurs il s'en trouve quelques-uns auxquels ces règles semblent injustes, je leur pardonne, parce que je sais qu'elles en ont parfaitement l'apparence; mais qu'ils souffrent que je leur dise qu'étant d'institution, elles deviennent nécessaires, parce qu'un tribunal de cette trempe ne saurait subsister que par elles. Ceux qui les maintiennent en vigueur sont des sénateurs choisis entre les plus qualifiés et qui ont la réputation d'hommes vertueux.

Le dernier de septembre, je passais la nuit blanche, et j'étais dans une extrême impatience de voir paraître le nouveau jour, tant je me sentais sûr de recouvrer ce jour-là ma liberté. Le règne des scélérats qui m'en avaient privé expirait; mais le jour parut, Laurent vint à son ordinaire et ne m'annonça rien de nouveau. Je fus pendant cinq à six jours dans la rage et le désespoir, et alors je me figurais que, pour des raisons qu'il m'était impossible de deviner, on avait résolu de me tenir enfermé pour le reste de mes jours. Cette idée affreuse me fit rire, car je me sentais maître de ne rester esclave que très-peu de temps, aussitôt qu'au péril de mes jours, j'aurais pris le parti de faire cesser ma détention. Je savais que je réussirais à m'échapper ou à me faire tuer. *Deliberata morte ferocior* (1).

(1) Devenu plus terrible par la résolution de mourir.

Au commencement de novembre je formai sérieusement le projet de sortir par la force d'un lieu où l'on me retenait par la violence, et cette pensée devint mon idée unique. Je commençai à me creuser le cerveau pour trouver un moyen d'exécuter mon projet, et j'en conçus cent plus hardis les uns que les autres; mais toujours un nouveau moyen me faisait rejeter celui auquel je venais de donner la préférence.

Pendant ce laborieux travail de mon imagination, il arriva un événement singulier qui me fit sentir le triste état où mon esprit se trouvait.

J'étais debout dans le galetas regardant en haut vers la lucarne, et mes regards se portaient également vers la grosse poutre. Tout-à-coup je vois cette poutre, non pas branler, mais se tourner vers son côté droit et, par un mouvement contraire, mais lent et interrompu, se replacer aussitôt dans sa position première. Ayant en même temps perdu mon aplomb, je reconnus que c'était une secousse de tremblement de terre. Laurent et les sbires, qui sortirent en cet instant de mon cachot, dirent qu'ils avaient également éprouvé un mouvement d'oscillation. Telle était la disposition de mon esprit, que cet événement me causa un mouvement de joie que je renfermai en moi sans proférer le mot. Quatre ou cinq secondes après, le même mouvement se reproduisit, et je ne pus m'empêcher de m'écrier : *Un'altra! un'al-*

tra, *gran Dio ! ma più forte* (1). Les archers effrayés de ce qui leur semblait l'impiété d'un fou désespéré, s'enfuirent avec horreur.

Après leur départ, réfléchissant sur moi-même, je trouvais que je calculais entre les événemens possibles l'écroulement du palais ducal compatible avec le recouvrement de ma liberté : cet immense édifice en s'écroulant devait me jeter sain et sauf, et par conséquent libre, sur la place Saint-Marc, ou, au pis aller, j'aurais été écrasé sous l'énorme masse de ses décombres. Dans la situation où je me trouvais, on compte la liberté pour tout et la vie pour rien, ou pour bien peu de chose, et dans le fond je commençais à devenir fou.

Cette secousse de tremblement de terre fut une suite de celle qui, dans le même temps, détruisit Lisbonne.

(1) Une autre ! une autre, grand Dieu ! mais plus forte.

CHAPITRE XIII.

Divers incidens. — Compagnons. — Je prépare mon évasion. — Changement de cachot.

Pour que le lecteur puisse comprendre ma fuite d'un endroit tel que les Plombs, il faut que je lui en fasse connaître le local.

Les Plombs, prisons destinées à renfermer les criminels d'état, ne sont autre chose que les greniers du palais ducal, et c'est des larges plaques de plomb dont ce palais est recouvert que ces prisons tirent leur nom. On ne peut y parvenir qu'en passant par les portes du palais, ou par le bâtiment des prisons, ou enfin par le pont dont j'ai déjà parlé, et qu'on nomme le Pont des soupirs.

On ne peut monter à ces cachots qu'en passant dans la salle où les inquisiteurs d'état s'assemblent, et le secrétaire en a seul la clé, qu'il ne confie au geôlier que pendant le temps qui lui est nécessaire, de grand matin, pour faire le service des prisonniers. Ce service se fait à la pointe du jour, parce que plus tard les archers, allant et venant, seraient trop vus de tous ceux qui ont affaire aux chefs du conseil des dix; or ce conseil s'assemble chaque jour dans une salle contiguë appelée la Bussola, et les archers sont obligés de la traverser chaque fois qu'ils doivent aller sous les Plombs.

Ces prisons se trouvent divisées sous les combles des deux faces du palais : trois sont au couchant, la mienne était de ce nombre, et quatre au levant. La gouttière du toit du côté du couchant donne dans la cour du palais : l'autre donne perpendiculairement sur le canal qu'on appelle *Rio di palazzo.* De ce côté, les cachots sont très-clairs et on peut s'y tenir debout, ce qui n'a pas lieu à la prison où j'étais et qu'on distingue par le nom de trave, dénomination qui vient de l'énorme poutre qui me privait de la lumière. Le plancher de mon cachot était positivement au-dessus du plafond de la salle des inquisiteurs, où ordinairement ils ne se rassemblent que la nuit après la séance journalière du conseil des dix, dont tous les trois sont membres.

Connaissant parfaitement le local et les habitudes uniformes des inquisiteurs, le seul moyen

de me sauver, le seul au moins que je jugeai susceptible de réussite, était de percer le plancher de ma prison ; mais il fallait avoir des instrumens, et c'était une chose difficile dans un lieu où toute correspondance au dehors était défendue, où l'on ne permet ni visite ni commerce épistolaire avec personne. Pour corrompre un archer, il m'aurait fallu beaucoup d'argent et je n'en avais point. En supposant que le geôlier et les deux archers eussent consenti à se laisser étrangler, car je n'avais d'autre arme que mes mains, un troisième archer se tenait toujours en faction à la porte de la galerie, qu'il fermait à clé et qu'il n'ouvrait que quand le camarade qui voulait sortir lui donnait le mot de passe. Malgré tous les obstacles, la seule pensée qui m'occupât était celle de m'enfuir, et comme je n'en trouvais pas le moyen dans Boèce, je ne le lisais plus; cependant comme j'étais persuadé que je ne pourrais parvenir à en trouver un qu'à force d'y songer, je ne me livrais pas à la moindre pensée qui n'y eût rapport.

J'ai toujours cru que lorsqu'un homme se met dans la tête de venir à bout de quelque chose et qu'il ne s'occupe que de la poursuite de son dessein, il doit y parvenir, malgré toutes les difficultés : cet homme deviendra grand-visir, pape; il bouleversera une monarchie, pourvu qu'il s'y prenne de bonne heure et qu'il ait l'esprit et la persévérance nécessaires; car l'homme, arrivé à l'âge méprisé par la fortune, ne parvient plus à

rien, et sans son secours on ne peut rien espérer. Il faut pour réussir compter sur la bonne fortune et mépriser les revers; mais c'est un calcul politique des plus difficiles.

Vers la mi-novembre, Laurent me dit que Messer-Grande avait entre les mains un détenu, et que le nouveau secrétaire, nommé Businello, lui avait ordonné de le mettre dans le plus mauvais cachot, et que par conséquent c'était avec moi qu'il allait le mettre. Il m'assura que lui ayant représenté que j'avais regardé comme une grâce d'avoir été mis seul, il lui avait répondu que je devais être devenu plus sage depuis quatre mois que j'étais là. Cette nouvelle ne me fit pas de peine, et je ne trouvai pas désagréable celle qui m'annonçait le changement de secrétaire. Ce M. Pierre Businello était un brave homme que j'avais connu à Paris lorsqu'il allait à Londres en qualité de résident de la république.

Dans l'après-midi de ce jour, j'entendis gronder les verroux, et Laurent, suivi de deux archers, menant un jeune homme tout en larmes, après lui avoir ôté les menottes, l'enferma avec moi et s'en alla sans lui dire un seul mot. J'étais sur mon lit où il ne pouvait me voir. Sa surprise m'amusa. Ayant le bonheur d'avoir sept ou huit pouces de moins que moi, il pouvait se tenir debout, et il se mit à considérer mon fauteuil qu'il crut sans doute destiné à son usage. Portant ses yeux sur la hauteur d'appui de la grille, il voit

Boèce, le prend, l'ouvre et le rejette avec une sorte de dépit, sans doute parce qu'étant en latin, il ne pouvait en faire aucun usage. Continuant l'inspection du cachot, il va à gauche, tâtonne et est tout surpris de trouver des hardes : il s'approche de l'alcove, et allongeant la main, il me touche et me demande respectueusement pardon. Je l'invite à s'asseoir et voilà notre connaissance faite. Qui êtes-vous, lui dis-je.

— Je suis Maggiori de Vicence. Mon père, cocher dans la maison Poggiana, m'a tenu à l'école jusqu'à l'âge de onze ans, où j'ai appris à lire et à écrire, ensuite j'ai été apprenti chez un perruquier pendant cinq ans, et j'ai bien appris ce métier. En sortant de là, je suis entré valet de chambre chez le comte X. Il y avait deux ans que je servais ce seigneur, quand sa fille unique sortit du couvent. On me chargea de la coiffer et peu à peu j'en devins amoureux et je lui inspirai une passion égale à la mienne. Après nous être juré cent fois de n'être jamais que l'un à l'autre, nous livrant à l'impérieux besoin de nous donner des marques de tendresse, il en est résulté que l'état de la jeune comtesse a dévoilé notre union. Une servante de la maison, vieille et dévote, fut la première qui découvrit notre intelligence et l'état de ma maîtresse, et elle lui dit qu'en conscience elle était obligée d'en prévenir son père ; cependant ma jeune amie parvint à l'engager à se taire en l'assurant que dans la semaine elle lui ferait

tout savoir par son confesseur. Elle m'avertit de tout, et au lieu d'aller à confesse, nous prîmes nos mesures pour nous enfuir. Elle s'est emparée d'une bonne somme d'argent et de quelques diamans de feu sa mère, et nous devions partir cette nuit pour aller à Milan. Mais hier après dîner le comte m'appela, et me donnant une lettre, il me dit que je devais partir de suite pour la remettre en main propre à la personne à laquelle elle s'adressait à Venise. Il me parla avec tant de bonté et si tranquillement, que je n'aurais jamais pu concevoir le moindre soupçon du sort qu'il me préparait. J'allai prendre mon manteau, et en passant, je dis adieu à ma petite femme en l'assurant que je serais bientôt de retour. Plus pénétrante que moi et pressentant peut-être mon malheur, elle se trouva mal. Arrivé ici en toute hâte, je me suis empressé de remettre la fatale lettre. On m'a fait attendre pour me donner la réponse, et dès que je l'ai eue, je me suis rendu dans un cabaret pour y prendre quelque chose, voulant de suite repartir pour rejoindre ma chère femme; mais comme je sortais du cabaret on m'arrêta et on me mena à la garde, où j'ai été gardé jusqu'au moment où l'on m'a conduit ici. Je crois, monsieur, que je puis bien considérer la jeune comtesse comme ma femme?

— Vous vous trompez.

— Mais la nature.....

— La nature, quand on n'écoute qu'elle, mène

l'homme à faire des sottises, jusqu'à ce qu'on le mette sous les Plombs.

— Je suis donc sous les Plombs?

— Comme moi.

Mon pauvre jeune homme se mit à répandre des larmes amères. C'était un très-joli garçon, sincère, honnête et amoureux à toute outrance. Je pardonnais intérieurement à la comtesse, et je condamnais fortement le comte son père d'exposer sa fille à la tentation d'un jeune homme jeune, joli et sensible. Un berger qui met le loup dans la bergerie ne doit pas se plaindre de la dévastation de son troupeau. Dans ses pleurs et ses lamentations, rien ne se rapportait à lui; tous ses sentimens étaient à son amie. Il croyait que le geôlier reviendrait pour lui porter un lit et à manger; mais je le désabusai et je lui offris mes provisions. Il avait le cœur trop gros pour pouvoir prendre aucune nourriture. Le soir je lui donnai ma paillasse sur laquelle il passa la nuit; car quoiqu'il fût visiblement propre, je ne voulus pas le faire coucher avec moi, craignant les effets des rêves d'un amoureux. Il ne sentait ni sa faute, ni le besoin qu'avait le comte qu'on lui infligeât une punition publique pour mettre à couvert l'honneur de sa fille et celui de sa famille.

Le lendemain on lui porta une paillasse et un dîner de quinze sous que le tribunal lui passait en qualité de grâce ou par charité; car le mot justice paraît étranger à l'organisation de ce corps

affreux. Je dis au geôlier que mon dîner suffirait pour tous les deux, et qu'il pouvait employer ce que l'on accordait à ce jeune homme à lui faire dire des messes à sa manière. Il s'en chargea volontiers, et après lui avoir fait compliment de ce qu'il se trouvait avec moi, il nous dit que nous pouvions nous promener dans le galetas pendant une demi-heure. Je trouvai cette promenade excellente pour ma santé et pour mon projet d'évasion, que je ne pus mettre à exécution que onze mois après. Au bout de ce repaire de rats, je vis une quantité de vieux meubles jetés sur le plancher à droite et à gauche de deux grandes caisses et devant un gros tas de papiers cousus en cahiers. J'en pris une douzaine pour m'amuser à les lire et je vis que c'étaient des procès criminels dont je trouvai la lecture très-divertissante ; car il m'était permis de lire ce qui dans son temps avait certainement été très-secret. Je vis des réponses singulières à des interrogations suggestives sur des séductions de vierges, des galanteries poussées trop loin par des hommes employés à des conservatoires de filles, des faits vis-à-vis des confesseurs qui avaient abusé de leurs pénitentes, des maîtres d'école convaincus de pédérastie avec leurs élèves, et des tuteurs qui avaient trompé leurs pupilles : il y en avait qui dataient de deux ou trois siècles, dont le style et les mœurs me procurèrent quelques heures de plaisir. Entre les meubles qui étaient par terre, je vis une bassi-

noire, une chaudière, une pelle à feu, des pincettes, de vieux chandeliers, des pots de terre et jusqu'à une seringue. Cela me fit juger que quelque illustre prisonnier avait été distingué par la permission de faire usage de tous ces objets. Mais ce qui m'intéressa le plus, ce fut un verrou tout droit, gros comme le pouce et long d'un pied et demi. Je ne touchai à rien, car le temps n'avait pas assez mûri mes projets pour jeter un dévolu spécial sur quelque chose.

Un matin, vers la fin du mois, on vint m'enlever mon camarade, et Laurent me dit qu'il avait été condamné aux prisons appelées *les Quatre*. Ces prisons sont dans l'enceinte du bâtiment des prisons ordinaires et appartiennent aux inquisiteurs d'état. Les prisonniers qui y sont enfermés ont le privilége de pouvoir appeler le geôlier quand ils en ont besoin. Elles sont obscures, mais il y a une lampe à l'huile au moyen de laquelle les prisonniers sont éclairés : on n'y craint pas le feu, car tout est en marbre. J'ai su long-temps après que le pauvre Maggiorin y passa cinq ans et que lorsqu'il en sortit, il fut envoyé à Cérigo pour dix. J'ignore s'il en est jamais sorti. Il m'avait tenu bonne compagnie, et je m'en aperçus dès qu'il fut parti, car je ne tardai pas à retomber dans la tristesse. J'eus le bonheur qu'on ne me priva point du privilége de ma demi-heure de promenade dans le galetas. Je me mis à examiner plus attentivement tout ce qu'il renfermait. L'un des caissons

était rempli de beau papier, de cartons, de plumes non taillées et de pelotons de ficelle : l'autre était cloué. Un morceau de marbre noir, poli, épais d'un pouce, long de six et large de trois, attira mes regards : je m'en emparai sans savoir encore ce que j'en ferais, et je le cachai dans ma prison, ayant soin de le couvrir avec mes chemises.

Huit jours après le départ de Maggiorin, Laurent me dit que selon toute apparence je ne tarderais pas à me retrouver en compagnie. Cet homme qui, au fond, n'était qu'un bavard, commença à s'impatienter de voir que je ne lui faisais jamais aucune question. Par devoir, il aurait dû ne pas l'être ; mais où trouver des êtres d'une perfection infâme ? Il en est, mais heureusement peu, et encore n'est-ce pas dans les basses classes qu'il faut les chercher. Ainsi donc mon geôlier ne pouvant faire briller sa réserve, s'imagina que si je ne l'interrogeais jamais, c'est que je supposais qu'il ne savait rien, et cela piqua son amour-propre : voulant me prouver que je me trompais, il commença à jaser sans que je le questionnasse. Je crois, monsieur, me dit-il, que vous aurez souvent des visites, car les autres six cachots contiennent chacun deux personnes qui ne sont pas faites pour être envoyées aux Quatre. Ne lui faisant aucune réponse, il reprit quelques instans après : Aux Quatre, on met pêle-mêle toutes sortes de gens dont la condamnation, à eux inconnue, est écrite. Les prisonniers qui, comme vous, sont

confiés à mes soins sous les Plombs, sont tous des gens de la plus grande distinction, et ne sont criminels que de choses dont les curieux ne peuvent rien savoir. Si vous saviez, monsieur, quels sont les compagnons de votre sort? vous vous étonneriez, car il est vrai qu'on dit que vous êtes un homme d'esprit : mais vous me pardonnerez.... Vous savez que ce n'est rien qu'avoir de l'esprit pour être traité ici.... Vous m'entendez. Cinquante sous par jour, c'est quelque chose... On donne trois livres à un citoyen, quatre à un gentilhomme et huit à un comte étranger; je dois le savoir, je pense, car tout passe par mes mains.

Ici, il se mit à me faire son propre éloge, tout composé de qualités négatives. Je ne suis ni voleur, ni traître, ni menteur, ni avare, ni méchant, ni brutal comme tous mes prédécesseurs, et quand j'ai bu une pinte de plus, je n'en deviens que meilleur. Si mon père m'avait envoyé à l'école, j'aurais appris à lire et à écrire, et je serais peut-être aujourd'hui Messer-Grande; mais ce n'est pas ma faute. M. André Diedo m'estime, et ma femme, qui n'a que vingt-quatre ans et qui vous fait tous les jours à manger, va lui parler quand elle veut, et il la fait entrer sans façon, même quand il est au lit; grâce qu'il ne fait à aucun sénateur. Je vous promets que vous aurez ici tous les nouveaux venus, mais toujours pour peu de temps, car dès que le secrétaire a relevé de leur propre bouche ce qu'il lui importe de savoir, il les envoie

à leur destination, soit aux Quatre, dans quelque fort ou au Levant : s'ils sont étrangers, on les mène hors des frontières ; car le gouvernement ne se croit pas le maître de disposer des sujets d'un autre prince, à moins qu'ils ne soient au service de la république. La clémence du tribunal, monsieur, est sans exemple, et il n'y en a aucun au monde qui procure à ses prisonniers plus de douceurs. On trouve cruel qu'il ne permette ni d'écrire ni de recevoir des visites ; mais c'est une folie, car écrire et voir du monde, c'est perdre son temps. Vous me direz que vous n'avez rien à faire ; mais nous ne pouvons pas dire cela, nous autres.

Telle fut à peu près la première harangue dont ce bourreau m'honora, et, je dois l'avouer, il m'amusa. Je vis que cet homme, s'il eût été un peu moins bête, aurait certes été plus méchant. Je résolus de mettre à profit sa bêtise.

Le lendemain on m'amena un nouveau commensal, qu'on traita le premier jour comme on avait traité Maggiorin, et cela m'apprit qu'il était nécessaire que je me fisse acheter une autre cuillère d'ivoire, car le premier jour le nouveau venu ne recevant rien, je devais lui faire les honneurs de la maison.

Mon nouveau compagnon me fit une profonde révérence, car ma barbe, qui avait déjà quatre pouces de long, imposait plus encore que ma taille. Laurent me prêtait souvent des ciseaux

pour me faire les ongles ; mais il lui était défendu sous des peines sévères de me permettre de toucher à ma barbe. J'en ignore la raison, mais j'avais fini par m'habituer à ma barbe comme on s'habitue à tout.

Le nouveau venu était un homme de cinquante ans, à peu près de ma taille, un peu courbé, maigre, à grande bouche et ayant une vilaine denture. Il avait de petits yeux gris sous deux épais sourcils rouges, ce qui lui donnait l'air d'un chat-huant, et tout cela était relevé par une petite perruque de crin noir qui répandait une odeur d'huile fort désagréable, et par un habit de gros drap gris. Il accepta mon dîner, mais il se tint sur la réserve et ne me dit pas le mot de toute la journée : j'imitai son silence, persuadé qu'il ne tarderait pas à retrouver la parole, ce qui effectivement arriva dès le lendemain.

On lui apporta de bonne heure un lit qui lui appartenait et un sac plein de linge. Le geôlier lui demanda, comme il l'avait fait à moi, ce qu'il voulait pour son dîner, et de l'argent pour le payer.

— Je n'ai point d'argent.

— Comment! un richard comme vous, point d'argent?

— Je n'ai pas le sou.

— Fort bien ! dans ce cas, je vais vous porter du biscuit de munition et de l'eau. C'est dans l'ordre.

Il sortit et revint un instant après avec une livre et demie de biscuit, une cruche d'eau, mit le tout auprès du prisonnier et, ayant fermé la porte, il partit.

Resté seul avec ce spectre, je l'entends soupirer; la pitié me gagne et je romps le silence. Ne soupirez pas, monsieur, vous dînerez avec moi : mais il me semble que vous avez commis une grande faute en venant ici sans argent.

— J'en ai, mais il ne faut pas le dire à ces harpies.

— Belle sagacité qui vous condamne au pain et à l'eau ! Savez-vous la raison de votre détention ?

— Oui, monsieur, je la sais, et je vais en peu de mots vous la faire connaître.

« Je m'appelle Squaldo Nobili. Mon père était un paysan qui me fit apprendre à lire et à écrire, et qui, à sa mort, me laissa sa petite maison et le peu de terrain qui en dépendait. Je suis du Frioul, à une journée de marche d'Udine. Un torrent qu'on appelle Corno endommageant souvent ma petite possession, me fit prendre la résolution de la vendre et de venir m'établir à Venise, ce que j'ai fait il y a dix ans. J'en retirai huit mille livres en beaux sequins, et sachant que dans cette bienheureuse république tout le monde jouissait d'une honnête liberté, je me persuadai que je pourrais m'y procurer une petite aisance en utilisant mon capital, et je me mis à prêter sur gages. Sûr de mon économie, de mon jugement et de mon sa-

voir vivre, je me déterminai à faire ce métier de préférence à tout autre. Je louai une petite maison dans le quartier du Canal-Royal, je l'ai meublée, et y vivant seul et fort tranquille, dans l'espace de deux ans je me trouvai riche de dix mille livres en sus de mon capital, quoique, voulant bien vivre, j'en eusse dépensé deux mille pour mes besoins. En continuant de la sorte, je me voyais en bon chemin pour m'assurer une honnête fortune avec le temps; mais un jour, ayant prêté à un juif deux sequins sur plusieurs livres, j'en trouvai un dans le nombre intitulé : *La Sagesse de Charon*. Je vis alors combien il était heureux de savoir lire, car ce livre, monsieur, que vous ne connaissez peut-être pas, vaut à lui seul tous les livres, car il contient tout ce qu'il importe à l'homme de connaître. Il le purge de tous les préjugés contractés dans l'enfance. Avec Charon, adieu l'enfer et toutes ces vaines terreurs d'une vie future : on ouvre les yeux, on connaît le chemin du bonheur, on est savant. Procurez-vous cette lecture et moquez-vous des sots qui vous diront que ce trésor est défendu. »

Ce discours singulier me fit connaître mon homme. Quant à Charon, je l'avais lu, mais j'ignorais qu'il fût traduit en italien. Charon, grand admirateur de Montaigne, crut aller au-delà de son modèle, mais il travailla en vain. Il a classé méthodiquement plusieurs choses de Montaigne, ou les mêmes sujets que l'on trouve jetés sans

ordre dans ce grand philosophe ; mais prêtre et théologien, Charon mérita la condamnation dont il fut l'objet. Il n'a pas, au reste, été beaucoup lu, malgré la prohibition qui aurait dû lui donner la vogue. Le sot Italien qui l'a traduit n'a pas même su que la traduction du mot *Sagesse* était *Sapienza*. Charon eut l'impertinence de donner à son livre le titre de celui de Salomon ; et cela ne prouve pas en faveur de sa modestie. Mon compagnon poursuivit ainsi :

« Délivré par Charon des scrupules que je pouvais avoir encore, et des fausses impressions dont on a bien de la peine à se défaire, je poussai mon commerce de façon qu'en six ans je me vis maître de dix mille sequins. Il ne faut pas vous étonner de cela, car, dans cette ville riche, le jeu, la débauche et la fainéantise mettent tout le monde dans le désordre et dans un constant besoin d'argent : les sages profitent de ce que les fous dissipent.

« Il y a trois ans qu'un comte Sériman vint me prier de lui prendre cinq cents sequins, de les mettre dans mon commerce et de lui donner la moitié des bénéfices que je ferais sur cette somme. Il n'exigea qu'une simple quittance, par laquelle je m'engageai à lui remettre la même somme à sa réquisition. Au bout d'un an je lui remis soixante-quinze sequins, ce qui faisait un intérêt de quinze pour cent : il m'en donna quittance, mais il se montra mécontent. Il avait tort ; car ne man-

quant point d'argent, je ne m'étais pas servi du sien pour le négocier. La seconde année, j'en fis de même par pure générosité; mais nous en vînmes à des propos offensans et il me demanda la restitution des cinq cents sequins. Volontiers, lui dis-je, mais j'en rabattrai cent cinquante que vous avez reçus. Cela l'ayant mis en colère, il me fit signifier par un huissier le paiement de la somme totale. Un habile procureur prit ma défense et sut me faire gagner deux ans. Il y a trois mois qu'on me parla d'un accommodement et je m'y refusai; mais craignant quelque violence, je m'adressai à l'abbé Justiniani, homme d'affaires du marquis de Montallègre, ambassadeur d'Espagne, et moyennant un petit profit, il me loua une petite maison sur la liste, où l'on est à l'abri des surprises. Je voulais bien rendre l'argent au comte Sériman, mais je prétendais en retenir cent sequins que son procès m'avait fait dépenser. Il y a huit jours que mon procureur et celui du comte vinrent chez moi; je leur fis voir deux cent cinquante sequins dans une bourse et je leur dis que j'étais prêt à les leur remettre, mais pas un sou de plus. Ils me quittèrent sans mot dire, ayant l'un et l'autre l'air fort peu content; mais je m'en souciai peu. Il y a trois jours que l'abbé Justiniani me fit dire que l'ambassadeur avait trouvé bon de permettre aux inquisiteurs d'état d'envoyer leurs archers chez moi pour y faire des perquisitions. Je croyais la chose impossible sous

l'égide d'un ambassadeur étranger, et au lieu de prendre les précautions en usage en pareil cas, ayant seulement mis mon argent en lieu de sûreté, j'attendis résolument la visite annoncée. A la pointe du jour Messer-Grande vint chez moi, me demanda trois cent cinquante sequins; et sur ma reponse que je n'avais pas le sou, il me saisit, et me voici. »

Je frémissais, moins encore de me voir en compagnie d'un être infâme que de voir qu'il me jugeait son égal; car s'il avait eu une autre idée de moi, il ne m'aurait certainement pas gratifié de sa longue narration, dans la supposition sans doute que je l'applaudirais. Dans tous les sots propos qu'il me tint pendant les trois jours qu'il fut avec moi, me parlant sans cesse de Charon, je vérifiai la vérité du proverbe italien : *Guardati da colui che non ha letto che un libro solo* (1). La lecture de l'ouvrage de ce prêtre perverti l'avait rendu athée, et il s'en vantait à tout propos. Dans l'après-midi, Laurent vint lui dire de descendre avec lui pour parler au secrétaire. Il s'habilla à la hâte, et au lieu de ses souliers il prit les miens sans que je m'en aperçusse. Il revint une demi-heure après en pleurant, et tira de ses souliers deux bourses où il y avait trois cent cinquante sequins, et précédé du geôlier il alla les porter au secrétaire. Peu d'instans après, il revint, et

(1) Méfie-toi de celui qui n'a lu qu'un seul livre.

ayant pris son manteau, il partit. Laurent me dit qu'on l'avait mis en liberté. Je pensai, et avec fondement, que pour lui faire accuser sa dette et la lui faire payer, le secrétaire l'avait menacé de la torture; et si elle n'était employée que pour obtenir des résultats pareils, moi qui en abhorre le principe et le créateur, je serais le premier à en proclamer l'utilité.

Le jour de l'an 1756, je reçus mes étrennes. Laurent m'apporta une robe de chambre doublée en peau de renard, une couverture de soie ouatée et un sac en peau d'ours pour y mettre mes jambes; ce que je reçus avec joie, car il faisait un froid aussi difficile à supporter que la chaleur que j'avais eue à souffrir au mois d'août. Il me dit aussi que le secrétaire me faisait savoir que je pouvais disposer de six sequins par mois, que je pouvais en acheter tels livres que je voudrais et recevoir la gazette, et que ce présent me venait de M. de Bragadin. Je demandai à Laurent un crayon et j'écrivis sur un morceau de papier: « Je suis reconnaissant à la générosité du tribunal et à la vertu de M. de Bragadin. »

Il faut s'être trouvé dans une situation pareille à la mienne pour sentir tout ce que cette aventure réveilla dans mon âme. Dans le premier élan de ma sensibilité, je pardonnai à mes oppresseurs et je fus sur le point d'abandonner le projet de m'enfuir, tant l'homme est pliant lorsque le malheur l'accable et l'avilit. Laurent me dit que M. de

Bragadin s'était présenté aux trois inquisiteurs, que les larmes aux yeux et prosterné à genoux, il leur avait demandé en grâce de me faire parvenir cette marque de son constant amour, si j'étais encore au nombre des vivans; et que les inquisiteurs émus n'avaient pu lui refuser.

J'écrivis sur le champ les titres des ouvrages que je voulais.

Un beau matin, en me promenant dans mon galetas, mes yeux s'arrêtèrent sur le verrou dont j'ai déjà parlé, et je vis qu'il pouvait parfaitement devenir une arme offensive et défensive. Je m'en saisis, et l'ayant caché sous ma robe de chambre, je l'emportai dans mon cachot. Dès que je fus seul, je pris le morceau de marbre noir dont j'ai déjà fait mention, et je reconnus bientôt que c'était une excellente pierre de touche; car ayant quelque temps frotté le verrou avec cette pierre, je vis que j'avais obtenu une facette très-bien faite.

Devenu curieux de ce rare ouvrage auquel j'étais tout nouveau, et au moyen duquel je me promettais de posséder un meuble qui devait être entièrement prohibé sous les Plombs, poussé peut-être par la vanité de parvenir à faire une arme sans posséder aucun instrument nécessaire à cela, et irrité même par les difficultés, car je devais frotter le verrou presqu'à l'obscur sur la hauteur d'appui, sans pouvoir assujettir la pierre autrement qu'avec la main gauche et sans une goutte d'huile pour l'humecter et amollir le fer que je

voulais rendre pointu, je me décidai à tenter cette rude besogne. Je me servis de ma salive en guise d'huile, et je travaillai huit jours pour affiler huit facettes pyramidales, dont l'extrémité se trouva une pointe parfaite : les facettes avaient un pouce et demi de longueur. Mon verrou ainsi effilé formait un stylet octangulaire aussi bien proportionné qu'il aurait été possible de l'exiger d'un bon taillandier. On ne saurait se figurer la peine et la fatigue que j'eus à endurer, ni la patience qu'il me fallut pour exécuter cette désagréable besogne sans autre instrument qu'une pierre volante : ce fut pour moi une sorte de tourment d'une espèce inconnue aux tyrans de tous les siècles. J'en avais contracté dans le bras droit une raideur telle qu'il m'était presque impossible de le mouvoir. J'avais la paume de la main comme macérée et couverte d'une large plaie, suite des nombreuses ampoules que m'avaient occasionées la dureté et la longueur du travail. On devinerait difficilement les douleurs que j'endurai pour l'achever.

Tout fier de mon ouvrage, sans que j'eusse encore pensé à la manière de m'en servir, mon premier soin fut de tâcher de le cacher de manière à pouvoir le dérober même à une exacte perquisition. Après avoir combiné mille moyens tous sujets à caution, je jetai les yeux sur mon fauteuil et je parvins à l'y cacher de manière à ne donner aucun soupçon. C'est ainsi que la Provi-

dence m'aidait à préluder à une évasion qui devait être admirable, sinon prodigieuse. Je m'en avoue vain ; mais ma vanité ne vient pas de la réussite, car le bonheur y eut une forte part ; elle vient de ce que je jugeai la chose possible et que j'eus le courage de l'entreprendre, malgré toutes les chances défavorables qui, en faisant échouer mes desseins, auraient infiniment empiré ma situation et rendu peut-être impossible mon retour à la liberté.

Après trois ou quatre jours de réflexions sur l'usage que je ferais de mon verrou devenu esponton, gros comme une canne et long de vingt pouces, je jugeai que le plus simple était de faire un trou au plancher sous mon lit.

J'étais certain que la chambre sous mon cachot ne pouvait être que celle où j'avais vu M. Cavalli ; je savais qu'on ouvrait cette chambre tous les matins, et je ne doutais pas que, dès que le trou serait fait, je ne pusse facilement y descendre au moyen de mes draps que j'aurais transformés en corde et que j'aurais assujettis au pied du lit. Là je me serais tenu caché sous la grande table du tribunal, et le matin, aussitôt que la porte aurait été ouverte, je serais sorti, et avant qu'on eût pu me suivre je me serais mis en lieu de sûreté. Je réfléchis qu'il était possible que l'on plaçât dans cette salle un archer pour garde, mais mon esponton devait vite m'en débarrasser. Le plancher pouvait être double, triple même ; grand

embarras ; car comment empêcher les archers de balayer le plancher pendant deux mois que pourrait durer mon ouvrage ? En le leur défendant, j'éveillais les soupçons, d'autant plus que pour me délivrer des puces, j'avais exigé qu'ils le balayassent tous les jours ; et le balai même leur aurait décelé mon travail. Il fallait trouver moyen d'obvier à cet inconvénient.

Je commençai par défendre qu'on balayât sans dire pourquoi. Huit jours après, Laurent m'en demanda la raison. J'alléguai l'incommodité de la poussière qui me faisait tousser avec violence et qui pouvait me causer quelque accident funeste. Je ferai arroser le plancher, monsieur, me dit-il.

— Ce serait pire, monsieur Laurent, car cette humidité pourrait produire le pléthore.

Cela me valut une semaine de répit, mais au bout de ce temps le butor ordonna qu'on balayât. Il fit porter le lit dans le galetas, et sous prétexte de faire balayer avec plus de soin, il alluma une chandelle. Cela me fit connaître que le drôle avait conçu quelque soupçon, mais j'eus l'art de me montrer indifférent à cette démarche, et loin de renoncer à mon projet, je ne songeai qu'à le fortifier. Le lendemain matin m'étant fait une piqûre au doigt, j'ensanglantai tout mon mouchoir et j'attendis Laurent dans mon lit. Dès qu'il vint, je lui dis que j'avais eu une toux si violente que je m'étais rompu quelque vaisseau et que cela m'avait fait rendre tout le sang qu'il voyait. Fai-

tes-moi venir un médecin. Le docteur vint, m'ordonna une saignée et m'écrivit une ordonnance. Je lui dis que Laurent était cause de mon malheur parce qu'il avait absolument voulu faire balayer. Il lui en fit des reproches, et comme si je l'en avais prié, il nous conta qu'un jeune homme venait de mourir pour la même raison et dit que rien n'était si dangereux que la poussière aspirée. Laurent jura sur tous ses dieux qu'il n'avait fait balayer que dans l'intention de me rendre service, et il promit que cela n'arriverait plus. Je riais en moi-même, car le docteur n'aurait pas mieux fait quand bien même je lui aurais donné le mot. Les archers présens furent dans la joie et se promirent bien de ne balayer que les cachots de ceux qui les feraient enrager ou qui les maltraiteraient.

Quand le médecin fut parti, Laurent me demanda pardon et m'assura que tous ses autres prisonniers se portaient bien quoiqu'il fît balayer chez eux assez régulièrement. Mais l'article est important, ajouta-t-il, et je vais les en prévenir, car je les considère tous comme mes enfans.

La saignée me fit du bien, car elle me rendit le sommeil et me guérit des contractions spasmodiques qui quelquefois commençaient à m'effrayer. J'avais gagné de l'appétit et je prenais chaque jour des forces; mais le moment de me mettre à l'ouvrage n'était pas encore venu : le froid était trop fort et mes mains ne pouvaient tenir quelque temps l'esponton sans se raidir. Mon entreprise

exigeait beaucoup de prévoyance. Il fallait que j'évitasse tout ce qui pouvait être facilement prévu. Il me fallait de la hardiesse et de l'intrépidité pour me livrer à tout ce qui pouvait être prévu et à tout ce que le hasard pouvait amener de fortuit. La situation d'un homme qui doit en agir comme moi est fort malheureuse; mais il diminue de moitié ce qu'il y a de pénible et d'affreux en risquant le tout pour le tout.

Les longues nuits de l'hiver me désolaient, car j'étais obligé de passer dix-neuf mortelles heures dans les ténèbres; et dans les jours nébuleux qui, à Venise, ne sont pas rares, la lumière qui entrait par la fenêtre n'était pas suffisante pour que je pusse lire. N'ayant l'esprit occupé d'aucune pensée étrangère, je retombais sans cesse sur celle de mon évasion, et une cervelle toujours occupée d'un même objet peut facilement devenir monomane. La possession d'une misérable lampe de cuisine m'aurait rendu heureux; mais comment faire pour me procurer cette jouissance! O noble prérogative de la pensée! que je me sentis heureux lorsque je crus avoir trouvé le moyen de m'assurer ce trésor. Pour faire cette lampe, j'avais besoin des ingrédiens qui devaient la composer : un vase, des mèches, de l'huile, une pierre à feu, un briquet, de l'amadou et des allumettes. Le vase pouvait être une écuelle, et j'avais celle où l'on me faisait cuire des œufs au beurre. Sous prétexte que l'huile ordinaire m'incommodait, je

me fis acheter de l'huile de Lucques pour ma salade; ma courte-pointe de coton pouvait me fournir des mèches. Ayant fait semblant d'être tourmenté de douleur de dents, je dis à Laurent qu'il me fallait de la pierre ponce; mais ne sachant ce que je lui demandais, je lui dis qu'une pierre à fusil ferait le même office en la mettant pendant un jour dans du vinaigre; qu'ensuite appliquée sur la dent, elle calmerait mes douleurs. Laurent me dit que mon vinaigre était excellent, que je pourrais y mettre une pierre moi-même, et il m'en jeta trois ou quatre qu'il tira de sa poche. Une forte boucle d'acier que j'avais à la ceinture devait me tenir lieu de briquet. Il me restait à obtenir du soufre et de l'amadou, et ces deux objets mettaient toutes mes facultés aux champs. La fortune vint enfin à mon aide.

J'avais eu une espèce de rougeole qui, en se desséchant, m'avait laissé sur les bras des taches rouges qui me causaient parfois des démangeaisons. Je dis à Laurent de demander au médecin un remède, et le lendemain il m'apporta un billet que le secrétaire avait lu, et dans lequel le médecin ordonnait :

Un jour de diète et quatre onces d'amandes douces, et la peau guérira; ou une onction de fleur de soufre; mais ce topique est dangereux.

Je me moque du danger, dis-je à Laurent; achetez-moi de cet onguent, ou apportez-moi du soufre, car j'ai ici du beurre et je me ferai de l'on-

guent moi-même : avez-vous des allumettes? donnez-m'en.

Il se trouva en avoir dans ses poches; il me les donna.

Qu'il faut peu de chose dans la détresse pour causer de la joie et des consolations! Mais dans ma situation, ces allumettes n'étaient pas peu de chose; elles étaient un véritable trésor.

Je fus ensuite plusieurs heures à me frotter le cerveau pour trouver un moyen de remplacer l'amadou, seul ingrédient qui me manquât, et que je ne savais sous quel prétexte demander, quand je me rappelai que j'avais dit à mon tailleur d'en mettre sous les aisselles de mon habit pour éviter que la transpiration ne gâtât l'étoffe. Cet habit tout neuf était devant moi, et mon cœur palpitait, mais le tailleur pouvait n'en avoir pas mis : je balançais entre l'espoir et la crainte. Je n'avais qu'à faire un pas pour m'en assurer; mais ce pas était décisif et je n'osais le faire. Enfin je m'en approche, et me sentant presque indigne de cette grâce, je tombe à genoux, et je demande à Dieu avec ferveur que le tailleur n'eût pas oublié mon ordre. Après cette chaleureuse prière, je prends l'habit, je découds la toile et je trouve l'amadou! ma joie fut du délire. Il était naturel que je remerciasse Dieu, puisque c'était plein de confiance en lui que j'avais eu le courage de chercher mon amadou, et ce fut ce que je fis avec effusion de cœur.

Un peu plus tard, réfléchissant à cette action de grâce, je me suis félicité d'avoir suivi l'impulsion de mon cœur reconnaissant, mais j'ai ri de pitié en pensant à ma sottise quand j'avais supplié le souverain de toutes choses de me faire trouver l'amadou. Je n'aurais pas fait cette ridicule prière avant d'aller sous les Plombs, et je ne la ferais pas aujourd'hui; mais la privation de la liberté du corps dénature les facultés intellectuelles. On doit prier Dieu d'accorder des grâces naturelles, et non de bouleverser l'ordre de la nature par des miracles. Si le tailleur n'avait pas mis l'amadou sous les aisselles, j'aurais dû être sûr de ne pas l'y trouver; et s'il l'y avait mis, je pouvais compter que rien ne l'avait fait disparaître. Que voulais-je donc du maître de la nature? L'esprit de ma première prière peut se traduire par ces mots : Mon Dieu, que le tailleur ait ou n'ait pas mis de l'amadou sous les aisselles, faites que j'y en trouve! Sans doute plus d'un théologien et maintes bonnes gens pourraient trouver ma prière pieuse, car elle leur paraîtrait basée sur la foi; et ils auraient raison; mais j'ai raison moi-même de la trouver absurde et même coupable; car, de bonne foi, demander à Dieu quelque chose qui sort de l'ordre naturel établi, c'est vouloir le rendre complice de nos passions. Mais ayant remercié Dieu de ce que mon tailleur n'avait pas manqué de mémoire, je me trouvai d'accord avec une saine philosophie.

Ayant tous les ingrédiens, j'eus bientôt une

lampe. Qu'on se figure la satisfaction que j'éprouvai d'avoir, pour ainsi dire, créé la lumière au sein des ténébres, et celle non moins douce de transgresser les ordres de mes infâmes oppresseurs! Il n'y avait plus de nuits pour moi, mais aussi plus de salade; car quoique je l'aimasse beaucoup, le besoin de conserver l'huile pour m'éclairer m'en fit aisément faire le sacrifice. Je fixai alors le premier lundi de carême pour commencer l'opération difficile de la rupture du plancher; car dans les désordres du carnaval, je redoutais trop les visites, et ma prévision fut sage.

Le dimanche gras, à midi, j'entends le bruit des verroux et je vois Laurent suivi d'un gros homme que je reconnus pour le juif Gabriel Schalon, connu par son habileté de faire trouver de l'argent aux jeunes gens en leur faisant faire de mauvaises affaires.

Nous nous connaissions, ainsi nos complimens furent de saison. Sa compagnie ne pouvait m'être agréable, mais on ne me consultait pas. Il dit à Laurent d'aller chez lui pour prendre son dîner, un lit, et tout ce qui lui était nécessaire; mais le geôlier lui répondit qu'il serait temps de parler de cela le lendemain.

Ce juif était un évaporé, bavard, ignorant et bête, excepté dans son métier. Il commença par me féliciter de ce qu'on m'avait préféré à tout autre pour me donner sa société. Pour toute réponse, je lui offris la moitié de mon dîner, qu'il

refusa en me disant qu'il ne mangeait que du pur et qu'il attendrait pour mieux souper chez lui.

— Quand ?

— Ce soir. Vous voyez bien que quand j'ai demandé mon lit, il m'a dit que nous en parlerions demain. Il est évident que cela veut dire que je n'en ai pas besoin. Trouvez-vous vraisemblable qu'on puisse laisser sans manger un homme comme moi !

— On m'en a fait autant.

— Passe ; mais entre nous il y a quelque différence ; et puis, sans que cela aille plus loin, les inquisiteurs ont fait un faux pas en me faisant arrêter : ils sont, j'en suis certain, embarrassés pour réparer leur faute.

— Ils vous feront peut-être une pension ; car un homme de votre importance est à ménager.

— Vous raisonnez juste ; il n'y a pas à la Bourse de courtier plus utile au commerce que moi, et les cinq sages ont beaucoup profité des avis que je leur ai donnés. Ma détention est un événement singulier qui, par hasard, aura fait votre bonheur.

— Et comment, je vous prie ?

— Il ne se passera pas un mois que je vous ferai sortir d'ici. Pour cela je sais à qui parler et de quelle façon.

— Je compte donc sur vous.

— Vous le pouvez.

Ce fripon imbécille se croyait quelque chose.

Il voulut m'informer de ce qu'on disait de moi dans la ville ; mais ne me rapportant que les sots entretiens des ignorans de sa sorte, il m'ennuya, et pour ne plus l'entendre, je pris un livre. Le butor eut l'effronterie de me prier de ne pas lire, car sa passion était de parler : mais il ne me parlait que de lui-même.

Je n'osai point allumer ma lampe en présence de cet animal, et la nuit s'approchant, il se décida à accepter du pain et du vin de Chypre ; puis il fut réduit à s'accommoder de ma paillasse qui était devenue le lit banal de tous les nouveaux arrivans.

Le lendemain, il eut un lit et des alimens de chez lui. J'eus ce malheureux fardeau pendant deux mois, car, avant de le condamner aux Quatre, le secrétaire eut besoin de lui parler plusieurs fois pour éclaircir diverses friponneries et l'obliger à défaire bon nombre de contrats illicites. Il me confessa lui-même qu'il avait acheté à M. Domenico Micheli des rentes qui ne pouvaient appartenir à l'acquéreur qu'après la mort du père du vendeur. Il est vrai, me dit-il, qu'il a consenti à y perdre cinquante pour cent ; mais il faut considérer que si le vendeur était mort avant le père, l'acheteur aurait perdu le tout. Voyant à la fin que ce maudit compagnon ne s'en allait pas, je me déterminai à rallumer ma lampe, après lui avoir fait promettre le secret. Il ne tint sa promesse qu'autant qu'il fut avec moi ; car Laurent

le sut; mais, heureusement, il n'y mit aucune importance.

Ce malotru m'était réellement à charge, d'abord parce qu'il m'empêchait de travailler à ma fuite, ensuite parce qu'il m'empêchait de lire. Il était exigeant, ignorant, superstitieux, fanfaron, timide et parfois désespéré. Il aurait voulu que je jetasse les hauts cris dès que la peur lui faisait verser des larmes, et il ne cessait de répéter que sa détention le perdait de réputation. Sur ce point je le rassurais avec une ironie qu'il ne comprenait pas, en l'assurant que sa réputation était dès long-temps trop bien établie pour avoir rien à craindre de ce nouvel échec : il prenait cela pour un compliment. Il ne voulait point convenir qu'il fût avare, mais je l'y forçai un jour en lui faisant avouer que si les inquisiteurs voulaient lui donner cent sequins pour chaque jour de détention, il consentirait à passer sa vie entière sous les Plombs.

Il était talmudiste comme tous les juifs qui existent aujourd'hui, et il cherchait à me faire croire qu'il était très-savant dans sa religion et qu'il y était très-attaché; mais je lui arrachai un sourire d'approbation un jour que je lui dis qu'il abjurerait Moïse si le pape voulait le faire cardinal. Fils de rabbin, il était docte dans le cérémonial de sa religion; mais, ainsi que je l'ai observé dans la plupart des hommes, il croyait que l'essentiel de la religion consistait dans la discipline.

Extrêmement gras, ce juif passait les trois quarts de sa vie dans son lit, et comme il ronflait souvent le jour, il s'impatientait de ne pas pouvoir dormir la nuit, et d'autant plus qu'il m'entendait dormir d'un profond sommeil. Il lui arriva une fois de m'éveiller au plus beau de mon repos. Que voulez-vous? lui dis-je en me réveillant en sursaut.

— Mon cher ami, je ne puis pas dormir, ayez pitié de moi, et causons un peu.

— Et vous m'appelez votre ami, homme exécrable! Je crois que votre insomnie est un vrai tourment; mais si vous vous avisez une autre fois de me ravir le seul bien dont je jouisse, je me lèverai pour vous étrangler. Je prononçai ces mots avec une sorte de rage.

— Pardonnez-moi de grâce, et comptez que cela ne m'arrivera plus.

Il se peut que je ne l'aurais pas étranglé; mais il est certain qu'il m'en fit venir la tentation. Un prisonnier qui a le bonheur de dormir d'un profond sommeil, cesse pendant tout ce temps d'être esclave, et le malheureux captif qui dort ne sent pas le poids de ses chaînes. Un prisonnier doit donc regarder l'indiscret qui l'éveille comme un archer qui vient le priver de sa liberté pour le replonger dans la misère, puisque le réveil lui rend tous les sentimens de son malheur. Ajoutons qu'ordinairement le détenu qui dort rêve qu'il est en liberté, de même que le malheureux qui

meurt de faim se voit en rêve assis à un banquet somptueux.

Je me félicitais beaucoup de n'avoir point commencé mon grand travail avant son arrivée, d'autant plus qu'il voulait qu'on balayât. La première fois qu'il le demanda, les archers servans me firent rire en lui disant que cela me faisait mourir. Il finit par l'exiger, et j'en fus quitte par faire semblant d'être malade : mon intérêt exigeait que je fusse complaisant.

Le mercredi de la semaine-sainte, Laurent nous prévint que le secrétaire viendrait dans l'après-midi nous faire la visite de coutume à l'occasion des fêtes de Pâques, dans l'objet de mettre la tranquillité dans l'âme de ceux qui veulent bien recevoir le sacrement de l'Eucharistie, comme pour savoir s'il n'ont rien à dire contre le geôlier. Ainsi, messieurs, ajouta Laurent, si vous avez à vous plaindre de moi, plaignez-vous. Habiliez-vous complètement, car telle est l'étiquette. J'ordonnai à Laurent de me faire venir un confesseur pour le lendemain.

Je m'habillai de tout point et le juif suivit mon exemple, toutefois en prenant d'avance congé de moi, tant il se croyait sûr que le secrétaire lui rendrait sa liberté aussitôt qu'il lui aurait parlé. Mon pressentiment, me dit-il, est de l'espèce de ceux qui ne m'ont jamais trompé.

— Je vous en félicite ; mais ne comptez pas sans l'hôte. Il ne me comprit pas.

M. le secrétaire vint en effet, et dès que le cachot fut ouvert, le juif sortit et se précipita à ses pieds à deux genoux. Je n'entendis que ses pleurs et ses cris pendant quatre ou cinq minutes; car le secrétaire ne lui dit pas le mot. Il rentra et Laurent me dit de sortir. Avec ma barbe de huit mois et un habit fait pour les amours et pour le mois d'août, par le froid qu'il faisait, je devais offrir un assez plaisant personnage. Je grelottais, ce qui me déplaisait fort, dans la crainte que le secrétaire ne s'imaginât que je tremblais de peur. Obligé de m'incliner profondément pour sortir de mon trou, la révérence se trouva toute faite, et me redressant, je le regardai d'un air calme; sans affecter une fierté hors de saison, j'attendis qu'il m'adressât la parole. Le secrétaire gardait aussi le silence, de sorte que nous étions en face l'un de l'autre comme deux statues. Au bout de deux minutes, voyant que je ne lui disais rien, M. le secrétaire me fit une légère inclination de tête et partit. Je rentrai dans mon cachot, et me déshabillant à la hâte, je me mis dans mon lit pour me réchauffer. Le juif fut étonné de ce que je n'avais point parlé au secrétaire, tandis que mon silence avait été bien plus expressif que ses lâches cris. Un prisonnier de mon espèce ne devait ouvrir la bouche devant son juge que pour répondre à des interrogatoires.

Le jour du jeudi-saint un jésuite vint me confesser, et le surlendemain un prêtre de St.-Marc

vint m'administrer la sainte communion. Ma confession paraissait trop laconique au cher enfant d'Ignace, il trouva bon de me faire des remontrances avant de m'absoudre. Priez-vous Dieu? me dit-il.

— Du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au matin, car dans la situation où je me trouve, tout ce qui se passe en moi, mes agitations, mes impatiences, tout, jusqu'aux égaremens de mon esprit, ne peut être que prière aux yeux de la divine sagesse qui seule voit mon cœur.

Le jésuite fit un léger sourire et me répondit par un discours plus métaphysique que moral et qui ne cadrait nullement avec le mien. Je l'aurais réfuté de tout point, s'il ne m'eût étonné par une prophétie qui m'en imposa. Puisque c'est de nous, me dit-il, que vous avez appris la religion, pratiquez-la comme nous, priez comme nous, et *sachez que vous ne sortirez d'ici que le jour de la fête du saint dont vous portez le nom.* Après ces paroles, il me donna l'absolution et puis me quitta. L'impression que cet homme me laissa est incroyable; j'eus beau faire, mais il me fut impossible de m'en débarrasser. Je me mis en devoir de passer en revue tous les saints du calendrier.

Ce jésuite était le directeur de conscience de M. Flamino Corner, vieux sénateur, alors inquisiteur d'état. Cet homme d'état était homme de lettres célèbre, grand politique, très-dévot et au-

teur d'ouvrages pieux et ascétiques écrits en latin. Sa réputation était sans tache.

Informé que je devais sortir de ma prison le jour de la fête de mon patron, et pouvant supposer que l'homme qui m'en avait instruit le savait de science certaine, je me réjouis d'en avoir un. Mais quel est-il? me suis-je demandé. Le jésuite même n'aurait pu me le dire. Ce ne pouvait être saint Jacques de Compostelle, dont je portais le nom, car c'était précisément le jour de la fête de ce saint que Messer-Grande était venu briser ma porte. Je pris l'almanach, et en examinant le plus voisin, je trouvai saint George, saint de quelque réputation, mais auquel je n'avais jamais pensé. Je m'attachai donc à saint Marc, dont la fête tombait le 25 du mois et dont, en qualité de Vénitien, je pouvais réclamer la protection. Je me mis à lui adresser mes vœux; mais en vain; car sa fête se passa, et je restai reclus. Je pris alors saint Jacques, frère de J. C. qui vient avant saint Philippe, mais m'étant trompé de nouveau, je m'attachai à saint Antoine qui fait, à ce qu'on dit à Padoue, treize miracles par jour. Il n'en fit pas un pour moi. Je passai ainsi de l'un à l'autre, et insensiblement je m'habituai à n'espérer en la protection des saints que comme on espère en toute chose qu'on désire, mais sans y ajouter aucune foi, et je finis par n'avoir de véritable confiance que dans mon saint *esponton* et dans la force de mes bras. Cependant la promesse du jésuite s'a-

véra, car je sortis des Plombs le jour de la Toussaint, et il est certain que si j'en avais un pour moi, il fallait qu'il se trouvât du nombre de ceux qu'on fête ce jour-là, puisqu'on les fête tous.

Une quinzaine de jours après Pâques on me délivra de mon incommode israélite, et ce pauvre diable, au lieu d'être renvoyé chez lui, fut condamné à passer deux ans aux Quatre; lorsqu'il en sortit, il alla s'établir à Trieste, où il finit ses jours.

Aussitôt que je me vis seul, je me mis à l'ouvrage avec activité. Il fallait que je me dépêchasse, crainte qu'il me vînt quelque nouvel hôte aussi incommode qui, comme le juif, aurait exigé qu'on balayât. Je commençai par retirer mon lit, et après avoir allumé la lampe, je me jetai à plat ventre sur le plancher, mon esponton à la main, ayant une serviette près de moi pour y recueillir les débris des planches à mesure que je les rongerais. Il s'agissait de détruire la planche à force d'y enfoncer la pointe de mon instrument. D'abord les morceaux que j'en détachais n'étaient pas plus gros qu'un grain de froment, mais bientôt ils augmentèrent de volume.

La planche était de bois de mélèze de seize pouces de largeur. Je commençai à l'entamer à l'endroit où elle se joignait à une autre planche, et comme il n'y avait ni clou ni ferrure quelconque, mon ouvrage était tout uni. Après six heures de travail, je nouai ma serviette et je la mis de

côté pour la vider le lendemain derrière le tas de papiers qui était dans le galetas. Les fragmens de la rupture formaient un volume quatre ou cinq fois plus grand que le trou d'où je les avais tirés. La courbe pouvait être de trente degrés et son diamètre de dix pouces à peu près. Je remis mon lit à sa place, et le lendemain en vidant ma serviette, je m'assurai que mes fragmens ne seraient point aperçus.

Le lendemain ayant rompu la première planche, que je trouvai de deux pouces d'épaisseur, je me trouvai arrêté par une seconde que je jugeai pareille à la première. Tourmenté par la crainte d'avoir de nouvelles visites, je redoublai d'efforts, et en trois semaines je me vis au bout de trois planches dont le plancher se composait, mais alors je me crus perdu ; car je me trouvai en face d'une couche de petites pièces de marbre connu à Venise sous le nom de *terrazzo marmorin*. C'est le pavé ordinaire des appartemens de toutes les maisons vénitiennes, excepté de celles des pauvres ; car les grands seigneurs mêmes préfèrent le *terrazzo* aux plus beaux parquets. Je fus consterné en voyant que mon verrou ne mordait pas sur ce mastic. Cet accident faillit m'abattre tout-à-fait et me décourager. Je me souvins alors d'Annibal qui, selon Tite-Live, s'était ouvert un passage à travers les Alpes en brisant les rochers à coup de haches ou d'autres instrumens, après les avoir ramollis avec du vinaigre. Je croyais qu'An-

nibal avait réussi à cela, non par *aceto*, mais *aceta*, ce qui dans le latin de Padoue pouvait bien être le même qu'*ascia* : au reste, qui peut garantir les erreurs d'un copiste. Je n'en versai pas moins dans ma cavité une bouteille de fort vinaigre que j'avais, et le lendemain, soit effet du vinaigre, soit que rafraîchi par le repos je misse plus de force et de patience au travail, je vis que je viendrais à bout de cette nouvelle difficulté; car il ne s'agissait pas de briser les marbres, mais de pulvériser avec la pointe de mon outil le ciment qui les unissait. Bientôt, au reste, je m'aperçus avec beaucoup de joie que la grande difficulté n'était qu'à la superficie. En quatre jours toute cette mosaïque fut détruite sans que la pointe de mon esponton fût endommagée le moins du monde.

Sous le pavé je trouvai une autre planche, mais je m'y étais attendu. Je jugeai que ce devait être la dernière; c'est-à-dire la première dans l'ordre du comble de tout appartement dont les poutres soutiennent le plafond. Je l'entamai avec quelque difficulté, parce que mon trou ayant dix pouces de profondeur, je maniais mon esponton avec beaucoup de gêne. Je me recommandai mille fois à la miséricorde de Dieu. Les esprits forts qui disent que la prière n'est bonne à rien ne savent ce qu'ils disent; et je sais par expérience qu'après avoir prié Dieu, je me trouvais toujours plus fort, et cela suffit pour en prouver l'utilité, soit que l'augmentation de vigueur vienne immédiatement

de Dieu, soit qu'elle ne provienne que de la confiance qu'on a en lui.

Le 25 juin, jour pendant lequel la seule république de Venise célèbre la prodigieuse apparition de saint Marc sous la forme emblématique d'un lion ailé dans l'église ducale, apparition qu'on est persuadé avoir eu lieu vers la fin du onzième siècle et qui indiqua à la haute sagesse du sénat de ce siècle de lumière qu'il était temps de mettre à la réforme saint Théodore, qui n'avait guère plus de crédit pour l'aider dans ses vues d'agrandissement, et de prendre à sa place le disciple de saint Pierre et saint Paul ou du premier seulement, selon saint Eusèbe; ce même jour, dis-je, vers les trois heures après-midi, au moment où dans l'état de nature et grondant de sueur, je travaillais à plat ventre à l'achèvement de mon trou, ayant ma lampe allumée à côté de moi pour éclairer mon travail, j'entends avec un effroi mortel le bruit du glapissant verrou et celui de la porte du premier corridor. Quel moment affreux! je souffle la lampe, et laissant mon esponton dans le trou, j'y jette la serviette avec les copeaux qu'elle contenait, et vite je me hâte de remettre mon lit en ordre du mieux qu'il me fut possible et je m'y jetai comme mort au moment où la porte de mon cachot s'ouvrit. Deux secondes plus tôt, Laurent m'aurait surpris. Il allait me marcher sur le corps quand je l'en empêchai en jetant un cri douloureux qui le fit

reculer en s'écriant : Mon Dieu, monsieur, je vous plains bien, car on étouffe ici comme dans une fournaise. Levez-vous, et remerciez Dieu qui vous envoie une excellente compagnie. Entrez, entrez, illustrissime, dit-il au malheureux qui le suivait.

Ce butor, sans prendre garde à ma nudité, fait entrer l'illustrissime seigneur, qui, me voyant en cet état, cherche à m'éviter tandis que je cherchais vainement ma chemise.

Ce nouveau venu crut entrer dans l'enfer, et il s'écria : Où suis-je! où me met-on? grand Dieu! Quelle chaleur! Quelle puanteur! Avec qui suis-je? Laurent l'ayant fait sortir, me pria de mettre une chemise et de sortir un instant dans le galetas. Il ajouta en s'adressant au nouveau prisonnier, qu'ayant ordre de lui aller chercher un lit et tous les objets nécessaires, il nous laissait dans le galetas jusqu'à son retour, que pendant ce temps le cachot se purgerait de la mauvaise odeur qui n'était que d'huile. Quelle surprise pour moi de lui entendre prononcer ces derniers mots! J'avais négligé dans la précipitation de moucher la mèche après l'avoir éteinte. Laurent ne me faisant aucune question à ce sujet, je jugeai qu'il devait tout savoir, et le malheureux juif avait seul pu me trahir. Que je me félicitai qu'il n'eût pas pu lui en apprendre davantage!

Mais dans ce moment je sentis s'évanouir l'horreur que j'avais conçue contre Laurent.

Ayant passé une chemise et mis ma robe de

chambre, je sortis, et je trouvai mon nouveau compagnon occupé à écrire au crayon ce que le geôlier devait lui apporter. Dès qu'il eut jeté les yeux sur moi, il s'écria : Ah! c'est Casanova. Je reconnus de suite l'abbé comte Fenarolo, Bressan, homme d'une cinquantaine d'années, aimable, riche et chéri de la bonne société. Il m'embrassa, et lorsque je lui eus dit que je me serais attendu à voir là-haut tout Venise plutôt que lui, il ne put retenir ses larmes, ce qui me fit pleurer d'attendrissement.

Dès que nous fûmes seuls, je lui dis qu'aussitôt que son lit serait arrivé, je lui offrirais l'alcove, mais que je le priais de ne point l'accepter. Je le priai aussi de ne point demander qu'on balayât, me réservant de lui en dire la raison. Après m'avoir promis le plus profond secret sur tout, il me dit qu'il s'estimait heureux qu'on l'eût mis avec moi. Il me dit que comme tout le monde ignorait le crime pour lequel j'étais sous les Plombs, chacun voulait le deviner. Les uns prétendaient que j'étais chef d'une nouvelle secte; d'autres, que madame Memmo avait persuadé les inquisiteurs que j'induisais ses fils à l'athéisme; d'autres prétendaient enfin qu'Antoine Condulmer, inquisiteur d'état, m'avait fait renfermer comme perturbateur du repos public, puisque je sifflais les comédies de l'abbé Chiari et que j'avais formé le projet d'aller à Padoue exprès pour le tuer.

Toutes ces accusations avaient quelque fonde-

ment qui leur donnait un air de vraisemblance; mais au fait toutes étaient parfaitement fausses. Je n'étais pas assez soucieux en matière de religion, pour me creuser le cerveau à l'établissement d'une nouvelle. Les fils de la bonne femme Memmo, pleins d'esprit, étaient plus faits pour séduire que pour être séduits, et le sieur Condulmer aurait eu trop à faire s'il avait voulu faire enfermer tous ceux qui sifflaient l'abbé Chiari; et pour ce qui est de cet abbé ex-jésuite, je lui avais pardonné, car le fameux père Origo, également ancien jésuite, m'avait appris à m'en venger en en disant du bien dans toutes les sociétés, ce qui excitait les malins assistans à prononcer contre lui mille satires : je me trouvais vengé de la sorte sans m'incommoder.

Vers le soir on apporta bon lit, beau linge, eaux de senteur, bon souper et vins excellens. L'abbé paya le tribut ordinaire; c'est-à-dire qu'il ne mangea rien : je soupai parfaitement pour deux.

Dès que Laurent nous eut souhaité le bon soir et qu'il nous eut enfermés jusqu'au lendemain, j'allai déterrer ma lampe que je trouvai vide, car la serviette en avait pompé toute l'huile. J'en ris beaucoup; car voyant que le lumignon aurait pû allumer la serviette et causer un incendie, l'image du bouleversement que cela aurait causé excitait mon hilarité. Je fis part de mes rêveries à mon compagnon qui en rit comme moi; puis ayant ral-

lumé mon luminaire, nous passâmes la nuit à causer fort agréablement. Voici l'histoire de sa détention :

« Hier, à trois heures de l'après-midi, nous montâmes dans une gondole, madame Alessandri, le comte Martinengo et moi. Nous arivâmes à Padoue pour voir l'opéra dans l'intention de revenir ici de suite après. Au second acte, mon mauvais génie me fit passer un instant dans la salle du jeu, où j'eus le malheur de voir le comte de Rosenberg, ambassadeur de Vienne, masque levé, et à dix pas de lui madame Ruzzini, dont le mari va partir pour Vienne en qualité d'ambassadeur de la république. Je les saluai l'un et l'autre, et j'allais sortir lorsque l'ambassadeur me dit à haute voix : *Vous êtes bien heureux de pouvoir faire votre cour à une si aimable dame. Dans ces momens le personnage que je représente ici fait que le plus beau pays du monde devient pour moi une galère. Dites-lui, je vous prie, que les lois qui m'empêchent de lui parler ici seront sans force à Vienne, où je la verrai l'année prochaine, et qu'alors je lui ferai la guerre.* Madame Ruzzini, qui vit qu'on parlait d'elle, me demanda ce que le comte avait dit, et je le lui rendis mot pour mot. *Répondez-lui*, me dit-elle, *que j'accepte la déclaration de guerre et que nous verrons qui de nous deux la fera le mieux.* Je ne crus pas commettre un crime en rendant cette réponse qui, au fait, n'était qu'un compliment. Après l'opéra, ayant

pris un léger souper, nous repartîmes et nous sommes arrivés à minuit. J'allais me coucher lorsqu'un messager m'a remis un billet qui contenait l'ordre de me rendre à la Bussola à une heure, le signor Businello, secrétaire du conseil des dix, ayant à me parler. Etonné d'un pareil ordre, toujours de mauvais augure, et fâché de devoir obéir, je me suis rendu à l'heure précise au lieu indiqué; et monsieur le secétaire, sans m'honorer d'un seul mot, a ordonné qu'on vînt me mettre ici. »

Certes rien n'était moins criminel que la faute que M. le comte Fenarolo avait commise, mais il y a des lois qu'on peut violer innocemment, et qui ne rendent pas les transgresseurs moins punissables. Je le félicitai de ce qu'il connaissait son crime, et je lui dis qu'après huit jours de réclusion on le ferait sortir, en le priant d'aller passer six mois dans le Bressian. Je ne crois pas, me dit-il, qu'on me laisse ici huit jours. Je le laissai dans cette idée, mais il en passa par ma prophétie. Je me résolus à lui tenir bonne compagnie, afin de lui adoucir l'amertume que lui causait sa détention, et je m'identifiai si bien à sa situation que j'en oubliai parfaitement la mienne.

Le lendemain à la pointe du jour, Laurent apporta du café et un panier rempli de tout ce qui était nécessaire pour faire un bon dîner. L'abbé fut fort surpris, car il ne concevait pas que l'on pût supposer que l'on pouvait manger à cette

heure-là. On nous laissa promener une heure dans le galetas, ensuite on nous enferma de nouveau, et tout fut dit pour la journée. Les puces qui nous tourmentaient furent cause qu'il me demanda pourquoi je ne faisais pas balayer. Il me fut impossible de lui laisser croire que je pusse me plaire dans cette malpropreté, ni que ma peau fût plus dure que la sienne : je lui dis tout; et je lui fis tout voir. Il se sentit mortifié de m'avoir comme forcé à lui faire cette importante confidence; mais il m'encouragea à poursuivre avec ardeur et à terminer, s'il était possible, l'ouverture dans la journée, voulant m'aider à descendre et retirer ensuite la corde, ne voulant pas pour ce qui le regardait, empirer son affaire par une fuite. Je lui fis voir le modèle d'une machine au moyen de laquelle j'étais sûr d'attirer à moi le drap qui m'aurait servi de corde : c'était une petite baguette attachée par un bout à une longue ficelle. Mon drap ne devait être assujetti au chevalet de mon lit que par cette baguette, et la ficelle pendant jusqu'au parquet de la chambre des inquisiteurs, dès que je l'aurais eu atteint, j'aurais retiré la baguette et les draps seraient tombés. Il s'assura de l'effet et m'en félicita, d'autant plus que cette précaution était indispensable, puisque si le drap avait dû rester suspendu, il aurait été le premier indice qui m'eût découvert. Mon noble compagnon fut convaincu que je devais suspendre mon travail, car je devais craindre la surprise,

ayant besoin de plusieurs jours pour achever le trou qui devait coûter la vie à Laurent. La pensée de racheter ma liberté aux dépens d'un pareil être pouvait-elle me faire reculer? J'en aurais agi de même quand bien même ma fuite aurait dû coûter la vie à tous les archers de la république et même certes à tous les inquisiteurs. L'amour de la patrie même, le plus sacré de tous, peut-il prévaloir dans le cœur de l'homme qu'elle opprime?

Ma bonne humeur n'empêchait pas mon compagnon de tomber dans des quarts d'heure de tristesse. Il était amoureux de madame Alessandri qui avait été chanteuse et qui était maîtresse ou femme de son ami Martinengo, et il devait être heureux; mais plus un amant est heureux, plus il devient malheureux dès qu'on l'arrache à l'objet qu'il aime. Il soupirait, il versait des pleurs, et il convenait qu'il aimait une femme qui réunissait toutes les vertus. Je le plaignais, et je ne m'avisais pas pour le consoler de lui dire que l'amour n'est qu'une bagatelle, consolation désolante que les sots donnent aux amoureux : il n'est pas même vrai que l'amour ne soit qu'une bagatelle.

Les huit jours que je lui avais annoncés se passèrent bien vite. Je perdis ce cher compagnon, mais je ne m'amusai pas à le regretter : il recouvrait sa liberté, c'en était assez pour que je fusse content. Je n'eus garde de lui recommander la discrétion; le moindre doute à cet égard aurait offensé sa belle âme. Pendant les huit jours qu'il

passa avec moi, il ne se nourrit que de soupe, de fruits, de vin des Canaries : ce fut moi qui fis bonne chère pour lui et à sa grande satisfaction. Avant de nous quitter nous nous jurâmes la plus tendre amitié.

Le lendemain Laurent m'ayant rendu compte de mon argent, je me trouvai avoir quatre sequins de reste, et je l'attendris en lui disant que j'en faisais présent à sa femme. Je ne lui dis pas que c'était pour le loyer de ma lampe, mais il fut libre de le penser.

Ayant repris mon travail et le poursuivant sans relâche, je le vis parfait le 23 d'août. Cette longueur fut causée par un accident très-naturel. En creusant la dernière planche, toujours avec la plus grande circonspection pour la rendre très-mince, parvenu à la surface, je mis l'œil à un petit trou par lequel je devais voir la chambre des inquisiteurs. Je la vis en effet, mais en même temps j'aperçus à côté une surface perpendiculaire d'environ huit pouces. C'était ce que j'avais toujours craint, une des poutres qui soutenaient le plafond. Cela me força à étendre mon ouverture du côté opposé, car la poutre aurait rendu le passage si étroit que ma personne d'assez forte stature n'aurait jamais pu y passer. Je l'agrandis donc d'un quart, flottant entre la crainte et l'espérance ; car il pouvait se faire que l'espace entre les deux solives ne fût pas suffisant. Après l'ampliation, un second petit trou me permit de m'as-

surer que Dieu avait béni mon ouvrage. Je rebouchai soigneusement les petits trous pour empêcher que rien ne tombât dans la salle, ni qu'aucun rayon de ma lampe ne pût être aperçu, ce qui m'aurait découvert et perdu.

Je fixai le moment de mon évasion à la nuit de la veille de saint Augustin, parce que je savais qu'à l'occasion de cette fête le grand conseil s'assemblait et que par conséquent il n'y aurait pas de monde à la Bussola, contiguë à la chambre par laquelle je devais nécessairement passer en me sauvant. Ce devait être le 27; mais le 25 à midi il m'arriva un malheur dont je frissonne encore quand j'y pense, quoique tant d'années séparent cet événement du moment actuel.

A midi précis j'entendis le bruit des verroux, et je crus mourir; car un violent battement de cœur qui battait à trois ou quatre pouces au-dessous de ce viscère me fit craindre que mon dernier moment ne fût venu. Éperdu, je me jette sur mon fauteuil et j'attends. Laurent en entrant dans le galetas mit la tête à la grille et me cria d'un ton joyeux : Je vous félicite, monsieur, de la bonne nouvelle que je vous apporte. Croyant d'abord que c'était ma mise en liberté, car je n'en imaginais pas d'autres, je frémis; car je sentais que la découverte du trou aurait fait révoquer ma grâce.

Laurent entre et me dit de le suivre.

— Attendez que je m'habille.

— N'importe, puisque vous ne faites que passer de ce vilain cachot à un autre clair et tout neuf, où, par deux fenêtres, vous verrez la moitié de Venise; et vous pourrez vous y tenir debout....

Je n'en pouvais plus; je me sentais défaillir. Donnez-moi du vinaigre, lui dis-je, et allez dire à monsieur le secrétaire que je remercie le tribunal de cette grâce et que je le supplie de me laisser ici.

— Vous me faites rire, monsieur; êtes-vous devenu fou? On veut vous tirer de l'enfer pour vous mettre en paradis, et vous refusez! Allons, allons; il faut obéir: levez-vous. Je vous donnerai le bras et je vous ferai porter vos hardes et vos livres.

Voyant que la résistance était inutile, je me lève, et je ressentis un grand soulagement en lui entendant donner l'ordre à un archer servant de m'apporter mon fauteuil, car mon esponton allait me suivre et l'espérance avec lui. J'aurais bien voulu pouvoir emporter mon beau trou, objet de tant de peines et d'espoir perdus. Je puis dire qu'en sortant de cet horrible lieu de douleur, mon âme y resta tout entière.

Appuyé sur l'épaule de Laurent qui, par ses sottes plaisanteries, croyait ranimer ma gaîté, je passai deux corridors étroits, et après avoir descendu trois degrés, j'entrai dans une salle très-claire, et à son extrémité à gauche, il me fit entrer par une petite porte dans un autre corridor de deux pieds de large et d'environ douze de long,

et dans le coin était mon nouveau cachot. Il y avait une fenêtre grillée qui donnait sur deux fenêtres également grillées qui éclairaient le corridor, et par là on pouvait jouir de la belle vue jusqu'au Lido. Je n'étais pas disposé à me réjouir de cela dans ce triste moment. Cependant je vis plus tard avec plaisir que par cette fenêtre, quand elle était ouverte, on recevait un vent doux et frais qui tempérait l'insoutenable chaleur, ce qui était un véritable baume pour le malheureux obligé d'y respirer, et surtout dans la saison.

Le lecteur croira facilement que toutes ces observations eurent lieu plus tard. Dès que je fus entré dans le nouveau cachot, Laurent y fit placer mon fauteuil, et s'en alla en me disant qu'il allait me faire apporter le reste de mes effets.

Le stoïcisme de Zénon, l'ataraxie des pyrrhoniens offrent au jugement des images fort extraordinaires. On les célèbre, on les tourne en dérision, on les admire, on s'en moque, et les sages n'accordent leur possibilité qu'avec des restrictions. Je pense, moi, que tout homme appelé à juger de possibilité ou d'impossibilité morale a droit de ne partir que de lui-même ; car, quand on est de bonne foi, on ne peut admettre une force intérieure dont on ne sent pas le germe en soi-même. Ce que je trouve en moi sur cette matière, est que l'homme par une force acquise, par une grande étude, peut parvenir à s'abstenir de crier dans les douleurs et à se maintenir fort

contre l'impulsion des premiers mouvemens. Mais voilà tout. L'*abstine* et le *sustine* caractérisent un bon philosophe ; mais les douleurs physiques qui affligent un bon stoïcien ne seront pas moindres que celles qui tourmentent l'épicurien, et les chagrins seront plus cuisans pour celui qui les dissimule que pour celui qui se procure un soulagement réel par la plainte. Celui qui veut paraître indifférent à un événement qui décide de son état, n'en a que l'air, à moins d'être imbécille ou enragé, et celui qui se vante d'une tranquillité parfaite, ment, n'en déplaise à Socrate. Je puis croire Zénon lorsqu'il me dit qu'il a trouvé le secret d'empêcher la nature de pâlir, de rougir, de rire, de pleurer.

Je me tenais sur mon fauteuil, immobile comme une statue et attendant l'orage, mais sans le craindre. Ce qui causait ma stupeur était l'idée accablante que toutes les peines que j'avais eues, toutes les combinaisons que j'avais prises étaient perdues : cependant je n'en éprouvais que du regret et nullement de repentir; et je m'efforçais à ne point penser à l'avenir, comme la seule consolation que je pusse me procurer.

Élevant ma pensée vers Dieu, je ne pouvais m'empêcher de considérer le nouveau malheur qui m'accablait comme une punition qui venait de Dieu même, pour avoir négligé de me sauver aussitôt que mes moyens d'évasion avaient été prêts. Cependant tout en reconnaissant que j'au-

rais pu me sauver trois jours plus tôt, je ne pouvais le faire, à moins de trouver la punition trop forte, d'autant plus que je n'avais différé que par des motifs de prudence, ce qui me semblait digne de récompense ; car il ne s'était agi que de céder aux mouvemens de mon impatience, j'aurais bravé tous les dangers. Pour brusquer la raison qui m'avait fait remettre ma fuite au 27 d'août, il aurait fallu une sorte de révélation, et la lecture de Marie d'Agrada ne m'avait pas rendu assez fou.

CHAPITRE XIV.

Prisons souterraines appelées les Puits. — Vengeance de Laurent. — J'entre en correspondance avec un autre prisonnier, le père Balbi; son caractère. — Je concerte ma fuite avec lui; comment. — Stratagème dont je me sers pour lui faire parvenir Mon esponton. — Succès. — On me donne un infâme compagnon; son portrait.

J'étais dans cet état d'anxiété et de désespoir lorsque deux sbires vinrent m'apporter mon lit. Ils ressortirent aussitôt pour aller chercher le reste, et il s'écoula plus de deux heures avant que je revisse personne, quoique la porte de mon nouveau cachot fût restée ouverte. Ce retard, qui

n'était point naturel, me faisait naître une foule de pensées; mais je ne pouvais me fixer sur rien. Je savais seulement que j'avais tout à craindre, et cette certitude me portait à faire mes efforts pour mettre mon esprit dans un état de tranquillité capable de résister à tous les malheurs qui me menaçaient.

Outre les Plombs et les Quatre, les inquisiteurs d'état possédaient encore dix-neuf prisons affreuses, sous terre, dans le même palais ducal, cachots horribles destinés à des malheureux qu'on ne veut point condamner à mort, quoique leurs crimes les en fassent juger dignes.

Tous les juges souverains de la terre ont toujours cru faire une grande grâce à certains criminels en leur laissant la vie quand leurs actions leur avaient mérité la mort; mais souvent on substitue à cette douleur momentanée la situation la plus horrible, et quelquefois telle, que chaque instant de cette souffrance sans cesse renouvelée est pire que la mort. En considérant la chose religieusement et philosophiquement, ces commutations de peines ne peuvent être considérées comme une grâce qu'autant que le malheureux qui en est l'objet les regarde ainsi; mais il est bien rare que l'on consulte le criminel, et alors cette soi-disant grâce est une véritable injustice.

Ces prisons souterraines ressemblent parfaitement à des tombeaux, mais on les appelle les Puits, parce qu'il y a toujours deux pieds d'eau

qui y pénètre de la mer par la même grille au travers de laquelle ils reçoivent un peu de lumière : cette grille n'a qu'un pied carré. A moins que le malheureux condamné à vivre dans ces cloaques impurs ne veuille prendre un bain d'eau salée, il est obligé de se tenir toute la journée assis sur un tréteau où se trouve une paillasse et qui lui sert de garde-manger. Le matin on lui donne une cruche d'eau, une pauvre soupe et une ration de pain de munition qu'il est obligé de manger de suite, s'il ne veut qu'il devienne la proie des gros rats de mer qui abondent dans ces horribles demeures. D'ordinaire les malheureux que l'on met aux Puits sont condamnés à y finir leurs jours, et quelquefois il y en a qui y atteignent une haute vieillesse. Un scélérat qui mourut dans le temps où j'étais sous les Plombs, y avait passé trente-sept ans et il en avait quarante-quatre lorsqu'on l'y mit. Persuadé d'avoir mérité la mort, il se peut que sa commutation de peine lui ait paru une grâce, car il y a des être qui ne craignent que la mort. Il s'appelait Béguelin. Né Français, il avait servi en qualité de capitaine dans les troupes de la république, pendant la dernière guerre contre les Turcs en 1716. Il était sous les ordres du maréchal comte de Schulembourg qui obligea le grand-visir à lever le siége de Corfou. Ce Béguelin servait d'espion au maréchal : il se déguisait en Turc et se rendait ainsi au camp des musulmans; mais en même temps qu'il servait le comte de Schu-

lembourg, il servait aussi le grand-visir; et ayant été convaincu de ce double espionnage, il est certain qu'on lui fit une grâce en l'envoyant mourir dans les Puits. Il n'a pu que s'y ennuyer et y avoir faim; mais avec un caractère infâme, il a peut-être souvent répété : *Dum vita superest benè est* (1).

J'ai vu au Spiegelberg, en Moravie, des prisons bien autrement affreuses : la clémence y mettait les criminels condamnés à mort et jamais aucun n'a pu y résister un an. Quelle clémence!

Pendant les deux mortelles heures d'attente, livré à toutes les pensées sombres, à toutes les combinaisons malheureuses, il ne pouvait manquer que je me figurasse qu'on allait me plonger dans un de ces horribles trous; lieux affreux où le malheureux se nourrit d'espérances chimériques ou qu'il doit être dévoré de craintes paniques déraisonnées. Le tribunal, maître des extrémités du palais, aurait bien pu envoyer en enfer quelqu'un qui aurait tenté d'échapper au purgatoire.

J'entendis enfin des pas précipités et bientôt je vis devant moi Laurent tout défiguré par la colère, écumant de rage et blasphèmant Dieu et tous les saints. Il commença par m'ordonner de lui remettre la hache et les outils dont je m'étais servi pour percer le plancher, et de lui déclarer quel était le sbire qui me les avait fournis. Je lui

(1) Tandis que la vie reste, nous sommes bien.

répondis sans me bouger et avec beaucoup de sang-froid que j'ignorais de quoi il me parlait. A cette réponse, il ordonne qu'on me fouille; mais me levant d'un air résolu, je menace les coquins, et me mettant tout nu : Faites votre métier, leur dis-je, mais qu'aucun ne me touche.

On visite mes matelas, on vide ma paillasse, on manie les coussins de mon fauteuil; on ne trouve rien.

— Vous ne voulez pas me dire où sont les instrumens avec lesquels vous avez fait l'ouverture, mais on trouvera les moyens de vous faire parler.

— S'il est vrai que j'ai fait un trou quelque part, je dirai que c'est vous qui m'en avez fourni les moyens et que je vous ai tout rendu.

A cette menace qui fit sourire d'aprobation les gens qui le suivaient et qu'il avait probablement irrités par quelques mauvais propos, il frappa du pied, s'arracha les cheveux et sortit comme un possédé. Ses gens revinrent et m'apportèrent tous mes effets à l'exception de ma pierre et de ma lampe. Avant de quitter le corridor et après avoir fermé mon cachot, il ferma les deux croisées par lesquelles je recevais un peu d'air. Je me trouvai alors confiné dans un étroit espace sans pouvoir y recevoir le moindre brin d'air d'aucune part. Cependant ma situation ne me frappa que médiocrement, car j'avoue que je me trouvai quitte à bon marché. Malgré l'esprit de son mé-

tier, il ne lui vint point heureusement dans l'idée de renverser le fauteuil, et me trouvant encore possesseur de mon verrou, j'en rendis grâce à la Providence et je crus qu'il m'était encore permis de le considérer comme l'instrument fortuné qui devait me procurer tôt ou tard ma délivrance.

Je passai la nuit sans fermer l'œil, tant à cause de la chaleur que par suite de l'altération que j'avais éprouvée. A la pointe du jour, Laurent vint et m'apporta du vin insoutenable et de l'eau qu'il n'était pas possible de boire. Tout le reste était à l'avenant, salade desséchée, viande puante et pain plus dur que du biscuit anglais. Il ne fit point nettoyer, et lorsque je le priai d'ouvrir les fenêtres, il n'eut pas l'air de m'écouter; mais un archer muni d'une barre de fer se mit à frapper partout, contre les parois, sur le plancher et particulièrement sous mon lit. Je vis cela d'un air impassible, mais je ne laissai pas d'observer que l'archer ne frappa point le plafond. C'est par là, me dis-je, que je sortirai de cet enfer. Cependant pour que ce projet pût réussir, il fallait des combinaisons qui ne dépendaient pas de moi, car je ne pouvais rien faire qui ne fût exposé à la vue. Le cachot était tout neuf; la moindre égratignure aurait sauté aux yeux de mes gardiens.

Je passai une cruelle journée, car la chaleur était étouffante comme dans une fournaise, et de plus il me fut impossible de faire aucun usage des alimens qu'on m'avait apportés. La sueur et le

défaut de nourriture me causaient tant de faiblesse qu'il m'était impossible de lire ni de me promener. Le lendemain mon dîner fut le même : l'odeur putride du veau que le coquin m'apporta me fit reculer au premier abord. As-tu, lui dis-je, reçu l'ordre de me faire mourir de faim et de chaud ? Il referma mon cachot et ne me répondit pas. Le troisième jour, même traitement. Je demande du crayon et du papier pour écrire au secrétaire ; point de réponse.

Désespéré, je mange ma soupe, et puis trempant du pain dans un peu de vin de Chypre, je me résous à me donner des forces pour pouvoir le lendemain me venger de Laurent en lui enfonçant mon esponton dans la gorge. Conseillé par la fureur, il me paraissait que je n'avais pas d'autre parti à prendre. La nuit me calma, et lendemain, dès que le bourreau parut, je me contentai de lui dire que je le tuerais aussitôt que l'on m'aurait rendu la liberté. Il ne fit que rire de ma menace, et sortit encore sans desserrer les lèvres.

Je commençais à croire qu'il en agissait ainsi par ordre du secrétaire auquel il devait avoir tout déclaré. Je ne savais que faire ; je luttais entre la patience et le désespoir : ma position était terrible ; je me sentais mourir d'inanition. Enfin le huitième jour, d'une voix foudroyante, la rage dans le cœur et les archers présens, je lui ordonnai, en lui donnant la noble qualification d'infâme bourreau, de me rendre compte de mon argent.

Il me répondit sèchement que je l'aurais le lendemain. Alors comme il se préparait à partir, je prends le baquet et je me mets en posture de l'aller verser dans le corridor. Prévenant mon dessein, il ordonna à un archer de le prendre, et pour chasser l'infection pendant cette dégoûtante opération, il ouvrit une fenêtre qu'il referma dès que l'affaire fut faite, et je restai dans cette peste malgré mes cris. Jugeant que j'avais dû le dégoûtant, mais indispensable service, aux injures que je lui avais dites, je me disposai à le traiter encore plus mal le lendemain, mais dès qu'il parut ma fureur se calma ; car avant de me présenter mon compte, il me remit un panier de citrons que M. de Bragadin m'envoyait, ainsi qu'une grosse bouteille d'eau que je jugeai bonne, et un beau poulet rôti très-appétissant : en outre l'un des archers ouvrit de suite les deux fenêtres. Lorsqu'il me presenta mon compte, je ne jetai les yeux que sur la somme, et je lui dis de donner le reste à sa femme, à l'exception d'un sequin que je lui ordonnai de donner aux archers qui étaient avec lui pour le service. Cette petite générosité me captiva ces malheureux qui m'en remercièrent avec beaucoup d'expression.

Laurent étant exprès resté seul avec moi, m'adressa ainsi la parole : Vous m'avez déjà dit, monsieur, que c'est de moi-même que vous avez reçu les objets nécessaires pour faire l'énorme trou, ainsi je n'en suis plus curieux ; mais voudriez-

vous en grâce me dire qui vous a procuré les choses nécessaires pour vous faire une lampe ?

— Vous-même.

— Oh ! pour le coup, je suis confondu, car je ne croyais pas que l'esprit consistât dans l'effronterie.

— Je ne mens pas. C'est vous qui, de vos propres mains, m'avez donnez tout ce qui m'était nécessaire, huile, pierre à feu, allumettes : je possédais le reste.

— Vous avez raison ; mais pourriez-vous me convaincre avec autant de facilité que je vous ai fourni les instrumens pour faire le trou ?

— Assurément, car je n'ai rien reçu que de vous.

— Miséricorde ! qu'entends-je ! Dites-moi donc comment je vous ai donné une hache ?

— Je vous dirai tout, et je dirai vrai ; mais ce ne sera qu'en présence du secrétaire.

— Je ne veux plus rien savoir, et je vous crois sur tout. Je vous demande le silence, car songez que je suis un pauvre homme et que j'ai des enfans. Il s'en alla en se tenant la tête entre les mains.

Je me félicitai de tout mon cœur d'avoir trouvé le moyen de me faire craindre de ce maraud, auquel il était décidé que je devais coûter la vie. Je vis que son propre intérêt l'obligeait à ne rien faire connaître à ses maîtres de ce qui s'était passé.

J'avais ordonné à Laurent de m'acheter les œuvres de Maffei : cette dépense lui déplaisait et il n'osait pas me le dire. Il me demanda quel besoin je pouvais avoir de livres puisque j'en avais beaucoup.

— J'ai tout lu, lui dis-je, il me faut du nouveau.

— Je vous ferai prêter des livres par quelqu'un qui est ici, si vous voulez aussi en prêter des vôtres. Par là vous épargnerez votre argent.

— Ce sont peut-être des romans, et je ne les aime pas.

— Ce sont des livres scientifiques; et si vous croyez être la seule bonne tête qui se trouve ici, vous vous trompez.

— Je le veux bien; nous verrons. Voici un livre que je prête à la bonne tête; apportez-m'en un autre.

Je lui avais donné le *Rationarium* de Petau; quatre minutes après il me rapporta le premier volume de Wolf. Assez content, je lui dis que je me passerais de Maffei, et cela lui causa une grande joie.

Moins ravi de m'amuser à cette savante lecture que de l'opportunité d'entamer une correspondance avec quelqu'un qui pût me seconder dans mon projet de fuite, projet que j'avais ébauché dans ma tête, j'ouvris le livre dès que Laurent fut parti, et ma joie fut extrême en lisant sur une feuille la paraphrase de ces mots de Sénèque :

Calamitosus est animus futuri anxius (1), faite en six bons vers. J'en fis six autres à l'instant, et voici l'expédient que j'appelai à mon aide pour parvenir à les écrire. J'avais laissé croître l'ongle de mon petit doigt pour m'en servir en guise de cure-oreille; il était fort long : je le coupai en pointe et j'en fis une plume. Je n'avais point d'encre, et je pensais à me faire une piqûre pour écrire avec mon sang, quand je pensai que le jus de mûres me tiendrait facilement lieu d'encre, et j'en avais. Outre les six vers, j'écrivis le catologue des livres que j'avais et je le plaçai dans le dossier du même livre. Il est bon de savoir qu'en Italie les livres généralement sont reliés en parchemin et de manière que le dossier en l'ouvrant forme une poche. A l'endroit du titre, j'écrivis : *latet* (2). J'étais impatient de recevoir une réponse, aussi le lendemain, dès que Laurent parut, je lui dis que j'avais lu le livre, et que je priais la personne de m'en envoyer un autre. J'eus le second volume un instant après.

Aussitôt que je fus seul, j'ouvris le livre et j'y trouvai une feuille volante écrite en latin qui contenait ces mots. « Nous sommes deux dans la même prison, et nous éprouvons le plus grand plaisir de voir que l'ignorance d'un geôlier avare

(1) L'homme qui s'occupe des malheurs à venir est bien malheureux.

(2) Caché.

nous procure un privilége sans exemple en ces lieux. Moi qui vous écris, je suis Marin Balbi, noble vénitien, régulier somasque, et mon compagnon est le comte André Asquin d'Udine, capitale du Frioul. Il me charge de vous faire savoir que tous les livres qu'il possède et dont vous trouverez la note au dos de ce volume, sont à votre service; mais nous vous prévenons, monsieur, que nous avons besoin de toutes les précautions possibles pour cacher à Laurent notre petit commerce. »

Dans la situation où nous nous trouvions, il n'était pas étonnant que nous eussions eu la même idée, celle de nous adresser réciproquement le catalogue de notre mince bibliothèque et de choisir pour cela le dossier du livre : cette idée résultait du simple bon sens; mais je trouvai singulière la recommandation de la précaution faite dans une feuille volante. Il paraissait impossible que Laurent n'ouvrît pas le livre; alors il aurait vu la feuille, comme il n'aurait pas su la lire, il l'aurait mise dans sa poche pour s'en faire dire le contenu par quelqu'un : tout aurait été découvert dès sa naissance. Cela me fit supposer que mon correspondant était un franc étourdi.

Après avoir lu le catalogue, j'écrivis qui j'étais, comment j'avais été arrêté, l'ignorance où j'étais sur le crime dont on me punissait et l'espérance que j'avais de me voir bientôt libre. Balbi m'écrivit ensuite une lettre de seize pages. Le comte Asquin ne m'écrivit point. Le moine me fit l'his-

toire de toutes ses infortunes. Il y avait quatre ans qu'il était détenu et c'était parce qu'il avait eu les faveurs de trois jeunes filles desquelles il avait eu trois enfans qu'il avait eu la bonhomie de faire baptiser sous son nom. La première fois, il en avait été quitte pour une semonce de son supérieur ; la seconde fois on l'avait menacé d'un châtiment et la troisième enfin on l'avait fait enfermer. Le père supérieur de son couvent lui envoyait son dîner tous les matins. Il me disait dans sa lettre que le supérieur et le tribunal étaient des tyrans, car ils n'avaient aucune autorité sur sa conscience; qu'étant persuadé que les trois enfans étaient de lui, il avait jugé qu'en honnête homme, il n'avait pas dû les priver de l'avantage qu'ils pouvaient retirer de son nom. Il concluait en me disant qu'il n'avait pas pu se dispenser de reconnaître publiquement ses enfans, afin que la calomnie ne les attribuât point à d'autres, ce qui aurait nui à la réputation des trois honnêtes filles dont il les avait eus; que d'ailleurs il n'avait pu étouffer le cri de la nature qui lui parlait en faveur de ces innocentes créatures. Il finissait par ces mots : Il n'y a pas de risque que mon supérieur tombe dans ma même faute, car sa tendresse n'est active qu'envers ses élèves.

C'en était assez pour me faire connaître mon homme. Original, sensuel, mauvais raisonneur, méchant, sot, imprudent, ingrat; tout cela se montrait dans son écrit; car après m'avoir dit qu'il

se trouverait fort malheureux sans le comte Asquin qui avait soixante-dix ans, des livres et de l'argent, il employait deux pages à m'en dire du mal, en me peignant ses défauts et ses ridicules. Dans le monde je n'aurais pas répondu à un homme de ce caractère; mais sous les Plombs, j'avais besoin de tirer parti de tout. Je trouvai dans le dossier du livre du crayon, des plumes et du papier, ce qui me mit en état d'écrire tout à mon aise.

Il me faisait aussi l'histoire de tous les prisonniers qui étaient sous les Plombs et de ceux qui y avaient été depuis les quatre ans qu'il y vivait. Il me dit que Nicolas était l'archer qui, en secret, lui achetait tout ce qu'il voulait, qui lui disait le nom des prisonniers et ce qu'il en savait, et pour m'en convaincre, il me rapportait tout ce qu'il lui avait dit de mon trou. Il me disait qu'on m'avait retiré de mon cachot pour y loger le patricien Priuli, et que Laurent avait mis deux heures à faire réparer le dégât que j'avais fait, qu'il avait intimé le secret au menuisier, au serrurier et à tous les archers sous peine de la vie. Un jour de plus, avait ajouté l'archer, Casanova se serait échappé d'une manière ingénieuse qui aurait fait pendre Laurent; car quoique celui-ci ait témoigné une grande surprise à la vue du trou, il n'est pas douteux que ce ne soit lui qui lui ait fourni les instrumens nécessaires pour exécuter un travail aussi difficile. Nicolas m'a dit, ajoutait mon correspondant, que M. de Bragadin lui avait promis

mille sequins s'il peut vous faciliter les moyens de vous évader, mais que Laurent, sachant cela, se flatte de gagner la récompense sans s'exposer, en obtenant par sa femme votre élargissement de M. Diedo. Aucun des archers n'ose parler de ce qui s'est passé, de crainte que, si Laurent venait à se tirer d'affaire, il ne se vengeât en le faisant congédier. Il me priait de lui conter en détail l'événement, de lui dire comment je m'étais procuré les instrumens, et de compter sur sa discrétion.

Je ne doutais pas de sa curiosité, mais beaucoup de sa discrétion, d'autant plus que sa demande même le déclarait le plus indiscret des hommes. Je jugeai cependant que je devais le ménager, car il me paraissait d'une trempe à entreprendre tout ce que je lui dirais pour m'aider à recouvrer ma liberté. Je me mis à lui répondre, mais il me vint un soupçon qui me fit suspendre l'envoi de ce que j'avais écrit. Je m'imaginai que cette correspondance pouvait n'être qu'un artifice de Laurent pour parvenir à savoir qui m'avait fourni les instrumens et ce que j'en avais fait. Pour le satisfaire sans me compromettre, je lui écrivis que j'avais fait l'ouverture au moyen d'un fort couteau que j'avais, et que je l'avais placé sur la hauteur d'appui de la fenêtre du corridor. En moins de trois jours cette fausse confidence mit mon esprit en paix, car Laurent ne visita point la hauteur d'appui, ce qu'il n'aurait pas

manqué de faire, si la lettre avait été interceptée. D'ailleurs le père Balbi m'écrivit qu'il savait que je pouvais avoir ce gros couteau, car Laurent lui avait dit qu'on ne m'avait pas fouillé avant de m'enfermer. Laurent n'en avait pas reçu l'ordre, et cette circonstance l'aurait peut-être sauvé si j'étais parvenu à m'enfuir, car il prétendait qu'en recevant un homme des mains du chef des archers, il devait le supposer visité. De son côté Messer-Grande aurait dit que m'ayant vu sortir de mon lit, il était sûr que je n'avais point d'armes, et ce conflit aurait pu les tirer d'affaire l'un et l'autre. Le moine finissait par me prier de lui envoyer mon couteau par Nicolas à qui je pouvais me fier.

La légèreté de ce moine me paraissait inconcevable. Je lui écrivis que je ne me sentais aucune disposition à me fier à Nicolas, et que mon secret était tel que je ne pouvais pas le confier au papier. Ses lettres cependant m'amusaient. Dans l'une d'elles, il m'informa de la raison pour laquelle on retenait sous les Plombs le comte Asquin, malgré son état impotent, car il était d'une corpulence énorme, et comme il avait eu la jambe cassée et mal raccommodée : il ne pouvait presque pas se mouvoir. Il me disait que ce comte, n'étant pas riche, exerçait à Udine l'état d'avocat, et que comme tel il défendait l'ordre des paysans dans le conseil de la ville contre la noblesse qui, usurpatrice par instinct, voulait le priver du droit de

suffrage dans les assemblées provinciales. Les prétentions des paysans troublaient la paix publique, et pour les mettre à la raison par le droit du plus fort, les nobles s'adressèrent aux inquisiteurs d'état, qui ordonnèrent au comte avocat d'abandonner ses cliens. Le comte répondit que le code municipal l'autorisait à défendre la constitution, et ne voulut pas obéir : les inquisiteurs le firent enlever malgré le code, et depuis cinq ans il respirait l'air salutaire des Plombs. Il avait comme moi cinquante sous par jour, mais il avait la disposition de son argent. Le moine, qui n'avait jamais le sou, me disait beaucoup de mal de son camarade, touchant son avarice. Il m'apprit aussi que dans le cachot de l'autre côté de la salle, il y avait deux gentilshommes des *Sept-Communes* qui étaient également détenus par désobéissance, que l'un était devenu fou et qu'on le tenait attaché; enfin il m'informait que dans un autre cachot, il y avait deux notaires.

Mes soupçons étant tout-à-fait dissipés, voici comment je raisonnai.

Je veux à tout prix me procurer la liberté. L'esponton que j'ai est excellent, mais il est impossible que je m'en serve, car tous les matins on sonde mon cachot à coups de barre, excepté le plafond. Si je veux sortir d'ici, c'est donc par le plafond qu'il faut que j'en sorte, mais pour en venir à bout, il me faut un trou et je ne saurais l'entreprendre d'en bas avec succès; car ce n'est

pas l'affaire d'un jour. Il me faut un aide ; il pourra se sauver avec moi. Je n'avais pas l'embarras du choix et mon idée ne pouvait tomber que sur le moine. Il avait trente-huit ans, et quoiqu'il ne fût pas riche en bon sens, je pensai que l'amour de la liberté, ce premier des besoins de l'homme, lui donnerait assez de résolution pour exécuter les instructions que je lui donnerais. Il fallait commencer par me résoudre à lui tout confier et puis à imaginer un moyen pour lui faire parvenir mon instrument. C'étaient deux points difficiles.

Je commençai d'abord par lui demander s'il désirait la liberté et s'il se sentait disposé à tout entreprendre pour se la procurer avec moi. Il me répondit que son camarade et lui étaient capables de tout pour rompre leurs chaînes ; mais il ajoutait qu'il était inutile de se casser la tête à faire des projets inexécutables. Il remplit quatre longues pages des impossibilités qui s'offraient à son pauvre esprit ; car le malheureux ne voyait aucun côté qui pût présenter la moindre chance de succès. Je lui répondis que les difficultés générales ne m'occupaient point, et qu'en faisant mon plan, je n'avais songé qu'aux difficultés particulières ; que celles-là seraient vaincues ; et je finissais en lui donnant ma parole d'honneur de le rendre libre, s'il voulait s'engager à exécuter à la lettre tout ce que je lui prescrirais.

Il me le promit.

Je lui marquai que je possédais un esponton de vingt pouces de longueur ; qu'au moyen de cet instrument, il percerait le plafond de son cachot pour en sortir, qu'ensuite il percerait le mur qui nous séparait, que par cette ouverture il arriverait sur moi, qu'il briserait le plafond et que cela fait, il m'aiderait à sortir par le trou. Quand nous en serons là, votre tâche sera faite et la mienne commencera : je vous mettrai en liberté, vous et le comte Asquin.

Il me répondit que lorsqu'il m'aurait tiré hors du cachot, je n'en serais pas moins en prison, et que notre situation alors ne diffèrerait de notre situation actuelle que par l'espace, que nous serions tout simplement dans les galetas, lesquels étaient fermés par trois fortes portes.

Je le sais, mon révérend père, lui répondis-je, mais ce n'est point par les portes que nous nous sauverons. Mon plan est fait et je suis sûr du succès. Je ne vous demande que de l'exactitude dans l'exécution et abstinence d'objections. Songez seulement au moyen le plus convenable pour que je puisse vous faire tenir l'instrument de notre délivrance, sans que le porteur puisse en concevoir aucun soupçon. En attendant, faites acheter par le geôlier une quarantaine d'images de saints, assez grandes pour tapisser toute la surface de votre cachot. Ces images religieuses n'inspireront aucun soupçon à Laurent, et elles vous serviront à couvrir l'ouverture que vous ferez au

plafond. Vous aurez besoin de quelques jours pour pratiquer cette ouverture, et Laurent le matin ne pourra point voir l'ouvrage que vous aurez fait la veille, puisque vous le recouvrirez avec l'image. Si vous me disiez pourquoi je ne fais pas cela, je vous dirais que je ne le puis pas, parce que je suis suspect à notre gardien, et l'objection, sans doute, vous paraîtrait raisonnable.

Quoique je lui recommandasse de songer au moyen le plus propre à lui envoyer mon esponton, je m'occupais sans cesse à le trouver moi-même, et il me vint une idée heureuse que je m'empressai de saisir. Je dis à Laurent de m'acheter une Bible in-folio qui venait de paraître; c'était la Vulgate et la version des Septante. J'espérai pouvoir placer mon esponton au dos de la reliure de ce grand volume et de l'envoyer ainsi au moine; mais quand je l'eus, je vis que mon instrument dépassait de deux pouces la longueur du livre.

Mon correspondant m'avait déjà écrit que son cachot était tapissé d'images, et je lui avais communiqué mon idée sur la Bible et la difficulté que son défaut de longueur me présentait. Heureux de pouvoir faire briller son génie, il me railla sur la sécheresse de mon imagination, en me disant que je n'avais qu'à lui envoyer mon esponton enveloppé dans ma pelisse de peau de renard. Il me disait que Laurent leur avait parlé de cette belle pelisse, et que le comte Asquin ne causerait au-

cun soupçon en demandant à la voir pour s'en faire acheter une pareille. Vous n'avez, me disait-il, qu'à me l'envoyer toute pliée; Laurent ne la dépliera pas. J'étais sûr du contraire, d'abord parce qu'une pelisse pliée est plus embarrassante à porter que quand elle ne l'est pas; cependant pour ne pas le décourager et le convaincre en même temps que j'étais moins étourdi que lui, je lui écrivis qu'il n'avait qu'à la faire prendre. Le lendemain Laurent me l'ayant demandée, je la lui donnai pliée, mais sans le verrou, et un quart d'heure après il me la rapporta, en me disant que ces messieurs l'avaient trouvée fort belle.

Le moine m'écrivit une lettre dolente, dans laquelle il s'avouait coupable de m'avoir donné un mauvais conseil; mais il ajoutait que j'avais eu tort de le suivre. L'esponton, selon lui, était perdu, car Laurent avait porté la pelisse toute dépliée. D'après ce malheur tout espoir était perdu. Je le consolai en le désabusant, et je le priai d'être à l'avenir moins hardi dans ses conseils. Il fallait en venir à une fin, et je pris la ferme résolution d'envoyer mon verrou sous la protection de la Bible, en employant un moyen accessoire pour empêcher le porteur de le découvrir en regardant les extrémités de l'énorme volume. Voici ce que je fis.

Je dis à Laurent que je voulais célébrer le jour de la St-Michel avec du macaroni au fromage, mais que voulant reconnaître l'honnêteté de la

personne qui avait la bonté de me prêter des livres, je voulais lui en faire un grand plat et que je voulais le préparer moi-même. Laurent me dit que ce monsieur désirait lire le grand livre qui coûtait trois sequins. C'était une affaire arrangée. Fort bien, lui dis-je, je lui enverrai avec les macaroni; apportez-moi seulement le plus grand plat que vous ayez à la maison; car je veux faire la chose en grand. Il me promit de me servir à souhait. J'enveloppai mon esponton dans du papier, et je le plaçai au dos de la reliure de la Bible, observant qu'il dépassât autant d'un côté que de l'autre. En posant sur la Bible un grand plat de macaroni bien rempli de beurre fondu, j'étais sûr que Laurent ne pourrait point regarder aux extrémités, parce que son regard serait concentré sur les rebords du plat, pour éviter de répandre la graisse sur le livre. J'avertis le père Balbi de tout, en lui recommandant d'être adroit en recevant le plat, et d'avoir soin surtout de prendre les deux objets ensemble et non l'un après l'autre.

Au jour marqué, Laurent vint plus matin que de coutume avec une chaudière pleine de macaroni tout bouillant et tous les ingrédiens nécessaires pour l'assaisonner. Je fis fondre une quantité de beurre, et après avoir disposé les macaroni dans le plat, je répandis du beurre dessus jusqu'à ce qu'il touchât les bords. Le plat était énorme et dépassait de beaucoup la grandeur

du livre sur lequel je l'avais placé. Tout ceci se faisait à la porte de mon cachot et Laurent était en dehors.

Quand tout fut prêt, j'élevai avec soin la Bible et le plat, ayant soin de placer le dos du côté du porteur, et je dis à Laurent d'allonger les bras et d'étendre ses mains ; d'avoir soin de ne point verser la graisse sur le livre, et d'aller vite porter le tout à sa destination. En lui consignant cet important fardeau, je tenais mes yeux fixés sur les siens, et je vis avec le plus grand plaisir qu'il ne détournait pas ses regards de dessus le beurre qu'il craignait de verser. Il me dit qu'il vaudrait mieux de porter d'abord le plat et qu'ensuite il reviendrait prendre le livre ; mais je lui répondis que le présent perdrait de son prix, et que tout devait aller ensemble. Il se plaignit alors que j'avais mis trop de beurre et me dit d'un air bouffon que s'il en répandait, il ne serait pas responsable du dommage.

Dès que je vis la Bible sur les bras du butor, je me sentis certain du succès, car les bouts de l'esponton étaient inapercevables à moins de faire un grand mouvement de côté, et je ne voyais aucune raison qui pût l'engager à détourner ses regards de dessus le plat qu'il devait s'efforcer de tenir parallèle. Je le suivis des yeux jusqu'à ce que je l'eus vu entrer dans l'avant-cachot du moine, lequel se mouchant à trois reprises, me donna le signal convenu que tout était arrivé à

bon port, ce que Laurent vint me confirmer l'instant d'après.

Le père Balbi ne tarda pas à mettre la main à l'œuvre, et en huit jours il parvint à faire au plafond une ouverture suffisante, qu'il masquait avec une image qu'il collait avec de la mie de pain. Le 8 octobre, il m'écrivit qu'il avait passé toute la nuit à travailler au mur qui nous séparait, et qu'il n'avait pu en enlever qu'un seul carreau. Il m'exagérait la difficulté de séparer des briques unies par un fort ciment; mais il me promettait de poursuivre, tout en me disant que nous ne réussirions qu'à empirer notre situation. Je lui répondis que j'étais sûr du contraire, qu'il devait m'en croire et persévérer.

Hélas! je n'étais sûr de rien; mais il fallait en agir ainsi, ou abandonner le tout. Je voulais sortir de l'enfer où me tenait enfermé la plus horrible tyrannie: c'est tout ce que je savais, et je ne pensais qu'à faire des pas en avant, résolu d'atteindre le succès ou de ne m'arrêter que lorsque j'aurais rencontré le point insurmontable. J'avais lu et appris dans le grand livre de l'expérience qu'il ne faut point consulter les grandes entreprises, mais qu'il fallait les exécuter, sans contester à la fortune l'empire qu'elle a sur toutes les entreprises humaines. Si j'avais communiqué au père Balbi ces hauts mystères de la philosophie morale, il aurait dit que j'étais fou.

Son travail ne fut difficile que la première nuit;

car plus il travaillait, plus il trouvait de facilité, et à la fin il trouva qu'il avait enlevé trente-six briques.

Le 16 octobre, à dix heures du matin, au moment où j'étais occupé à traduire une ode d'Horace, j'entendis au-dessus de ma tête un trépignement et trois petits coups. C'était le signal concerté pour nous assurer que nous ne nous étions pas trompés. Il travailla jusqu'au soir, et le lendemain il m'écrivit que si mon toit n'était que de deux rangs de planches, son travail serait achevé le même jour. Il m'assura qu'il aurait soin de faire le trou circulaire comme je le lui avais recommandé, et qu'il ne percerait pas le plancher. Ceci était surtout nécessaire, car l'apparence de la moindre effraction nous aurait décélés. L'excavation, me disait-il, sera telle, qu'il ne faudra qu'un quart d'heure de travail pour l'achever. J'avais fixé ce moment au surlendemain pour sortir de mon cachot pendant la nuit et pour n'y plus rentrer; car avec un compagnon, je me sentais assuré de faire en trois ou quatre heures un trou au grand toit du palais ducal, d'y passer pour me placer dessus, et d'employer alors tous les moyens que le hasard m'offrirait pour descendre jusqu'à terre.

Je n'en étais pas encore à ce point, car ma mauvaise fortune me réservait plus d'une difficulté à vaincre. Ce même jour, c'était un lundi, à deux heures après midi, pendant que le père

Balbi travaillait, j'entendis ouvrir la porte de la salle contigüe à mon cachot. Je sentis tout mon sang se glacer; mais j'eus assez de présence d'esprit pour frapper deux coups, marque d'alarme convenue, à laquelle le père Balbi devait vite repasser par le trou du mur, rentrer dans son cachot et mettre tout en ordre. Moins d'une minute après, Laurent ouvre mon cachot, et me demande pardon de venir me mettre en compagnie d'un très-mauvais sujet. C'était un homme de quarante à cinquante ans, petit, maigre, laid, mal vêtu, portant une perruque noire et ronde, et que deux archers dégarrotèrent pendant que je l'examinais. Je ne pouvais douter que ce ne fût un coquin, puisque Laurent me l'annonçait comme tel en sa présence, sans que ces mots lui fissent aucune impression visible. Le tribunal, répondis-je, est bien le maître de faire ce qu'il veut. Laurent lui ayant fait apporter une paillasse, lui dit que le tribunal lui accordait dix sous par jour, ensuite il nous enferma ensemble.

Désolé par ce fatal contre-temps, je regardai ce coquin que sa plate physionomie décélait. Je pensais à le faire parler, lorsqu'il commença lui-même en me remerciant de lui avoir fait donner une paillasse. Voulant le gagner, je lui dis qu'il mangerait avec moi; il me baisa la main en me demandant si, malgré cela, il pourrait toucher les dix sous que le tribunal lui passait. Je lui dis que oui. A ces mots il se mit à genoux, et tirant de sa

poche un énorme chapelet, il promena ses yeux dans tous les recoins du cachot.

— Que cherchez-vous?

— Vous me pardonnerez, monsieur; mais je cherche quelque image de la sainte Vierge, car je suis chrétien : s'il y avait seulement un pauvre petit crucifix; car je n'ai jamais eu tant besoin de me recommander à saint François d'Assise, dont je porte le nom indignement.

J'eus de la peine à m'empêcher de rire; non pas à cause de sa piété chrétienne, car la conscience et la foi sont des propriétés qu'il n'est donné à personne de contrôler, mais à cause de la tournure de sa remontrance. Je jugeai qu'il me prenait pour un juif, et pour le désabuser, je me hâtai de lui donner l'office de la sainte Vierge, dont il baisa l'image, et en me le rendant il me dit d'un ton modeste que son père, alguasil de galère, avait négligé de lui faire apprendre à lire. Je suis, ajouta-t-il, dévot du saint rosaire, et il se mit à me raconter une foule de miracles que j'écoutai avec une patience d'ange. Il me pria de lui permettre de réciter son rosaire en regardant l'image de la Vierge. Dès qu'il eut fini, je lui demandai s'il avait dîné : il me dit qu'il se mourait de faim. Je lui donnai tout ce que j'avais, et il dévora plutôt qu'il ne mangea, but tout le vin que j'avais, et lorsqu'il fut gris, il commença à pleurer, ensuite à parler sur tout à tort et à travers. Lui ayant de-

mandé la cause de son malheur, voici ce qu'il me narra.

« Mon unique passion fut toujours la gloire de Dieu et de cette sainte république, et l'exacte obéissance à ses lois. Toujours attentif aux malversations des fripons, dont le métier est de tromper, de frustrer de ses droits leur prince et de tenir leurs démarches cachées, j'ai constamment tâché de découvrir leurs secrets et j'ai toujours fidèlement rapporté à Messer-Grande tout ce que j'ai pu découvrir. Il est vrai qu'on m'a toujours payé, mais l'argent qu'on m'a donné ne m'a jamais causé autant de plaisir que la satisfaction que j'éprouvais d'être utile à la gloire du bienheureux saint Marc. Je me suis toujours moqué du préjugé de ceux qui attachent une mauvaise honte au métier d'espion. Ce nom ne sonne mal qu'aux oreilles de ceux qui n'aiment pas le gouvernement; car un espion est l'ami du bien de l'état, le fléau des criminels et le fidèle sujet du prince. Lorsqu'il s'est agi de mettre mon zèle à l'épreuve, le sentiment de l'amitié, qui peut avoir quelque force sur d'autres, n'en a jamais eu sur moi, encore moins ce qu'on appelle reconnaissance. J'ai souvent juré de me taire, pour arracher à quelqu'un un secret important que j'ai religieusement révélé à l'instant. Je pouvais le faire en toute confiance, car mon confesseur, qui était un saint jésuite, m'avait assuré que je pouvais le révéler, non-seulement parce que je n'avais pas

eu l'intention de garder le secret, mais encore parce que lorsqu'il s'agit du bien public, il n'y a serment qui tienne. Je sens qu'esclave de mon zèle, j'aurais trahi mon père et que j'aurais fait taire la nature. Il y a trois semaines que j'observai à Isola, petite île où je demeurais, une union particulière entre quatre ou cinq personnes notables de la ville. Je savais qu'elles étaient mécontentes du gouvernement à cause d'une contrebande surprise et confisquée que les plus notables d'entre ces messieurs avaient dû expier par la prison. Le premier chapelain, né sujet de l'Autriche, était de ce complot. Ils s'assemblaient le soir dans une chambre du cabaret où il y avait un lit; là ils buvaient et causaient, ensuite ils s'en allaient. Décidé à découvrir le complot qu'ils méditaient, j'eus le courage de me cacher sous ce lit un jour où j'étais sûr de n'avoir pas été observé. Vers le soir mes gens arrivèrent et se mirent à parler; ils dirent entre autres que la ville d'Isola n'était pas de la juridiction de Saint-Marc, mais bien de celle de la principauté de Trieste, car elle ne pouvait aucunement être considérée comme une partie de l'Istre vénitienne. Le chapelain dit au principal du complot, qui est un certain Pietro Paolo, que s'il voulait signer un écrit ainsi que les autres, il irait en personne chez l'ambassadeur impérial, et que l'impératrice, non-seulement s'emparerait de la ville, mais qu'elle leur accorderait une récompense. Tous dirent qu'ils étaient prêts, et le cha-

pelain s'engagea à porter l'écrit le lendemain et à partir de suite après pour venir le remettre ici à l'ambassadeur.

« Je décidai de faire aller cet infâme projet en fumée, quoique l'un des conjurés fût mon compère, et que cette parenté spirituelle lui donnât un titre plus sacré que s'il avait été mon propre frère.

« Après le départ des conspirateurs, j'eus tout le temps de m'évader, et je ne crus pas nécessaire de m'exposer à me cacher une seconde fois : j'en avais assez découvert. Je partis la même nuit dans un bateau, et le lendemain avant midi j'arrivai ici. Je me fis écrire les noms des six rebelles et je vins les porter au secrétaire du tribunal en lui faisant le récit de tout ce que j'avais entendu. Il m'ordonna de me rendre le lendemain de bonne heure chez Messer-Grande, lequel me donnerait un homme avec lequel je retournerais à Isola, et que je lui ferais connaître la figure du chapelain, qui probablement ne serait point parti. Cela fait, ajouta l'illustre secrétaire, vous ne vous mêlerez plus de rien. J'exécutai son ordre, et après avoir fait connaître le chapelain à l'homme de Messer-Grande, j'ai été vaquer à mes affaires.

« Après dîner, mon compère me fit appeler pour le raser, car je suis barbier, et après que j'eus fais mon office, il me donna un excellent verre de *refosco* avec quelques tranches de saucisson, et il goûta avec moi en bonne amitié. Mon

affection de compère s'est alors emparée de mon âme, je lui ai pris la main, et pleurant de bon cœur, je lui ai conseillé d'abandonner la connaissance du chanoine, et surtout de se bien garder de signer l'écrit qu'il savait. Il me dit qu'il n'était pas ami du chapelain plus que d'un autre, et me jura qu'il ne savait pas de quel écrit je voulais parler. Je me mis à rire en lui disant que je badinais, et je sortis bien fâché d'avoir écouté un mouvement de tendresse qui m'avait fait commettre une si grande faute. Le lendemain, je ne vis plus ni l'homme ni le chapelain, et huit jours après, m'étant rendu ici, j'allai faire visite à Messer-Grande qui, sans façon, me fit enfermer; et me voilà avec vous, mon cher maître. Je remercie saint François de me trouver en la compagnie d'un bon chrétien qui est ici pour des raisons que je ne me soucie pas de savoir, car je ne suis pas curieux. Mon nom est Soradaci, et ma femme est une Legrenzi, fille d'un secrétaire du conseil des dix, qui, se moquant du préjugé, voulut m'épouser en dépit de tout. Elle sera au désespoir de ne pas savoir ce que je suis devenu; mais j'espère n'être ici que peu de jours, car je ne puis y être que pour la commodité du secrétaire qui m'aurait fait enfermer pour m'examiner plus à son aise. »

Je frémissais de voir à quel monstre j'étais associé, mais sentant que ma position était délicate et que je devais le ménager, je jouai jésuitiquement

la sensibilité et je le plaignis, et faisant l'éloge de son patriotisme, je lui prédis la liberté sous peu de jours. Quelques instans après, il s'endormit, et je profitai de son sommeil pour tout raconter au père Balbi, lui faisant sentir la nécessité où nous étions de suspendre notre travail jusqu'à une opportunité plus favorable. Le lendemain, je dis à Laurent de m'acheter un crucifix de bois, une image de la sainte Vierge, le portrait de saint François et de m'apporter deux bouteilles d'eau bénite. Soradaci lui demanda ses dix sous, et Laurent, d'un air de mépris, lui en donna vingt. Je lui ordonnai de m'acheter quatre fois plus de vin, de l'ail et du sel; régal qui faisait les délices de mon odieux compagnon. Après le départ du geôlier, je retirai adroitement du livre la lettre que m'écrivait Balbi, et dans laquelle il me peignait sa frayeur. Il croyait que tout était perdu, et ne cessait de se récrier sur le bonheur que nous avions que Laurent eût mis Soradaci dans mon cachot, car, disait-il, s'il était venu le mettre dans le nôtre, il ne m'aurait pas trouvé, et les Puits auraient peut-être été notre partage, pour récompense de notre tentative.

Le récit de Soradaci ne me laissait point douter qu'il ne dût subir des interrogatoires, car il me semblait évident que le secrétaire ne l'avait fait enfermer que sur le soupçon de calomnie. Je me résolus sur cela à lui confier deux lettres, lesquelles, remises à leur adresse, ne pouvaient me

faire ni bien ni mal, mais qui devaient m'être favorables, si, comme je n'en doutais pas, le traître les remettait au secrétaire pour lui donner une preuve de sa fidélité.

Je mis deux heures à écrire ces deux lettres au crayon. Le lendemain, Laurent me porta le crucifix, les deux images et l'eau bénite, et, après avoir bien nourri mon coquin, je lui dis que j'attendais de lui un service dont dépendait mon bonheur. Je compte, lui dis-je, sur votre amitié et sur votre courage : voici deux lettres que je vous prie de remettre à leur adresse aussitôt que vous serez en liberté. Mon bonheur dépend de votre fidélité ; mais il faut que vous cachiez ces lettres, car si on vous les trouvait en sortant d'ici, nous serions perdus l'un et l'autre. Il faut que vous me juriez sur ce crucifix et sur ces saintes images que vous ne me trahirez pas.

— Je suis prêt, mon cher maître, à jurer tout ce que vous voudrez ; et je vous ai trop d'obligation pour que je puisse vous trahir.

Là dessus, force pleurs, des lamentations et des plaintes : il se disait malheureux de pouvoir être soupçonné de trahison envers un homme pour lequel il aurait donné sa vie. Je savais à quoi m'en tenir, mais je jouais la comédie. Ainsi, après lui avoir donné une chemise et un bonnet, je me mis tête nue, puis, ayant arrosé le cachot d'eau bénite et l'avoir grandement et longuement ondoyé du même liquide, je lui fis prononcer un

serment terrible au milieu d'imprécations qui n'avaient pas le sens commun, et qui, par cela même, étaient plus propres à porter la terreur dans son âme. Après qu'au milieu de cette burlesque cérémonie il se fut engagé par serment à mettre mes lettres à leur adresse, je les lui remis. Ce fut lui-même qui voulut les coudre au dos de sa veste, entre le dessus et la doublure : je le laissai faire.

J'étais moralement sûr qu'il livrerait mes lettres au secrétaire à la première occasion; aussi avais-je mis tout l'art possible pour que mon style ne décélât point ma ruse; elles ne pouvaient me valoir que l'estime du tribunal et peut-être son indulgence. L'une était adressée à M. de Bragadin, l'autre à l'abbé Grimani; et je leur disais de n'être point inquiets sur mon sort, car j'avais tout lieu d'espérer d'être bientôt libre; qu'il trouveraient à ma sortie que cette punition m'avait fait plus de bien que de mal, puisqu'il n'y avait à Venise personne qui eût plus besoin que moi de réforme.

Je priais M. de Bragadin d'avoir la bonté de m'envoyer des bottes fourrées pour l'hiver, mon cachot étant assez haut pour que je pusse m'y tenir debout et m'y promener. Je me gardai bien de laisser soupçonner à Soradaci que mes lettres fussent aussi innocentes, car il aurait pu alors lui prendre envie de faire une action honnête, de les porter, et ce n'est pas ce que je voulais. Vous ver rez, mon cher lecteur, dans le chapitre suivant,

si les sermens avaient quelque empire sur l'âme atroce de l'horrible compagnon qu'on m'avait donné, et si je vérifiai bien ce dicton : *In vino veritas*. Cet être vil s'était peint tel qu'il était dans le récit que j'ai rapporté plus haut.

CHAPITRE XV.

Trahison de Soradaci. — Moyens que j'emploie pour l'hébéter. — Le père Balbi achève heureusement son travail. — Je sors de mon cachot. — Réflexions intempestives du comte Asquin. — Moment du départ.

Il y avait deux ou trois jours que Soradaci avait mes lettres, quand Laurent vint, dans l'après-midi, le prendre pour le mener au secrétaire. Comme il fut plusieurs heures absent, j'espérais ne plus le revoir; mais, à ma grande surprise, on me le ramena vers le soir. Dès que Laurent fut parti, mon affreux compagnon me dit que le secrétaire le soupçonnait d'avoir averti le chape-

lain, puisque ce prêtre n'avait jamais été chez l'ambassadeur et qu'on n'avait trouvé aucun écrit sur lui. Il ajouta qu'après un très-long interrogatoire, on l'avait mis dans une très-étroite prison où on l'avait laissé plusieurs heures; qu'ensuite on l'avait garrotté de nouveau, que, dans cet état, on l'avait reconduit devant le secrétaire, qui voulait qu'il confessât qu'il avait dit à quelqu'un, à Isola, que le prêtre n'y retournerait plus; mais qu'il n'avait pu faire un tel aveu, n'ayant dit cela à personne. Fatigué, le secrétaire avait sonné les archers, et on l'avait reconduit auprès de moi.

Ce récit me pénétra de tristesse, car je vis clairement que ce malheureux resterait long-temps avec moi. Devant informer le père Balbi de ce funeste contre-temps, je lui écrivis pendant la nuit, et ayant été obligé de le faire plus d'une fois, je contractai l'habitude d'écrire à l'obscurité avec assez d'exactitude.

Le lendemain, voulant m'assurer que je ne m'étais pas trompé dans mes soupçons, je dis à l'espion de me remettre la lettre que j'avais écrite à M. de Bragadin pour que je pusse y ajouter quelque chose : vous pourrez, ajoutai-je, la recoudre ensuite.

— C'est dangereux, me répondit-il, car le geôlier pourrait venir pendant ce temps, et nous serions perdus.

— Cela ne fait rien; rendez-moi mes lettres.

Ce monstre alors se jeta à mes pieds et me jura

qu'à sa seconde apparition devant le redoutable secrétaire, il lui avait pris un si grand tremblement, et qu'il avait senti au dos, à l'endroit même où il avait mes lettres, une pesanteur si insupportable, que le secrétaire lui en ayant demandé la raison, il n'avait pas eu la force de lui cacher la vérité : qu'alors le secrétaire ayant sonné, Laurent était entré, qu'après l'avoir dégarrotté et lui avoir ôté sa veste, il avait décousu la doublure, et que le secrétaire, après avoir lu les deux lettres, les avait mises dans un tiroir de son bureau. M. le secrétaire m'a dit, ajouta cet infâme, que si j'avais porté ces lettres, on l'aurait su et que cela m'aurait coûté la vie.

Je fis semblant de me trouver mal, et couvrant mon visage de mes mains, je me jetai près du lit à genoux devant l'image de la Vierge, et je lui demandai d'un ton solennel vengeance du scélérat qui m'avait trahi en violant le plus redoutable des sermens. Après cela, je me couchai sur mon lit, le visage tourné vers la muraille, et j'eus la constance de me tenir dans cette position toute la journée sans faire le moindre mouvement, sans articuler le moindre mot, faisant semblant de ne pas entendre les pleurs, les cris et les protestations de repentir de cet infâme. Je jouai à merveille mon rôle pour une comédie dont j'avais tout le plan dans ma tête. Pendant la nuit, j'écrivis au père Balbi de venir à dix-neuf heures précises, pas une minute plus tôt ni plus tard, pour ache-

ver son travail, et de ne travailler que quatre heures, et non une minute de plus. Notre liberté, lui disais-je, dépend de cette rigoureuse exactitude, et vous n'avez rien à craindre.

Nous étions au 25 octobre, et le temps pendant lequel je devais exécuter mon projet ou l'abandonner sans retour n'était pas éloigné. Les inquisiteurs d'état ainsi que le secrétaire allaient tous les ans passer les trois premiers jours de novembre en quelque village de la terre ferme. Laurent, profitant de l'absence de ses maîtres, ne manquait aucun soir d'être ivre, et dormant plus tard que de coutume, il ne paraissait que tard sous les Plombs.

Sachant cela, la prudence voulait que je choisisse ce temps pour m'enfuir, persuadé que ma fuite n'aurait été remarquée que fort tard le matin. Une autre raison de l'empressement qui me fit prendre cette résolution dans un temps où je ne pouvais plus douter de la scélératesse de mon horrible compagnon, me paraît assez importante pour que je n'en prive pas mes lecteurs.

Le plus grand soulagement que puisse avoir un homme qui est dans la peine, est l'espoir d'en sortir bientôt. Il soupire après le moment où il verra la fin de son malheur; il croit le hâter par ses vœux et il ferait tout au monde pour connaître l'heure fixe qui doit faire cesser son tourment : mais personne ne peut savoir en quel instant arrivera un fait dépendant de la volonté de quelqu'un,

à moins que ce quelqu'un ne l'ait dit. Néanmoins l'homme qui souffre, devenant impatient et faible, se trouve comme à son insu enclin à la superstition. Dieu, se dit-il, doit connaître l'instant qui doit mettre un terme à ma peine; Dieu peut permettre que cet instant me soit révélé, n'importe comment. Dès qu'il en est à ce raisonnement, il n'hésite guère plus à consulter le sort, n'importe la manière que lui indique sa fantaisie, qu'il soit plus ou moins disposé à donner croyance aux révélations de l'oracle qu'il choisit. Cet esprit ne diffère pas beaucoup de celui de la majeure partie de ceux qui consultaient la pythie ou les chênes de la forêt de Dodone; de ceux qui de nos jours interrogent encore les cabales, qui vont chercher la révélation qu'ils désirent ou dans un verset de la Bible, ou dans un vers de Virgile, ce qui a rendu si célèbres les Virgilianes, dont tant d'auteurs nous parlent; ou enfin de ceux qui sont fermement persuadés de trouver l'éclaircissement de tous leurs doutes dans la combinaison fortuite ou calculée d'un misérable jeu de cartes.

J'étais dans cet état mental; mais ne sachant de quelle méthode me servir pour obliger la destinée à me révéler par la Bible le sort qui m'était destiné, c'est-à-dire l'instant où je recouvrerais ce bien à nul autre comparable, la liberté, je me déterminai à consulter le divin poème de *Roland furieux* de messer Lodovico Ariosto, que j'avais lu cent fois, que je savais par cœur et qui là-

haut faisait encore mes délices. J'idolâtrais le génie de ce grand poète et je le croyais beaucoup plus propre que Virgile à me prédire mon bonheur.

Dans cette idée, j'écrivis une question que j'adressais à la prétendue intelligence, en lui demandant dans quel chant de l'Arioste se trouverait la prédiction du jour de ma délivrance. Après cela je formai une pyramide à rebours composée des nombres résultant des paroles de l'interrogation, et par la soustraction du nombre neuf de chaque couple de chiffres, je trouvai pour nombre final neuf. Je fixai alors que la prédiction que je cherchais se trouvait dans le neuvième chant. Je suivis la même méthode pour savoir dans quel vers et dans quel stance se trouvait l'oracle, et j'obtins le nombre sept pour la stance et le nombre un pour le vers.

Je prend le poème, et le cœur palpitant comme si j'avais ajouté à cet oracle une confiance entière, j'ouvre, je feuillette le livre et je trouve :

Fra il fin d'ottobre, e il capo di novembre (1).

La précision de ce vers et l'à-propos me parurent si admirables que je ne dirai pas que j'y ajoutai entièrement foi, mais le lecteur me pardonnera si je me disposai de tous mes efforts à vérifier l'o-

(1) Entre la fin d'octobre et le commencement de novembre.

racle. Ce qu'il y a de singulier dans le fait, c'est qu'entre *la fin d'octobre et le commencement de novembre*, il n'y a que l'instant de minuit, et ce fut précisément au son de la cloche de minuit du 31 octobre que je sortis de mon cachot, comme le lecteur le verra bientôt.

Je le prie au reste, malgré cette explication, de vouloir bien ne pas me croire plus superstitieux qu'un autre; car il se tromperait. Je raconte la chose parce qu'elle est vraie, parce qu'elle est extraordinaire, et parce que, si je n'y avais pas fait attention, je ne me serais peut-être pas sauvé. Ce fait instruit tous ceux qui ne sont pas encore devenus savans que, sans les prédictions, plusieurs faits remarquables qui sont arrivés n'auraient jamais eu lieu. Le fait rend à la prédiction le service de la vérifier. Si le fait n'arrive pas, la prédiction devient nulle; mais je renvoie mon lecteur débonnaire à l'histoire générale, où il trouvera beaucoup d'événemens qui ne seraient jamais arrivés s'ils n'avaient été prédits. Je demande qu'on veuille bien me passer cette digression.

Voici comment je passai la matinée jusque vers midi pour frapper l'esprit de ce méchant sot animal, pour porter la confusion dans sa frêle raison, pour l'hébéter enfin par des images étonnantes et le rendre impuissant à me nuire.

Dès que Laurent nous eut quittés, je dis à Soradaci de venir manger la soupe. L'infâme était couché et il avait dit à Laurent qu'il était malade.

Il n'aurait pas osé venir à moi, si je ne l'eusse point appelé. Il se leva et se jetant à plat ventre à mes pieds, il me les baisa, et me dit en pleurant à chaudes larmes, qu'à moins que je ne lui pardonnasse, il se voyait mort dans la journée, car il sentait déjà l'effet de la malédiction de la vengeance de la sainte Vierge que j'avais conjurée contre lui. Il éprouvait des tranchées qui lui déchiraient les entrailles et il avait la bouche couverte d'ulcères. Il me la montra et je vis qu'elle était remplie d'aphtes : je ne sais s'il l'avait ainsi la veille. Je ne me souciai pas beaucoup de l'examiner pour voir s'il me disait la vérité ; mon intérêt était de faire semblant de le croire et de lui faire espérer grâce. Il fallait commencer par le faire manger et boire. Le traître avait peut-être l'intention de me tromper, mais décidé comme je l'étais à le tromper moi-même, il s'agissait de voir lequel des deux serait le plus habile. Je lui avais préparé une attaque contre laquelle il était difficile qu'il se défendît.

Prenant une physionomie d'inspiré : Assieds-toi, lui dis-je, et mange ce potage, après quoi je t'annoncerai ton bonheur ; car sache que la Vierge du Rosaire m'est apparue au point du jour et qu'elle m'a ordonné de te pardonner. Tu ne mourras pas et tu sortiras d'ici avec moi. Tout ébahi et se tenant à genoux faute de siége, il mangea la soupe avec moi, puis il s'assit sur la paillasse pour m'écouter. Voici à peu près mon discours :

Le chagrin que m'a causé ton horrible trahison m'a fait passer toute la nuit sans dormir, parce que mes lettres doivent me faire condamner à passer ici le reste de mes jours. Mon unique consolation, je le confesse, était la certitude que tu mourrais ici, sous mes yeux, avant trois jours. La tête pleine de ce sentiment, indigne d'un chrétien, car Dieu nous commande de pardonner, la fatigue m'a procuré un assoupissement, et pendant cet heureux sommeil, j'ai eu une vision véritable. J'ai vu cette sainte Vierge, cette mère de Dieu, dont tu vois là l'image, je l'ai vue vivante devant moi, ouvrir la bouche et me parler en ces termes :

« Soradaci est dévot de mon saint rosaire ; je le protége ; je veux que tu lui pardonnes : alors la malédiction qu'il s'est attirée cessera d'agir. En récompense de ton acte généreux, j'ordonnerai à un de mes anges de prendre une figure humaine, de descendre du ciel pour rompre le toit de ta prison et de t'en retirer dans cinq ou six jours. Cet ange commencera son ouvrage aujourd'hui à dix-neuf heures précises et il travaillera jusqu'à vingt-trois et demie (1), car il doit remonter au ciel en plein jour. En sortant d'ici, accompagné de mon ange, tu emmèneras Soradaci et tu prendras soin de lui, à condition qu'il abjure le métier d'espion. Tu lui diras tout. »

(1) Demi-heure avant le coucher du soleil.

A ces mots, la sainte Vierge a disparu et je me suis réveillé.

Gardant toujours mon sérieux et le ton d'un inspiré, j'observais la physionomie du traître qui paraissait pétrifié. Je pris alors mon livre d'heures, j'arrosai d'eau bénite tout le cachot et je commençai à faire semblant de prier Dieu en baisant de temps en temps l'image de la Vierge. Une heure après, cet animal, qui n'avait pas ouvert la bouche jusqu'alors, me demanda de but en blanc à quelle heure l'ange descendrait du ciel et si nous entendrions le bruit qu'il ferait pour rompre le cachot.

— Je suis certain qu'il viendra à dix-neuf heures, que nous l'entendrons travailler, et qu'il s'en ira à l'heure que la sainte Vierge a dite.

— Vous pouvez avoir rêvé.

— Je suis sûr que non. Te sens-tu capable de me jurer de quitter le métier d'espion?

Au lieu de me répondre, il s'endormit, et ne se réveilla que deux heures après pour me demander s'il pouvait différer à prêter le serment que je lui demandais? Vous pouvez différer, lui dis-je, jusqu'à ce que l'ange entre ici pour me délivrer; mais si alors vous ne renoncez pas par serment à l'infâme métier qui est cause que vous êtes ici et qui finira par vous mener à la potence, je vous laisserai ici; car tel est l'ordre de la mère de Dieu, qui vous retirera sa protection.

Comme je l'observais, je lus sur sa laide physio-

nomie la satisfaction qu'il éprouvait, car il se croyait sûr que l'ange ne viendrait pas. Il avait l'air de me plaindre. Il me tardait d'entendre sonner l'heure : cette comédie m'amusait extrêmement, car j'étais certain que l'arrivée de l'ange donnerait des vertiges à sa misérable raison. J'étais sûr que la chose ne pouvait manquer, à moins que Laurent n'eût oublié de remettre le livre, ce qui n'était pas possible.

Une heure avant l'instant fixé, je voulus dîner; je ne bus que de l'eau et Soradaci but tout le vin, mangea au dessert tout l'ail que j'avais; c'était pour lui la confiture de prédilection, et cela ne servit pas mal à augmenter son irritation. Au moment où j'entendis le premier coup de dix-neuf heures, je me jetai à genoux, en lui ordonnant d'un ton de voix terrible d'en faire autant. Il m'obéit en me regardant d'un air égaré. Lorsque j'entendis le petit bruit du passage du mur : L'ange vient, dis-je; et me couchant à plat ventre, je lui donnai un vigoureux coup de poing pour le forcer à prendre la même position. Le bruit de la fraction était fort, et il y avait un quart d'heure que j'avais la patience de me tenir dans ma gênante position, et si j'avais été dans tout autre cas, j'aurais ri de bon cœur de voir mon animal immobile; mais je ne riais pas, car je n'oubliais pas l'intention méritoire de rendre cet animal tout-à-fait fou, ou pour le moins énergumène. Son âme perverse ne pouvait être ramenée dans le cercle

de l'humanité qu'en l'inondant de terreur. Dès que je me fus relevé, je me mis à genoux, lui permettant de m'imiter, et je passai trois heures et demie à lui faire répéter le rosaire. Il s'endormait de temps en temps, fatigué plus par sa position que par la monotonie de la prière; mais jamais il ne m'interrompait. Quelquefois il se hasardait à porter vers le plafond un œil furtif, et la stupeur peinte sur ses traits, il faisait des gestes de tête vers l'image de la Vierge, et tout cela était du dernier comique. Lorsque j'entendis sonner vingt-trois heures et demie : Prosterne-toi, lui dis-je, d'un ton moitié solennel, moité dévot, l'ange va partir. Balbi redescendit dans son cachot et nous n'entendîmes plus rien. En me relevant, ayant fixé ce misérable, je vis sur sa physionomie le trouble et l'effroi : j'en fus ravi. Je m'amusai un instant à lui parler, pour voir comment il raisonnerait. Il versait des larmes en abondance et ses propos étaient d'une extravagance inexprimable, ses idées n'ayant ni suite ni liaison. Il parlait de ses péchés, de ses dévotions particulières, de son zèle pour saint Marc, de ses devoirs envers la république, et c'est à ces mérites qu'il attribuait la grâce dont il était l'objet de la part de Marie. Il me fallut bien souffrir avec un air de componction un long récit des miracles du rosaire que sa femme, dont le confesseur était un jeune dominicain, lui avait contés. Il me disait qu'il ne voyait pas ce que je pourrais faire d'un ignorant tel que lui.

— Tu seras à mon service et tu auras tout ce qui te sera nécessaire, sans que tu sois obligé de faire le dangereux métier d'espion.

— Mais nous ne pourrons plus rester à Venise?

— Non, certainement; l'ange nous conduira dans un état qui n'appartiendra pas à Saint-Marc. Êtes-vous disposé à me jurer de quitter votre vilain métier? et si vous jurez, deviendrez-vous parjure une seconde fois?

— Si je jure, certainement je serai fidèle à mon serment : cela est bien sûr; mais convenez que, sans mon parjure, vous n'auriez pas obtenu de la sainte Vierge la grâce qu'elle vous a faite. Mon manque de foi est la cause de votre bonheur; vous devez donc m'aimer et être content de ma trahison.

— Aimes-tu Judas qui a trahi Jésus-Christ?

— Non.

— Tu vois donc qu'on déteste le traître, et qu'on adore en même temps la Providence qui sait faire sortir le bien du mal. Jusqu'à présent tu n'as été qu'un scélérat; tu as offensé Dieu et la Vierge sa mère, et je ne recevrai tes sermens qu'autant que tu expieras tes péchés.

— Quel péché ai-je fait?

— Vous avez péché par orgueil, Soradaci, en pensant que je vous devais de l'obligation de m'avoir trahi en remettant mes lettres au secrétaire.

— Comment pourrais-je expier ce péché?

— Le voici. Demain, quand Laurent viendra,

tu te tiendras couché sur ta paillasse, la face contre le mur et sans faire le moindre mouvement, sans jeter les yeux sur Laurent. S'il te parle, tu lui répondras, sans le regarder, que tu n'as pas pu dormir, et que tu as besoin de repos. Me promets-tu sans restriction ?

— Je vous promets de faire exactement tout ce que vous me dites.

— Faites-en le serment devant cette sainte image, vite.

— Je vous promets, très-sainte mère de Dieu, qu'à l'arrivée de Laurent je ne le regarderai pas et que je ne bougerai pas de dessus ma paillasse.

— Et moi, très-sainte Vierge, je vous jure, par les entrailles de votre divin fils, que si je vois Soradaci faire le moindre mouvement et regarder Laurent, je me jetterai aussitôt sur lui et que je l'étranglerai sans pitié en votre honneur et gloire.

Je comptais au moins autant sur l'effet de cette menace que sur son serment. Voulant cependant acquérir toute la certitude morale possible, je lui demandai s'il n'avait pas quelque opposition à faire à ce serment; et après un instant de réflexion, il me répondit que non, et qu'il en était parfaitement content. Très-satisfait moi-même, je lui donnai à manger, ensuite je lui ordonnai de se coucher, car j'avais besoin de sommeil.

Dès qu'il fut endormi, je me mis à écrire pendant deux heures. Je contai à Balbi toute l'histoire

et je lui dis que si l'ouvrage était assez avancé, il n'avait plus besoin de venir sur le toit de mon cachot que pour abattre la planche et y entrer. Je lui marquai que nous devions sortir la nuit du 31 octobre et que nous serions quatre en comptant son camarade et le mien. Nous étions au 28.

Le lendemain, le moine m'écrivit que le petit canal était fait et qu'il n'avait plus besoin de monter sur mon cachot que pour abattre la dernière couche, ce qui serait fait en quatre minutes. Soradaci fut fidèle à son serment, faisant semblant de dormir, et Laurent ne lui adressa pas même la parole. Je ne le perdis pas un instant de vue, et je crois que je l'aurais étranglé s'il avait fait le moindre mouvement de tête vers Laurent; car pour me trahir, il lui aurait suffi d'un clin d'œil délateur.

Tout le reste de la journée fut consacré à des discours sublimes, à des phrases exagérées que je prononçais avec le plus de solennité qu'il m'était possible; et je jouissais de le voir se fanatiser de plus en plus. A l'appui de mes mystiques discours, j'avais soin d'appeler les fumées du vin, dont de temps en temps je lui faisais avaler de fortes doses, et je ne le laissai que quand je le vis tomber d'ivresse et de sommeil.

Quoique sa tête fût étrangère à toute spéculation métaphysique, et qu'il n'eût jamais exercé ses facultés pensantes que pour inventer des ruses d'espion, cette brute m'embarrassa un instant en

me disant qu'il ne concevait pas comment un ange avait besoin de tant de travail pour ouvrir notre cachot. Mais après avoir porté mes regards vers le ciel, ou plutôt vers le plafond de mon triste cachot, les voies de Dieu, lui dis-je, sont inconnues aux mortels; et puis l'envoyé du ciel ne travaille pas en sa qualité d'ange, car alors un souffle lui suffirait; il travaille en qualité d'homme, dont, sans doute, il a pris la forme, parce que nous ne sommes pas dignes de supporter sa présence dans sa forme céleste. Au reste, je prévois, ajoutai-je en vrai jésuite qui sait tirer parti de tout, que l'ange, pour nous punir de ta pensée malicieuse qui a offensé la sainte Vierge, ne viendra pas aujourd'hui. Malheureux! tu penses toujours, non comme un honnète homme, pieux et dévot, mais comme un malin pécheur qui croit traiter avec Messer-Grande et des sbires.

J'avais voulu le désespérer; j'y avais réussi. Il se mit à pleurer à chaudes larmes, et ses sanglots le suffoquaient quand il eut entendu sonner dix-neuf heures et qu'il n'entendit point le bruit de l'ange. Bien loin de le calmer, je tâchai d'augmenter son désespoir en poussant des plaintes amères. Le lendemain, il ne manqua pas à l'obéissance, car Laurent l'ayant interrogé sur sa santé, il lui répondit sans bouger la tète. Il se comporta de même le jour suivant, jusqu'à ce qu'enfin je vis Laurent pour la dernière fois le 31 octobre au matin. Je lui donnai le livre pour Balbi, et je pré-

venais le moine de venir à dix-sept heures (1) pour abattre le plafond. Pour le coup, je ne craignais plus aucun contre-temps, ayant appris de Laurent même que les inquisiteurs et le secrétaire étaient déjà partis pour la campagne. Je ne pouvais plus redouter l'arrivée de quelque nouveau compagnon, et je n'avais plus besoin de ménager mon infâme coquin.

Comme il serait possible que ces Mémoires tombassent entre les mains de quelques-uns de ces lecteurs casuistes qui s'échauffent à froid sur les moindres choses, et qui pourraient fort bien me damner pour l'abus que je fis des saints mystères, et surtout pour avoir fait accroire à mon méchant imbécille que la sainte Vierge m'était apparue : or, comme je ne veux pas être plus damné qu'un autre, au moins dans l'opinion des honnêtes gens, dont l'intelligence n'est pas bornée par une conscience méticuleuse, je dois ici faire une sorte d'apologie, que je prie mes lecteurs de vouloir bien me passer.

Mon but étant de rapporter l'histoire de mon évasion avec toutes ses circonstances, je me suis cru obligé de ne rien omettre de tout ce qui a concouru à la réussite de mon projet. Je ne dirai pas que je me confesse, car je ne me sens oppressé par aucun repentir ; mais je suis loin aussi d'en tirer vanité ; car ce ne fut qu'à contre-cœur que

(1) Vers le midi.

je me servis de l'imposture, et si j'avais eu à opter entre ce moyen et un autre plus noble, on me fera la grâce de croire que je n'aurais pas hésité dans mon choix. Au reste, pour regagner ma liberté, je ferais aujourd'hui la même chose, et peut-être beaucoup plus.

La nature me poussait vers l'obtention de ma liberté, et la religion ne pouvait me prescrire de rester esclave. Je n'avais pas de temps à perdre, il fallait mettre un espion dans l'impuissance morale de me nuire en faisant connaître à Laurent qu'on brisait le toit du cachot; or j'avais d'autant plus à le craindre que j'en avais déjà été trahi. Que fallait-il que je fisse pour cela? Je n'avais que deux moyens, ou faire ce que je fis, en enchaînant par la terreur l'âme de ce maraud, ou l'étouffer, comme tout homme raisonnable et courageux, mais plus cruel que moi, l'aurait fait. Cela m'aurait été beaucoup plus facile, et n'offrait aucun danger; car j'aurais dit qu'il était mort de sa mort naturelle, et certes on faisait sous les Plombs trop peu de cas de la vie d'un être de son espèce, pour qu'on eût recherché si je disais vrai ou non. Se trouvera-t-il un lecteur qui puisse penser que j'aurais mieux fait de l'étrangler? S'il s'en trouve un seul, fût-il même jésuite et jésuite de bonne foi, ce qui est chose difficile, je prie Dieu de l'éclairer: sa religion ne sera jamais la mienne. Je crois avoir fait mon devoir, et la victoire qui couronna mon exploit peut être une preuve que la

Providence ne désavoua point les moyens dont je me servis pour l'obtenir. Quant au serment que je fis faire au scélérat, il était sans conséquence, puisqu'il était sans conscience; et quant à celui que je lui fis d'avoir toujours soin de lui, il m'en délivra de lui-même, et je n'ai pas à chercher si je l'aurais tenu, ce que je ne crois pas : il n'eut pas le courage de me suivre et de se sauver avec moi. L'homme pervers est rarement courageux. D'ailleurs, je pouvais naturellement être certain que l'exaltation de son esprit ne durerait que jusqu'à l'apparition du père Balbi qui, n'ayant pas du tout les traits d'un ange, lui montrerait parfaitement que je l'avais trompé. Cela devait lui faire perdre toute confiance en moi. Enfin pour en finir je dirai que je crois que l'homme a beaucoup plus de raison de tout immoler à sa propre conservation, que les souverains n'en ont d'immoler la minime partie de leurs états à la leur.

Après le départ de Laurent, je dis à Soradaci que l'ange viendrait faire une ouverture dans le toit de notre cachot à dix-sept heures (1). Il portera des ciseaux, lui dis-je, et vous nous couperez la barbe à moi et à l'ange.

— Est-ce que l'ange a de la barbe ?

— Oui, vous le verrez. Après cette opération, nous sortirons et nous irons rompre le toit du pa-

(1) Vers les onze heures du matin.

lais, et nous descendrons dans la place St.-Marc, d'où nous irons en Allemagne.

Il ne répondit pas. Il mangea seul, car j'avais l'esprit et le cœur trop occupés pour avoir la faculté de manger. Je n'avais pas même pu dormir.

L'heure fixée sonne : Voilà l'ange ! Soradaci voulait se prosterner, mais je lui dis que cela n'était pas nécessaire. En trois minutes le canal fut enfoncé ; le morceau de planche tomba à mes pieds et le père Balbi se coula dans mes bras. Voilà, lui dis-je, vos travaux terminés, et les miens commencent. Nous nous embrassâmes et il me remit l'esponton et une paire de ciseaux. Je dis à Soradaci de nous faire la barbe, mais il me fut impossible de m'empêcher de rire en voyant cet animal, la bouche béante, contempler le singulier ange qui ressemblait à un diable. Quoique tout hors de lui-même, il nous coupa la barbe en perfection.

Impatient de voir le local, je dis au moine de rester avec Soradaci, car je ne voulais pas le laisser seul, et je sortis. Je trouvai le trou du mur étroit, mais enfin j'y passai. J'étais sur le toit du cachot du comte, j'y entrai et j'embrassai cordialement ce respectable vieillard. Je vis un homme d'une taille qui n'était pas propre à aller au devant des difficultés, en s'exposant à une pareille fuite sur un toit d'une pente rapide et tout couvert de lames de plomb. Il me demanda quel était mon projet et me dit qu'il croyait que j'avais agi

un peu légèrement. Je ne demande, lui dis-je, qu'à faire des pas en avant jusqu'à ce que je trouve la liberté ou la mort. Si vous pensez, me dit-il en me serrant la main, à aller percer le toit et à chercher un chemin sur les plombs d'où il faudra descendre, je ne vois point que vous puissiez réussir à moins que vous n'ayez des ailes; et je n'ai pas le courage de vous accompagner : je resterai ici et je prierai Dieu pour vous.

Je ressortis pour aller visiter le grand toit, en m'approchant autant que je pus des bords latéraux du grenier. Parvenu à toucher le dessous du toit au plus étroit de l'angle, je m'assis entre les œuvres de comble, dont les greniers de tous les grands palais sont remplis. Je tâtai les planches avec le bout de mon verrou et j'eus le bonheur de les trouver à demi vermoulues. A chaque coup d'esponton, tout ce que je touchais tombait en poussière. Me voyant sûr de faire un trou assez ample en moins d'une heure, je retournai dans mon cachot et j'employai quatre heures à couper draps, couvertures, matelas et paillasse pour en faire des cordes. J'eus soin de faire les nœuds moi-même et de m'assurer de leur solidité; car un seul nœud mal fait aurait pu nous coûter la vie. A la fin je me vis possesseur de cent brasses de cordes.

Il y a dans les grandes entreprises des articles qui décident de tout, et sur lesquels le chef qui mérite de réussir ne se fie à personne. Quand la

corde fut faite, je fis un paquet de mon habit, de mon manteau de bourre de soie, de quelques chemises, bas et mouchoirs, et nous passâmes tous trois dans le cachot du comte. Ce brave homme fit d'abord compliment à Soradaci de ce qu'il avait eu le bonheur d'être mis avec moi, et d'être si tôt sur le point de recouvrer sa liberté. Son air interdit me donnait envie de rire. Je ne me gênais plus, car j'avais jeté le masque de tartufe qui m'avait terriblement incommodé depuis que ce coquin m'avait obligé de le prendre. Je le voyais convaincu que je l'avais trompé, mais il n'y comprenait rien; car il ne pouvait pas deviner comment j'avais eu une correspondance avec le prétendu ange pour le faire aller et venir à heures fixes. Il écoutait avec attention le comte qui nous disait que nous allions nous perdre, et en véritable lâche, il roulait dans sa tête le dessein de se dispenser de ce dangereux voyage. Je dis au moine de faire son paquet pendant que j'irais faire le trou au bord du grenier.

A deux heures de la nuit, sans avoir eu besoin d'aucun secours, mon ouverture se trouvait parfaite: j'avais pulvérisé les planches, et la rupture avait deux fois plus d'ampleur qu'il n'en fallait. Je touchais à la plaque de plomb tout entière. Je ne pouvais la soulever seul, parce qu'elle était rivée : le moine m'aida, et à force de pousser l'esponton entre la gouttière et la plaque, je parvins à la détacher; ensuite, à tour d'épaule, nous la

pliâmes au point où il fallait pour que l'ouverture par laquelle nous devions passer fût suffisante. Mettant alors la tête hors du trou, je vis avec douleur la grande clarté du croissant qui entrait à son premier quartier. C'était un contre-temps qu'il fallait supporter avec patience, et attendre pour sortir l'heure de minuit, temps où la lune serait allée éclairer nos antipodes. Pendant une nuit superbe, toute la bonne société devant se promener dans la place de St-Marc, je ne pouvais m'exposer sur le toit; notre ombre se prolongeant sur la place aurait fait porter les yeux vers nous, et le spectacle extraordinaire que nous aurions offert n'aurait pas manqué d'exciter la curiosité générale, et surtout celle de Messer-Grande et de sa bande de sbires, qui sont la seule garde de Venise; et notre beau projet aurait bientôt été dérangé par leur horrible activité. Je décidai donc impérieusement que nous ne sortirions de là-haut qu'après le coucher de la lune. J'invoquais l'aide de Dieu et je ne demandais pas des miracles. Exposé aux caprices de la fortune, je devais lui donner le moins de prise qu'il m'était possible; et si mon entreprise venait à échoir, je devais me mettre à l'abri du reproche d'avoir fait le moindre faux pas. La lune devait se coucher à cinq heures, et le soleil se lever à treize et demie; il nous restait sept heures de parfaite obscurité pendant lesquelles nous pouvions agir; et quoique nous eussions une forte be-

sogne, en sept heures nous devions en venir à bout.

Je dis au père Balbi que nous pouvions passer trois heures à causer avec le comte Asquin ; et d'aller d'abord le prévenir que j'avais besoin qu'il me prêtât trente sequins qui pourraient m'être nécessaires autant que mon esponton me l'avait été pour faire tout ce que j'avais fait. Il fit ma commission ; et quatre minutes après, il vint me dire d'y aller moi-même, parce que le comte voulait me parler sans témoins. Ce pauvre vieillard commença par me dire avec douceur que pour m'enfuir, je n'avais pas besoin d'argent, qu'il n'en avait pas, qu'il avait une nombreuse famille, que si je périssais, l'argent qu'il me donnerait serait perdu ; enfin il ajouta une foule d'inutilités de la même espèce pour déguiser son avarice ou la répugnance qu'il avait à se défaire de son argent. Ma réponse dura une demi-heure. Raisons excellentes ; mais qui, depuis que le monde existe, n'eurent jamais de force, parce que toutes les figures oratoires s'émoussent contre l'acier de la plus indestructible des passions. C'est le cas de *Nolenti baculus* (1), mais je n'étais pas assez crüel pour user de violence envers un malheureux vieillard. Je finis par lui dire que s'il voulait s'enfuir avec moi, je le porterais sur mes épaules, comme Énée portait Anchise ; mais que s'il vou-

(1) Au désobéissant le bâton.

lait rester pour prier Dieu de nous conduire, je l'avertissais que sa prière serait inconséquente, puisqu'il prierait Dieu de faire réussir une chose à laquelle il n'aurait pas voulu contribuer par les moyens les plus ordinaires.

Il me répondit en versant des larmes dont je fus ému. Il me demanda si deux sequins pouvaient me suffire; je lui répondis que tout devait m'être suffisant. Il me les donna en me priant de les lui rendre si, après avoir fait un tour sur le toit, je voyais que le plus sage parti était de rentrer dans mon cachot. Je le lui promis, un peu surpris qu'il supposât que je pourrais me déterminer à retourner sur mes pas. Il ne me connaissait point, et j'étais bien sûr de mourir plutôt que de rentrer dans un lieu d'où je ne serais plus sorti.

J'appelai mes compagnons, et nous mîmes tout notre équipage près du trou. Je divisai en deux paquets les cent brasses de corde que j'avais préparées, et nous passâmes deux heures à causer et à nous rappeler, non sans plaisir, les vicissitudes de notre entreprise. La première preuve que le père Balbi me donna de son noble caractère fut de me répéter dix fois que je lui avais manqué de parole, puisque je l'avais assuré que mon plan était fait, qu'il était sûr, tandis qu'il n'en était rien. Il me disait effrontément que s'il avait prévu cela, il ne m'aurait pas tiré hors de mon cachot. Le comte, avec une gravité de soixante-dix ans, me

disait aussi que mon plus sage parti était de ne pas poursuivre une entreprise téméraire, dont la réussite était impossible et dont le danger de perdre la vie était évident. Comme il était avocat, voici la harangue qu'il me fit: je devinai facilement que ce qui l'animait était les deux sequins que j'aurais dû lui remettre, s'il m'avait persuadé de rester.

La déclivité du toit, me disait-il, garni de plaques de plomb, ne vous permettra pas d'y marcher, car à peine pourrez-vous vous y tenir debout. Ce toit est garni de sept à huit lucarnes, mais elles sont toutes grillées en fer, et inaccessibles pour s'y tenir debout de pied ferme, puisqu'elles sont toutes éloignées des bords. Les cordes que vous avez seront inutiles, parce que vous ne trouverez pas un endroit propre à les fixer; et quand même vous le trouveriez, un homme descendant de si haut ne peut ni se tenir, ni se conduire jusqu'au bas. Un de vous trois devrait donc lier à travers le corps, un à la fois, les deux autres, et les descendre comme on descend un seau ou un fagot; et celui qui ferait cet ouvrage devrait rester et rentrer dans son cachot. Quel est celui de vous trois qui se sente porté à faire cette charitable et dangereuse action? et en supposant que l'un de vous ait l'héroïsme de la faire, dites-moi de quel côté vous descendrez. Ce ne sera pas du côté des colonnes, vers la place, car on vous verrait; du côté de l'église, impossible, car vous

vous trouveriez enfermés; et du côté de la cour, il n'y a pas à y penser, car vous tomberiez dans les mains des *arsenalotti* qui y font constamment la ronde. Vous ne pouvez donc descendre que du côté du canal, et y avez-vous une gondole, un bateau qui vous y attende ? Non; vous serez donc obligés de vous jeter à l'eau et de vous sauver à la nage jusqu'à Sainte-Apolonie, où vous arriverez dans un état déplorable, ne sachant où aller pour fuir plus loin. Songez que sur les plombs on glisse, et que si vous tombez dans le canal, sussiez-vous nager comme des requins, vous n'éviterez pas la mort, vu la hauteur de la chute et le peu de profondeur des eaux. Vous mourrez écrasés, car trois ou quatre pieds d'eau ne forment pas un volume fluide assez fort pour détruire l'effet de la pesanteur des corps qui y tombent de si haut. Enfin votre moindre malheur sera de vous trouver en bas avec les bras et les jambes brisés.

Ce discours, fort imprudent dans la circonstance, me faisait bouillonner le sang; j'eus cependant le courage de l'écouter avec une patience qui ne me ressemblait pas. Les reproches du moine, lancés sans aucun ménagement, m'indignaient et m'excitaient à les repousser durement; mais je sentais que ma position était délicate, que j'allais ruiner mon ouvrage; car j'avais affaire à un lâche capable de me répondre qu'il n'était pas assez désespéré pour défier la mort, et que par conséquent

je n'avais qu'à m'en aller tout seul ; et tout seul je ne pouvais pas me flatter de réussir. Je me fis donc violence et prenant un ton de douceur, je leur dis que j'étais sûr du succès de mon entreprise, quoiqu'il ne me fût pas possible de leur en communiquer les détails. Votre sage raisonnement, dis-je au comte Asquin, fera que je me réglerai avec prudence ; mais d'ailleurs la confiance que j'ai en Dieu et en mes propres forces me fera vaincre toutes les difficultés.

De temps en temps j'allongeais la main pour m'assurer si Soradaci était là, car il ne disait jamais un mot. Je riais en songeant à ce qu'il pouvait rouler dans sa tète, alors qu'il était bien sûr que je l'avais trompé. A quatre heures et demie (1), je lui dis d'aller voir dans quel endroit du ciel était le croissant. Il obéit et revint me dire que dans une heure et demie on ne le verrait plus, et qu'un brouillard très-épais devait rendre les plombs fort dangereux.

Il me suffit, lui dis-je, que le brouillard ne soit pas de l'huile. Mettez votre manteau en paquet avec une partie de nos cordes, que nous devons également partager.

A ces mots, je fus singulièrement surpris de sentir cet homme à mes genoux, prendre mes mains, les baiser et me dire en pleurant qu'il me suppliait de ne pas vouloir sa mort. Je suis sûr,

(1) Vers les dix heures et demie.

disait-il, de tomber dans le canal : je ne puis vous être d'aucune utilité. Hélas ! laissez-moi ici, et je passerai toute la nuit à prier saint François pour vous. Vous êtes le maître de me tuer ; mais je ne me déterminerai jamais à vous suivre.

Le sot ne savait pas combien il allait au-devant de mes vœux ! Vous avez raison, lui dis-je, restez, mais à condition que vous prierez saint François, et allez d'abord prendre tous mes livres que je veux laisser à M. le comte. Il obéit sans réplique, et sans doute avec beaucoup de joie. Mes livres valaient au moins cent écus. Le comte me dit qu'il me les rendrait à mon retour. Vous ne me verrez plus ici, lui répliquai-je, vous pouvez y compter. Ils vous couvriront du débours de vos deux sequins. Quant à ce maraud, je suis ravi qu'il n'ait pas le courage de me suivre ; il m'embarrasserait, et d'ailleurs ce misérable n'est pas digne de partager avec le père Balbi et moi l'honneur d'une si belle fuite. C'est vrai, me dit le comte, pourvu que demain il n'ait pas à s'en féliciter.

Je demandai au comte plume, encre et papier, qu'il possédait malgré la défense ; car les lois prohibitives n'étaient rien pour Laurent qui, pour un écu, aurait vendu saint Marc lui-même. J'écrivis alors la lettre ci-après que je remis à Soradaci, et que je ne pus relire, l'ayant écrite à l'obscur. Je la commençai par une devise de tète sublimée, que je mis en latin et que je rendrai en français par ces mots :

« Je ne mourrai pas, je vivrai, et je chanterai les louanges du Seigneur.

« Nos seigneurs les inquisiteurs d'état doivent tout faire pour tenir par force un coupable sous les Plombs : le coupable, heureux de n'être pas prisonnier sur parole, doit faire aussi tout son possible pour se procurer la liberté. Leur droit a pour base la justice ; le droit du coupable est la nature ; et de même qu'ils n'ont pas eu besoin de son consentement pour l'enfermer, il ne doit avoir que faire du leur pour recouvrer sa liberté.

« Jacques Casanova, qui écrit ceci dans l'amertume de son cœur, sait qu'il peut avoir le malheur d'être rattrapé avant de pouvoir sortir de l'état et se mettre en sûreté sur une terre hospitalière ; qu'alors il se retrouverait sous le glaive de ceux qu'il se dispose à fuir ; mais si ce malheur lui arrive, il invoque l'humanité de ses juges pour qu'ils ne lui rendent pas plus mauvais le sort cruel qu'il cherche à fuir, en le punissant d'avoir cédé aux inspirations de la nature. Il supplie, s'il est repris, qu'on lui rende tout ce qui lui appartient et qu'il laisse dans le cachot ; mais s'il a le bonheur de venir à bout de son dessein, il fait don de tout à François Soradaci qui reste prisonnier, parce qu'il n'a pas eu le courage de s'exposer : il ne préfère pas comme moi la liberté à la vie. Casanova supplie leurs excellences de ne point contester à ce misérable le don qu'il lui fait. Écrit

une heure avant minuit, sans lumière, dans le cachot du comte Asquin, le 31 octobre 1756. »

Je prévins Soradaci de ne point remettre cette lettre à Laurent, mais au secrétaire en personne, car il n'y avait pas de doute qu'il ne le fît appeler s'il ne montait pas lui-même; ce qui était encore plus probable. Le comte lui dit que l'effet de ma lettre était immanquable, mais qu'il devait tout me rendre, si je reparaissais. Le sot lui dit qu'il désirait de me revoir pour me prouver qu'il me rendrait tout de bon cœur.

Mais il est temps de partir. On ne voyait plus la lune. J'attachai au cou du père Balbi la moitié des cordes d'un côté, et le paquet de ses nipes sur son autre épaule. J'en fis autant sur moi; et tous les deux en gilet, nos chapeaux sur la tête, nous allâmes à l'ouverture.

E quindi uscimmo a rimirar le stelle (1).

Le Dante.

(1) Et puis nous sortîmes pour contempler les étoiles.

CHAPITRE XVI.

Ma sortie du cachot. — Danger où je suis de perdre la vie sur le toit. — Je sors du palais ducal, je m'embarque, et j'arrive sur la terreferme. — Danger auquel le père Balbi m'expose. — Stratagème dont je suis forcé d'user pour me séparer momentanément de lui.

Je sortis le premier, le père Balbi me suivit. Soradaci, qui nous avait suivis jusqu'à l'ouverture du toit, eut ordre de remettre la plaque de plomb comme elle devait être et d'aller ensuite prier son saint François. Me tenant à genoux et à quatre pattes, j'empoignai mon esponton d'une main

solide, et en allongeant le bras, je le poussai obliquement entre la jointure des plaques de l'une à l'autre, de sorte que saisissant avec mes quatre doigts le bord de la plaque que j'avais soulevée, je parvins à m'élever jusqu'au sommet du toit. Le moine, pour me suivre, avait mis les quatre doigts de sa main droite dans la ceinture de ma culotte. Je me trouvais soumis ainsi au sort pénible de l'animal qui porte et traîne tout à la fois, et cela sur un toit d'une pente rapide rendue glissante par un épais brouillard.

A la moitié de cette périlleuse montée, le moine me dit de m'arrêter, parce que l'un de ses paquets s'étant détaché, il espérait qu'il n'aurait pas dépassé la gouttière. Ma première impulsion fut de lui lancer une ruade et de l'envoyer avec son paquet; mais grâce à Dieu, j'eus assez de retenue pour ne pas le faire; car la punition aurait été trop grande de part et d'autre, puisque seul, il aurait été impossible que j'eusse réussi à me sauver. Je lui demandai si c'était notre paquet de cordes, mais comme il me répondit que c'était sa petite pacotille dans laquelle il avait un manuscrit qu'il avait trouvé dans les greniers des Plombs et dont il attendait fortune, je lui dis qu'il fallait avoir patience, qu'un pas en arrière pourrait nous perdre. Le pauvre moine soupira, et toujours attaché à ma ceinture, nous continuâmes à grimper.

Après avoir franchi quinze ou seize plaques

avec une peine extrême, nous arrivâmes sur l'arête supérieure où je m'établis commodément à califourchon, et le père Balbi m'imita. Nous tournions le dos à la petite île St.-George-Majeur, et à deux cents pas en face nous avions les nombreuses coupoles de l'église St.-Marc, qui fait partie du palais ducal; car St.-Marc n'est, à proprement parler, que la chapelle du doge; et il n'y a pas de monarque qui puisse se flatter d'en avoir une plus belle. Je commençai d'abord par me décharger de mon fardeau, et j'invitai mon compagnon à suivre mon exemple. Il plaça son tas de cordes sous ses cuisses le mieux qu'il put, mais ayant voulu se décharger de son chapeau qui le gênait, il s'y prit mal, et bientôt roulant de plaque en plaque jusqu'à la gouttière, il alla rejoindre le paquet de hardes dans le canal. Voilà mon pauvre compagnon désespéré. Mauvais augure, s'écria-t-il; me voilà dès le commencement de l'entreprise sans chemise, sans chapeau et sans un manuscrit précieux qui contenait l'histoire curieuse et inconnue à tout le monde de toutes les fêtes du palais de la république. Moins féroce alors que lorsque je grimpais, je lui dis tranquillement que les deux accidens qui venaient de lui arriver n'avaient rien d'extraordinaire pour qu'un esprit superstitieux pût leur donner le nom d'augures, que je ne les considérais pas ainsi et qu'ils étaient loin de me décourager. Ils doivent, mon cher, vous servir d'instruction pour être prudent

et sage, et pour vous faire réfléchir que Dieu sans doute nous protége; car si votre chapeau, au lieu de tomber à droite, était tombé à gauche, nous aurions été perdus; car il serait tombé dans la cour du palais où les gardes l'auraient trouvé, et il leur aurait nécessairement fait connaître qu'il devait y avoir quelqu'un sur le toit : nous n'aurions pas tardé à être repris.

Après avoir passé quelques minutes à regarder à droite et à gauche, je dis au moine de rester là immobile jusqu'à mon retour, et je m'avançai n'ayant que mon esponton à la main et marchant à cheval sur la sommité du toit sans aucune difficulté. Je mis presque une heure à parcourir les toits, allant de tous côtés visiter, observer, mais en vain; car je ne voyais à aucun des bords rien où je pusse fixer un bout de la corde : j'étais dans la plus grande perplexité. Il ne fallait plus penser ni au canal, ni à la cour du palais, et le dessus de l'église n'offrait à ma vue, entre les coupoles, que des précipices qui n'aboutissaient à rien d'ouvert. Pour aller au-delà de l'église vers la *Canonica*, j'aurais dû gravir des pentes si raides, que je ne voyais pas la possibilité d'en venir à bout; il était naturel que je rejetasse comme impossible tout ce que je ne croyais pas faisable. La position où je me trouvais exigeait de la témérité, mais sans la moindre imprudence. C'était un point de milieu tel, que la morale, je crois, n'en connaît pas de plus difficile.

Il fallait pourtant en finir, sortir de là, ou rentrer dans le cachot pour, peut-être, n'en jamais sortir, ou me précipiter dans le canal. Dans cette alternative, il fallait donner beaucoup au hasard et commencer par quelque chose. J'arrêtai ma vue sur une lucarne du côté du canal et aux deux tiers de la pente. Elle était assez éloignée de l'endroit d'où j'étais parti, pour que je pusse juger que le grenier qu'elle éclairait n'appartenait pas à l'enclos des prisons que j'avais brisées. Elle ne pouvait éclairer que quelque galetas habité ou non, au-dessus de quelque appartement du palais, où, au point du jour, j'aurais naturellement trouvé les portes ouvertes. J'étais moralement sûr que les serviteurs du palais, ceux mêmes de la famille du doge, qui nous auraient aperçus, se seraient hâtés de nous faciliter la fuite, bien loin de nous remettre entre les mains de la justice inquisitoriale, quand bien même ils nous auraient reconnus pour les plus grands criminels de l'état, tant l'inquisition était horrible aux yeux de chacun.

Dans cette idée, il fallait que je visitasse le devant de la lucarne, et me laissant glisser doucement en ligne droite, je me trouvai bientôt à cheval sur son petit toit. Appuyant alors mes mains sur les bords, j'étendis la tête en avant et je parvins à voir et à toucher une petite grille derrière laquelle se trouvait une fenêtre garnie de carreaux de vitre enchâssés avec de minces lames de plomb. La fenêtre ne m'embarrassait pas; mais la grille,

toute mince qu'elle était, me paraissait offrir une difficulté invincible, car il me semblait que sans une lime je ne pouvais en venir à bout, et je n'avais que mon esponton.

J'étais confus et je commençais à perdre courage, lorsque la chose la plus simple et la plus naturelle vint, pour ainsi dire, retremper mon être.

Lecteur philosophe, si tu veux un instant te placer dans ma position, si tu veux pénétrer dans les souffrances qui ont été mon partage pendant quinze mois, si tu considères les dangers auxquels j'étais exposé sur un toit de plomb où le moindre faux mouvement aurait été payé de la perte de la vie; enfin si tu réfléchis que je n'avais que quelques heures pour vaincre toutes les difficultés qui pouvaient se multiplier à chaque pas, et que dans le cas possible de non-succès je devais compter sur un redoublement de rigueur de la part d'un tribunal inique, la confession que je vais te faire avec toute la candeur de la vérité ne pourra point me rabaisser dans ton esprit; surtout si tu n'oublies pas qu'il est dans la nature de l'homme en état d'inquiétude et de détresse, de n'être pas la moitié de ce qu'il est dans son état de calme et de tranquillité.

La cloche de Saint-Marc qui sonna minuit en cet instant, fut l'agent qui produisit le phénomène qui frappa mon esprit et qui, par une violente secousse, me fit sortir de l'état de perplexité

qui m'accablait. Cette cloche me rappela que le jour qui allait commencer était celui de la Toussaint, que ce jour-là devait être la fête de mon patron, au moins si j'en avais un, et la prédiction de mon jésuite confesseur me revint. Mais, je l'avoue, ce qui releva surtout mon courage, et augmenta réellement mes forces physiques, fut l'oracle profane que j'avais reçu de mon cher Arioste : « *Fra il fin d'ottobre, e il capo di novembre.* »

Si un grand malheur fait qu'un petit esprit devient parfois dévot, il est presque impossible que la superstition ne vienne se mettre de la partie. Le son de la cloche me parut être un talisman parlant, qui me disait d'agir et me promettait la victoire. Étendu à plat ventre, la tête penchée vers la petite grille, je pousse mon verrou dans le châssis qui la retenait et je me détermine à l'enlever tout entière. En un quart d'heure j'en vins à bout, la grille se trouva intacte entre mes mains, et l'ayant placée à côté de la lucarne, je n'eus aucune difficulté à rompre toute la fenêtre vitrée, malgré le sang qui coulait d'une blessure que je m'étais faite à la main gauche.

A l'aide de mon esponton, suivant ma première méthode, je regagnai le faite du toit, et je m'acheminai vers l'endroit où j'avais laissé mon compagnon. Je le trouvai désespéré, furieux : il me dit les plus grosses injures parce que je l'avais laissé là si long-temps. Il m'assura qu'il n'at-

tendait que sept heures pour retourner à sa prison.

— Que pensiez-vous donc de moi ?

— Je vous croyais tombé dans quelque précipice.

— Et vous ne m'exprimez que par des injures la joie que vous devez éprouver de me revoir?

— Qu'avez-vous donc fait si long-temps?

— Suivez-moi, vous allez le voir.

Ayant repris mes paquets, je m'acheminai vers la lucarne. Lorsque nous fûmes en face, je rendis à Balbi un compte exact de ce que j'avais fait, en le consultant sur les moyens à prendre pour y entrer et pénétrer dans le grenier. La chose était facile pour l'un des deux, car au moyen de la corde, il pouvait être descendu par l'autre; mais je ne voyais pas comment le second pourrait descendre ensuite, n'ayant aucun moyen d'assujettir la corde à l'entrée de la lucarne. En m'introduisant et me laissant tomber, je pouvais me casser bras et jambes, car je ne connaissais pas la distance de la lucarne au plancher. A ce raisonnement sage et prononcé du ton de l'intérêt le plus amical, ma brute me répondit par ces mots : Descendez-moi toujours, et quand je serai en bas, il vous restera assez de loisir pour penser au moyen de me suivre.

J'avoue que dans le premier mouvement d'indignation je fus tenté de lui enfoncer mon esponton dans la poitrine. Un bon génie me retint, et

je ne proférai pas le mot pour lui reprocher la bassesse de son égoïsme. Au contraire, défaisant à l'instant mon paquet de cordes, je le ceignis solidement sous les aisselles, et l'ayant fait coucher à plat ventre, les pieds en bas, je le descendis jusque sur le toit de la lucarne. Quand il fut là, je lui dis de s'introduire dans la lucarne jusqu'aux hanches en s'appuyant de ses bras sur les rebords. Lorsque cela fut fait, je me glissai le long du toit comme je l'avais fait la première fois, et dès que je fus sur le petit toit, je me plaçai à plat ventre et tenant fortement la corde, je dis au moine de s'abandonner sans crainte. Arrivé sur le plancher du grenier, il détacha la corde, et l'ayant retirée, je trouvai que la hauteur était de plus de cinquante pieds. C'était trop pour risquer le saut périlleux. Quant au moine, sûr de lui, car il avait été pendant près de deux heures en proie aux angoisses sur un toit où, je l'avoue, la position n'était pas rassurante, il me cria de lui jeter les cordes, qu'il en aurait soin : je n'eus garde, comme on le devine, de suivre ce sot conseil.

Ne sachant que devenir et attendant une inspiration de mon esprit, je grimpai de rechef sur le sommet du toit, et ma vue s'étant portée vers un endroit près d'une coupole que je n'avais pas encore visité, je m'y acheminai. Je vis une terrasse en plate-forme, recouverte de plaques de plomb, jointe à une grande lucarne fermée par deux volets. Il y avait une cuve pleine de plâtre

délayé, une truelle et tout à côté une échelle que je jugeai assez longue pour pouvoir me servir à descendre jusqu'au grenier où était mon compagnon. Ce fut assez pour me décider. Ayant passé ma corde dans le premier échelon, je traînai cet embarrassant fardeau jusqu'à la lucarne. Il s'agissait alors d'introduire cette lourde masse qui avait douze de mes brasses, et les difficultés que je rencontrai pour en venir à bout, me firent repentir de m'être privé du secours du moine.

J'avais poussé l'échelle de manière que l'un de ses bouts touchait à la lucarne, tandis que l'autre dépassait la gouttière d'un tiers. Je me glissai alors sur le toit de la lucarne, je traînai l'échelle de côté, et l'attirant à moi, j'attachai le bout de ma corde au huitième échelon, ensuite je la laissai couler de nouveau jusqu'à ce qu'elle fût parallèle à la lucarne; là je m'efforçai de la faire entrer dans la lucarne, mais il me fut impossible de l'introduire au-delà du cinquième échelon, car le bout s'arrêtant contre le toit intérieur de la lucarne, aucune force au monde n'aurait pu la faire pénétrer plus loin sans briser ou le toit ou l'échelle. Il n'y avait pas d'autre remède que de l'élever de l'autre bout; alors l'inclinaison, en détruisant l'obstacle, aurait fait couler l'échelle par son propre poids. J'aurais pu placer l'échelle en travers et y attacher ma corde pour me descendre en me glissant sans aucun danger; mais l'échelle serait restée au même endroit, et le matin elle

aurait indiqué aux archers et à Laurent l'endroit où peut-être nous nous serions trouvés encore.

Je ne voulais pas courir le risque de perdre par une imprudence le fruit de tant de fatigues et de périls, et il fallait pour enlever toutes les traces, que l'échelle entrât dans son entier. N'ayant personne pour m'aider, je me déterminai à aller moi-même sur la gouttière pour l'élever et atteindre le but que je me proposais. C'est ce que j'exécutai, mais avec un danger si grand que, sans une espèce de prodige, j'aurais payé ma témérité de ma vie. J'osai abandonner l'échelle en lâchant la corde, sans crainte qu'elle tombât dans le canal, parce qu'elle se trouvait comme accrochée à la gouttière par son troisième échelon. Alors, tenant mon esponton à la main, je me glissai doucement jusqu'à la gouttière tout à côté de l'échelle. La gouttière de marbre faisait front à la pointe de mes pieds, car j'étais couché à plat-ventre. Dans cette position, j'eus la force de soulever l'échelle d'un demi-pied en la poussant en avant, et j'eus la satisfaction de voir qu'elle avait pénétré d'un pied dans la lucarne; et le lecteur conçoit que cela diminua considérablement son poids. Il s'agissait de la faire entrer encore de deux pieds en la soulevant d'autant, car après cela j'étais certain qu'en remontant sur le toit de la lucarne, je l'aurais, au moyen de la corde, fait entrer tout-à-fait. Pour parvenir à lui donner l'élévation nécessaire, je me dressai sur mes genoux; mais la

force que j'avais besoin d'employer pour réussir me fit glisser, de sorte que tout-à-coup je me trouvai lancé en dehors du toit jusqu'à la poitrine, ne me soutenant que par mes deux coudes.

Moment affreux dont je frémis encore et qu'il est peut-être impossible de se figurer dans toute son horreur! L'instinct naturel de la conservation me fit, presqu'à mon insu, employer toutes mes forces pour m'appuyer et m'arrêter sur mes côtes, et, je serais tenté de dire presque miraculeusement, j'y réussis. Attentif à ne pas m'abandonner, je parvins à m'aider de toute la force de mes bras jusqu'aux poignets en même temps que je m'appuyais de mon ventre. Je n'avais heureusement rien à craindre pour l'échelle, car dans le malheureux ou plutôt dans le malencontreux effort qui avait failli me coûter si cher, j'avais eu le bonheur de la faire entrer de plus de trois pieds, ce qui la rendait immobile.

Me trouvant sur la gouttière, positivement sur mes poignets et sur mes aines entre le bas-ventre et les cuisses, je vis qu'en élevant ma cuisse droite pour parvenir à mettre sur la gouttière d'abord un genou et puis l'autre, je me trouverais tout-à-fait hors de danger; mais je n'étais pas encore au bout de mes peines de ce côté-là. L'effort que je fis pour réussir me causa une contration nerveuse si forte, qu'une crampe extrêmement douloureuse me rendit comme perclus de tous mes membres. Ne perdant pas la tête, je me tins im-

mobile jusqu'à ce qu'elle fût passée : je savais que l'immobilité est le meilleur remède contre les crampes factices ; je l'avais souvent éprouvé. Que ce moment était terrible ! Deux minutes après, ayant graduellement renouvelé l'effort, j'eus le bonheur de parvenir à opposer mes deux genoux à la gouttière, et dès que j'eus repris haleine, je soulevai l'échelle avec précaution et je la fis enfin parvenir au point qu'elle se trouva parallèle à la lucarne. Suffisamment instruit des lois de l'équilibre et du levier, je repris mon esponton, et suivant ma manière de grimper, je me hissai jusqu'à la lucarne et j'achevai facilement d'y introduire toute l'échelle dont mon compagnon reçut le bout entre ses bras. Je jetai alors dans le grenier les hardes, les cordes et les débris des fractures, et je descendis dans le grenier où le moine m'accueillit fort bien et eut soin de retirer l'échelle. Bras à bras, nous nous mîmes à faire l'inspection de l'endroit ténébreux où nous nous trouvions : il avait une trentaine de pas de long sur environ vingt de large.

A l'un des bouts, nous trouvâmes une porte à deux battans composée de barreaux de fer. C'était d'un mauvais augure ; mais ayant posé la main sur le loquet qui se trouvait au milieu, il céda à la pression, et la porte s'ouvrit. Nous fîmes d'abord le tour de ce nouvel enclos, et en voulant traverser l'endroit, nous heurtâmes contre une grande table entourée de tabourets et de fauteuils.

Nous retournâmes vers l'endroit où nous avions senti des fenêtres, nous en ouvrîmes une, et à la lueur des étoiles nous n'aperçûmes que des précipices entre des coupoles. Je ne m'arrêtai pas un seul instant à l'idée de descendre : je voulais savoir où j'allais, et je ne reconnaissais pas l'endroit où je me trouvais. Je refermai la fenêtre, nous sortîmes de la salle et retournâmes à l'endroit où nous avions laissé nos bagages. Épuisé outre mesure, je me laissai tomber sur le plancher, et mettant un paquet de cordes sous ma tête, me trouvant dans une destitution totale de forces de corps et d'esprit, un doux sommeil s'empara de mes sens. Je m'y abandonnai si passivement, que quand bien même j'aurais su que la mort devait en être la suite, il m'aurait été impossible d'y résister; et je me rappelle fort bien que le plaisir que j'éprouvai en dormant était délicieux.

Je dormis pendant trois heures et demie. Les cris et les violentes secousses du moine me réveillèrent avec peine. Il me dit que douze heures venaient de sonner (1), et que mon sommeil lui paraisssait inconcevable dans la situation où nous nous trouvions. C'était inconcevable pour lui, mais ce ne l'était pas pour moi : mon sommeil n'avait pas été volontaire, je n'avais cédé qu'à ma nature épuisée, et, si j'ose parler ainsi, aux abois. Mon épuisement n'avait rien de surprenant : il y

(1) Environ cinq heures du matin.

avait deux jours que l'agitation m'avait empêché de prendre aucune nourriture et de fermer l'œil; et les efforts que je venais de faire, et qui surpassaient presque ce que peut faire un homme, auraient suffi pour épuiser les forces de tout homme. Au reste, ce sommeil bienfaisant m'avait rendu ma première vigueur, et je fus enchanté de voir l'obscurité diminuée au point de pouvoir agir avec plus d'assurance et de célérité.

Dès que j'eus jeté les yeux autour de moi, je m'écriai : Ce lieu n'est pas une prison; il doit y avoir une issue facile à trouver. Nous nous dirigeâmes alors vers le bout opposé à la porte de fer, et, dans un recoin fort étroit, je crus reconnaître une porte. Je tâtonne et je finis par arrêter mes doigts sur un trou de serrure. J'y enfonce mon esponton, et en trois ou quatre coups je l'ouvre, et nous entrons dans une petite chambre et je trouve une clé sur une table. Je l'essaie à une porte en face, je vois en la tournant que la serrure était ouverte. Je dis au moine d'aller chercher nos paquets, et, remettant la clé sur la table où je l'avais prise, nous sortons et nous nous trouvons dans une galerie à niches remplies de papiers. C'étaient des archives. Je découvre un petit escalier en pierre, je le descends; j'en trouve un autre, je le descends encore et je trouve au bout une porte vitrée que j'ouvre, et me voilà dans une salle que je connais : nous étions dans la chancellerie ducale. J'ouvre une fenêtre, il me serait fa-

cile de descendre; mais je me serais trouvé dans le labyrinthe des petites cours qui entourent l'église de Saint-Marc. Que Dieu me préserve d'une telle folie! Je vois sur un bureau un outil en fer, à pointe arrondie et à manche de bois, le même dont les secrétaires de la chancellerie se servent pour percer les parchemins, auxquels, au moyen d'un ficelle, ils attachent les sceaux de plomb; je m'en empare. J'ouvre le bureau, et je trouve la copie d'une lettre qui annonce au provéditeur de Corfou trois mille sequins pour la restauration de la vieille forteresse. Je cherche les sequins, ils n'y étaient pas. Dieu sait avec quel plaisir je m'en serais emparé, et comme je me serais moqué du moine s'il m'avait accusé de commettre un vol! j'aurais reçu cette somme comme un don du ciel! je m'en serais cru franchement le maître par le seul droit de conquête.

Je vais à la porte de la chancellerie, je mets mon verrou dans le trou de la serrure; mais en moins d'une minute, acquérant la certitude qu'il me serait impossible de la rompre, je me décide à faire vite un trou à l'un des deux battans. J'eus soin de choisir le côté où la planche avait le moins de nœuds, et vite en besogne; à coups redoublés de mon esponton, je crevais, je fendais le mieux que je pouvais. Le moine, qui m'aidait autant qu'il pouvait avec le gros poinçon que j'avais pris sur le bureau, tremblait au bruit retentissant que produisait mon esponton chaque fois que je tâchais

de l'enfoncer dans la planche ; on devait entendre ce bruit de loin ; j'en sentais tout le danger, mais j'étais dans la nécessité de le braver.

Dans une demi-heure, le trou fut assez grand, et bien nous en prit ; car il m'aurait été bien difficile de l'agrandir davantage sans le secours d'une scie. Les bords de ce trou faisaient peur, car ils étaient tout hérissés de pointes faites pour déchirer les habits et lacérer les chairs. Il était à la hauteur de cinq pieds. Ayant placé dessous deux tabourets, l'un à côté de l'autre, nous montâmes dessus, et le moine s'introduisit dans le trou les bras croisés et la tête en avant ; et le prenant par les cuisses, puis par les jambes, je parvins à le pousser dehors, et quoiqu'il y fît obscur, j'étais sans inquiétude, parce que je connaissais le local. Lorsque mon compagnon fut dehors, je lui jetai nos petits effets, à l'exception des cordes dont je fis l'abandon ; et mettant un troisième tabouret sur les deux premiers, j'y montai dessus et me trouvant au bord du trou à la hauteur des cuisses, je m'y enfonçai jusqu'au bas-ventre quoique avec de grandes difficultés, parce que le trou était très-étroit ; et n'ayant aucun point d'appui pour accrocher mes mains, ni personne qui me poussât comme j'avais poussé le moine, je lui dis de me prendre à brasse-corps et de m'attirer à lui sans s'arrêter, dût-il ne me retirer que par morceaux. Il obéit, et j'eus la constance d'endurer la douleur affreuse que j'éprouvais par le déchirement

de mes flancs et de mes cuisses, d'où le sang ruisselait.

Aussitôt que j'eus le bonheur de me voir dehors, je me hâtai de ramasser mes hardes, et descendant deux escaliers, j'ouvris sans aucune difficulté la porte qui donne dans l'allée où se trouve la grande porte de l'escalier royal et à côté la porte du cabinet du *Savio alla scrittura*. Cette grande porte était fermée comme celle de la salle des archives, et d'un coup d'œil je jugeai que sans une catapulte pour l'enfoncer ou une mine pour la faire sauter, il m'était impossible de l'entamer. Mon verrou à la main semblait me dire : *Hic fines posuit*, tu n'as plus que faire de moi; tu peux me déposer. Il était l'instrument de ma liberté, je le chérissais; il était digne d'être suspendu en *ex-voto* sur l'autel de la Délivrance et de la Liberté.

Calme, résigné et parfaitement tranquille, je m'assis en disant au moine de m'imiter. Mon ouvrage est fini, lui dis-je; maintenant c'est à Dieu ou à la fortune à faire le reste.

Abbia chi regge il ciel cura del resto,
O la fortuna se non tocca a lui (1).

Je ne sais pas si les balayeurs du palais s'aviseront de venir ici aujourd'hui, jour de la Toussaint,

(1) Que celui qui gouverne le ciel ait soin du reste, ou la fortune, si ce n'est pas son affaire.

ni demain, jour des Trépassés. Si quelqu'un vient, je me sauverai dès que je verrai la porte ouverte, et vous me suivrez à la piste ; mais si personne ne vient, je ne bouge pas d'ici ; et si je meurs de faim, tant pis.

A ce discours, ce pauvre homme se mit en fureur. Il m'appela fou, désespéré, séducteur, trompeur, menteur. Je le laissai dire ; je fus impassible. Treize heures sonnèrent dans ces entrefaites. Depuis l'instant de mon réveil dans le grenier, il ne s'était écoulé qu'une heure.

L'affaire importante qui m'occupa d'abord fut celle de me changer de tout. Le père Balbi avait l'air d'un paysan, mais il était intact ; on ne le voyait ni en lambeaux ni couvert de sang : son gilet de flanelle rouge et sa culotte de peau violette n'étaient pas déchirés ; tandis que moi, je ne pouvais inspirer que l'horreur et la pitié, car j'étais tout en sang et tout dépenaillé. Ayant arraché mes bas de dessus mes genoux, le sang sortait de deux fortes écorchures que je m'y étais faites sur la gouttière ; le trou de la porte de la chancellerie m'avait déchiré gilet, chemise, culottes, hanches et cuisses : j'avais partout d'affreuses écorchures. Déchirant des mouchoirs, je me fis des bandes et je me pansai le mieux qu'il me fut possible. Je mis mon bel habit, qui, par un jour d'hiver, devait paraître assez comique. Je mis tant bien que mal mes cheveux dans ma bourse, je passai des bas blancs, une chemise à dentelle, faute d'autre,

deux autres pareilles par-dessus, des mouchoirs et des bas dans mes poches, et je jetai dans un coin tout le reste. Je mis mon beau manteau sur les épaules du moine, et le malheureux avait l'air de l'avoir volé. Je devais ressembler assez bien à un homme qui, après avoir été au bal, aurait passé la nuit dans un lieu de débauche où il aurait été échevelé. Il n'y avait que les bandages que l'on voyait à mes genoux qui déparassent mon intempestive élégance.

Ainsi paré, mon beau chapeau à point d'Espagne d'or et à plumet blanc sur la tête, j'ouvris une fenêtre. Ma figure fut d'abord remarquée par des oisifs qui se trouvaient dans la cour du palais, et qui ne comprenant pas comment quelqu'un fait comme moi pouvait se trouver de si bonne heure à cette fenêtre, allèrent avertir celui qui avait la clé de cet endroit. Le concierge crut qu'il pouvait y avoir enfermé quelqu'un la veille, et étant allé prendre les clés, il vint. J'étais fâché de m'être fait voir à la fenêtre, ne sachant pas qu'en cela le hasard m'avait servi à souhait; je m'étais assis près du moine qui me disait des sottises, lorsqu'un bruit de clés vint frapper mon oreille. Tout ému, je me lève et collant mon œil contre une petite fente qui, heureusement, séparait les deux ais de la porte, je vois un homme seul, coiffé d'une perruque, sans chapeau, qui montait lentement l'escalier avec un gros clavier à la main. Je dis au moine d'un ton très-sérieux de ne pas ou-

vrir la bouche, de se tenir derrière moi et de suivre mes pas. Je prends mon esponton que je tiens de la main droite caché sous mon habit, et je vais me placer à l'endroit de la porte où je pouvais sortir dès qu'elle serait ouverte et enfiler l'escalier. J'envoyais des vœux à Dieu pour que cet homme ne fît aucune résistance; car dans le cas contraire je me serais vu forcé de le terrasser, et j'y étais déterminé.

La porte s'ouvre, et à mon aspect ce pauvre homme demeura comme pétrifié. Sans m'arrêter, sans mot dire, profitant de sa stupéfaction, je descends précipitamment l'escalier et le moine me suit. Sans avoir l'air de fuir, mais allant vite, je pris le magnifique escalier appelé des Géans; méprisant la voix du père Balbi qui ne cessait de me crier : Allons dans l'église, je poursuivis mon chemin.

La porte de l'église n'était qu'à vingt pas de l'escalier; mais les églises n'étaient déjà plus à Venise des lieux de sûreté pour les criminels, et personne ne s'y réfugiait plus. Le moine le savait, mais la peur lui ôtait la mémoire. Il me dit plus tard que ce qui le poussait à me presser d'entrer dans l'église était un sentiment de religion qui l'appelait au pied des autels.

— Pourquoi n'y alliez-vous pas seul?

— Je ne voulais pas vous abandonner.

Il aurait dû dire : Je ne voulais pas vous perdre.

L'immunité que je cherchais était au-delà des

frontières de la très-sérénissime république, et je commençais à m'y acheminer : j'y étais en esprit, il fallait m'y transporter en corps. Je me dirigeai droit à la porte royale du palais ducal ; et sans regarder personne, moyen d'être moins observé, je traverse la petite place, je vais au rivage, et j'entre dans la première gondole que je trouve en disant tout haut au gondolier qui était à la poupe : Je veux aller à Fusine; appelle vite un autre rameur. Il était tout près, et pendant qu'on détache la gondole, je me jette sur le coussin du milieu, tandis que le moine se plaça sur la banquette. La figure bizarre de Balbi, sans chapeau, ayant un beau manteau sur les épaules, mon accoutrement hors de saison, tout dut me faire prendre pour un charlatan ou pour un astrologue.

Dès que nous eûmes doublé la douane, les gondoliers commencèrent à fendre avec vigueur les eaux du canal de la *Giudecca*, par lequel il faut passer, soit pour aller à Fusine, soit pour aller à Mestre, où effectivement je voulais aller. Lorsque je me vis à la moitié du canal, je mis la tête dehors, et je dis au barcarol de poupe : Crois-tu que nous soyons à Mestre avant quatre heures?

— Mais, monsieur, vous m'avez dit d'aller à Fusine.

— Tu es fou, je t'ai dit à Mestre.

Le second barcarol me dit que je me trompais, et mon sot de moine, zélé chrétien et grand ami

de la vérité, ne manquait pas de répéter que j'avais tort. J'avais envie de lui lâcher un coup de pied pour le punir d'être si bête ; mais réfléchissant que n'a pas du bon sens qui veut, je me mets à rire aux éclats, convenant que je pouvais m'être trompé, mais ajoutant que mon intention était d'aller à Mestre. On ne me répliqua pas, et un instant après le maître gondolier me dit qu'il était prêt à me conduire en Angleterre, si je le voulais.

— Bravo ! va à Mestre.

— Nous y serons dans trois quarts d'heure, car nous avons pour nous le vent et le courant.

Très-satisfait, je regarde derrière moi le canal, qui me parut plus beau que je ne l'avais jamais vu et surtout parce qu'il n'y avait pas un seul bateau qui vînt de notre côté. La matinée était superbe, l'air pur, les premiers rayons du soleil magnifiques, mes deux jeunes barcarols ramaient avec autant d'aisance que de vigueur : réfléchissant à la cruelle nuit que je venais de passer, aux dangers auxquels je venais d'échapper, au lieu où j'étais enfermé la veille, à toutes les combinaisons du hasard qui m'avaient été favorables, à la liberté dont je commençais à jouir et dont j'avais la plénitude en perspective, tout cela m'émut si violemment que, plein de reconnaissance envers Dieu, je me sentais suffoqué par le sentiment et je fondis en larmes.

Mon adorable compagnon, qui jusqu'alors n'a-

vait proféré le mot que pour donner raison aux gondoliers, crut devoir se mettre en frais de consolations. Il se trompait sur la cause de mes larmes, et la façon dont il s'y prit me fit effectivement passer de ma délicieuse affliction à un rire d'une espèce singulière qui le jeta dans une erreur contraire, car il crut que j'étais devenu fou. Ce pauvre moine, comme je l'ai dit, était bête, et sa méchanceté ne provenait que de sa bêtise. J'avais été dans la dure nécessité d'en tirer parti; mais, quoique sans intention, il faillit me perdre. Il me fut impossible de lui persuader que j'eusse ordonné aux bateliers d'aller à Fusine avec l'intention d'aller à Mestre : il disait que cette pensée ne pouvait m'être venue que sur le grand canal.

Nous arrivâmes à Mestre. Je ne trouvai pas de chevaux à la poste, mais il y avait bon nombre de voituriers qui vont aussi bien, et je fis mes accords avec l'un d'eux pour qu'il me menât en cinq quarts d'heure à Trevise. En trois minutes les chevaux furent mis, et supposant le père Balbi derrière moi, je me retournai pour lui dire : Montons; mais il n'était pas là. Je dis à un garçon d'écurie d'aller le chercher, décidé à le réprimander quand bien même il aurait été satisfaire à quelques besoins naturels; car nous nous trouvions dans le cas de réprimer tous les besoins, même ceux de cette nature. On vint me dire qu'on ne le trouvait pas. J'étais furieux. L'idée me vint de l'abandonner; je le devais; un sentiment d'hu-

manité me retint. Je descends, je m'informe; tout le monde l'a vu; mais personne ne sait me dire où il est ni où il peut être. Je parcours les arcades de la grand'rue et m'avisant par instinct de mettre la tête dans la fenêtre d'un café, je vois ce malheureux au comptoir, debout, prenant du chocolat et contant fleurettes à la fille. Il me voit, me montre la fille en me disant qu'elle est gentille, et m'excite à prendre une tasse de chocolat, en me disant de payer la sienne parce qu'il n'avait pas le sou. Réprimant mon indignation : Je n'en veux pas, lui dis-je, et dépêchez-vous; en même temps je lui serrai le bras de façon à le faire pâlir de douleur. Je paie et nous sortons. Je tremblais de colère. Nous arrivons, nous montons en voiture, mais à peine avions-nous fait dix pas que je rencontre un habitant de Mestre, nommé Balbi Tomasi, bon homme, mais ayant la réputation d'être un des familiers du saint-office inquisitorial de la république. Il me connaissait, et s'approchant, il me crie : Comment, monsieur, vous ici? Je suis charmé de vous voir. Vous venez donc de vous sauver? Comment avez-vous fait?

— Je ne me suis pas sauvé, monsieur; on m'a donné mon congé.

— Cela n'est pas possible; car hier soir encore, j'étais à la maison de M. Grimani, et je l'aurais su.

Lecteur, il vous sera plus facile de deviner l'état où je devais me trouver en ce moment, qu'il ne me le serait de vous le peindre. Je me voyais

découvert par un homme que jec royais payé pour m'arrêter, et qui pour cela n'avait besoin que de cliner l'œil au premier sbire, et Mestre en était plein. Je lui dis de parler bas, et descendant de voiture, je le priai de venir un peu à côté. Je le menai derrière la maison, et voyant que je n'étais vu de personne, et me trouvant près d'un fossé, au-delà duquel on était en rase campagne, je m'arme de mon esponton et je le prends au collet. Voyant mon intention, il fait un effort, il m'échappe et franchit le fossé. Aussitôt, sans se retourner, il se mit à courir à toutes jambes en ligne droite. Dès qu'il fut un peu éloigné, ralentissant sa course, il tourna la tête et m'envoya des baisers en signe de souhaits de bon voyage. Quand je l'eus perdu de vue, je rendis grâce à Dieu que cet homme par son agilité m'eût préservé de commettre un crime, car j'allais l'assommer, et il paraît qu'il n'avait pas de mauvaises intentions.

Ma situation était terrible; j'étais seul, et en guerre ouverte contre toutes les forces de la république. Je devais tout sacrifier à la prévoyance, et ma propre sûreté me faisait une loi de ne ménager aucun moyen propre à l'obtention de mon but.

Morne comme un homme qui vient d'échapper à un grand danger, je donnai un coup d'œil de mépris au lâche moine qui voyait à quel danger il nous avait exposés, et je remontai dans la chaise. Je pensais au moyen de me délivrer de ce malotru, qui n'osait pas ouvrir la bouche. Nous arrivâmes

à Trevise sans autre rencontre, et je dis au maître de poste de me faire tenir prêts deux chevaux et une voiture pour dix-sept heures (1); mais mon intention n'était pas de continuer ma route en poste; d'abord parce que je n'en avais pas les moyens, et puis parce que je craignais d'être poursuivi. L'aubergiste me demanda si je voulais déjeûner : j'en avais besoin pour me conserver en vie, car je mourais d'inanition; mais je n'eus pas le courage d'accepter : un quart d'heure de perdu pouvait m'être fatal. Je craignais d'être rattrapé et d'avoir à en rougir toute ma vie; car un homme sage en pleine campagne doit défier quatre cent mille hommes : s'il ne sait pas se cacher, c'est un sot.

Je sortis par la porte St.-Thomas comme en me promenant, et après avoir fait un mille sur le grand chemin, je me jetai dans les champs avec l'intention de ne plus en sortir aussi long-temps que je me trouverais dans les états de la république. Le plus court était de passer par Bassano, mais je pris par le plus long, parce qu'il n'était pas impossible qu'on m'attendît au débouché le plus voisin, tandis qu'il était probable qu'on ne s'imaginerait pas que, pour sortir de l'état, je prisse par le chemin de Feltre qui, pour se rendre dans la juridiction de l'évêque de Trente, était la ligne la plus longue.

(1) Environ dix heures du matin.

Après avoir marché trois heures, je me laissai tomber par terre n'en pouvant plus. J'avais besoin de quelque nourriture, ou bien il fallait se disposer à mourir là. Je dis au moine de mettre le manteau près de moi et d'aller à une ferme que je voyais pour se faire donner, en payant, quelque chose à manger et de me l'apporter. Je lui donnai l'argent nécessaire. Il partit en me disant qu'il me croyait plus courageux. Ce malheureux ignorait ce que c'est que le courage ; mais il était plus vigoureux que moi, et sans doute qu'avant de quitter la prison, il s'était bien meublé l'estomac. D'ailleurs il avait pris du chocolat, il était maigre, il était moine, et la prudence et l'honneur ne tourmentaient pas son esprit aux dépens de son corps.

Quoique la maison ne fût pas une auberge, la bonne fermière m'envoya par une paysanne un dîner suffisant qui ne me coûta que trente sous de Venise. Après avoir bien satisfait mon appétit, sentant que le sommeil allait me gagner, je me hâtai de me remettre en marche, assez bien orienté. Après quatre heures de marche, je m'arrêtai derrière un hameau, et je sus que j'étais à vingt-quatre milles de Trevise (1). J'étais rendu ; j'avais les chevilles enflées et les souliers déchirés. Je n'avais plus qu'une heure de jour. M'étant étendu au milieu d'un bouquet d'arbres, je

(1) Huit lieues.

fis asseoir le père Balbi près de moi, et je lui tins ce discours :

Nous devons aller à *Borgo di Valsugano*, lui dis-je ; c'est la première ville qu'on trouve au-delà des frontières de la république. Là, nous serons aussi sûrs qu'à Londres et nous pourrons nous y reposer ; mais pour y parvenir, nous avons besoin d'user de précautions essentielles, et la première est celle de nous séparer. Vous irez par les bois de Mantello, moi par les montagnes ; vous par la voie la plus facile et la plus courte, moi par la plus longue et la plus difficile ; enfin vous avec de l'argent et moi sans le sou. Je vous fais présent de mon manteau que vous troquerez contre une capotte et un chapeau, et tout le monde alors vous prendra pour un paysan, car heureusement vous en avez la figure. Voilà tout l'argent qui me reste des deux sequins que j'ai pris au comte Asquin ; ce sont dix-sept livres ; prenez-les. Vous serez à Borgo après-demain au soir, et j'y arriverai vingt-quatre heures plus tard. Vous m'attendrez à la première auberge à main gauche, et vous pouvez compter de m'y voir arriver. Pour cette nuit, j'ai besoin de dormir dans un bon lit et la Providence me le fera trouver quelque part ; mais j'ai besoin d'y être tranquillement et avec vous ce serait impossible. Je suis sûr qu'actuellement on nous cherche partout et que nos signalemens sont si bien donnés, que l'on nous arrêterait dans toute auberge où nous oserions

entrer ensemble. Vous voyez le triste état où je me trouve et le besoin indispensable que j'ai de me reposer dix heures. Adieu donc ; allez vous-en, et laissez-moi m'en aller seul de mon côté : je trouverai un gîte dans ces alentours.

— Je m'attendais à tout ce que vous venez de me dire, me répondit Balbi ; mais pour toute réponse, je ne vous rappellerai que ce que vous m'avez promis lorsque je me suis laissé persuader à rompre votre cachot. Vous m'avez promis que nous ne nous séparerions plus ; ainsi n'espérez pas que je vous quitte : votre destinée sera la mienne, la mienne sera la vôtre. Nous trouverons un bon gîte pour notre argent, et nous n'irons pas aux auberges ; on ne nous arrêtera pas.

— Vous êtes donc déterminé à ne pas suivre le bon conseil que la prudence m'a fait vous donner ?

— Oui, très-déterminé.

— Nous verrons.

Je me levai, non sans efforts ; je pris la mesure de sa taille et je la transportai sur le terrain ; puis, tirant mon esponton de ma poche, je me courbe, presque couché sur mon côté gauche, et je commence une petite excavation avec le plus grand sang-froid et sans rien répondre aux questions qu'il m'adressait. Après un quart d'heure d'ouvrage, je me mis à le regarder tristement, et je lui dis qu'en bon chrétien je me croyais

obligé de lui dire qu'il devait recommander son âme à Dieu, car je vais vous enterrer ici mort ou vif, et si vous êtes plus fort que moi, ce sera vous qui m'y enterrerez. Voilà l'extrémité à laquelle me réduit votre brutale obstination. Vous pouvez cependant vous sauver, car je ne vous courrai pas après.

Voyant qu'il ne me répondait pas, je me remis à l'ouvrage; mais j'avoue que je commençais à craindre de me voir poussé à bout par cette brute, et j'étais déterminé à m'en défaire.

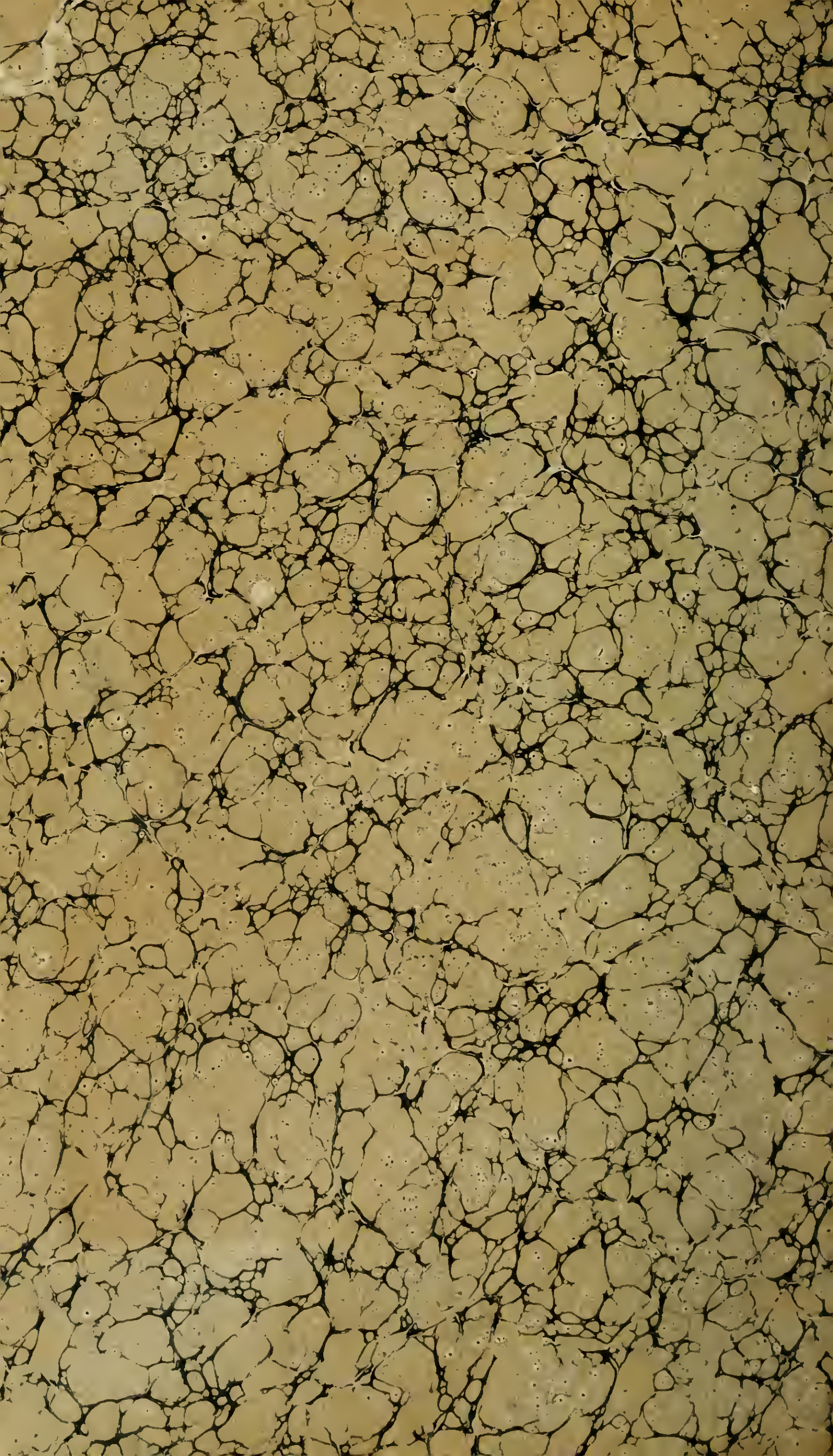
Enfin, soit peur ou réflexion, il se jeta près de moi. Ne devinant pas ses intentions, je lui présentai la pointe de mon verrou; mais je n'avais rien à redouter. Je vais faire, me dit-il, tout ce que vous voulez. Aussitôt je l'embrasse, et lui ayant donné tout l'argent que j'avais, je lui réitérai la promesse de l'aller rejoindre à Borgo. Quoique resté sans le sou, et obligé de passer deux rivières, je me félicitai d'être parvenu à me délivrer de la compagnie d'un homme de son caractère, car, seul, je me sentais sûr de parvenir à sortir des frontières de ma chère république.

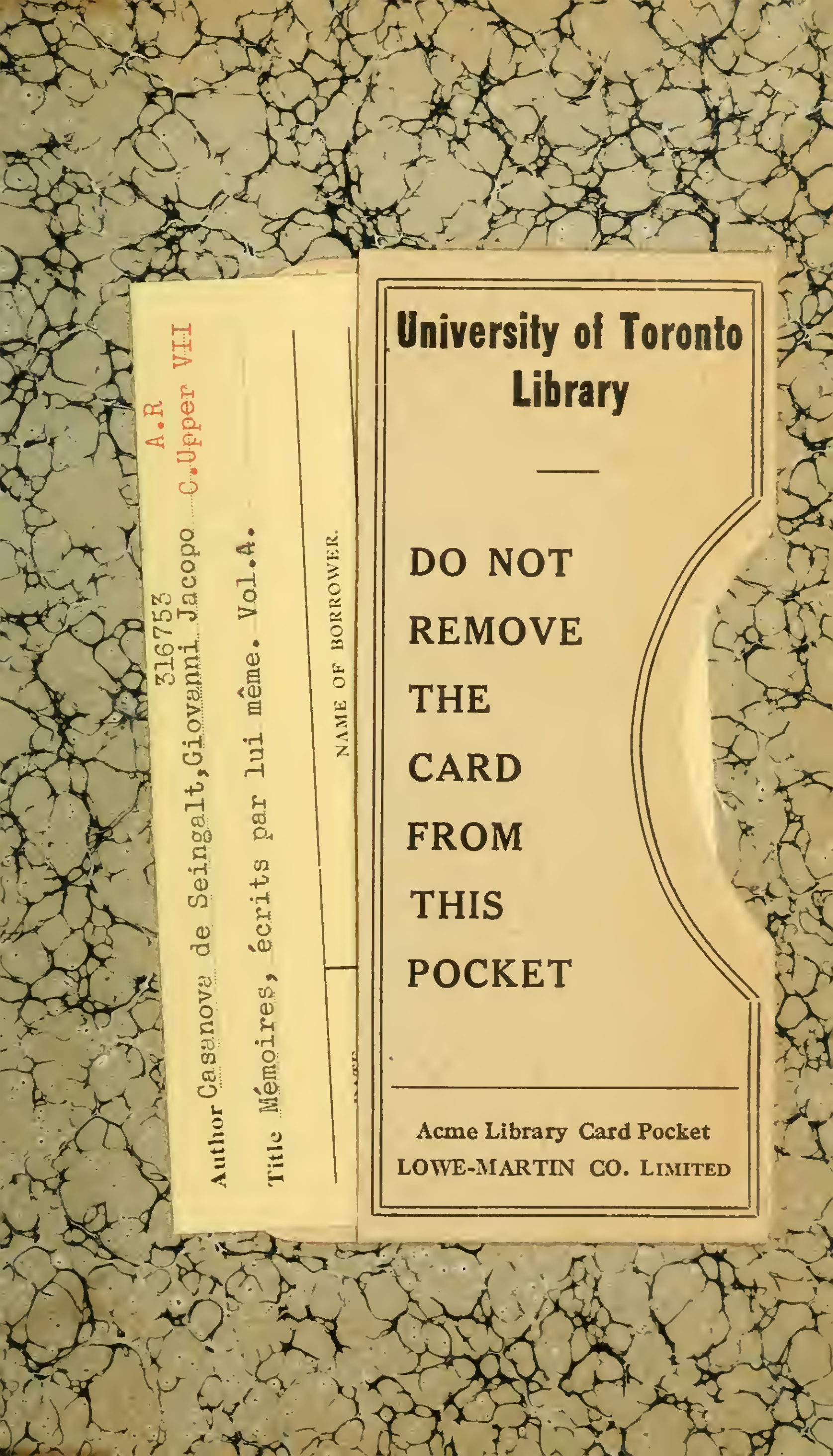
FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED
A.R
316753
Author Casanove de Seingalt, Giovanni Jacopo C.Upper VII
Title Mémoires, écrits par lui même. Vol.4.
NAME OF BORROWER.

